

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



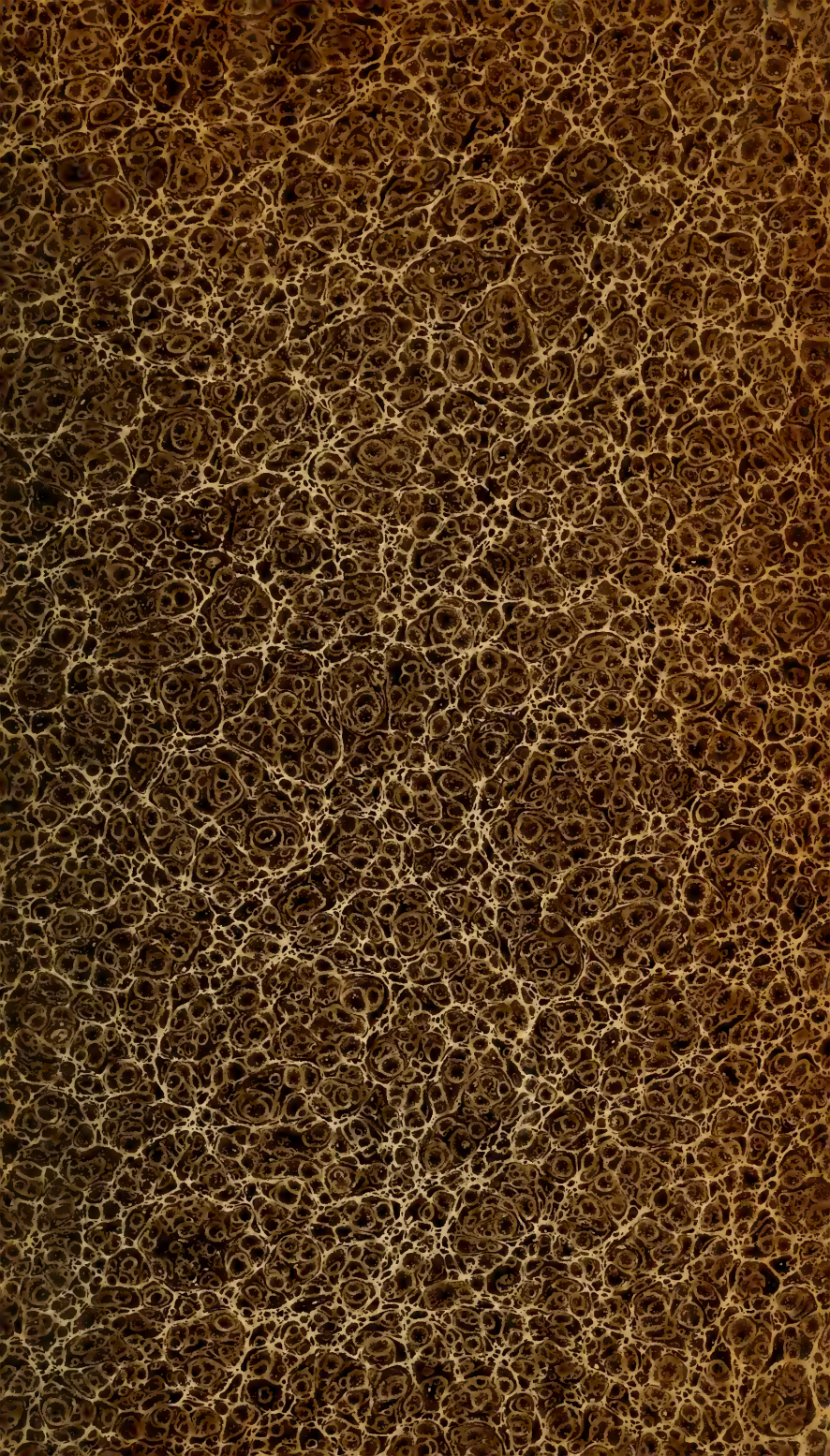
3 1761 04337 1350

JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto



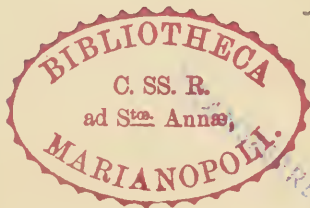
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

SAINT JEAN-BAPTISTE

ÉTUDE

SUR

LE PRÉCURSEUR



PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

SAINT JEAN-BAPTISTE

ÉTUDE

SUR

LE PRÉCURSEUR

PAR

L'ABBÉ PLANUS

De la Société des Prêtres de Saint-Irenée de Lyon, Chanoine honoraire d'Autun

PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE

DE

M^{GR} PERRAUD

Evêque d'Autun




PARIS

A. SAUTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE DU BAC, 41

MDCCCLXXIX

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

LETTRE
DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'AUTUN
A L'AUTEUR

Autun, le 6 juillet 1878, en l'Octave des
saints apôtres Pierre et Paul.

Mon cher ami,

*Dieu a visiblement voulu faire de vous un prê-
cheur.*

*Il a prédestiné à cette vocation les goûts les plus
prononcés et les plus surnaturels de votre âme
sacerdotale, et dans son adorable sagesse il a mis
vos aptitudes en rapport avec vos goûts.*

*Je ne m'étonne donc pas qu'un attrait tout parti-
culier vous ait porté vers la personne, la vie, la
prédication de saint Jean-Baptiste. Un vrai mis-
sionnaire est-il autre chose qu'un précurseur de
Jésus-Christ?*

*Aller aux hommes de tous les siècles, de toutes les
nations, de tous les rangs, « omnibus omnia factus
sum, ut omnes lucrifacerem »¹. Aller simplement*

1. 1, Corinth., IX, 22.

mais hardiment, « non erubescō Evangelium »¹ ; rectifier les voies tortueuses qui s'opposent à l'entrée de la vérité dans les âmes ; renverser les montagnes dressées par les préjugés et les passions ; combler les abîmes que creuse l'amour déréglé des choses de la terre ; puis, tout cela fait, montrer Jésus-Christ, le montrer dans les profondeurs de l'âme humaine, qui a besoin de lui pour se connaître et pour se gouverner ; dans le mouvement de l'histoire où sa divine présence s'atteste par tout cet ensemble de progrès intellectuels, moraux, sociaux, auxquels on est convenu de donner le nom de civilisation ; dans l'Église dont il est tout à la fois la tête et le cœur, en laquelle il revit par la hiérarchie et par les sacrements, l'héritière de sa parole, la distributrice de son sang, l'organe visible de ses invisibles inspirations et opérations, la puissance qui en son nom et par son autorité s'exerce sur les consciences et dont il faut dire ce que saint Jean-Baptiste disait du Sauveur : « Voici celui qui remet les péchés du monde, « ecce qui tollit peccatum mundi »².

Oui, en vérité, le prêtre est prophète et plus que

1. Rom. I, 16.

2. S. Joann. 1, 29.

prophète. Il ne montre pas seulement Jésus-Christ, il prépare à sa venue et il le donne; il le donne et il le fait grandir jusqu'au plein et parfait développement, « donec occurramus omnes in mensuram ætatis plenitudinis Christi »¹.

A quelles conditions?

Vous les indiquez très-bien en suivant pas à pas toutes les phases de la mission du saint Précurseur, et en étudiant une à une ses incomparables vertus. L'humilité, le désintéressement, la pénitence, le courage indomptable avec lequel il faut dire la vérité à tous, même à un Hérode, au risque de sa vie, le recueillement habituel, l'oubli de soi-même, l'amour du devoir et de la justice porté jusqu'au martyre. Voilà de quelle façon au dix-neuvième siècle comme aux débuts de l'ère chrétienne, et dans nos sociétés modernes comme aux bords du Jourdain, il faut entendre et mettre en pratique le ministère sacré de l'Apostolat si l'on veut amener les contemporains à Jésus-Christ, faire rentrer Jésus-Christ dans les âmes et dans les institutions.

Votre livre est donc un traité complet des devoirs

1. Ephes. IV, 29.

du sacerdoce étudiés non dans des principes généraux et des formules abstraites, mais suivant la méthode que vous préférez, dans un personnage historique, « le plus grand des enfants des hommes », au témoignage même de Jésus-Christ, et le type achevé des vertus qui sont et seront toujours le secret de la grandeur et de la fécondité de notre ministère.

Il est, par là même, très-varié, d'un puissant intérêt, vivant et émouvant comme le drame dont il redit toutes les péripéties, en commençant par les délicieuses scènes de la révélation faite à Zacharie et de la visite de Marie à Élisabeth, pour se poursuivre au désert et s'achever derrière les hautes murailles de la forteresse de Machéro, dans l'orgie où une jeune fille de quinze ans demande et obtient d'un lâche tyran la tête du Précurseur.

Une des conséquences fort heureuses de cette variété de tons et de peintures, je tiens à la signaler parce qu'elle mérite de l'être, c'est que bon nombre des détails et des développements où vous entrez, n'offrent pas moins d'enseignements aux simples fidèles, aux laïques, qu'aux prêtres. Ce que vous dites, par exemple, dans les trois premiers chapitres, au sujet de la naissance de Jean-Baptiste et des saintes dispo-

sitions de Zacharie et d'Élisabeth, va droit aux parents chrétiens. Vos considérations sur les influences favorables ou adverses qu'une vocation sacerdotale peut rencontrer au foyer domestique, sont excellentes. La haute responsabilité d'un père et d'une mère de famille soucieux de répondre au dessein providentiel en ressort avec netteté. Ailleurs, dans les cinq chapitres que vous consacrez à la prédication du Précurseur, tout en montrant aux apôtres de l'heure présente combien cette prédication, vieille de bientôt deux mille ans, peut et doit leur servir de modèle, vous faites preuve d'une connaissance exacte soit des principales erreurs où s'engage la négation moderne, soit des contradictions lamentables que mettent entre leurs actes et leur foi une multitude de croyants. Même remarque pour les chapitres où vous étudiez la réponse de Jésus aux envoyés du prisonnier d'Hérode, et ce qu'il en prend occasion de dire à la foule. On s'aperçoit très-vite à vous lire que vous n'êtes point étranger à votre temps, et que si vous proposez le remède, c'est pour avoir observé de près le mal. Tous en peuvent retirer un vrai profit.

Sans vous abstenir d'emprunter aux Pères et aux

auteurs ecclésiastiques ce qu'ils ont écrit de plus instructif, vous n'avez cependant pas entendu faire œuvre d'érudition. Vous ne vous êtes pas proposé de rédiger une sorte d'« excerpta Patrum ». On pourrait assurément offrir en ce genre quelque chose d'excellent au public. Rien qu'avec saint Jean Chrysostome et saint Augustin, sans parler de Bossuet, on composerait plusieurs volumes où chacun des détails de la vie, de la mort, de la mission du Précurseur aurait son explication et ses commentaires. Vous avez suivi un autre plan. Vous vous êtes assigné un autre but. Après vous être assuré de leur exactitude par un contrôle sérieux, vous livrez vos réflexions personnelles et intimes, recueillies pour vous seul d'abord, puis arrangées et développées pour d'autres que vous. L'unique mérite que vous leur prêtiez, c'est d'avoir peut-être une opportunité particulière, étant nées comme elles le sont des préoccupations d'une âme qu'attristent les besoins et les malheurs de notre époque agitée. Vous avez médité pour votre propre compte et voulu faire méditer par chacun de vos lecteurs les exemples admirables laissés par le vaillant missionnaire du Jourdain à tous ceux qui sont appelés à l'honneur de rendre,

comme lui, « témoignage de la lumière », afin d'éclairer tant d'esprits et d'échauffer tant de cœurs encore plongés dans les ténèbres de l'infidélité, de l'incrédulité ou de l'indifférence.

Vous ne pouviez préluder plus heureusement au grand ministère dans lequel je vous crois destiné à faire un bien de premier ordre, je veux parler du ministère des Retraites ecclésiastiques, qui mettra au service de vos frères du sacerdoce toutes les ressources dont Dieu vous a doué pour prêcher l'Évangile d'une manière vivante et féconde.

A elle toute seule, je le dis sans préjudice des observations faites plus haut, votre étude sur saint Jean-Baptiste est une Retraite ecclésiastique des plus complètes. Tous les devoirs du prêtre y sont passés en revue; toutes les grandeurs du sacerdoce y sont mises en relief; toutes les adorables raisons qui nous imposent l'obligation d'être des saints y sont exposées et justifiées.

Je défie qu'on vous lise sans concevoir une plus grande estime pour notre vocation et un plus ardent désir de correspondre à toutes les grâces qui la constituent.

Je souhaite donc à votre travail éclos et mûri dans

l'austère solitude de l'évêché d'Autun, et moins interrompu que secondé par les laborieuses et fructueuses missions auxquelles vous vous êtes appliqué avec un zèle si infatigable dans ce cher diocèse, le seul succès envié par votre cœur sacerdotal : le don de réveiller la foi chez les fidèles, et surtout de multiplier parmi nous le nombre des saints prêtres, de ceux qui, « remplis de l'Esprit Saint et marchant « dans l'esprit et la vertu d'Élie, ramèneront « les incrédules à la sagesse des justes et pré- « pareront au Seigneur un peuple parfait » ¹.

Avec ce vœu recevez, mon cher ami, l'assurance de mon affectueux et tout paternel dévouement en Notre-Seigneur.

ADOLPHE-LOUIS,

Évêque d'Autun, Châlon et Mâcon.

1. S. Luc, I, 15-17.

SAINT JEAN-BAPTISTE

ÉTUDE

SUR LE PRÉCURSEUR

CHAPITRE PREMIER

Parents de saint Jean-Baptiste : Zacharie et Élisabeth.

« Justi ambo ante Deum ¹. » (S. Luc, 1, 6.)

Saint Luc est le seul des évangélistes qui raconte la naissance et qui parle des premières années de saint Jean-Baptiste. Saint Matthieu, saint Marc, saint Jean n'en disent rien. Quand ils introduisent le Précurseur sur la scène, il a trente ans. Il prêche et baptise près du Jourdain. Le terme de sa courte vie n'est pas éloigné : Hérode, la prison de Machéro, le martyre l'attendent.

Saint Luc, qui s'est imposé de prendre son récit aux sources mêmes, supplée à ces lacunes. « J'ai eu, moi aussi,

1. Voir, pour le texte latin tout entier, S. Luc, cap. 1, 5, 17.

« la pensée, après avoir exactement suivi toutes choses « depuis les origines, de vous les raconter dans l'ordre où « elles se sont accomplies, excellent Théophile, afin que « vous reconnaissiez la vérité de ce qui vous a été ensei-
gné¹. » Il se fait l'historien, ou pour mieux dire, selon le mot gracieux et juste d'un auteur contemporain, le peintre « de la suave aurore des Evangiles ». Et telle est son exactitude, « *assecuto omnia a Principio diligenter* » qu'il commence par donner quelques détails sur les parents de l'enfant béni dont il se montre jaloux de protéger le souvenir.

C'est une belle et touchante introduction qu'avec Chateaubriand on peut trouver admirable, mais qu'il ne doit pas suffire d'admirer. Persuadons-nous que l'écrivain sacré ne l'a point ainsi placée au seuil de son œuvre pour l'unique agrément du lecteur, qu'elle renferme une part d'enseignements et de lumière. « Toute Écriture inspirée de Dieu, « affirme saint Paul, est utile pour instruire². » Appliquons cette règle et disons : Puisque saint Luc nous parle de Zacharie et d'Élisabeth, c'est que vraisemblablement les dispositions, le langage, les actes de ces personnages édifians méritent d'être étudiés ; et puisqu'il s'agit du père et de la mère de saint Jean-Baptiste, c'est qu'il doit se cacher sous les textes même discrets, sous les indications même voilées, quelque leçon profitable à l'adresse des parents chrétiens.

Voici le récit évangélique :

« Il y avait du temps d'Hérode, roi de Judée, un sacrifice-
teur nommé Zacharie, de la race d'Abia, et sa femme, aussi
« fille d'Aaron, s'appelait Élisabeth.

1. S. Luc, cap. 1, 5, 4.

2. II. Timoth. III, 16.

« Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant sans reproches dans tous les commandements et toutes les lois du Seigneur.

« Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Élisabeth était stérile, et qu'ils étaient l'un et l'autre avancés en âge.

« Or il arriva qu'étant dans l'exercice de sa fonction devant Dieu, au rang de sa famille,

« Zacharie fut désigné par le sort, selon la coutume du sacerdoce, pour offrir les parfums dans le temple du Seigneur.

« Et tout le peuple était dehors, priant à l'heure où l'on offrait l'encens.

« Un ange du Seigneur lui apparut debout, du côté droit de l'autel des parfums, et Zacharie fut troublé à sa vue, et la frayeur s'empara de lui.

« Mais l'ange dit : « Ne craignez point, Zacharie ; votre prière est exaucée ; votre femme Elisabeth concevra un fils, et vous lui donnerez le nom de Jean.

« Et cet enfant vous mettra dans la joie et dans le ravissement, et la multitude se réjouira à sa naissance.

« Car il sera grand devant le Seigneur... Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu... il préparera au Seigneur un peuple parfait! »

Résumons et essayons de marquer les principaux traits, ceux qui peuvent « être utiles pour instruire ». Il y en a.

* *

Zacharie et Élisabeth sont de famille sacerdotale, avantage de naissance dont ils n'ont pas le mérite, et qui leur crée des devoirs. Ces devoirs, ils les remplissent. Ils sont tous deux justes devant le Seigneur « *ambo justî ante Deum* » c'est-à-dire qu'ils ne se contentent pas d'une certaine correction extérieure de vie à laquelle s'arrête le

regard des hommes, mais qu'ils vont plus outre, qu'ils réalisent la vraie et intime justice de l'âme. Prescriptions légales, ordres secrets de la conscience, tout est gardé, tout est observé courageusement. Point de lacune, point d'intermittence ni de contradiction, « *sine querela* ». C'est une religion complète et bien entendue¹.

Saint Luc ne le mentionne pas expressément, mais il est facile de le conclure de ce qui précède, et surtout de la première parole de l'ange : « *exaudita est deprecatio tua* » ; un des devoirs auxquels ils sont le plus fidèles est de prier pour l'avènement du Messie qu'ont annoncé et promis les prophètes. « Votre supplication est exaucée ! » Quelle supplication ? que demandent-ils ? l'honneur de la paternité et de la maternité ? les joies tardives d'un berceau ? Non ; ils savent quels insurmontables obstacles leur défendent cette ambition ; ils n'y songent pas, ils n'y peuvent point songer. Seulement ils ont au cœur le dévorant souci de la gloire du Très-Haut, du salut de leur peuple, de leur propre salut, ils portent partout cette sollicitude, ils vivent de cet espoir, ils ne cessent d'en implorer du Ciel l'accomplissement.

Sainteté de vie, ardeur soutenue du désir de la gloire de Dieu, manifestement ils ont cela.

Or, sans aller jusqu'à dire qu'étant ce qu'ils sont, ils méritent la grâce extraordinaire de donner le jour au précurseur immédiat du Messie, n'est-il point permis de croire

1. « Dit outre saint Luc, 1, 6, que « *tous deux étaient justes devant Dieu, et avaient, et accomplissaient tous les commandements et institutions de Dieu, sans plaintes* ». Notez quel bel couple, quant « espous et espouse sont tous deux bons, et que c'est devant Dieu, « sans ypocrisie, faintise, et que c'est ès commandements, sans nul « trépasser, et que c'est sans plainte ou escande. »

(GIBSON, sermon pour le jour de la feste de la nativité de saint Jean-Baptiste. Édition du Pin, tome III, page 1597.)

qu'entre une faveur si exceptionnelle et leurs dispositions, il y a bien quelque relation et rapport? Au moins faut-il leur reconnaître l'incontestable mérite de n'avoir opposé au plan divin aucun obstacle. Ce qu'il convenait, ce qu'il fallait qu'ils fussent pour que l'éternel dessein de Dieu s'accomplît, ils l'ont été jusque-là, ils le seront encore. L'enfant du miracle et des bénédictions choisies, Jean, peut leur être confié. C'est une vocation qui, pour ne leur être point due, au sens rigoureux des mots, ne se rattache pas moins à leur passé par voie de conséquence. Ils auraient pu la compromettre, ils ne l'ont pas compromise; au contraire, autant qu'il leur était permis, ils ont concouru à la préparer, et maintenant dans le ravissement de leur joie « *gaudium et exultatio* » les voilà prêts à l'entourer d'un inexprimable amour.

Nous pensons qu'il y a là de grands enseignements.

*
* * *

Le Messie est venu, c'est le Seigneur Jésus-Christ. Il a fondé le règne définitif de Dieu sur la terre. Ce règne a besoin de s'étendre, de se dilater, de gagner de proche en proche les intelligences, de s'établir dans les cœurs. Son moyen splendide et puissant de propagation, c'est le sacerdoce. Doctrine, sacrifice, présence de Jésus Christ, rayonnement de son œuvre, le sacerdoce catholique est tout cela.

Plus il y aura de prêtres, de vrais prêtres, plus la lumière se répandra sur le monde¹.

1. On fait quelquefois d'étranges calculs... 40,000 prêtres en France, ai-je entendu dire souvent, n'est-ce pas assez? D'abord il ne s'agit point seulement, qu'on veuille y réfléchir, d'une contrée ou d'un siècle, mais de l'univers entier. Comment oser prétendre qu'il y ait à cette

Peut-on raisonnablement supposer que la divine sagesse néglige de se choisir en quantité suffisante ces ouvriers de lumière; qu'après avoir échelonné, le long des âges, les anciens prophètes depuis Jacob et Moïse jusqu'au Précurseur, afin d'éclairer les avenues de l'Incarnation promise, elle ne multiplie pas au degré convenable de ce côté des temps, les apôtres, les « *autres Christ* » ceux qui ont mission d'appliquer les mérites et de semer à pleines mains les

heure autant de prêtres qu'il en faudrait pour la masse des hommes répandus sur le globe ?

Au surplus, pour notre pays lui-même qui pourrait trouver surabondant même le chiffre indiqué tout à l'heure ? N'est-il pas avéré que dans nos grandes villes surtout, il y a pénurie d'ouvriers évangéliques, « *Operarii pauci* », eu égard au besoin immense des âmes, le mot du Sauveur est toujours vrai.

« Si quelque chose est évident, dit le Père Gratry, c'est qu'il y a mille fois trop peu d'hommes consacrés à l'éducation religieuse et morale du genre humain. D'incalculables richesses morales se perdent par toute la terre faute d'ouvriers dans la moisson des âmes. « La moisson est grande, dit le Christ, mais il y a peu d'ouvriers. » Cette absence d'ouvriers véritables est un des traits caractéristiques de l'histoire du monde jusqu'au siècle où nous sommes. Et c'est pour quoi tous les travaux humains sans exception sont en retard. « Priez donc le Père de famille, d'envoyer des ouvriers dans sa moisson ». « C'est le premier besoin du monde, et c'est là ce qu'il faut demander à Dieu.

« Je ne connais pas de plus sage enthousiasme que celui qui excite les hommes à devenir ouvriers de Dieu.

« Il n'y a pas assez de prêtres, et il y a beaucoup trop de soldats. Or nul n'est prêtre malgré lui, tandis que la force et la loi chez tous les peuples, obligent des milliers d'hommes dans chaque génération à se faire soldat malgré eux. Pourquoi plaint-on les prêtres et ne plaint-on pas les soldats ?

« L'homme qui choisit le travail sacré de la moisson de Dieu pour emploi de sa vie, choisit la meilleure part. Son ambition est, sans comparaison, la plus grande, la plus noble de toutes, et son œuvre la plus féconde et la plus nécessaire. Le monde nous trompe, quand il nous montre le sacerdoce sous un masque de mort, et tout le reste dans la gloire, la lumière et la vie... »

(Henri Perreyve, par A. Gratry, chap. II, vocation, page 65.)

clartés de l'Incarnation accomplie? Le vouloir divin ne saurait se contredire; il ne s'inflige pas à lui-même de démenti. Entre l'expansion de christianisme que l'éternelle pensée de Dieu médite et le nombre de prêtres marqués par ses desseins, il y a proportion. Fin et moyens sont deux termes qui se supposent l'un l'autre et qui se lient.

Non, Dieu ne néglige point d'appeler, mais ses appels ne sont pas suffisamment écoutés.

A qui la faute?

A ceux-là mêmes d'abord, qui entendant les secrètes sollicitations d'en haut « *sequere me* » les repoussent; puis à tous ceux, qui dans quelque mesure que ce soit, ont contribué à préparer ces tristes refus.

Époux chrétiens, comprenez-vous? Comprenez-vous qu'il y a des vocations sacerdotales en grand nombre, incessamment exposées, perdues, à cause des influences néfastes qu'elles rencontrent autour d'elles, germes divinement féconds qui s'étiolent, blés au sillon qui meurent; que c'est là une catastrophe; qu'un seul bon prêtre de moins dans le monde attarde singulièrement la diffusion de l'Évangile, et qu'à tout prix il faut éloigner de vos vies la responsabilité d'un tel malheur.

Dans la fleur de vos années la douce Providence vous fait vous connaître, vous aimer, vous unir. Vous venez tous deux de familles chrétiennes, apportant l'héritage de longues traditions de foi et de vertu; vous êtes à votre façon de race sacerdotale, c'est-à-dire privilégiée et bénie. Ne se peut-il pas, dites-moi, que cette même Providence, vous employant à ses plus hauts desseins, vous confie l'honneur, l'immense honneur de donner un prêtre à l'Église de Jésus-Christ?

Non-seulement cette supposition n'a rien de chimérique,

mais elle paraît être fondée sur des présomptions tout à fait raisonnables. C'est pour cela qu'il vous convient de remarquer très-particulièrement et de bien retenir ce que dit l'Évangile de Zacharie et d'Élisabeth.

*
* *

« *Erant justi ambo ante Deum.* » Soyez justes « devant le Seigneur » à votre tour; en d'autres termes aspirez à la vraie intelligence et plénitude de l'esprit chrétien. Ne glissez pas sur cette pente si universellement tracée et creusée aujourd'hui qui mène à je ne sais quelle religion amoindrie, toute d'habitude et de décence extérieure, déshéritée de séve, de flamme, de beauté et d'honneur. Persuadez-vous qu'il n'y a pas deux façons d'entendre l'Évangile, que tout s'y résume à sentir en soi-même ce que Jésus-Christ a senti, « *sentite in vobis quod et in Christo Jesu*¹ » à penser, juger vouloir, agir comme lui. Faites ainsi parce que si vous ne le faites pas, l'enfant dont il se peut que le Ciel ait marqué le destin parmi la tribu sacerdotale, risquerait de ne point s'initier suffisamment à la vraie religion, à mesure qu'avec sa raison naissante, et ses premières observations, il découvrirait mieux l'insuffisance de la vôtre. Des recommandations même multipliées et sincères, qui ne s'appuient pas aux exemples, sont plutôt un écueil qu'un encouragement et un soutien.

« *Justi ambo.* » Soyez justes de cette justice totale, courageuse, poussée à fond, ... tous deux « *ambo* ». Qui ne sait par expérience à quel point le dualisme de conduite au foyer domestique peut être fatal, combien il l'est fréquemment? Le moyen en vérité qu'il ne le soit pas! Comment attendre de l'enfant, à moins qu'une grâce excep-

1. Philip., II, 5.

tionnelle ne l'éclaire et ne le porte, qu'entre deux influences qui le sollicitent diversement, il ne choisisse pas la plus aisée au détriment de la plus sévère, surtout, comme cela se produit souvent, quand l'une des deux s'entoure du prestige d'une autorité de raison et de savoir que l'autre n'a pas au même degré, et que l'amour-propre flatté de l'adolescent lui fournit un redoutable appoint d'énergie et d'empire?

Votre vie ainsi établie et fixée dans le bien, sans nulle opposition du langage ou des actes avec les principes, sans contradiction aucune, « *incedentes in omnibus mandatis et justificationibus sine querela*; » parmi les vertus et les devoirs que vous cultiverez de préférence, mettez au premier rang le zèle intelligent, l'habituel souci du règne de Dieu dans le monde, le mot sacré de l'oraison dominicale : « *Adveniat regnum tuum.* » Que la préoccupation des destinées du christianisme sur la terre, de la situation faite à la sainte Église, des développements ou des périls de la foi, ne vous paraisse point chose superflue ni interdite, réservée seulement à quelques élus au nom d'une vocation de choix. Je ne sache pas que le Sauveur, quand il enseignait à ses disciples cette incomparable prière ait marqué d'exceptions. Ceux qui le croient se trompent.

Ouvrez votre âme, étendez-la très-haut et très-loin partout où se trouvent des âmes qui ont besoin de Jésus-Christ, de sa vérité, de son amour; ayez votre « heure de l'encens » vous aussi, je veux dire des moments de ferveur plus grande, de plus vive supplication, afin que dès la première indication du ciel, à supposer que le ciel quelque jour se prononce, et que l'ange vous apprenne ses desseins sur votre enfant, vous soyez prêts à entendre, prêts à répondre.

Il serait simplement raisonnable, logique, de réclamer d'un père chrétien, d'une mère chrétienne que la perspective d'abord, la certitude ensuite d'une vocation sacerdotale pour leur fils les remplit de joie « *erit gaudium tibi et exultatio* ». Hélas! le plus souvent on doit se contenter de leur demander leur résignation. Il est convenu qu'on les abordera la tristesse dans les regards et dans la voix et qu'on dira : Sacrifice!

Soit; mais au moins que le sacrifice, éclairé d'une suffisante clarté d'en haut, garde quelque noblesse et quelque générosité; qu'on ne l'enveloppe pas outre mesure d'interminables regrets.

Pères et mères de famille, je suppose que vous êtes en mesure d'ouvrir à votre enfant le plus attrayant avenir. L'éclat du nom, la gloire reçue des ancêtres ou noblement acquise, les relations brillantes, la fortune, vous avez tout abondamment, vous pouvez tout donner. Le cher bien-aimé que vous contemplez en son berceau, puisant à ces sources de félicité et d'honneur, atteindra quelque jour les plus hauts sommets de la destinée....

Est-ce votre rêve, tout votre rêve?

Laissez-moi, l'Évangile à la main, en faire passer un autre devant vos yeux :

« *Erit magnus coram Domino.* » Il sera grand devant le Seigneur! Ce ne seront point seulement les hommes qui entoureront cette vie naissante de vaines et fugitives louanges, Dieu lui-même de qui les jugements sont certains, la tiendra pour belle et illustre.

« *Multos filiorum Israël convertet ad Dominum Deum ipsorum.* » Il fera l'œuvre par excellence, il ramènera à la lumière, à la vérité, au devoir les âmes tombées dans la nuit, les cœurs perdus!

« *Parare Domino plebem perfectam.* » Il sera l'un des

grands travailleurs que désole l'état présent du monde, et qui, sans repos ni trêve, se consacrent à le transformer par la prédication de l'Évangile, les enseignements de la Croix, le triomphe du maître adoré et aimé, Notre Seigneur Jésus-Christ.

Il sera prêtre!

Époux chrétiens, expliquez-moi comment avec les sentiments de foi dont vous avez l'âme pleine, cette vision splendide, au lieu de vous séduire, le plus souvent vous attriste et vous fait peur?

Ne serait-ce point que vous ne croyez pas encore assez?

« *Credo, Domine; adjuva incredulitatem meam* ¹ »

« *Domine adauge nobis fidem* ² ».

Seigneur, augmentez en nous la foi!

1. S. Marc, ix, 25.

2. S. Luc, xvii, 5.

CHAPITRE DEUXIÈME

Élisabeth. Mères chrétiennes.

« Repleta est spiritu sancto Elisabeth¹. »
(S. Luc, 1, 41.)

C'est à vous mères chrétiennes que nous consacrons les pages et les réflexions qui suivent.

Le service du temple, pour lequel ils étaient venus à Jérusalem, une fois accompli, Zacharie et Élisabeth regagnent leur demeure, distante de quelques lieues de la ville sainte. Les traditions les plus autorisées s'accordent à croire qu'ils habitaient Hébron. Hébron parmi les petites cités de Juda, était l'une des plus riches en religieux souvenirs. Le père des croyants, Abraham, y avait acheté jadis

1. « Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda :

« Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

« Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exsultavit infans in utero ejus, et repleta est spiritu sancto Elisabeth :

« Et exclamavit voce magna, et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.

« Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me ?

« Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exsultavit in gaudio infans in utero meo. » (S. Luc, 1, 39, 44.)

un lieu de sépulture pour Sara son épouse et pour lui¹. Pendant de longs siècles, leurs cendres avaient reposé là². Une pieuse mémoire du passé et des antiques bénédictions de Dieu régnaient donc à Hébron plus qu'ailleurs. On y respirait le salubre parfum des origines.

Dans sa paisible retraite, Élisabeth est tout entière à la joie de la dignité inattendue que lui fait la Providence. Devenir mère, mère de celui qui, semblable à un autre Élie, marchera devant le Seigneur ; se voir associée de si près à l'accomplissement des prophéties séculaires, pour une juive, c'était l'incomparable honneur. Il ne pouvait se rencontrer qu'une destinée plus haute, la destinée même de mère du Messie. Savait-elle que la mère du Messie, répondant en ce temps-là aux incroyables révélations de l'ange : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait, selon « votre parole », commençait d'accomplir sa mission sublime, qu'elle était sa proche parente, qui bientôt il lui serait donné de la voir ?

Un jour, lorsque déjà ses espérances touchaient à leur réalisation prochaine, au sixième mois « *mense sexto* » la femme bénie au-dessus de toutes les femmes accourt de Galilée lui apprendre les ineffables conduites du Tout-Puisant. Marie est là, près d'elle, sous son toit, à son foyer, Marie en qui repose le Désiré d'Israël !

Tableau suave même pour des incrédules que ce tableau de la Visitation, tel que saint Luc le dessine en quelques traits sobres et chastes ! Combien plus toutefois pour des

1. Genèse, chap. xxiii.

2. Leurs cendres et celles des autres patriarches, Isaac, Lia, Jacob.

Voir dans la *Revue des Questions historiques* une étude très-intéressante sur Abraham, et le tombeau de Makpelah dont l'emplacement est encore aujourd'hui parfaitement connu.

croyants ! Car enfin, quelle que soit la poésie charmante de cette rencontre de deux mères empressées à se communiquer leur doux secret, il y a tout autre chose pour nous dans la scène offerte à nos admirations. Élisabeth et Marie ! Ce ne sont plus de simples femmes qui échangent les prémices de leurs joies, c'est la mère de Jean-Baptiste le Précurseur ; c'est la mère de Jésus, de celui qui « au commencement « était près de Dieu, qui était Dieu, du Verbe fait chair « pour effacer le péché du monde ». On peut malheureusement n'être pas chrétien ; mais, si l'on croit, il faut bien reconnaître que cet événement très-mince en apparence, consigné dans quelques phrases des Évangiles, l'emporte infiniment sur tout ce qui pouvait à la même heure se passer de plus considérable sur la terre et qu'allait enregistrer l'histoire. Que faisait-on de grand et d'illustre parmi les hommes, je le demande, à Rome, dans la Germanie, dans les Gaules, en Orient et en Occident au moment où l'humble Marie, visitant son humble parente des montagnes de Juda, annonçait non plus la venue lointaine, mais la présence du Restaurateur et du Sauveur du genre humain ?

Ce ne sont point là, mères chrétiennes, les enseignements qu'il s'agit de découvrir et de vous signaler. Cherchons-les ensemble. Bien qu'ils se dérobenent un peu plus, peut-être, ici qu'en d'autres endroits du texte sacré, ils ne demeurent pas impénétrables.

Deux choses ressortent clairement du récit évangélique.

La première est que le futur Précurseur, l'enfant des grandes destinées, qu'Élisabeth porte en son sein, devant Marie, sous l'action directe quoique mystérieuse de Jésus, tressaille d'un mouvement extraordinaire « *exultavit in gaudio infans in utero meo* ». Au dire presque universel des interprètes des Saintes Écritures, et suivant une croyance

très-autorisée, saint Jean, par une sorte de baptême anticipé, fut dès ce moment purifié de la tâche originelle, comblé de ces dons merveilleux qui allaient faire de lui un prophète, « plus qu'un prophète ¹ ».

La seconde est qu'Élisabeth elle-même se trouve soudain envahie par l'esprit divin, éclairée de lumières subites évidemment supérieures à celles dont elle avait été favorisée jusque-là. Il n'y a plus abondance seulement, il y a plénitude « *repleta est spiritū sancto* », plénitude d'intelligence des choses de Dieu, d'admiration et d'amour envers ses desseins innénarrables, de désir enfin d'en assurer, pour sa part, l'accomplissement. D'un commun accord, les commentateurs affirment qu'il lui fut donné de comprendre autant qu'ici-bas le puisse une créature, le mystère du Verbe incarné. La preuve, ils la voient dans cette ardente exclamation qui s'échappe de ses lèvres :

« Vous êtes bénie Marie entre toutes les femmes, le fruit
« de votre sein est béni.

« D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur
« vienne à moi ?

« Heureuse êtes-vous d'avoir cru parce que les choses
« qui vous ont été dites de la part du Très-Haut s'accom-
« pliront ! »

Ainsi pour le Précurseur et pour Élisabeth, dès que Marie, mère de Jésus, paraît, il y a surcroît de grâces.

Ce fait intentionnellement marqué par saint Luc, en même temps qu'il est un fait très-précis, n'est-il pas un symbole ? Écartons de la narration que nous avons sous les yeux ce qui ne convient qu'aux personnages évangéliques, ce qui leur est absolument propre, la forme et le degré des faveurs dont ils sont les objets, ne reste-t-il pas

1. Voir saint Thomas, Somme Théologique. (Pars tertia, quæstio XXVII, artic. sextus.)

encore ceci : que la présence de Marie et de Jésus, l'action de Jésus par Marie comblent de grâces une mère et son enfant? A n'en pas douter, le fond, et comme la substance de l'histoire de la Visitation, est là.

*
* * *

Mères chrétiennes, sans abuser des rapprochements, nous croyons pouvoir vous proposer de vous appliquer à vous-même non pas la lettre de cette histoire ravissante, mais l'esprit.

Votre rôle dans l'éducation naissante de vos fils, vous ne l'ignorez pas, est le rôle prépondérant. A la toute première aube de leur vie, au premier éveil de leur conscience, c'est de vous qu'ils reçoivent l'initiation sacrée du devoir et de la foi. Vous avez des paroles d'encouragement ou de reproche qu'ils comprennent, des regards de sévérité ou de douceur qu'ils devinent, une tendresse qui se cache ou se prodigue à propos, que sais-je? une infinie variété de ressources dont le Ciel use comme d'un instrument de choix pour façonner la jeune âme. Vous êtes entre les mains de Dieu le sceau délicat et fort qui marque l'ineffaçable empreinte. Jamais vous ne vous persuaderez trop de cette vérité, vous ne redouterez jamais trop de trahir par votre faute une si éminente vocation. Prenez garde, soyez attentives, peut-être est-ce un prêtre que le maître des destinées confié à votre vigilance; à coup sûr, c'est un chrétien.

Voulez-vous vous élever tout de suite à la hauteur de votre tâche, vous y tenir dès le début fermement? Mères chrétiennes, ayez le culte intelligent de Marie, mère de Jésus. Commencez de bonne heure; n'attendez même pas que la frêle créature qui se prépare à naître ait vu le jour. Dès le glorieux début de votre maternité, comme Élisabeth,

« *mense sexto* » recevez la visite de Marie et de l'enfant Dieu. Vous aussi, dans votre Hébron, c'est-à-dire au sein de votre demeure qu'emplit, j'aime à le croire, le souvenir et le parfum de la foi des ancêtres, au milieu de vos devoirs d'état de chaque jour, entourez-vous de la pensée soutenue, incessante de Marie et de son divin Fils ; rendez-vous les en quelque sorte présents.

Vous entendez sans peine ce qu'on veut mettre de très-spécial dans cette recommandation. La dévotion envers la sainte Vierge fait assurément partie de votre piété chrétienne. Il n'y a pas de christianisme complet sans Marie. A l'exemple de tous les fidèles, vous honorez ses privilèges incomparables, vous admirez ses vertus, vous compatissez à ses douleurs, vous implorez son secours. Cela est bien ; c'est quelque chose de plus toutefois qu'on vous propose ici. On souhaiterait, au nom de l'Évangile de la Visitation, que dans le temps même où, comme l'épouse de Zacharie, vous devenez mère, votre culte pour Marie eût un caractère à part, qu'il s'inspirât de votre situation exceptionnelle, qu'il vous fit demander plus instamment, attendre avec plus de confiance les faveurs exceptionnelles aussi dont vous avez besoin.

Ah ! si Marie, Marie et Jésus, Jésus avec Marie étaient les hôtes constants de votre âme en ces moments solennels de votre existence ! Marie, nous apprend saint Luc, demeura près d'Élisabeth, environ trois mois¹. S'il en était ainsi

1. Le Père Le Jeune sur cette indication de l'Évangéliste compose un tableau d'une grâce achevée :

« Ce sacré historien (S. Luc), dit-il, a marqué expressément que « Marie demeura trois mois dans la maison de Zacharie, pour nous « apprendre qu'elle y était au temps de l'accouchement de sa cousine, « et quelques jours après (jusqu'au jour de la circoncision du nouveau- « né), d'où il s'ensuit qu'elle a pris souvent saint Jean entre ses bras, « qu'elle l'a caressé sur son sein virginal, qu'elle l'a flatté et baisé ten-

pour vous! quel indubitable surcroît de grâces, quels éléments nouveaux de sanctification dont se ressentiraient et le présent et l'avenir!

A votre tour, mieux pénétrées de l'esprit divin « *repleta spiritu sancto* » vous comprendriez davantage le mystère du Verbe incarné, et dans la mesure même où s'illuminerait votre croyance à ce dogme fondamental, tout s'élèverait en vous, espoirs, ambitions, sollicitudes, tout serait agrandi.

Vous comprendriez que le salut du monde et la gloire du Père qui est aux cieux tiennent à l'avènement de Jésus-Christ sur la terre;

Que le devoir le plus impérieux en même temps que le suprême honneur consistent à établir en soi à faire rayonner autour de soi, le règne adoré de Jésus-Christ;

Qu'il y a conséquemment pour vous obligation de desirer au-dessus de tout que votre enfant devienne un vrai chrétien, et s'il entrait dans le dessein providentiel qu'il fût prêtre, obligation de ne pas vous plaindre, de ne pas murmurer, de ne pas croire et de ne pas dire que le Ciel conspire contre votre bonheur et qu'il attente à vos droits;

Obligation de prendre tout à fait au sérieux votre délicate et si décisive mission de première éducatrice;

D'un seul mot, obligation de vous sanctifier afin de sanctifier vos fils.

« drement, peut-être même l'a-t-elle remué, couché et bercé plusieurs fois, faisant en cela l'apprentissage des services qu'elle désirait et « devait bientôt rendre à son Jésus, afin que saint Jean fût en tout et « partout le Précurseur, et si on le peut dire, le fourrier de Jésus, lui « marquant le logis et lui préparant la place, non-seulement au cœur « des hommes, mais encore aux bras, et au sein immaculé de Marie, « sa sainte mère. »

(Sermons du Père Le Jeune. Édition Pélagaud, Lesne. Lyon 1857.
Tome V, sermon cxxiv.)

Vous seriez la mère que Dieu veut et qu'il attend.

— Austère langage, allez-vous dire, fait pour désenchanter la joie riante des berceaux. — Ne dites pas cela. Vous parleriez contre vous, vous témoigneriez d'une impuissance humiliante à saisir ce qui est la suprême beauté. Non, la foi n'amoindrit rien ; au contraire, elle élève et dilate tout sans mesure, elle ajoute des espaces à tous les horizons !

Marie, dans la maison d'Élisabeth, entonne ainsi son cantique immortel d'actions de grâces : « Les générations « m'appelleront bienheureuse ! Le Tout-Puissant a fait en « moi de grandes choses ! »

Sans oublier les distances qui la séparent de la mère du Messie, Élisabeth peut s'appliquer à elle-même ces splendides paroles : « *Beatam me dicent omnes generationes... « Fecit mihi magna qui potens est. »*

Vous le pourrez, vous aussi mères chrétiennes, si vous sentez en vous, au lieu de préoccupations étroites et vaniteuses, le noble désir, la passion de faire honneur à vos destinées. L'hymne de reconnaissance et d'allégresse de la mère de Jésus est l'hymne de toutes les mères qui, en dirigeant dès la première heure vers la sainteté l'âme de leurs enfants, contribuent à étendre ici-bas le règne de Jésus-Christ, sa vérité et son amour !

Les générations de la terre et du ciel devront les proclamer bienheureuses. Éternellement, elles auront le droit d'affirmer que le Tout-Puissant a fait en elles et par elles de grandes choses ¹ !

1. Voir deux sermons de saint François de Sales sur la Visitation ; édition Vivès, tome V, page 128 et suivantes.

CHAPITRE TROISIÈME

Naissance du Précurseur.

« Quis, putas, puer iste erit ? »
(S. Luc, 1, 66.)

La maison de Zacharie et d'Élisabeth est en fête. Neuf mois se sont écoulés depuis la miraculeuse apparition de l'ange dans le temple de Jérusalem, à l'heure de l'encens, parmi la fumée odorante. L'enfant promis du Ciel vient de naître².

Conformément aux prescriptions de la loi, il est soumis

1. Voici quelques lignes de Gerson d'une fraîcheur et d'une naïveté charmantes :

« On seult dire saint Gabriel : bonnes nouvelles; pareillement on
« peut dire saint Jehan : bonne nouvelle. Cecy nous veons maintenant
« acompli en ceste glorieuse, digne et joyeuse nativité, car elle nous
« amena et amainne joye selon la denunciacion de l'angel Gabriel qui
« dit à Zacharie par la parole proposée : maintes gens s'esjoiront en sa
« nativité. Si est ceste nativité plaine de grant jocondité, comme nous
« veons partout, et comme à la naissance de l'estoile jornale, à l'aube
« du jour, toute riens s'esgaye et se renouvelle, la rosée chiet, les
« ténèbres se partent, couleur revient partout, les oysillons jargonnent,
« pareillement doi testre en la nativité de saint Jehan qui fu l'étoile
« précédent le vray soleil de justice Nostre-Seigneur Jésus-Christ. »

(GERSON, édit. du Pin, loc. cit.)

2. Voir S. Luc, cap. 1, 60, 79.

à la circoncision le huitième jour. Les parents, les proches, émerveillés de tout ce qui s'est passé déjà, s'empres- sent à la pieuse cérémonie. Un nouveau prodige éclate sous leurs yeux. Ce sont d'abord le père et la mère du nouveau-né qui, dérogeant aux coutumes juives les plus traditionnelles, entreprennent de lui donner un nom qui n'est pas le nom de famille. « Il s'appellera Jean », avait dit l'ange Gabriel (c'est-à-dire grâce, surabondance de grâce). Ils insistent l'un et l'autre, malgré l'universel étonnement, pour que ce nom lui soit imposé. Puis, au même instant, Zacharie recouvre l'usage de la parole, qu'en punition de son hésitation à croire aux promesses du messager céleste et comme preuve de la vérité même de ces promesses, il avait perdue depuis la vision du temple. L'émotion de la troupe amie est au comble. On échange à l'envi les impressions que de si étonnantes choses font naître ; on se demande quelles seront bien un jour les destinées de celui dont la première apparition à la vie est environnée de tant de merveilles : « *quis, putas, puer iste erit?* »

Et c'est alors que Zacharie, pleinement inspiré de l'esprit saint « *repletus spiritu sancto* », au milieu des effusions de sa joie et de sa reconnaissance pour l'avènement désormais prochain du Messie, parle de son fils en ces termes magnifiques :

« Petit enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut ;
« tu marcheras devant le Seigneur pour lui préparer ses
« voies ;

« Pour enseigner à son peuple la science du salut, la
« science qui conduit à la rémission des péchés ;

« Pour lui apprendre à connaître les miséricordes de
« notre Dieu, au nom desquelles Celui qui se lève des profon-
« deurs du ciel, nous visite ;

« Et se prépare à illuminer les âmes assises dans les

« ténèbres, dans les ombres de la mort, et à conduire nos
« pas vers les sentiers de la paix ! »

C'est le commentaire de ce que l'ange avait annoncé le premier, d'un seul mot, quand il avait dit : « Son nom sera Jean. » Pas une des indications prophétiques de Zacharie qui ne se rattache et ne se ramène au nom prédestiné.

Je me suis demandé souvent ce que durent penser de ce langage quelques-uns de ceux qui se trouvaient là, je parle des plus familiarisés avec l'attente et le désir de l'avènement du Messie. Les traits sous lesquels il leur est représenté ne s'accordent point à l'idée générale qu'on se fait de lui en Israël. On espère, on réclame un conquérant irrésistible, un restaurateur de génie, un grand homme, un de ceux qui, par leur puissance et leur fortune, relèvent les nations menacées. Le peuple juif, quand le Messie attendu naîtra, recommencera d'être le peuple privilégié ; il retrouvera son antique gloire et sa domination perdue. Probablement même, il s'élancera vers des destinées nouvelles, plus hautes, plus enviables que jamais. Heureux dès lors celui qui lui servira de précurseur et lui préparera les voies !

Rien de tout ce brillant espoir sur les lèvres de Zacharie : « science du salut — rémission des péchés — relèvement
« des âmes enchainées aux ténèbres de mort — chemin de
« la paix », voilà pour quels travaux et pour quels bienfaits, le Messie promis de siècle en siècle va paraître. Voilà de quel Messie il est glorieux d'être le précurseur !

A la clarté des lumières surnaturelles, « *repletus spiritu sancto* », il entre sans retard dans le vif et le vrai des choses. Du même regard il pénètre l'exacte mission du libérateur attendu, et de l'enfant qui marchera devant sa face. Il en est ébloui. Son entourage n'a rien de cette perspicacité.

Peut-être, n'est-il pas très-loin du désappointement et du murmure.

Je me représente maintenant une famille chrétienne les jours qui suivent une naissance.

*
* *

Il y a charmante fête aussi. Les amis et les proches ne cessent d'accourir. La mère suffit à peine aux félicitations qui lui sont prodiguées : « *Et audierunt vicini, et cognati ejus, et congratulabantur ei* ». L'enfant est chargé de caresses, c'est à qui lui offrira l'heureuse bienvenue. Et déjà, sous l'inspiration d'un sentiment sincère ou plutôt pour faire entendre au plus vite quelque flatteuse adulation, on prédit les plus souriants destins : « *quis, putas, puer iste erit?* » Il n'est forme de félicité humaine qui ne soit évoquée.

Je me représente encore que le père, au milieu de ces mille et mille souhaits qui s'échangent, soit éclairé soudain d'une intuition profonde, que soulevant le voile de l'avenir, il devine, pressente, sache clairement que son fils un jour sera prêtre, et qu'il veuille dire ce qu'il sait. Pourra-t-il en vérité s'exprimer autrement que Zacharie ? Chacun des mots tombés des lèvres de l'époux d'Élisabeth ne sera-t-il point admirablement placé sur ses lèvres ?

« *Tu, puer, propheta Altissimi vocaberis, præibis enim ante faciem Domini.* »

Qu'est le prêtre fidèle à sa vocation incomparable, sinon celui qui révèle Dieu aux hommes ? Soit qu'il le leur fasse connaître pour la première fois, soit qu'il le leur rappelle quand ils ont eu le malheur de l'oublier. Dieu ! non plus seulement l'Être nécessaire, créateur et soutien du monde, que la simple raison, tant qu'elle reste droite et bien orientée, découvre, visible dans ses œuvres, impénétrable dans son essence et dans sa vie ; mais Dieu rap-

proché de nous, Dieu avec nous, Emmanuel ! Le prêtre a pour mission de répéter sans fin le souhait par excellence qui est la traduction populaire du grand nom d'Emmanuel : Le Seigneur avec vous ! *Dominus vobiscum !*

Petit enfant, tu annonceras à tes frères le Dieu de la loi nouvelle, de la crèche et de la croix !

« *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum.* »

La science du salut, laquelle aboutit pratiquement à la rémission des péchés ! c'est bien cela. Le Précurseur devait être chargé de l'enseigner aux Juifs, sur les bords du Jourdain, cette science capitale, indispensable ; le prêtre est chargé de l'enseigner à son tour sur les bords de tous les fleuves, sur les rivages de tous les océans, d'une extrémité du globe à l'autre, à toute créature. Oui, son rôle caractéristique est d'apprendre à ses frères la grande vérité, celle qu'il leur est absolument urgent de connaître, savoir que le péché les poursuit, les enlace, les abat, compromet incessamment leurs destinées éternelles, mais qu'il existe un salut, une rémission des péchés, et qu'il y faut recourir ! Le prêtre assurément fera bien de ne rester étranger à aucune des connaissances humaines, d'y acquérir assez d'habileté et de compétence pour s'imposer au moins au respect de ceux dont l'estime exclusive et les louanges ne vont qu'aux choses d'ici-bas ; ce sera plus qu'une convenue et une haute opportunité, ce sera, en diverses mesures, un devoir. Dans le vrai cependant, et par le fond même de sa vocation, la science qu'il doit cultiver plus que toute autre, répandre de préférence à toute autre, c'est la science au terme de laquelle se trouve le salut.

Petit enfant, tu enseigneras le salut par la rémission des péchés !

« *Per viscera misericordie Dei nostri; in quibus visitavit*

nos oriens ex alto », science du salut, rémission des péchés qui sont les fruits de la miséricorde divine, sous l'inspiration et impulsion de laquelle le Sauveur Jésus-Christ, dont tu seras l'apôtre, petit enfant, s'est levé comme l'aurore se lève dans l'immensité des cieux !

« *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent...* » Le siècle est fier de ses lumières. D'insignes découvertes, dont les applications utiles se multiplient à l'infini, l'honorent et lui assignent un rang à part dans l'histoire. L'homme de ce temps a fouillé les entrailles du globe, scruté la profondeur du firmament, saisi de la main ou du regard les éléments ou les vestiges de toute beauté et de toute vie. Les forces de la nature domptées par son intelligence sont occupées à le servir. Tout cela est merveilleux, mais tout cela n'empêche pas qu'il y ait sur la terre, enveloppant les âmes comme un linceul, des ténèbres de mort. Les secrets du monde et des mondes se dévoilent, le grand problème de notre destinée s'obscurcit. Qui sommes-nous ? d'où venons-nous ? A quel terme tendons-nous, à travers nos rapides années semées de plus de larmes que de joies ? Il faudrait le savoir ; énergiquement et universellement le savoir ! Le doute est affreux ; l'insouciance absurde. Or on ne sait pas ! Petit enfant, tu passeras au travers de ces ombres, tu ouvriras toutes grandes les pages de l'Évangile dont chaque mot rayonne ; tu seras un de ceux qui refouleront la nuit !

Et tu contribueras ainsi à ramener la sécurité dans les âmes ! « *Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.* » Faire la lumière sur la destinée humaine, c'est établir les âmes dans la paix, dans la voie qui conduit à la paix, qui est elle-même bordée de tranquillité reposante et d'espoir.

« *Tu puer propheta Altissimi vocaberis.* »

*
* * *

Penser qu'au dix-neuvième siècle, il se rencontre beaucoup de pères de famille ayant assez de foi chrétienne pour croire pleinement à ces magnificences, assez de foi pour être heureux et fiers jusqu'à l'enthousiasme, de ce que leur jeune fils puisse s'y voir appelé quelque jour, serait probablement une témérité.

Il s'en trouve cependant. Je me représente donc qu'un de ces nouveaux Zacharie, devant ses proches, ses parents, ses amis, réunis autour du berceau de son enfant, s'abandonne aux joies et aux espérances que je viens de dire, de combien d'entre eux sera-t-il compris?

Du plus grand nombre? certainement non. — De quelques-uns? je le souhaiterais, je n'en suis point assuré.

Et si, par hasard, l'écho de sa parole et de ses desirs, franchissant le cénacle intime que je suppose, arrivait au dehors, quelles clameurs! quelles protestations! Mysticisme, s'écrierait-on à l'envi! Qu'est-ce que cette étrange façon d'entendre l'avenir d'un enfant qui naît au sein de l'opulence, à qui s'offrent des facilités de tout genre, pour aborder toutes les carrières, ou même n'en aborder aucune s'il le trouve préférable?

Quelles sont ces prétendues ténèbres à chasser? cette prétendue lumière à répandre?

Qu'est-ce que le prêtre?

Qu'est-ce que Jésus-Christ?

Et voilà précisément ce qui prouve, même à deux mille ans de distance, la désolante vérité de ce mot : « *Ilis qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* »

CHAPITRE QUATRIÈME

Enfance et jeunesse de saint Jean-Baptiste. Préparation.

« Puer autem crescebat, et confortabatur spiritu : et erat in desertis usque in diem ostensionis suæ ad Israël. » (S. Luc, 1, 80¹.)

S'il le fallait éclairer à l'aide de recherches et de discussions savantes, ce passage de l'Évangile selon saint Luc demanderait à lui seul de longs développements. D'abord qu'est-ce que ce désert où le Précurseur encore enfant, tout enfant, se retire, se cache, grandit, devient homme? « *In desertis* », dit saint Luc; « *in deserto Judææ* », dit saint Matthieu. L'expression de ce dernier, en se rapprochant d'expressions semblables fréquemment employées dans les Écritures, donne une certaine lumière. Elle montre qu'il faut entendre plutôt un lieu isolé qu'une solitude absolue et inaccessible. Au livre des Rois plusieurs localités désignées par ce mot : « désert » en réalité ne sont pas le désert, mais seulement une retraite silencieuse et sûre². Le désert de Judée, par opposition à d'autres déserts de

1. Voir S. Matth., cap. m, 4; S. Marc, cap. 1, 6.

2. David fuyant les poursuites de Saül se réfugie au « désert » de

Gallée ou de la Samarie ou de la Pérée, désignerait des terrains vagues, des landes inhabitées situés entre Jérusalem et le Jourdain, sur la rive droite du fleuve, par conséquent.

Quel motif alléguer ensuite de cet exil précoce? Plusieurs auteurs pensent que, pour dérober son fils à la cruelle persécution d'Hérode contre les enfants de Judée, Élisabeth s'enfuit avec lui de sa demeure d'Ilébron, trop voisine de Jérusalem, et qu'elle vint se réfugier vers les bords du Jourdain. A supposer que cette explication soit exacte, il resterait à savoir pourquoi le Précurseur, au lieu d'un éloignement momentané que les circonstances le contraindraient de subir, s'impose une séquestration rigoureuse de trente années. Bossuet rappelle ici fort à propos que l'histoire juive offre quelques exemples sinon tout à fait semblables, du moins approchants, de cette conduite¹.

Le Messie, que Jean-Baptiste doit faire connaître, n'est pas loin de lui. D'où vient qu'il n'a avec lui aucune relation

Ziph. (I Reg. xxiii, 14, 15). De là au « désert » de Maon (ibid. 24); de là au « désert » d'Engaddi (I Reg. xxiv, 1, 2). A la mort de Samuel nous voyons qu'il se retire au « désert » de Pharan (I Reg. xxv), etc...

1. « Cette vie rude et rigoureuse n'était pas inconnue dans l'ancienne loi. On y voit dans ses prophètes les Nazaréens qui ne buvaient point de vin. On y voit dans Jérémie les Réchabites qui, non contents de se priver de cette liqueur, ne labouraient, ni ne semailent, ni ne cultivaient la vigne, ni ne bâtissaient de maisons, mais habitaient dans les tentes... Les Esséens du temps même du Sauveur en tenaient beaucoup. La vie prophétique, qui paraît dans Élie, dans Élisée, dans tous les prophètes, était pleine d'austérités semblables à celles de Jean-Baptiste et se passait dans le désert, où ils vivaient pourtant en société avec leur famille. Mais que jamais on se fût sequestré du monde et dévoué à une rigoureuse solitude autant et d'aussi bonne heure que Jean-Baptiste, avec une nourriture si affreuse, exposé aux injures de l'air, et n'ayant de retraite que dans les rochers (car on ne nous parle point de tentes ni de pavillons), sans secours, sans serviteurs, sans aucun entretien : c'est de quoi on n'avait encore aucun exemple. » (Élèv. sur les mystères, 15^e sem., 7^e élèv.)

jusqu'à l'heure marquée par la Providence, pour l'accomplissement de sa mission officielle? Bossuet encore sur ce point donne sa pensée¹. Il a des vues admirables, mais qui supposent la véracité du récit évangélique pleinement établie, plutôt qu'elles ne cherchent à l'établir.

Qu'on veuille bien se le rappeler, nous n'entreprenons à notre tour aucune recherche critique ni rien qui ressemble à l'érudition. A cet endroit comme à tous les autres, sans

1. « C'est une autre sorte de prodige que Jean-Baptiste qui avait
« senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mère, et à qui son
« père avait prédit qu'il en serait le prophète, et lui devait préparer
« les voies, ne quitta point son désert pour l'aller voir parmi les hommes.
« Il le connaissait si peu qu'il fallut que le Saint-Esprit lui donnât un
« signe pour le connaître quand le temps fut arrivé de le manifester
« au monde. Pousser la retraite jusqu'à se priver de la vue et de la
« conversation de Jésus-Christ, c'est une sorte d'abstinence plus divine
« et plus admirable que toutes celles que nous avons vues dans saint
« Jean-Baptiste. Il savait que le Verbe opère invisiblement, et de loin
« comme de près, il s'occupait de ses grandeurs qu'il devait prêcher :
« il l'adorait dans le silence avant que de l'annoncer par sa parole ; il
« l'écoutait au dedans ; il s'enrichissait de son abondance et de sa plé-
« nitude, avant que d'apprendre aux hommes à s'en approcher. Que ne
« pensait-il point en attendant ce Dieu que personne n'avait vu, mais
« que son Fils unique qui était dans son sein venait annoncer ? C'est ce
« que saint Jean devait prêcher ; c'est ce qu'il contemple en secret,
« et ne demande à voir ce Fils unique que dans le temps que Dieu le
« ferait paraître pour le montrer et lui préparer les voies. Ainsi atta-
« ché aux ordres de Dieu sans s'ingérer de quoi que ce soit, sans
« aucun empressement de paraître, il passa sa vie dans le désert,
« jusqu'à ce que l'heure destinée de Dieu pour sa manifestation en
« Israël, fût arrivée... »

(Élev. sur les mystères, 15^e sem., 7^e élev.)

« O Dieu ! quelle mortification d'esprit ! » écrit saint François de Sales sur ce même sujet, « Estre si pres de son Sauveur, et ne le voir
« point ! Et qu'est cela, sinon avoir son esprit désengagé de tout et de
« Dieu mesme pour faire la volonté de Dieu et le servir ; laisser Dieu
« pour Dieu, et n'aymer pas Dieu pour l'aymer tant mieux et plus pu-
« rement ? *Cet exemple estouffe mon esprit de sa grandeur.* »

(Lettres de S. François de Sales. Lettre XII, édition Vivès, tome X, page 71.)

nous permettre de les discuter même pour les éclaircir, nous nous attachons aux indications fournies par les écrivains sacrés. Si mystérieuses que restent et que doivent rester l'enfance, l'adolescence, la jeunesse du Précurseur, ce que nous en disent saint Luc, saint Matthieu, saint Marc, au point de vue particulier où nous nous plaçons, a largement de quoi nous instruire.

Il s'agit d'une grande mission à préparer. Il faut que lorsqu'il sera parvenu à l'âge, où d'après la loi, soit les prophètes, soit les prêtres, peuvent commencer d'exercer leur ministère, le Précurseur ait amassé les ressources nécessaires au fécond accomplissement de son œuvre. Or, à s'en tenir aux termes mêmes des synoptiques, de quoi se compose sa préparation? « *Puer crescebat et confortabatur spiritu* » (S. Luc). L'enfant à mesure qu'il grandit, se développe, s'affermnit dans cette grâce initiale que sa rencontre avec Jésus alors même qu'il n'avait pas encore vu le jour, lui a miraculeusement communiquée. « *Confortabatur* » voilà qui est caractéristique et qu'il faut noter. Quels sont les moyens et conditions de ce développement précieux? La solitude, l'obscurité acceptée, voulue, aimée de préférence : « Il demeurait caché dans le désert « jusqu'au jour où il devait paraître devant le peuple « d'Israël » (S. Luc), puis, la mortification habituelle, une surprenante austérité : « Jean avait un vêtement de poils de « chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins : « sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. » (S. Matthieu, S. Marc.)

En ramenant ces indications à une formule générale, nous trouvons indubitablement ceci : Accroissement de la vie intérieure par l'esprit accoutumé de pénitence et par le recueillement. A peine est-il besoin de remarquer ces rapprochements. Il est évident qu'en trois mots, c'est là ce qui

peut se dire de plus complet, de plus exact pour toute préparation au sacerdoce.

*
* *

« *Puer crescebat et confortabatur spiritu.* » Il ne sera pas inutile d'insister un peu sur ce point capital. Toute âme chrétienne est favorisée d'une première grâce considérable ; le baptême. Si nos regards, portant au delà des rites extérieurs, entrevoient seulement quelque chose des splendides réalités produites par l'efficacité sacramentelle dans le pauvre petit être emmaillotté qu'on baptise, nous serions éblouis. Rien n'est amélioré pour le nouveau-né en apparence. C'est la même faiblesse, ce sont les mêmes vagissements et les mêmes pleurs, ces premiers essais de la souffrance ici-bas. Dans le vrai, la transformation est complète. Outre qu'il passe de l'état de péché à la participation directe et immédiate des mérites du Christ, et qu'il entre ainsi pleinement dans l'ordre du salut, le frère enfant de quelques heures ou de quelques jours, reçoit une riche semence de foi et de vertu destinée à grandir, des dispositions particulières à croire, de particulières énergies pour pratiquer le bien.

C'est là le « don de Dieu » par excellence. Or, de même que les autres dons naturels, forces physiques, intelligence, mémoire, imagination, sensibilité ont le développement pour loi nécessaire, qu'on les voit s'épanouir de jour en jour, à mesure que le corps se débarrasse de ses langes et la conscience de ses ombres, de même aussi le don surnaturel, la grâce initiale a pour rigoureuse loi de grandir. L'Évangile est plein de cette affirmation. La seule raison d'ailleurs découvre et démontre que rien ne venant de Dieu pour demeurer stérile et languir, ni germes des astres au fond des cieux, ni germes des fleurs sur la terre, ni

germes de beauté et de bonté dans les âmes, la grâce baptismale, par un progrès qui lui est propre, doit être poussée à se dilater à son tour.

Elle le fait partout où des influences ennemies ne viennent point briser ou paralyser son essor. L'enfant chrétien, celui qui a le bonheur d'essayer ses premiers pas entre une pieuse mère et un père animé des sentiments de la foi, s'initie promptement à la religion. « *Puer crescebat et confortabatur spiritu* ». Qu'on ne prétende point que c'est à une inévitable conséquence de l'éducation, que par voie d'autorité les parents font ainsi pénétrer leurs sentiments, quels qu'ils soient, et les habitudes les plus contraires. Sans doute l'influence de l'autorité existe, mais il y a plus. Quoi donc ? Précisément cette prédisposition intime que le baptême a créée, qui gît et repose au fond de la jeune âme, et qui se combinant, dès qu'elles se produisent, avec les précieuses excitations du dehors, commence à réaliser le progrès. Non, ce n'est pas seulement parce que sa mère lui dit de joindre ses petites mains et de prier que l'enfant entre en un réel recueillement devant le Père qui est aux cieux, ou parce qu'elle lui montre le crucifix qu'il s'émeut et qu'il pleure, ou parce qu'elle lui parle sévèrement du péché qu'il en conçoit une détestation profonde. L'assistance qu'elle donne est assurément d'un grand prix, d'un si grand prix que, sans elle, tout pourrait être compromis ; mais cette précocité d'intelligence, ces prompts et faciles intuitions, à n'en pas douter, c'est le baptême qui en est la source et qui les produit.

Ravissante éclosion du sentiment chrétien, dans un jeune cœur ! Pourquoi n'est-elle pas mieux comprise et n'est-elle pas plus admirée ? Vous ne cessez de vanter les grâces charmantes de l'enfant, son regard pur, son front candide, son limpide sourire, les vivacités naissantes de son esprit, toutes

ces choses fraîches et matinales qui vous enchantent. Qui donc vous pourrait blâmer ou refuserait de les contempler avec vous? Ce que l'on vous demande, au nom des grandes convictions de la foi, ce n'est pas que vous admiriez moins, parents chrétiens, au contraire, c'est que par une plus haute intelligence « du don de Dieu » « *Si scires donum Dei* » vous vous rendiez capables d'admirer davantage. Un premier élan de prière, une première larme versée sur les mains et les pieds du Sauveur, une première inquiétude de conscience pour une faute suivie de repentir, un premier mouvement de générosité vainqueur de l'égoïsme inné même chez les meilleurs, tout cela c'est encore la beauté, c'est mille fois plus la beauté. On souhaite que vous la compreniez, afin que vous en deveniez saintement jaloux, et mettiez à la cultiver de préférence tous vos désirs et tous vos soins. « *Puer crescebat et confortabatur spiritu.* »

Tandis que trop souvent, dominés que nous sommes par la tyrannie du sensible, nous négligeons d'apprécier comme elle le mérite cette beauté supérieure, et par là même, hélas! d'en favoriser le progrès, Dieu l'admire infiniment plus que tout le reste. Il doit être exact de dire qu'une âme où le baptême pousse ses premières fleurs de sainteté, captive au sein de l'universelle splendeur de la création son regard et son cœur. Combien plus, quand cette âme est choisie entre toutes les autres, pour l'honneur du sacerdoce!

*
* * *

Nous voilà revenu à ce qui est notre principale préoccupation, et le premier objet de notre étude du Précurseur. Nous supposons un enfant chrétien, appelé comme le fut ce dernier à une vocation privilégiée, et qui, après un tout premier âge bien abrité par une sainte éducation, au

moment où s'ouvre l'avenir, entend l'appel intérieur, qui fait les prêtres de Jésus-Christ. Il écoute, il est séduit, il est prêt. Pénétrée de la grandeur de son désir et des futurs devoirs qui s'y rattachent, l'Église n'a pas de souci plus vif que de l'affermir encore dans la grâce. Les progrès accomplis jusque-là, le foyer paternel avec ses exemples, le catéchisme avec son élémentaire, mais sûr enseignement, la première communion avec ses joies révélatrices, tout le passé, en un mot, initiation et début! Voici l'heure des développements plus accentués. L'enfant n'a plus dix ou douze ans, il en a dix-huit ou vingt. C'est un homme en pleine force et beauté physique. Que rien ne lui manque de ce qui peut l'aider à atteindre aussi la plénitude de la grâce nécessaire à son auguste vocation! Le moment est venu des grands progrès, des progrès féconds d'où tout l'avenir peut dépendre. L'Église le sait. Elle y a songé, elle y a pourvu⁴.

L'incrédule qui sur sa route rencontre un de ces pieux asiles, où vivent, rassemblés comme des frères, les aspirants au sacerdoce, ne contient pas toujours sa surprise pour ne pas dire ses irritations. Un séminaire, un grand séminaire! Superstition! barbarie! des existences arrachées aux communes joies de la vie, soustraites au courant général de l'activité et de la fécondité humaine! Il ne comprend pas, il ne voit pas. Comment lui faire entendre ce qui se passe là?

Ce qui s'y accomplit sous le regard de Dieu, en vue des sublimes destinées qui s'approchent, c'est le développement par excellence, la culture du don le plus riche et le

4. Voir le concile de Trente, session 25. 25.

Lire encore sur ce sujet les deux chapitres iv et v de la troisième partie de *l'Oratoire de France au dix-septième et au dix-neuvième siècle*, par le P. Adolphe Perraud, aujourd'hui Mgr l'évêque d'Autun. (Ch. Douniol, 1866.)

plus exquis. C'est à la lettre le « *cresebat et confortabatur spiritu* » dont Jean-Baptiste avait besoin pour devenir le précurseur du Messie, dont le futur prêtre de Jésus-Christ a plus besoin encore.

Et comme pour Jean-Baptiste, pour le jeune lévite à son tour, les deux grands éléments de progrès, sont d'un côté une certaine habitude de mortification, de l'autre le silence, le recueillement, la volontaire obscurité.

« *Erat vestitus pilis cameli.* » Le vêtement rude, la nourriture sans recherche ni apprêt. Peu importent les détails ; c'est la privation à l'état ordinaire et l'austérité soutenue qu'il faut voir dans ces textes.

Les détails varient, le fond ne change pas, ne doit pas changer. Oui, c'est une vie mortifiée elle aussi, et qui doit l'être, que la vie du jeune élu du sanctuaire.

Elle doit l'être pour le façonner à tenir en brides les exigences si facilement tyranniques du corps, « *habentes ali-
« menta et quibus tegamur, his contenti sumus* ¹. » Elle doit l'être à de meilleurs titres encore, pour le faire entrer dans l'inspiration fondamentale du christianisme, l'esprit de pénitence, l'esprit évangélique au plus haut point. Tempérance et sobriété, vertus purement naturelles dont s'entoure quiconque a souci de sa dignité. Le chrétien, le prêtre imitateurs nés de Jésus-Christ, ont à s'imposer quelque chose de plus.

Elle l'est dans la mesure et de la façon qu'il convient qu'elle soit. Éloignement de la famille, renoncement continu à la volonté propre, minutieux règlement dont tous les détails réclament une obéissance prompte et soumise, lever matinal, couchette dure, repas modestes, rigueurs endurées des saisons, qu'est-ce autre chose qu'une mortifi-

¹ Philipp. iv, 6.

cation incessante, mitigée dans ses applications, très-ferme, très-significative dans les principes auxquels elle s'appuie et qu'elle a pour but de rappeler?

« *Erat in desertis usque in diem ostensionis suce ad Israël.* » Une vie cachée surtout, maternellement cachée! Le jour viendra (l'Église ne le trouve souvent que trop prompt à venir; si elle l'appelle au nom de ses besoins, que de fois elle le redoute au nom de ses justes sollicitudes!), le jour viendra où le nouveau Jean-Baptiste à son tour devra se montrer en Israël. Israël, c'est le monde, c'est la foule, ce sont les bruyantes rives du Jourdain le long desquelles il lui faudra prêcher et baptiser. Que de périls délicats prêts à surgir de toutes parts! Pauvre jeune prêtre, et combien il importe qu'il y soit inébranlablement préparé! C'est pourquoi, il entre lui aussi au désert, c'est-à-dire en quelque une de ces demeures de paix et de silence qui sont le noviciat du sacerdoce; il y entre, il s'y dérobe, il y vit dans le plus absolu recueillement¹.

Heures bénies du travail, où dans une étroite et pauvre cellule, sous les bras ouverts et sous la tête penchée du crucifix, on s'initie à comprendre le mystère du Christ, « *mysterium Christi* ». A mesure que la clarté se fait davantage, qu'elle va de l'aube à l'aurore, de l'aurore au jour, qu'elle jaillit mieux de tous les points de l'horizon, l'âme s'éprend et s'émeut. Oui, s'émeut! Ce serait peu que l'intelligence fût charmée par les attraites de la vérité qui se mon-

1. N'est-ce pas autant de l'aspirant au sacerdoce durant ses années de préparation que du Précurseur que saint François de Sales a dit :

« J'ay un goust extreme a le regarder dans ce sombre mais bien-
« heureux desert qu'il parfume de toutes parts de devotion, et dans
« lequel il respand jour et nuit des soliloques et devis ecstatiques
« devant le grand objet de son cœur. »

(*Lettres spirituelles de saint François de Sales*, lettre CXXXV.
Édition Vivès, tome XII, page 225.)

tre, il faut que la science se « tourne à aimer ». Et combien ne le fait-elle pas aisément alors? Du livre ouvert, de la page à demi tracée, monte un souffle de chaude piété qui anime et vivifie tout. « On adore le Verbe dans le silence, « on l'écoute au dedans, on s'enrichit de son abondance et « de sa plénitude. » Le labeur se dégage de ses aridités, il devient prière, élan, contemplation ardente et féconde, au sortir de laquelle, avec une indicible énergie de désir, on aspire à révéler un jour à toute la terre ce que l'on voit et ce que l'on sait!

Heures plus douces encore et plus bénies s'il est possible, de la vraie prière! suaves instants passés au pied du tabernacle, parmi les cérémonies et les chants, où dans le silence délicieux du soir! Nulle ombre, nulle inquiétude n'altère la pleine et rayonnante foi à l'Eucharistie.

« *Magister adest!* » Le Maître est là! Toute l'âme l'affirme et le chante. Le maître! l'ami! le Dieu! celui dont les apôtres ont entendu l'appel, celui qu'on a soi-même entendu et qu'on a suivi, et qu'on veut suivre! « *Loquere Domine* ». On le presse, on le conjure tendrement de parler, et il parle. Tantôt avec d'infinis détails qui se représentent très-distinctement, il rappelle le passé, les premières sollicitations de sa grâce, contemporaines de la plus lointaine enfance, les attentions ingénieuses dont il a dû se servir pour écarter l'obstacle et faciliter les voies, la persistance de ses poursuites... Le cœur attendri se souvient et ne suffit plus à sa reconnaissance. Tantôt il entr'ouvre l'avenir, le jour de l'ordination qui s'avance, le pouvoir du sacrifice, le pouvoir du pardon, le pouvoir de l'enseignement, les âmes éclairées, ramenées, sauvées, le règne de Dieu propagé, le mal vaincu, toutes les gloires accumulées de l'apostolat.... Le cœur séduit ne suffit plus à son espoir! Et que

ce soit l'avenir ou le passé, l'espoir ou la reconnaissance, finalement c'est l'amour !

O chères années de préparation au sacerdoce, tout enveloppées d'ombre et de paix, qui vous pourrait jamais oublier ? qui pourrait trop vous bénir ! ?

*
* *
*

« *Erat in desertis usque in diem ostensionis suæ ad Israël.* » L'Église attache la plus grande importance à cette initiation au devoir de la vie apostolique par le silence et le recueillement soutenus. Certes, elle en a bien le droit. Voilà

1. A l'appui de ces considérations qu'on nous permette de transcrire ici une page de la biographie de Henri Perreyve :

« ... Voici un pauvre enfant dans une école de théologie ; son âme « est pleine de désirs et d'élans. Et pendant que ces quelques « étudiants « de Dieu » méditent ensemble l'Évangile, et que l'un des aînés est « chargé d'exhorter les autres ; Pendant ce temps, comme il l'écrit lui-même (Henri Perreyve), *il y a telle âme très-petite et très-faible, qui tressaille, qui comprend, qui se donne à Dieu. Je me donne à vous, ô Jésus-Christ, pour faire de moi ce que vous voudrez, pour servir ces pauvres frères que nous aimons, pour détourner les âmes du faux idéal, pour faire du bien aux hommes. Cette âme dit cela, et elle le dit avec tant d'amour, tant d'espérances et tant de larmes ! Ah !... je voudrais des choses immenses ; mais je ne suis rien, et je ne puis rien.* »

« Eh bien, nous avons ici un exemple d'une prière exaucée. Cet enfant, dans cette humble école que le monde ne connaît pas et ne comprend pas, demande des choses immenses et les obtient. Il obtient beaucoup plus que ne promet le rêve de toutes les ambitions, plus que la gloire et plus que le génie. Il obtient quelque chose de l'esprit des prophètes, le don sacré de parler aux hommes et de les consoler. « Il obtient dix années de courage et d'efforts à travers la souffrance... « Il aura peu vécu, mais il aura relevé et consolé les âmes... il a plus fait que le plus glorieux des enfants de la terre. Il a été, à la suite du Christ, un bienfaiteur parmi ses Frères. Il a été un de ces puissants ouvriers qui maintiennent au milieu des nations la croix du Sauveur et la vie de Dieu. »

(Henri Perreyve, par A. Gratry, page 166. Lainé 1875.)

Qu'on lise également dans la biographie de Paul Seigneret, la plus

pourquoi dès qu'on essaye de toucher à cette invention de sa sagesse, elle pousse un cri d'alarme, elle proteste, affirmant que c'est vouloir tarir les sources de l'apostolat et porter à la religion les coups les plus meurtriers¹. Heureux le prêtre dont la carrière sacerdotale à ses débuts, profitant pleinement de cette salutaire préparation, s'est

touchante victime des fureurs de la Commune, les fragments de lettres où le jeune séminariste parle de son amour pour Issy ou Saint-Sulpice. Lire en particulier le chapitre quatrième.

« Leséminaire, » écrivait l'intelligent et fervent jeune homme, « est le temps de thésauriser. On voudrait avoir des bras de géant et du temps à volonté pour tout prendre, au nom de ces âmes qu'on embrasse de loin, et auxquelles on voudrait donner, pour les ravir, tout ce qu'il y a de plus beau, de plus tendre et de plus fort ».

(*Paul Seigneret*. Adolphe Josse, éditeur, 1875.)

1. Il faut relire la belle allocution prononcée à ce sujet par Pie IX le 15 avril 1875. Dans sa brochure : *Seconde lettre à M. Minghetti*. Mgr l'évêque d'Orléans reproduit le passage de cette allocution où le souverain Pontife interpelle directement le roi d'Italie.

« Sire, je vous en prie et vous en conjure, au nom de vos augustes aïeux, au nom des saints de votre famille, au nom de votre Vierge *de la Consolata*, au nom même de Dieu, au nom de vos intérêts les plus chers, ne donnez pas votre sanction à une loi aussi fatale à l'Église ! Cette loi militaire qui serait la destruction du clergé et, par conséquent, si cela se pouvait, de l'Église catholique... »

Puis à son tour, au nom des droits les plus sacrés des consciences catholiques à qui les prêtres et les bons prêtres sont indispensables, Mgr Dupanloup dénonce ainsi l'impiété de la nouvelle loi :

« L'Église élève avec des soins vigilants la jeunesse sacerdotale ; elle la recueille, elle la forme dans des asiles particuliers : ce sont là ses fils de prédilection, les futurs ministres de ses autels ; ceux à qui elle confiera plus tard la charge pastorale, le soin des âmes ; ceux qui doivent être pour elle les hommes de la prière, les hommes du sacrifice. Nos livres sacrés les appellent le peuple saint, la race choisie des âmes royales. *Gens sancta, regale sacerdotium*. Et vous les lui arrachez !

« Pour les jeter où ? A l'âge le plus critique de la vie, à l'âge décisif pour l'affermissement de l'âme ou la défaillance morale, vous les jetez là où leur vertu et leur jeunesse courent le plus de périls !

« Vous nous les prenez à vingt ans pour leur faire passer trois ans,

trempée pour l'avenir dans les énergies fortifiantes qu'elle possède! Il garde jusqu'à la fin de sa vie quelque chose des belles et bienfaisantes habitudes de sa jeunesse.

Il ne redoute pas une sage et intelligente austérité; il la croit très-propre à féconder ses labeurs.

Il ne se jette dans l'activité dévorante de son ministère qu'après s'être ménagé un peu de solitude au moins au matin de ses rudes journées.

Il n'est point impatient de se produire; il ne prévient pas le moment de la Providence. Si ce moment se fait longtemps attendre, il estime que c'est là une faveur de choix; et s'il n'arrive jamais, il ne murmure pas.

« cinq ans dans les casernes, dans les garnisons; exposés plus que
« tous les autres aux scandales et aux occasions de toutes sortes.

« Et vous voulez qu'ils nous reviennent purs et chastes comme il nous
« les faut! Ou plutôt non, vous ne le voulez pas! Car vous le savez
« bien, sauf les exceptions, c'est impossible! C'est demander à la na-
« ture humaine plus qu'elle ne saurait donner.

« Prétendre qu'ils conserveront là, dans les corps de garde, les habi-
« tudes de piété, de prière et de modestie qui sont nécessaires au
« prêtre, c'est impossible!

« Comprenez-vous maintenant pourquoi nous jetons ici le cri d'a-
« larme? C'est que nous n'avons rien de plus cher que notre jeune
« clergé. Les âmes sacerdotales, on ne peut s'en passer: elles sont né-
« cessaires, car notre ministère s'appelle le ministère des âmes. On
« peut se passer d'honneurs, on peut se passer de faveurs, on peut se
« passer d'argent; on vit de peu, de légumes s'il le faut; mais des
« âmes de prêtres! des âmes qui sauveront les autres âmes! C'est la
« vie même de l'Église. Et ce sont celles-là que vous prenez, que
« vous exposez, que vous voulez perdre. Voilà pourquoi l'Église pousse
« ici des cris de mère; car c'est à sa maternité la plus haute que
« vous attendez! »

(*Seconde lettre à M. Minghetti sur la nouvelle loi militaire italienne et ses conséquences pour le clergé, page 18.*)

CHAPITRE CINQUIÈME

Caractère général de l'œuvre du Précurseur.

« Testimonium de lumine ¹. »

Rendre témoignage de la lumière!

Grande parole, philosophie profonde, formule brève et pleine de la destinée universelle. Imaginez, si vous le pouvez, un être, une forme ou un degré quelconque de la vie qui ne témoigne pas de Dieu! Le plus insaisissable atome ne s'est point donné l'existence lui-même, pas plus qu'il n'a réglé les lois de pesanteur et d'affinité qui le poussent vers d'autres atomes, l'y attachent, l'y retiennent pour ébaucher les commencements d'un monde. Il force qui l'observe et qui veut le comprendre à remonter jusqu'à Celui par qui tout a été fait.

En dépit des extravagances qui déshonorent la pensée contemporaine, cette preuve de Dieu par la création et ses

1. « Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes.

« Illic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, et ut omnes crederent per illum.

« Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. »

(S. Joann. 1, 6, 7, 8.)

lois splendides, demeure inébranlable ¹. Ni les prétendues incertitudes qu'on ne saurait franchir ni les négations radicales ne prévaudront contre elle. Les attaques elles-mêmes, avant peu se laisseront. L'intelligence publique froissée enfin du mépris où on la tient, des contradictions où on la jette, une fois de plus fera justice de ces défis à l'évidence. Tout effet veut une cause; le monde suppose un créateur. Cette démonstration très-scientifique bien que populaire, expérimentale et théorique en même temps, nulle audace ne la renversera jamais.

Il y a donc un premier témoignage rendu à la lumière; c'est le vaste et harmonieux cantique, que de toutes les profondeurs, de tous les sommets, de tous les confins de la création, même sans en avoir conscience, ce qui existe chante incessamment à Dieu. « *Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula* ².

Il y en a d'autres.

L'homme qui, se laissant conduire par l'essor de sa raison, restée ferme et saine, remonte l'échelle d'or des êtres au sommet de laquelle se tient l'Être nécessaire; ou qui de la contemplation des magnifiques reflets de beauté répandus sur l'univers, conclut par un élan de transcendance à la beauté absolue et subsistante, à l'absolue perfection; ou qui, des lois innombrables de la nature invariablement obéies, déduit l'existence certaine d'un législateur, cet homme-là, quel qu'il soit, rend témoignage à la lumière. Ce que font à leur insu les créatures inférieures, il le fait en connaissance de cause, il proclame Dieu! « *Credo in Deum facto-*

1. Voir le beau livre de M. Ch. Levêque : *les Harmonies providentielles*, qui n'est rien autre que la première partie du *Traité de l'Existence de Dieu*, de Fénelon, accommodée aux découvertes scientifiques les plus contemporaines. (Librairie Hachette, 1872.)

2. Daniel, III, 57.

rem caeli et terræ! Ce seul mot de ses lèvres, vaut le muet concert de tous les mondes.

Il rend témoignage encore à la lumière, l'homme qui penché sur son propre cœur, y découvre la loi morale, non moins belle que la loi des astres, des océans ou des fleurs, non moins impérieuse surtout. Le bien, le mal, le vice, la vertu, mots vides de sens répètent à l'envi les aveugles, habitudes fatales et produites, formes subjectives de la pensée, mobiles et ondoyantes comme elles. Non, répond le témoin de la lumière! Dans le plus intime de ma conscience, je trouve des obligations auxquelles par lâcheté, je puis me soustraire, mais qu'il m'est absolument impossible de nier. Elles sont là, à la racine même de mon âme, précises, rigoureuses, inflexibles. Si je les avais établies moi-même, quand elles me gênent ou m'accusent, je les effacerais. Je ne le peux pas. Salut saintes et éternelles lois de la justice, salut nom sacré du devoir, vous venez de Dieu, et vous me faites croire en Dieu.

« *Testimonium de lumine!* »

Poursuivons. Regardons de plus près le texte sacré. Lorsqu'à la première page de son évangile, avant de raconter ce qu'a été le Précurseur et ce qu'il a fait, saint Jean commence par attester officiellement en quelque sorte, ce qu'il a dû être et ce qu'il a dû faire, et que résumant d'un mot toute sa destinée, il l'appelle « l'homme envoyé de Dieu « pour rendre témoignage à la lumière », peut-on penser qu'il parle seulement de ce témoignage et de cette lumière que nous venons d'étudier? Manifestement non.

Jean-Baptiste ne vient pas au monde seulement pour affirmer l'existence de Dieu, en se servant bien de sa raison, en écoutant les voix révélatrices de sa conscience. Ce n'est pas un philosophe de plus, dont le nom jettera quelque nouvel éclat sur les grandes doctrines platoniciennes. Ses

destins sont moins vulgaires, sa mission est plus distincte, plus appropriée à un but spécial, plus originale, plus surnaturelle enfin.

Il nous faut entrer ici, dans le vif des choses.

*
* *

Connaître Dieu par l'élan ou par l'effort de la pensée, c'est bien. Entendre en soi-même les imprescriptibles réclamations de la loi naturelle et s'en faire un argument en faveur de l'existence de Dieu, c'est bien. Mais ne se peut-il concevoir rien de meilleur, et la religion, c'est-à-dire l'ensemble des rapports qui unissent la créature au Créateur, doit-elle forcément se borner là?

S'il a plu à Dieu de se révéler à l'homme autrement que par le spectacle extérieur du monde ou par les lois de la conscience, de lui faire entrevoir au delà du fait de son existence nécessaire, quelque chose de son essence même et de sa vie! Si les exigences divines, en conséquence de quelque désordre primitif de la liberté humaine, réclament plus que le devoir naturel dont toute âme porte en soi le code ineffaçable, savoir : une réparation, une expiation, une pénitence!

Qui pourra prétendre que cela n'est pas? Nous croyants, nous chrétiens, nous affirmons que cela est.

Or la révélation splendide de l'Être intime de Dieu, la promulgation de ses exigences après la faute du premier de notre race, révélation vivante, promulgation parlante et agissante, c'est le Messie qu'ont attendu les siècles anciens, c'est le Seigneur et Sauveur Jésus-Christ¹.

1. « Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis novissime,

« Diebus istis locutus est nobis in filio, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula. » (Hebr. 1, 1, 2.)

Par Jésus-Christ l'intelligence humaine est portée des limites restreintes où, depuis la chute tout la contraignait de rester, jusqu'à la notion exacte et sûre, bien que voilée encore, des profondeurs mêmes de Dieu.

En Jésus-Christ, la conscience humaine découvre ce que la divine justice entend ajouter au devoir naturel une immense expiation.

Avec Jésus-Christ, l'activité humaine s'élève à une dignité qu'il lui était interdit d'atteindre seule. Intimement et incessamment unie à l'infinie valeur de ses mérites, elle a le droit de croire que ses moindres efforts désormais sont agréés et bénis.

Ce n'est pas le moment de mettre en un plus grand jour ces beautés merveilleuses de l'ordre nouveau, de l'ordre surnaturel; nous les marquons d'un trait rapide, nous ne faisons que les indiquer.

Oui, le Messie a dit au monde, non-seulement que Dieu était, mais ce qu'il était, ce qu'il voulait de sa créature, à quel prix il entendait la rétablir dans ses destinées compromises et lui rendre son amour. Il a fondé la religion définitive. La vraie intelligence des rapports de l'homme avec Dieu, date de lui.

C'est pourquoi il fait à Pilate qui l'interroge cette solennelle réponse : Je suis né pour rendre témoignage à la vérité! « *In hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati*¹. »

C'est aussi pourquoi il a pu et dû s'appeler de ce nom inouï : « lumière du monde » « *Ego sum lux mundi*². »

Voilà dans le vrai, à quelle lumière le Précurseur a mission de rendre témoignage. Jésus-Christ témoin suprême

1. S. Joann., XVIII, 37.

2. S. Joann., VIII, 12.

de Dieu, Dieu lui-même au milieu de nous, Emmanuel!
Jean-Baptiste témoin de Jésus-Christ¹!

Ce premier point éclairci, efforçons-nous d'aller plus
avant.

*

« Il y eut un homme envoyé de Dieu pour rendre témoi-
gnage à la lumière, afin que tous crussent par lui. »

Pourquoi cette attention de l'évangéliste à marquer
ainsi la vocation du Précurseur? Il y met une sorte de solen-
nité exceptionnelle. Au surplus, il ne parle que de lui.
Cependant, durant la longue durée des siècles antemessian-
niques, depuis Abraham et Jacob jusqu'à Malachie, il y
avait eu des témoins anticipés, de « *Celui qui devait
venir* ». D'âge en âge, les prophètes avaient annoncé la
lointaine aurore, de « *l'Orient promis*. » Rien n'est beau

1. « Tout ainsi que le Verbe est exprimé par la voix, et que le soleil
se fait voir en l'aube du jour ou en son rayon, et comme la face
paraît en un miroir : de même, Jésus a imprimé en son Précurseur
une image de sa vie, de sa grâce et de sa sainteté ; car Jésus est le
Verbe et saint Jean est la voix, Jésus est le Soleil et saint Jean son
rayon et son aurore ; Jésus est l'exemplaire et saint Jean est
son image. O excellence et grandeur singulière de saint Jean, d'être
l'image, le rayon et la voix de Jésus, de le représenter en soi comme
son image, de le faire voir aux âmes comme son rayon, et de l'expri-
mer au monde comme étant sa voix !

« ... Tout son être, sa vie et ses actions ont été un rapport con-
tinuel de grâce, d'honneur, de révérence et d'amour vers Jésus ; il
n'est né que pour lui, il n'a vécu, et il n'a prêché que pour lui, il
n'a eu des disciples que pour lui, et en toute sa vie, son office et ses
fonctions, il s'est référé tout à Jésus. O excellences du grand saint
Jean d'avoir si hautement servi et représenté Jésus ! Glorieux saint,
associez-moi avec vous pour servir, pour aimer et pour honorer Jésus,
et pour le faire servir, aimer et glorifier sur la terre. »

(*Les Vérités et Excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, par
le R. P. François Bourgoing, supérieur général de la congrég.
de l'Oratoire. Quatrième partie ; médit. xxxiv).

comme leurs graves accents d'espoir qui se répètent et se répondent de distance en distance à travers les quarante siècles de l'Ancien Testament. D'où vient que l'écrivain sacré ne cite aucun de ces grands noms, n'éveille aucun de ces majestueux souvenirs? On dirait qu'en présence de l'envoyé nouveau, tous les autres s'effacent et disparaissent. Le véritable envoyé, l'envoyé par excellence au-devant du Messie, c'est Jean.

Le Précurseur, en effet, est un témoin à part. Il a d'abord sur ses devanciers cet avantage immense que non-seulement il prédit le Messie, mais qu'il le montre « *Medius* » « *vestrum stetit quem vos nescitis*¹. *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi*². » Il est là : *Ecce Joannes demonstrator Christi*, dit un Père de l'Église. Il en a un autre, c'est que son témoignage, au lieu de se produire par intervalle, ne cesse pas un instant. A vrai dire, il ne fait rien d'autre que témoigner. Depuis la rencontre d'Élisabeth et de Marie jusqu'à la forteresse de Machéro, depuis les premières palpitations de sa vie jusqu'à son dernier soupir, il témoigne en faveur du Messie attendu et venu. Il ne naît, ne se cache au désert, ne pense, ne parle, n'agit, ne souffre, ne meurt, que pour cela. « *Joannes demonstrator Christi.* »

Afin que tous crussent par lui « *ut omnes crederent per illum.* » Il convient de bien remarquer ces quelques mots.

Le témoignage de Jean-Baptiste, ce texte l'indique clairement, n'est pas chose spéculative; il doit avoir pour résultat de provoquer, de créer la foi au Messie, de fournir aux Juifs un moyen facile et populaire d'y arriver. Ce n'était assurément pas le seul élément de conviction qui leur fût ménagé. Quand le Messie se présentera à son tour, il ne

1. S. Joann., 1, 26.

2. S. Joann. 1, 29.

manquera pas d'établir à leurs yeux ce qu'il est par sa doctrine et par ses œuvres. Il les renverra fréquemment aux Écritures qu'ils connaissent et qui ont parlé de lui, « *nonne legistis?* ». Il en appellera à ses miracles qui parlent de lui : « *Opera quæ ego facio testimonium perhibent de me*¹. » Il s'environnera d'une splendeur de révélation propre et incessante, très-décisive. Aussi, ira-t-il jusqu'à dire, et en toute vérité, qu'il n'a pas besoin du témoignage des hommes, que Jean-Baptiste lui-même ne lui est pas indispensable. « *Ego non ab homine testimonium accipio — Claritatem meam ab hominibus non accipio — habeo testimonium majus Joanne*². »

Toutefois pour multiplier en faveur des Juifs les conditions propices, pour solliciter, presser, assiéger en quelque façon leurs intelligences et leurs cœurs, même avant que de paraître, il use d'une ingénieuse insistance. Il se fait précéder d'un homme dont la mission très-déterminée est de les engager à croire par la sainteté de sa vie et le crédit inattaquable de sa parole « *Missus... ut crederent per illum* » s'ils le veulent, en prenant pour point de départ les affirmations autorisées de Jean-Baptiste, ils pourront tous s'acheminer vers la foi. S'ils ne le font pas, ce sera leur faute. Eux seuls auront toute la responsabilité.

C'est précisément là ce qui plus tard doit leur être si sévèrement reproché. Vous m'accusez, leur dira le Sauveur, de me rendre à moi-même témoignage. Cela n'est pas exact. Mon Père me rend témoignage, les Écritures aussi, mes miracles aussi; mais, de plus, vous avez parmi vous un témoin vivant, parlant, agissant, qui force votre respect et votre admiration, en qui vous avez confiance puisque vous

1. S. Joann., v, 36.

2. S. Joann. v, 41. 54.

le consultez « *misistis ad Joannem* ». Ce témoin agréé de vous, affirme et ne cesse de répéter que je suis le Messie promis. Pourquoi n'allez-vous point jusqu'au bout des conséquences, et refusez-vous de vous rendre à ses affirmations ?

« *Testimonium de lumine.* » Tel fut le rôle du Précurseur, considéré dans son ensemble, vu sous son plus large aspect. Tel fut le but de sa mission.

*
* * *

Il reste maintenant à rapprocher de cette vocation si nettement indiquée par l'évangéliste, et éclairée par les textes que nous avons rappelés, notre vocation de chrétiens ou de prêtres. Les analogies sont frappantes. Qu'on en juge.

« Vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans toute « la Judée et la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre. » « *Et eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa et Samaria et usque ad ultimum terræ*¹. » Qui tient ce langage ? Jésus-Christ au moment de remonter au Ciel, sa carrière historique et visible étant achevée. A qui s'adresse-t-il ? à la foule amie qui l'entoure, à cette première petite communauté qui dans quelques jours recevra l'Esprit saint et deviendra l'Église.

« *Testes* » mes témoins ! Comme il y avait eu un témoignage anticipé qui annonçait le Messie, il y aura pour le rappeler pour perpétuer visiblement sa pensée et son œuvre un témoignage nouveau maintenu jusqu'à la fin des temps, propagé jusqu'aux confins du globe. Il se produira d'abord à Jérusalem c'est-à-dire sur le théâtre le plus immédiat, puis en Judée et en Samarie, c'est-à-dire un peu plus loin à l'entour, enfin dans un large et universel essor, il ira partout.

1. Act. Apos., 1, 8.

« *Testes* » mes témoins! Tout ce que j'aurai dit, fait, voulu, combattu, aimé, vous vous appliquerez à le dire, faire, vouloir, aimer, combattre à votre tour. Ce ne sera pas seulement votre droit, mais votre devoir, votre imprescriptible devoir.

On ne saurait donc contester que le chrétien quel qu'il soit, en sa qualité même de chrétien, mérite d'être appelé comme le Précurseur, « un homme envoyé de Dieu, pour rendre témoignage à la lumière; » la lumière, « *Lux mundi*, » c'est le Messie, c'est Jésus-Christ; sa vocation de témoin de la lumière, se déduit rigoureusement de sa vocation de témoin de Jésus-Christ.

On ne saurait non plus nier qu'au regard de cette destinée supérieure, peu importent les conditions passagères de sa vie. La question n'est pas de savoir s'il est de grande race ou d'origine obscure, s'il est riche ou pauvre, s'il est chargé de travaux renommés ou d'un vulgaire labeur, mais si dans une fidélité soutenue, il accomplit l'œuvre par excellence :

Si parmi les avantages de la fortune il reste détaché de cœur ;

Si dans l'épreuve et les larmes, il ne murmure pas ;

Si par dessus tout, il a faim et soif de la justice ;

Si pour aimer le prochain, il étouffe en lui-même l'égoïsme ;

S'il pardonne à ses ennemis.

Tout cela, c'est le témoignage à la lumière, et finalement de n'importe quelle vie, il ne restera que cela. Heureuses les plus humbles existences pourvu qu'elles jettent ces reflets et rayonnements du Christ! Au contraire, mille fois à plaindre, les plus illustres, les plus vantées, si elles ne les renvoient pas!

« *Testes* » mes témoins! Prêtres, qui pourrez lire ces

pages, frères inconnus que je salue et que je vénère, est-il besoin d'ajouter que cette recommandation du Sauveur, adressée sans doute aux disciples qui se trouvaient près de lui, s'adressait cependant plus directement encore aux apôtres ? C'étaient eux, dans la pensée de Jésus-Christ, les témoins par excellence, les témoins de profession ! ils l'ont bien prouvé. Ils sont allés à tous les horizons, enseigner, lutter, mourir !

Croirions-nous que pour nous leurs successeurs, le sens des mots ait changé, et qu'à travers les siècles accumulés qui nous séparent du Seigneur Jésus, le « *testes mihi eritis* » ait cessé de nous viser, nous les premiers ?

Nous sommes tellement les témoins de Jésus-Christ et de sa lumière que tout ce que l'évangéliste affirme du Précurseur s'applique littéralement à nous. Notre vocation l'emporte sur la sienne, et de beaucoup, nous aurons occasion de le dire ; elle a pourtant avec la sienne ce trait d'absolue ressemblance, qu'elle est un témoignage.

« *Homo missus a Deo* » homme envoyé par Dieu ! Le prêtre, l'apôtre « *apostolus* », à s'en tenir à la signification même des termes, est par excellence celui que Dieu envoie. Sa raison d'être en ce monde, le motif de son apparition au sein de la famille humaine est là. Éternellement « *ab eterno* » la pensée divine le contemple en cet honneur et gloire ; elle ne voit son existence monter des profondeurs du néant que sous cette forme et pour cette fin. Exister, être envoyé, sont dans sa lointaine et mystérieuse histoire, choses contemporaines. Il peut trahir le dessein providentiel, manquer tristement, et pour son malheur, à sa destinée... le modifier, le changer, non !

« *Ut testimonium perhiberet de lumine.* » Envoyé pour rendre témoignage à la lumière ! Tout chrétien, nous venons de l'établir, doit se tenir pour investi de cette

grande mission. Mais combien plus le prêtre ! Comme Jean-Baptiste, il a charge de montrer incessamment le Messie, d'affirmer qu'il est là « *Ecce agnus Dei* ; » qu'il est en réelle et substantielle présence au milieu du monde et que le monde ne le connaît pas ; « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis* » ; de le faire en quelque façon à son tour, toucher du doigt. « *Sacerdos demonstrator Christi.* »

Son témoignage comme celui du Précurseur doit être de tous les instants. Sa vie, pour parler le langage de l'école, doit s'informer par le témoignage, sans cesse, toujours, partout ! C'est là son trait distinctif, ce qui lui donne sa physionomie et sa beauté propre, ce qui la fait vie sacerdotale, c'est-à-dire vie chrétienne au plus haut degré.

Fausse et dangereuse intelligence des choses, que celle qui consiste à penser qu'il y a pour le prêtre, comment dirai-je ? des heures et des saisons de sacerdoce, durant lesquelles il s'acquitte de ses grands devoirs, et d'autres où il n'a plus à s'en préoccuper. Le magistrat remplit ses fonctions en un lieu et en un temps marqué, le juge rend la justice à son tribunal, le représentant de la nation vote et parle à l'assemblée, le soldat venge ou défend le pays sur les champs de bataille. On n'est pas incessamment magistrat, juge, député, soldat ; mais on est prêtre comme Jean-Baptiste était précurseur, du premier au dernier souffle, dans les grandes circonstances et dans les petites, au désert et sur les rives du Jourdain, parmi les hommes et devant le regard seul de Dieu, sans repos ni trêve, sans intermittences ni solution de continuité. Au témoignage rendu par le ministère public, le saint tribunal, la chaire, l'autel, la visite des malades et des pauvres, doit s'ajouter le témoignage des moindres paroles, des moindres actes, des moindres prières, des moindres habitudes de l'existence. Le témoignage se diversifie à l'infini, autant que l'infini

détail de circonstances et d'événements dont toute vie se compose; on ne voit pas de raison plausible pour qu'il s'interrompe un seul moment ¹.

« *Ut omnes crederent per illum.* » Et le résultat de ce témoignage ininterrompu, le voilà : faciliter la foi, l'aider à naître dans les âmes, ou quand elle existe déjà, l'aider à s'y maintenir et à croître.

Le Précurseur était parmi les hommes de son pays et de son temps un élément vivant de conviction, un vivant motif de crédibilité. Sa mission de témoin de la lumière aboutissait pratiquement à cette conséquence : « *faire croire ! ut omnes crederent.* »

Quoi de plus exactement vrai du prêtre et de la mission du prêtre ?

Les sources de lumière pour les âmes droites d'aujourd'hui, comme pour les Juifs contemporains de Jean-Baptiste, sont multiples. Le Christianisme en se présentant au respect et à la foi de tous, peut, à l'exemple de son fondateur, se réclamer de bien des titres : — de l'éminente supériorité de sa doctrine d'abord, qui atteste son origine surhumaine; — de son passé ensuite : « *nonne legistis* » Peut-il dire au fils de ce siècle, n'avez-vous donc pas lu ? ne savez-vous donc pas lire ? L'histoire est pleine du bruit de mes pas ! — de ses œuvres enfin, de cette floraison de beauté morale qui date de son avènement dans le monde qui dure encore et qui durera toujours, « *opera quæ ego facio testimonium perhibent de me* » ²; mais comme rien n'est plus important pour toute créature que d'arriver à la connaissance de l'Évangile, d'être rattachée au bienfait de

1. Voir *l'Oratoire de France au dix-septième et au dix-neuvième siècle*. Troisième partie; l'éducation ecclésiastique, pages 418, 419.

2. S. Joann., v. 36.

la rédemption ; et comme si lumineuses qu'elles soient, ces preuves, ces excitations à croire ne sont pourtant ni de tous les moments, ni de toutes les conditions, ni de tous les esprits, le Christianisme offre encore une autre preuve, vivante et universelle, que chacun peut voir, et à partir de laquelle chacun peut s'orienter vers la foi : c'est le prêtre, le saint prêtre ! « *ut omnes crederent per illum.* »

Hélas ! Quand tous les prêtres seraient absolument fidèles à leur mission, autant que le Précurseur le fut à la sienne, on ne devrait point s'attendre à un retour général des esprits et des cœurs vers Jésus-Christ. Les résistances systématiques des Juifs, leur coupable refus, en face des instances entraînant de Jean-Baptiste, sont là qui prophétisent ce qui se passera jusqu'à la fin des temps. Cependant est-il douteux que, dans la proportion même où les nouveaux témoins du Messie lui rendent témoignage, la foi chrétienne monte ou baisse dans le monde ? En tous cas, ce qui demeure très-certain, c'est que dùt le monde, dans un fatal égarement, nous méconnaître, nous éconduire, ne pas nous écouter, nous ne pouvons avoir, nous, prêtres de Jésus-Christ, qu'une seule ambition : accomplir ce pourquoi nous sommes envoyés, ce pourquoi nous sommes nés. Le Messie a dit du Précurseur ce mot magnifique ; « *testimonium perhibuit veritati*¹. » Il faut qu'il le puisse dire de nous à notre tour. Ce n'est point là une simple convenance qu'on observe ou qu'on néglige à son gré, c'est une nécessité absolue, dont les conséquences sont capitales pour chacun de nous ! Il faut.

O Dieu ! ô Jésus-Christ ! à mesure que je trace ces lignes, je ne sais quelle émotion inconnue m'envahit et me trouble !

1. Joann., v. 55.

Voici que ma vie emportée par la rapidité des jours se précipite à son terme. Fût-elle en apparence éloignée encore, à le bien prendre, mon heure de mourir est proche.

Mon Dieu, donnez-moi de vivre assez saintement, de réaliser assez ma destinée sacerdotale, pour que sur ma tombe il soit permis d'écrire ces simples mots :

« *Fuit homo missus a Deo in testimonium... ut testimonium perhiberet de lumine!*... »

« *Testimonium perhibuit veritati.* »

Il fut prêtre ! Il fut témoin de la lumière et de la vérité.

CHAPITRE SIXIÈME

Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication.

« Factum est verbum Domini super
« Joannem, filium Zachariæ ¹. »

J'aime ce début du troisième chapitre de saint Luc ; je ne me lasse pas d'en admirer la majesté :

« L'an quinzisième de Tibère César, Ponce-Pilate étant
« gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de Galilée,
« Philippe, son père, de l'Iturée et du pays de Trachonite,
« et Lysanias d'Abilène ;

« Anne et Caïphe étant grands prêtres, le Seigneur fit
« entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le
« désert... »

Saint Luc est le plus précis des Évangélistes. On pourrait donc expliquer d'une façon toute naturelle que par goût pour l'exactitude il ait noté des détails dont saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, n'ont pas cru devoir prendre souci. Mais il ne saurait non plus être défendu de penser qu'en cet endroit des Écritures, comme en beaucoup d'autres, l'Esprit saint fait servir le mouvement propre et spontané de l'auteur à quelque vue très-haute et très-in-

1. S. Luc, III, 2.

structive. Pourquoi ne pas dire qu'il a voulu relever l'incomparable dignité du ministère de Jean-Baptiste, en permettant le rapprochement de son nom et de son œuvre, avec les noms et les œuvres des plus fameux parmi ses contemporains? D'un côté les puissants de la terre, de l'autre un inconnu, mais un inconnu qui se trouve être associé à l'événement capital des siècles, qui va montrer le Messie enfin donné au monde, et qui, par cela seul, se place au sommet de l'histoire.

A la lumière de la foi nous pouvons nous représenter que le prêtre lui aussi, quand il exerce ses fonctions sacerdotales, accomplit certainement une des plus grandes œuvres de son temps. Il n'y aurait aucune exagération, si la postérité devait être instruite des choses surnaturelles, à mettre en regard des hommes célèbres qui occupent la scène et accaparent l'attention publique, le plus humble prêtre occupé de faire pénétrer la vérité chrétienne dans une âme, ou de lui rendre par l'efficacité des sacrements, la vie de la grâce avec la paix. Il faudrait bien en venir à reconnaître que la réelle importance et la supériorité des actes se trouvent de son côté. Tout l'humain pâlit en face de la mission d'envoyé de Dieu, et de représentant des intérêts éternels.

Pourquoi ne pas remarquer encore, avec un degré d'attention de plus, que les quelques indications de l'évangéliste, contiennent en raccourci le tableau de l'abaissement et de la dégradation du genre humain à l'heure où le Messie va paraître, et que tant d'ombre amassée devant tant de lumière provoque singulièrement notre reconnaissante admiration?

La quinzième année de l'empire de Tibère César correspond à l'an 29-30 de l'ère nouvelle. A cette date depuis déjà trois ans, l'héritier d'Auguste, par peur, s'est retiré

de Rome. Il s'est enfermé à Caprée. De son repaire de débauches et de sang il achève de se débarrasser de ceux qui lui portent encore quelque ombrage. Après les meurtres de famille, il en est à conspirer contre son meilleur ami : *Séjan, son Séjan*. Tandis que le Précurseur sur les rives du Jourdain commence, ou va commencer de crier : « faites pénitence ! » le maître du monde, entre deux orgies, rêve lâchement un assassinat de plus¹ !

Ponce-Pilate, gouverneur de Judée²... La fonction marque la décadence de la nationalité juive ; le personnage est celui-là même qui laissera bientôt contre tout droit et tout honneur crucifier Jésus. Pilate ! le type à jamais révoltant de la faiblesse aux prises avec l'intérêt, et que l'intérêt finit par subjugué.

Hérode, tétrarque de Galilée³... Hérode Antipas, fils de

1. Voir *les Césars* par M. le comte de Champagny : 1^{re} série, tome 1^{er}, Tibère et la famille impériale. Voir aussi du même auteur, au sujet de certaines réhabilitations systématiques tentées de nos jours, un éloquent article du *Correspondant*, 40 novembre 1876. Études historiques sur l'empire Romain.

2. A la mort d'Hérode le Grand, Archélaüs un de ses fils, son successeur au trône, avait eu pour sa part la Judée, la Samarie et l'Idumée. Déposé en 759 par Auguste pour mauvaise gestion de son gouvernement, Archélaüs fut envoyé en exil à Vienne, dans les Gaules. La Judée proprement dite fut alors réunie à l'empire et annexée à la Syrie. On y voit se succéder une série de procureurs romains, subordonnés pour les grandes questions aux propréteurs de Syrie, Copronius, Ambivius, Annus Rufus, Valerius Gratus, et enfin, l'an 22 de notre ère, Pontius Pilatus.

3. Cet Hérode, Hérode Antipas, était le frère d'Archélaüs. Il avait pour sa part de succession reçu le titre de tétrarque de la Galilée et de la Pérée, il le conserva pendant toute la vie de Notre-Seigneur. Philippe, autre fils d'Hérode l'Ancien, frère d'Archélaüs et d'Hérode Antipas, tétrarque lui aussi pour sa part de succession à l'héritage paternel. Enfin Lysanias d'Abilène, petite contrée ou tétrarchie située au pied de l'Anti-Liban. On sait que Strauss a cru pouvoir accuser saint Luc au sujet de ce personnage d'avoir commis une grave erreur historique, en le confondant avec un autre Lysanias, mort 60 ans aupa-

l'abominable Hérode le Grand, celui qui doit avant peu tuer Jean-Baptiste pour ne plus entendre son trop juste : « *non licet.* »

Anne et Caïphe !...¹ Le souverain pontificat devenu chose vénale. Anne et Caïphe, les deux noms qui se retrouveront aux premières lignes du récit de la Passion, symbolisant le parti pris de la haine, et le triomphe des basses jalousies momentanément contenues.

« *Factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto.* »

Donc en ce temps-là, au temps des Tibère, des Pilate, des Hérode, des Anne, des Caïphe, en pleine ruine de la conscience humaine, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, au désert, c'est-à-dire suivant la signification littérale de cette même locution fréquemment employée par les anciens prophètes, le Seigneur ordonna à Jean de se montrer enfin aux hommes, et de leur présenter Celui qui allait s'appeler la voie, la vérité et la vie !

« *O sapientia ! O Oriens ! O Emmanuel ! expectatio gentium, veni ad salvandum nos !* » O sagesse, ô lumière, ô Eminentiel, attente des nations, venez et sauvez-nous² !

ravant. Mais il se trouve qu'une étude plus attentive des textes mêmes de Josèphe, au lieu d'infirmer la possibilité de l'existence de deux princes de ce nom, la suppose.

1. Les légats impériaux en Syrie d'abord, les procurateurs romains ensuite depuis qu'ils eurent juridiction directe sur la Judée, nommèrent d'office les grands prêtres. Anne (Hanan) déposé l'an 14, au commencement du règne de Tibère, par le procurateur Valerius Gratus, n'en garda pas moins parmi les Juifs une très-haute situation, et quand, en l'an 25, son gendre Caïphe fut élevé à son tour à la pontificature, il ne fit qu'accentuer encore plus son influence. Caïphe ne fut guère entre ses mains qu'un instrument servile.

(Pour ces diverses indications, voir M. l'abbé Crampon : Les quatre Évangiles. Vocabulaire.)

2. Grandes antiennes des jours qui précèdent Noël. Rien n'est tou-

Fidèle à l'appel d'en haut, Jean-Baptiste paraît. Ce qu'ont annoncé de lui, Isaïe et Malachie, il y a déjà plusieurs siècles, il se met à l'accomplir. Il est la voix qui crie : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses « sentiers, que toute vallée se remplisse, que toute montagne et toute colline s'abaissent, que les chemins tortus « soient redressés et les raboteux aplanis, que toute chair « voie le salut de Dieu. » En d'autres termes il prêche. C'est par la prédication qu'il commence à rendre le témoignage pour lequel il est envoyé.

Heureux prédicateur ! Il n'a qu'à se montrer, on accourt en foule. De la ville la plus voisine, des contrées d'alentour, de la Judée entière, on vient l'entendre. « *Tunc « exhibat ad eum Jerosolyma et omnis Judæa, et omnis « regio circa Jordanem*¹. » Il faut se souvenir qu'à ce moment tous les événements prédits par les prophéties se trouvant accomplis, le sceptre étant sorti de la maison de Juda, les esprits se portaient universellement vers l'attente du Messie. L'apparition d'un prophète nouveau qu'entou-

chant et instructif comme ces appels réitérés, qu'aux approches de la venue du Messie, l'Église met sur les lèvres des Chrétiens.

Heu ! quis ruinæ tam gravis
Sarcire damna ; quæ manus
Affere tam grandî queat
Parem medelam vulneri.

Tu Christe, tu solus tuo
Delapsus e throno, Deus
Imagini potes tuæ
Formam decus que reddere.

Rorate, Cœli desuper ;
Justum que fœcundo sinu
Complexa tellus, perditio
Orbi salutem germinet.

(Hymne des vêpres du dimanche pendant le temps de l'Avent,
Rite parisien.)

1. S. Matth. iii, 5.

rait l'auréole d'une sainteté exceptionnelle, ne pouvait moins faire que de causer une sorte d'enthousiasme général. Ce qui n'empêche assurément pas de croire aussi que Dieu récompensait, dès le début de son ministère, celui qui pour le mieux remplir s'était imposé une longue et austère solitude, n'avait jusque-là vécu que de prière, de pénitence et de recueillement ¹.

On se contente trop, selon nous, de tenir pour véhémence la prédication de Jean-Baptiste, et d'en admirer quelques redoutables accents. Bien qu'elle s'enferme en d'étroites limites, elle est pleine et féconde. Enseignement moral, enseignement dogmatique, elle touche à tout. C'est une vraie sève de doctrine, une source, un foyer, quelque chose de condensé et de substantiel qui ne demande qu'à s'épanouir.

Nous essayerons de l'étudier comme elle mérite. Outre qu'elle est, en date, le premier modèle offert à notre attention, il nous a toujours paru que les vérités auxquelles elle s'attache, sur lesquelles elle insiste, sont précisément celles qu'il est plus opportun de répéter aujourd'hui. Par amour des âmes contemporaines, par compassion pour leur ignorance et leurs besoins, nous voudrions ardem-

1. « Joannes prius hausit ore cordis aperto fluentia gratiæ cœlestis
« quam satageret in alios loquendo diffundere ; et qui alios ad amorem
« æternæ felicitatis succendere venerat, prius in se per sanctæ medi-
« tationis studium et vehementiam desiderii cœlestis feliciter exarsit.

«... Videamus quantæ auctoritatis atque dignitatis immo virtuosæ
« attractionis Joannes fuerit, quoniam « ad eum egrediebantur Jeroso-
« lymitæ universi et omnis regio Judææ » tam valida erat, tam efficax
« sua solitudo, sua vivendi austeritas, sua demum sinceritas et liber-
« tas prædicandi. Da mihi aliquem de occupatis et accursis solitarios
« irridentibus, qui per omnes totius ætatis suæ discursus et sudores an-
« xios, tantundem proficiat quantum solitarius iste manens in deserto
« fructificavit ».

(Gerson. lectiones sup. Marcum. tom. IV, pages 210, 217.)

ment que Jean-Baptiste fit école de prédication parmi nous ! Oh ! qui donc réveillera de nos jours l'écho de sa grande voix ?

Ce ne sont point, on le sait, des discours réguliers et suivis que les Évangélistes mettent sous nos yeux. Le Précurseur qui va aux exigences et nécessités du moment n'en a pas le loisir. Rien de moins didactique que son langage. Tantôt il donne à sa pensée un long développement, tantôt il la marque d'un simple trait. En outre les vérités d'ordre différent, les vérités morales et les dogmatiques se mêlent et s'entrecroisent sans cesse. Pour plus de clarté, et dans le dessein de rendre plus saisissables les applications que nous nous permettrons de faire, nous ne nous astreindrons pas à suivre le fil même du récit évangélique. C'est le fond, c'est la substance des enseignements du Précurseur, que nous avons à cœur de bien discerner. Il ne doit pas être interdit d'user, pour y réussir, de la méthode et des procédés qui semblent être préférables.

CHAPITRE SEPTIÈME

Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication.
La Religion véritable.

Facile fructus dignos pœnitentiæ.
Qui habet, dei non habenti !
(S. Matth. III, 8.) (S. Luc. III, 8.)

I

Le Précurseur a quitté sa retraite et son silence, il vient dans toute la contrée que le Jourdain arrose. « *Venit in omnem regionem Jordanis.* »

Le Jourdain, le grand fleuve de la Palestine, jaillit d'une double source, dans la Cœlé-Syrie, au pied des chaînes de l'Anti-Liban. Les eaux réunies de ces deux sources courent du Nord au Sud, rencontrent d'abord le petit lac de Marom, puis, trois lieues plus loin, le lac de Tibériade ou de Génézareth qu'elles traversent. A partir de là, le fleuve se précipite à travers les rochers, au milieu d'une nature aride et désolée, jusqu'à ce qu'il se jette dans la mer Morte. La plaine du Jourdain, aujourd'hui « *El Ghor* », large de

1. Voir pour la suite des textes latins étudiés en ce chapitre : S. Matth., III, 5, 13 ; S. Luc., III, 3, 15.

deux ou trois lieues est en général stérile. En beaucoup d'endroits, surtout aux approches de la mer Morte, le sol paraît couvert d'une croûte salée, et de loin en loin se trouvent de petits monceaux d'une poussière menue semblable à du soufre. La vallée du fleuve, les environs de Génésareth et au sud l'oasis de Jéricho sont seuls fertiles ¹.

En quel endroit précis se tient Jean-Baptiste? Saint Luc ne le dit pas. « *Venit in omnem regionem Jordanis.* » La désignation est vague. Saint Jean nous le montre à Béthania (*Beth Abara*), passage du gué, indication cette fois très-précise. Il n'y a pas pour cela de contradiction. Le Précurseur, au moment où saint Jean parle de lui, recueille déjà les fruits de son zèle et de sa prédication. Il baptise en un lieu déterminé « *in Bethania trans Jordanem ubi erat Joannes baptizans* ², » apparemment parce qu'il y est plus à l'aise pour l'exercice de son ministère; plus tard nous le verrons se transporter ailleurs. Saint Luc au contraire nous fait assister à son premier début : il est naturel de croire qu'à ce moment il n'est fixé et installé encore nulle part, qu'il monte ou descend le long du fleuve suivant les convenances qu'il peut trouver à le faire.

Quoi qu'il en soit, voilà le langage qu'il fait entendre ; c'est là surtout ce qui nous importe :

« Il disait aux foules qui venaient pour être baptisées
« par lui : Engeance de vipères, qui vous a appris à fuir la
« colère qui vous poursuit ? »

« Faites donc de dignes fruits de pénitence, et n'allez pas
« dire : Nous avons pour père Abraham, car je vous dis que
« de ces pierres, Dieu peut se susciter des enfants d'Abraham ³. »

1. Abbé Crampon, les quatre Évangiles.

2. S. Joann., I, 28.

3. S. Luc, III, 7, 8.

Il faut rapprocher de ce texte de saint Luc, ce que dit saint Matthieu :

« Voyant plusieurs des Pharisiens et des Sadducéens qui venaient à son baptême, il leur dit : Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère de Dieu qui s'approche ?

« Faites de dignes fruits de pénitence et ne pensez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ; car je vous déclare que Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfants d'Abraham ¹ !

La violente apostrophe qui éclate aux premiers mots tombés des lèvres du précurseur ne s'adresse donc pas à tous ceux qui sont là. Ce sont des Pharisiens et des Sadducéens mêlés à la foule qui la provoquent. Ils sont en assez grand nombre « *Videns multos Phariseorum et Sadduceorum.* » Peut-être ne viennent-ils qu'avec des intentions équivoques, désireux en apparence de suivre le mouvement respectueux qui entraîne le peuple vers le nouveau prophète, au fond, jaloux déjà de sa célébrité naissante, et disposés à le poursuivre de leurs critiques. C'est une explication que donnent plusieurs commentateurs.

Il n'est pas absolument nécessaire d'y recourir. Quand même les Pharisiens et Sadducéens se trouveraient là sans arrière pensée, on concevrait encore la promptitude avec laquelle le précurseur les discerne, l'énergie qu'il met à les interpeller. Leurs habitudes, leurs tendances, leur fausse et dangereuse manière d'entendre la loi, les désignent les premiers à son zèle.

On sait que le trait caractéristique de la secte Pharisienne, au temps de saint Jean-Baptiste, était une estime exagérée des observances extérieures au préjudice de l'ef-

1. S. Matth. III, 7, 8, 9.

fort intime, et de la transformation morale. Que de fois, et avec quels accents Jésus-Christ s'en plaindra ! Il y avait plus que cela encore. S'autorisant des promesses faites par Dieu à Abraham, et dans la personne d'Abraham, à la nation juive, les Pharisiens n'étaient pas loin d'élever à la hauteur d'un privilège et d'un droit leur peu de souci de la vraie perfection, estimant que les mérites du patriarche dont ils étaient les descendants suffiraient à les sauver.

Quant aux Sadducéens, on s'étonne presque de les rencontrer à côté des Pharisiens parmi les premiers auditeurs de Jean-Baptiste. Les deux sectes professaient l'une pour l'autre tout autre chose que de l'estime et de la sympathie. Les Sadducéens reprochaient en particulier aux Pharisiens leur formalisme étroit. Ils n'en étaient pas pour cela meilleurs. Selon toute apparence au temps de Ptolémée et des Séleucides, ils avaient largement subi l'influence des idées et des mœurs grecques qui de proche en proche gagnèrent la Palestine. Leur religion, à ce contact, dégénérant de sa ferveur, même de sa foi primitive, était devenue une philosophie pratiquement matérialiste. Poursuite du bien-être, goût de la domination, préoccupation exclusive de la vie présente, telle était à peu près leur morale.

En résumé, le précurseur a devant lui deux catégories d'hommes aussi éloignés que possible du devoir. Ces hommes, qu'on le remarque bien, ne sont pas des Gentils. Il sera question des Gentils plus loin, car il y en a dans l'auditoire. Ce sont des juifs.

Les Sadducéens ne tiennent plus que par un faible reste de croyances et de coutumes à la religion des ancêtres ; ils ont ostensiblement secoué tout ce qui les pouvait gêner.

Les Pharisiens, au contraire, affichent de hautes prétentions à la vertu, mais ils se sont fait une sainteté facile. Elle consiste dans l'accomplissement de formalités en

somme peu coûteuses. L'amélioration intime par le labeur vaillant et quotidien, ils n'y songent pas.

C'est à ces hommes que Jean-Baptiste, d'une voix tonnante et dont l'écho nous surprend et nous émeut encore, crie : Faites pénitence ! « *facite fructus dignos pœnitentiæ.* »

*
* *

Nous pensons que le prédicateur d'aujourd'hui, dans la plupart des circonstances où il est appelé à faire œuvre d'apôtre, en face de la plupart des auditoires auxquels il s'adresse, n'a pas une situation notablement différente de celle du précurseur. Ce sont des chrétiens, soit; mais n'est-il pas manifeste pour quiconque veut prendre la peine d'observer, que la double tendance fautive, dangereuse, d'un très-grand nombre d'âmes contemporaines, consiste en ce que les unes, de parti pris, au nom de je ne sais quelle prétendue largeur d'idées, amoindrissent sans cesse la notion chrétienne jusqu'à la dépouiller de ses plus justes exigences, jusqu'à en altérer les premiers éléments, tandis que les autres se consumant outre mesure au dehors, risquent de négliger le travail d'amélioration intime et soutenue.

Nous disons que ce sont là des tendances particulières à ce siècle, sans injustice ni dénigrement, sans faire notre époque plus mauvaise qu'elle n'est, sans méconnaître à combien de titres elle peut supporter d'entrer en comparaison avec d'autres époques antérieures et des plus vantées.

Oui, nous disons que bien qu'on ne fût peut être pas meilleur autrefois, ni au quatrième siècle par exemple, du temps de saint Jean-Chrysostôme, ni au dix-septième du temps de Bossuet, cependant on savait très-universellement à quelles conditions il était possible ou non de

vivre en chrétiens. Il y avait de scandaleuses contradictions entre les principes et les actes, la foi et la vie, mais ces principes restaient debout et la foi ne quittait pas ses hauteurs. Nul parmi les chrétiens ne s'avisait d'amoindrir l'idée évangélique ni de jeter un voile sur le crucifix. Bon nombre de contemporains le font aujourd'hui. Ne voulant pas s'élever par un élan de courage jusqu'aux exigences saintes du christianisme, ils tentent de l'incliner vers eux, de l'abaisser à leur faiblesse et de l'y ajuster.

Cette tentative, qu'elle revête l'une ou l'autre des deux formes que nous venons de signaler, est moderne ¹.

Si nos observations sont fondées, et dans la mesure où elles pourraient être justes, qu'on nous laisse donc revenir au langage du précurseur.

Écartons les noms durs à entendre de Sadducéens et de Pharisiens.

Écartons le *genimina viperarum* que Jean-Baptiste a pu se permettre, éclairé qu'il était de lumières absolument surnaturelles et certaines, mais qu'il ne faut pas trop prendre l'habitude de répéter après lui.

1. Voir sur ce point les ouvrages de Mgr Isoard, auditeur de Rote pour la France; en particulier le livre intitulé : *La vie chrétienne*, et la préface des prières de la pénitence, dans le livre qui a pour titre : *Prières recueillies et mises en ordre*.

Nous ferons au cours de notre travail plus d'un emprunt aux publications de Mgr Isoard. On peut dire que l'amoindrissement actuel non pas seulement de la vie et de la pratique chrétiennes, mais de l'idée même qu'il faut en avoir, est la préoccupation dominante, presque exclusive du pieux et éloquent prélat. Il y revient sans cesse. Il apporte en témoignage de la légitimité de ses plaintes tout un monde d'observations fines, délicates, prises sur le vif, d'une vérité malheureusement incontestable et incontestée. Ses écrits sont d'un penseur et font penser.

Voir également sur ce même sujet un livre de M. l'abbé Desgeorges, supérieur des prêtres de S. Irénée de Lyon, intitulé : *Du demi Christianisme* (Lyon, Josserand éditeur, 1876), étude toute semblable par l'inspiration générale qui l'anime aux études de Mgr Isoard.

Que reste-t-il? Il reste la parole capitale et d'une évidente opportunité : « *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* » Si vous voulez vous établir dans la vérité faites de dignes fruits de pénitence!

Vous qui entreprenez d'adoucir, d'aplanir le christianisme, qui vous croyez pour cela une supériorité d'esprit et de vue remarquables, prenez garde, vous vous trompez! L'hellénisme vous nuit à vous aussi, je veux dire les doctrines rationalistes, les tendances amollies et sensuelles dont vos journaux, vos revues, vos conversations imprègnent continuellement votre âme. Votre religion tend à devenir une simple philosophie, votre évangile un code d'honnêteté naturelle « *Facite fructus pœnitentiæ.* » Vous ne réussirez pas à dénaturer la pensée et l'œuvre de Jésus-Christ. Ce qu'il a dit et ce qu'il a fait demeure. Vous ne serez chrétiens qu'à la condition de croire en lui et de lui ressembler. « *Conformes fieri* » reste l'universelle et nécessaire loi.

Et vous, qui sous prétexte de piété et de zèle, vous portez outre mesure aux choses extérieures, prenez garde à votre tour! Dans ce va-et-vient sans repos ni trêve, au travers de ce tumulte et de cette agitation continuel de votre vie, avec ce lourd bagage d'observances et de cérémonies de votre choix dont chacune isolément prise est excellente sans doute, mais dont la multiplicité risque de devenir un péril, il se pourrait que l'essentiel fut oublié, l'essentiel : la correction laborieuse, le redressement par l'effort vaillant et assidu de ce qui est mal au dedans de vous!

« *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* »

Avant tout, par-dessus tout, faites de dignes fruits de pénitence, c'est-à-dire travaillez généreusement à vous transformer. Comprenez bien que la loi très-certaine, le

but très-évident sont là. Prendre les moyens pour le but, méprise fatale! Veillez à vous en garantir.

Et ni les uns, ni les autres, ne dites : nous sommes des fils d'Abraham!

Fils de l'Abraham des temps nouveaux! fils de Jésus-Christ! oui vous l'êtes par votre baptême, par votre éducation, par le bénéfice des circonstances providentielles au sein desquelles vous êtes nés et vous avez vécu. Soyez reconnaissants; rien de mieux. Vous ne le serez jamais trop. Mais si ce mot sur vos lèvres signifie que vous vous croyez autorisés à vous faire un christianisme à votre guise, réduit ou surchargé, défiguré par insuffisance ou par excès selon votre tempéramment et vos goûts, sachez bien que vous en abusez étrangement;

Et qu'avec les pierres du chemin, c'est-à-dire avec des âmes incomparablement moins privilégiées que les vôtres, des âmes que vous dédaignez peut-être, Dieu peut se susciter à votre place d'autres fils d'Abraham, des chrétiens intelligents et courageux ne glissant vers aucune extrémité ni vers aucun abus, marchant droit dans la droite justice, offrant au ciel et à la terre le spectacle dont le ciel et la terre ne se lassent pas : une vraie sainteté!

II

« Qui habet duas tunicas, det
« non habenti. »

Continuons de lire saint Luc : « La foule interrogeait le
« précurseur et demandait : que faudra-t-il faire? »

Lui répondant disait : « Que celui qui a deux tuniques
« en donne à celui qui n'en a pas, que celui qui possède
« des vivres en abondance les partage! »

Avant toute autre remarque notons que l'auditoire réclame des conclusions pratiques : « *Quid faciemus?* » C'est la meilleure preuve, le plus sûr témoignage d'une prédication véritablement apostolique, et par là même fructueuse. Malheur au prêtre chargé d'évangéliser ses frères et dont les enseignements n'aboutiraient pas à provoquer cette question capitale : « *Quid faciemus?* » Le fidèle qui s'assied au pied de la chaire n'y est pas amené, n'y doit pas être amené par le plaisir d'entendre une parole agréable, élevée, savante dont il goûtera l'attrait. L'Église n'est pas une académie ni un parlement. Elle est l'Église, le lieu où les chrétiens se rassemblent pour accomplir leurs devoirs d'adoration, de prière, et s'entendre rappeler toutes les obligations de leur vie de chaque jour. Nécessairement il faut qu'après une instruction et surtout une série d'instructions tombées des lèvres sacerdotales, les auditeurs redisent d'instinct ce mot des foules assemblées autour de Jean-Baptiste « *quid ergo faciemus?* » Nous voilà persuadés, théoriquement convaincus, nous voulons maintenant passer plus outre, et savoir quelle doit être notre conduite.

« *Qui habet duas tunicas det non habenti, et qui habet escas faciat similiter.* » Telle est la réponse du précurseur.

Si l'on se représente qu'il est en face de gens sincèrement désireux de connaître leur plus impérieux devoir, peut-être trouvera-t-on surprenante cette recommandation. L'aumône est-elle donc le précepte dont l'intelligence et l'accomplissement importent le plus? Qu'on veuille bien ne pas oublier ce qui précède. La dure leçon donnée aux Phariséens et aux Sadducéens n'a pu passer inaperçue pour le reste des auditeurs. Tous auront compris que la religion vraie réside dans les profondeurs de l'âme plutôt qu'aux surfaces, qu'elle a pour éléments la transformation quoti-

dienne et le culte intérieur de Dieu. Voilà qui est suffisamment établi. C'est autre chose qu'on demande, et qu'avec un significatif empressement on veut savoir. Or, après le devoir envers Dieu, le devoir envers le prochain. « Con-
« naissant déjà ce que vous connaissez vous réclamez da-
« vantage. Eh bien! que [celui qui a deux tuniques en
« donne à celui qui n'en a pas, que celui qui a des vivres
« en abondance ne les garde point pour lui seul. »

Rien n'oblige de croire que le discours du précurseur rapporté par saint Luc ait eu la suite et l'ordre que nous voyons. Il se pourrait très-bien qu'entre l'apostrophe aux Pharisiens et cette réponse à la foule, il s'y soit glissé d'autres avis et enseignements qui aient servi de transition. Mais à supposer même que nous ayons sous les yeux une reproduction exacte, une sorte de sténographie fidèle, les idées et les choses, liées comme nous venons de dire, ne manqueraient point d'enchaînement.

Serrons maintenant de près le texte évangélique. Il nous semble que cette simple phrase de Jean-Baptiste contient un double enseignement, l'un général, l'autre particulier, le premier qui n'est rien autre que la formule d'un grand principe, le second qui signale la façon la plus élémentaire et la plus fructueuse de l'appliquer.

« *Qui habet det non habenti.* » Que celui qui possède donne à celui qui n'a pas! Voilà le principe dans toute son ampleur. Ce qu'il convient de donner peut changer avec les circonstances, et aussi la mesure de la générosité; l'immuable, c'est la nécessité de vaincre l'égoïsme au profit de l'amour, et cela, je le trouve nettement en ces quatre mots. Car enfin, malgré la concision de son langage, lorsque le précurseur exige cette attitude de la part de ceux que la fortune favorise envers ceux qu'elle délaisse, il ne le fait point au nom de motifs utilitaires dont certains pré-

tendent qu'il se faudrait contenter, mais au nom de cette loi supérieure de la charité que le Messie va bientôt promulguer de nouveau, quand il dira qu'elle est « le second « commandement aussi grand que le premier » et qu'il ajoutera : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai « moi-même aimés. » « *Hoc est proceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos*¹ ! »

« *Qui habet det non habenti.* » Oui manifestement cette injonction formelle enferme le précepte de la dilection du prochain. A sa manière, Jean-Baptiste après avoir enseigné le premier commandement enseigne le second.

Et c'est là que les réflexions abondent. Les hommes ne s'aiment point encore entre eux. Ils y semblent être moins disposés que jamais. Notre sécurité et nos prospérités apparentes dissimulent de moins en moins les bruits menaçants qui grondent ; on dirait un volcan sous des fleurs. En serait-il donc ainsi toujours ? L'idéal d'une société plus reposée, plus unie dans la paix, d'une société dont les membres, des divers degrés qu'ils occupent, se renverraient incessamment le mot béni de l'Évangile : « *diligamus invicem* » et avec le mot d'infinies ressources pour l'amélioration du sort de chacun, cet idéal n'est-il donc que chimère pure ? Faut-il renoncer malgré Jean-Baptiste, malgré le Messie, à le prendre au sérieux, rougir comme un enfant d'en parler ?

Un philosophe contemporain accuse ouvertement la charité². Il prétend que si touchante qu'elle puisse être, de

1. S. Joann XV-12.

2. C'est de M. Vacherot qu'il s'agit. Voici le passage de l'un de ses derniers livres, auquel nous faisons allusion :

« ... Oui, sans doute, la doctrine évangélique sera éternelle comme « l'amour, comme la sympathie, comme la fraternité, comme tous les « sentiments que le Christ a trouvés dans son cœur d'homme vraiment

quelques bienfaits qu'elle ait doté le monde, la recommandation évangélique de l'amour du prochain ne saurait fonder les vrais rapports sociaux. Il lui reproche de s'appuyer en définitive à un sentiment, chose mobile et diverse selon les individus, voire même suivant les différentes dispositions morales par lesquelles d'un jour à l'autre nous sommes exposés à passer tous. Il affirme que l'idée de justice sèche et nue vaut mieux. Comme s'il y avait contradiction entre la justice et la charité, comme si la seconde ne laissait pas à la première toutes ses légitimes exigences et tous ses droits! On est effrayé des conséquences

« divin. Mais, nous nous trompons en faisant de cette doctrine l'idéal
« même de la loi morale. Nul sentiment si beau, si pur, si fort qu'il
« soit, ne vaut un principe, quand il s'agit de guider la conscience hu-
« maine. En fait de loi morale rien n'est supérieur à la justice. Voilà
« pourquoi nous plaçons la morale moderne encore au-dessus de
« l'Évangile...

« Un sentiment n'est jamais un principe. *A chacun selon ses œuvres* :
« voilà un principe. A chacun selon ses besoins : voilà un sentiment.
« La seconde formule peut-être l'expression de la Providence sociale ;
« la première seule est l'expression de la loi .

(*La Religion*, par E. Vacherot, de l'Institut. Livre troisième, chapitre III, État religieux, l'avenir.)

« *A chacun selon ses œuvres.* » C'est là le mot qui nous paraît étrange. On le donne pour l'expression de la justice, nous le trouvons injuste autant que cruel. Si nulle relation entre les hommes ne se fonde plus que sur cette formule, que vont devenir ceux qui de façon ou d'autre, déshérités des facultés de la vie, ne produisent pas d'œuvres, n'en peuvent pas produire : les malades, les infirmes, les vieillards, les orphelins, les veuves ? Prétendra-t-on qu'au sein de la société agissante et féconde le groupe des malheureux ne constitue qu'une minime exception ? On aurait quelque peine à le prouver. Mais quand cela serait, encore faudrait-il reconnaître que la charité, c'est-à-dire une compassion spontanée pour ceux qui souffrent suivie de générosité effective est absolument nécessaire au monde, et que loin d'en réduire le développement, il n'est conscience élevée et droite qui ne doit s'employer à la faire grandir. Pour être un sentiment la charité n'en est pas moins un principe et un principe de justice. Mon prochain malheureux a droit à ce que je l'aime ; quand je l'aimerai je me pencherai sur sa faiblesse ou sa misère pour le secourir.

auxquelles une semblable théorie peut conduire; son auteur vraisemblablement ne les a point entrevues. Que de milliers de pauvres êtres sur la terre n'ont pas de titres légaux à faire valoir, et se trouveraient soudain rejetés dans toutes les horreurs du désespoir si rien ne se passait entre les hommes qu'au nom d'une stricte et rigoureuse justice! Il est très-probable que cette réforme ne sera jamais essayée.

On continuera de tenir en estime la charité et ses bienfaits.

Ce n'est pas là ce qui nous inquiète. Ce qui nous inquiète et nous afflige profondément, c'est de voir que parmi nous, chrétiens, il y ait tant d'hésitation, j'allais dire tant de scepticisme au sujet des résultats qu'elle peut et qu'elle doit obtenir. Une tentative en grand, en masse, soutenue par un élan universel, a-t-elle été essayée? Non, pas encore. Peut-elle l'être? Oui. De quel droit dès lors juger obstinément l'avenir au nom du passé, et pourquoi sourire en réponse à des espérances obstinées à leur tour?

Qui créera ce mouvement plus vaste, cet universel élan? Vous, chrétiens de tout âge et de tout rang, quand au lieu d'une compassion purement humaine, prompte à s'éveiller, prompte à languir, vous aurez une intelligence surnaturelle très-développée de ce que sont vos semblables, des titres supérieurs auxquels il les faut aimer et secourir; nous, prêtres, quand par un large et ferme enseignement tiré de l'Évangile, nous vous l'aurons mieux appris.

« *Hoc est præceptum meum; ut diligatis invicem sicut « dilexi vos.* » Certes, la compassion naturelle, très-soudaine, très-vive, Notre-Seigneur la connaissait, et cependant son amour pour les hommes s'élevait et s'alimentait à de plus hautes sources. Il les aimait dans cette dignité, beauté, valeur et gloire, que l'ordre nouveau dont il était l'initiateur leur faisait à tous, rachetés et sauvés par son

sacrifice, pénétrés de ses mérites, unis à lui devant Dieu jusqu'à pouvoir se réclamer de ses propres droits et participer à sa nature ici bas, malgré les insuffisances et les ombres de la vie présente en attendant la pleine et éternelle consommation du ciel. « *Sicut dilexi vos.* » C'est comme s'il eût dit : Aux motifs existants déjà de dilection mutuelle que je ne viens pas détruire « *non veni solvere legem sed adimplere* » vous en ajouterez d'autres plus pressants, plus décisifs, ceux-là mêmes que j'ai suivis de ma crèche à ma croix ! La nouveauté de son précepte « *præceptum meum... mandatum novum* » consistait précisément dans la nouveauté et supériorité des principes qu'il révélait, et qu'il pratiquait en même temps.

En sorte que s'il peut être suffisant de réveiller chez des âmes non croyantes la simple bienveillance et pitié humaine, il est rigoureusement obligatoire de parler aux chrétiens un autre langage, de les élever à cette notion de beauté plus parfaite dont se revêtent nos semblables, à ce sentiment des droits plus impérieux qu'ils possèdent, quand nous les regardons dans la lumière sainte de la foi.

Des droits impérieux ! mot imprudent, dites-vous. Je réponds : mot absolument exact lorsqu'on l'entend et qu'on l'applique comme il le doit être. Mon frère malheureux n'a aucun droit sur ma fortune pécuniaire, sa souffrance ne le constitue en rien mon créancier ; je le sais bien : mais il a des droits réels et sacrés à ce que je l'estime selon sa valeur véritable, et cela c'est tout. Que je l'estime et je l'aimerai ! que je l'aime, et spontanément sans nulle contrainte de sa part, je ferai ce qu'il faut faire !

Ah ! quelle immense flamme de dilection fraternelle éclaterait soudain à travers le monde, si chaque chrétien au nom de sa foi la plus élémentaire, après avoir lu l'Évangile, contemplé le crucifix, en face du pauvre, se disait : « Cet

homme que je ne connais pas, Jésus-Christ l'a connu, et l'a aimé, aimé jusqu'à mourir pour lui ! Cet homme, Jésus-Christ m'a fait un devoir de l'aimer à mon tour, non pas au même degré que lui, je n'en serais pas capable, mais de la même manière et par de semblables inspirations. « *Sicut dilexi vos.* » En d'autres termes, si la vraie et effective charité qui n'est encore dans le monde que le lot de quelques grandes âmes, et qui même restreinte à ces limites, accomplit les merveilles que nous voyons, par une dilatation subite gagnait tous les cœurs, que ne pourrait-on pas attendre de l'avènement du règne de Dieu sur la terre !

Dirai-je ici tout ce que je pense ? Lorsque je rencontre les découragements de parti pris, les prompts abdications en face d'impossibilités prétendues, j'ai peur que la prédication de la charité, ramenée à cette vigueur et rigueur de l'Évangile, ne semble trop difficile à ceux qui en sont chargés, trop coûteuse et trop dure à ceux qui ont obligation de l'entendre. Trêve à toute mollesse et à toute lâcheté ! A l'œuvre qui que nous soyons, prêtres et fidèles. L'élan paraît être imprimé, qu'il grandisse encore et ne s'arrête plus. Il ne s'agit pas de vaincre toutes les résistances, d'obtenir tous les succès, de faire de la terre un paradis ! Hélas ! entre le point où nous sommes et la perfection, la distance est trop grande ; ce n'est pas une distance, c'est un abîme ! Il s'agit pour notre part non de le combler comme par enchantement, mais de le diminuer un peu, de le rendre moins large, moins profond, afin qu'après nous d'autres y travaillent encore. Il s'agit de réaliser quelques progrès, d'essayer l'application sociale des principes de l'Évangile, de commencer enfin à changer parmi les hommes, les proportions du mal et du bien, de l'égoïsme et de l'amour !

« *Qui habet duas tunicas, qui habet escas.* » En même temps qu'il rappelle la loi générale de l'amour du prochain « *qui habet, det non habenti* », on dirait que le précurseur veuille en désigner la forme et la mise en œuvre immédiate. C'est par le soulagement matériel qu'il sera bon de débiter. Des vêtements, du pain! « *tunicas, escas.* » Ce détail ne manque pas non plus d'opportunité.

Dans le louable et très-édifiant réveil de charité qui s'est produit en France depuis dix années, une certaine divergence d'appréciations sur les meilleurs moyens à prendre pour arriver au but se trahit de temps à autre. Dominés par la trop légitime préoccupation du péril éternel que court l'âme du pauvre, du travailleur, de celui quel qu'il soit qu'on se propose de mieux aimer, les uns pensent qu'il convient de se présenter avant tout au nom de la religion, des enseignements oubliés qu'elle affirme, des intérêts méconnus qu'elle défend. La souffrance, les privations temporelles, ne sont-elles pas de leur nature choses secondaires? Au surplus comment se flatter de les combattre efficacement? Il est donc plus évangélique en même temps que plus loyal de diriger surtout les efforts vers une restauration puissante des croyances, lesquelles une fois réapparues, ramèneront promptement la résignation et l'espoir, suprêmes remèdes de tous les maux.

Sans méconnaître, est-il besoin de le dire? qu'en effet les croyances fermes et vives recèlent le vrai baume des blessures humaines, sans oublier non plus que les intérêts éternels l'emportent infiniment sur les intérêts de la vie présente, d'autres estiment qu'au temps où nous sommes, bon gré malgré, si nous voulons être compris et acceptés, il nous faut débiter par le souci ostensible de la situation matérielle et physique de nos frères.

Ils croient que l'objection la plus perfide à cette heure

contre nous et la plus exploitée, se résumant à nous représenter comme des gens en possession du bien-être, qui prêchent aux malheureux soit la résignation d'aujourd'hui soit le ciel d'outre-tombe pour les endormir dans la muette acceptation de leur sort, et s'épargner ainsi à eux-mêmes avec le bruit attristant des plaintes le bruit périlleux des menaces, il est absolument indispensable d'essayer de dissiper par des actes, des actes multipliés, soutenus, l'odieux préjugé qu'on alimente en haut, et qu'on subit en bas¹.

Ils croient que si la pauvreté en ce monde est pour une part l'inévitable conséquence de l'activité et de la liberté humaine mal conduite, il est cependant un degré d'indigence sordide qu'une société chrétienne ne peut pas se résoudre à laisser subsister en son sein, et contre laquelle elle doit protester sans repos ni trêve².

1. Lire dans les lettres d'un Catholique, par M. Léon Gautier, le chapitre iv. Les œuvres ouvrières. (V. Palmé, 1876.)

2. Lire un admirable discours du P. Ad. Perraud, intitulé : *Pauvreté et misère*, prononcé à Paris en faveur des pauvres de Montrouge, 1869.

Après avoir commenté la parole du Sauveur « *semper pauperes habitis vobiscum* » et montré comment l'indigence tant qu'elle n'est qu'indigence reste un fait inexpugnable au sein de la famille humaine, un fait dont on doit s'émouvoir, mais dont on ne peut méconnaître qu'il porte avec soi de très-réelles compensations, l'éloquent apôtre de la charité disait :

« ... Si une telle pauvreté résultant des conditions normales de la nature et de la société humaine, et compensant surabondamment les maux inévitables qu'elle entraîne par ce surcroît de grandeur et d'élevation morales qu'elle ajoute au travail de notre liberté et de nos efforts, peut être dite permise et même voulue de Dieu, n'y a-t-il pas une autre forme, ou, pour mieux dire, un excès de cette pauvreté qui, résultant uniquement du mépris outrageux fait des lois de l'évangile par les individus et par les sociétés, doit être proclamée bien haut un mal dont personne, à moins de n'avoir ni intelligence ni cœur, ne doit prendre son parti, parce qu'une telle pauvreté, honte et fléau des sociétés modernes, creuse tous les jours parmi nous des abîmes où s'engloutissent à jamais des âmes immortelles et que, par un juste

Ils croient que ce premier progrès une fois réalisé au nom d'un impérieux devoir il n'est pas interdit d'aspirer à quelque chose de meilleur encore, une sorte d'aisance relative rendue possible pour tout travailleur courageux et persévérant. Il leur semble que c'est là un des corollaires de la charité prêchée par l'Évangile : le vêtement plus chaud, la maison plus blanche, le pain plus tendre, la vieillesse mieux abritée et mieux secourue au foyer même où s'est écoulée la vie « *tunicas, escas.* » Loin de redouter pour l'ouvrier un profit augmenté de ses labeurs, et

« châtement, elle est pour l'ordre social lui-même la plus redoutable
« des menaces.

« Ceux-là, je le disais, sont pauvres, d'une pauvreté bénie par l'Évan-
« gile, qui n'ont d'autre fonds assuré pour vivre que le travail de leurs
« bras et la confiance en la divine Providence.

« Mais ceux qui ne trouvent pas de travail, ou qui le trouvent dans
« des conditions telles qu'ils sont forcés de ruiner leur santé pour ga-
« gner à grand'peine le pain de chaque jour ; ceux qui malgré ce tra-
« vail dévorant ne parviennent que très-difficilement à se pourvoir des
« choses indispensables, qui se consomment de fatigue pour n'être qu'im-
« parfaitement nourris, à peine logés et vêtus, et logés dans des de-
« meures où la plupart du temps les riches ne voudraient pas mettre
« leurs animaux domestiques ;

« Ceux qui, pour ne pas mourir de faim, sont obligés de s'offrir en
« holocaustes à un système de travail où il n'est tenu nul compte de
« leur dignité d'être intelligents et libres, et où l'oubli absolu de toute
« préoccupation des âmes réduit des chrétiens à la condition de bêtes
« de somme ;

« Ceux enfin qui n'ont d'autre ressource contre le désespoir que la
« débauche et qui vont habituellement lui demander, soit le supplé-
« ment du salaire insuffisant dont leur travail est rémunéré, soit un
« adoucissement passager et dégradant aux maux terribles qu'ils en-
« durent ;

« Ceux-là, je le déclare, sont les infortunées victimes d'une pauvreté
« que Dieu réprouve, parce qu'elle entraîne d'abominables conséquences,
« et c'est d'une telle misère que l'Esprit saint déclare quelle est pire
« que la mort « *melius est mori quam indigere.* »

Et tout le reste du discours était une justification de ces plaintes ar-
dentes, faite à l'aide de documents et de statistiques fournis par des
économistes français et étrangers.

l'accroissement de bien être qui en serait la suite, comme devant le détourner des pensées et des espoirs surnaturels, ils estiment qu'on ne serait jamais plus autorisé qu'alors à lui prêcher la vie à venir, et pour peu qu'aux paroles on se mit de toutes parts à joindre l'exemple, ils osent presque répondre à l'avance d'un succès de conviction produite, d'entraînement communiqué, dont on n'a pas l'idée jusqu'à ce jour.

Voilà les deux tendances. Evidemment elles ne s'opposent pas l'une à l'autre, comme des antinomies nécessaires. Les unir et les combiner ne doit pas être impossible. Mais si l'une des deux demande à l'emporter de préférence et à marquer d'un trait distinctif l'exercice de la charité contemporaine, par les motifs que nous venons de dire, nous admettons volontiers que c'est la seconde. « *Qui habet duas tunicas, qui habet escas, det non habenti!* »

III

Des publicains vinrent aussi à lui et lui demandèrent : « Maître que ferons-nous ? » Et il leur dit : « N'exigez rien au delà de ce qui vous est ordonné. »

Des soldats l'interrogèrent aussi disant : « que ferons nous ? » Et il leur dit : « Ne faites point de violence ni de fraude. Contentez-vous de votre paye. »

On peut sans inconvénient placer à la suite de ces versets douze, treize, et quatorze, le verset dix-huit qui s'y rapporte, et qui résume tout : « Ajoutant beaucoup d'autres exhortation, il évangélisait ainsi le peuple. »

De cette façon rien ne manque au tableau. Voici un prédicateur et voici une foule. « *Interrogabant eum turbæ... Evangelizabat populo.* » Le prédicateur s'acquitte si bien de son ministère que du sein de cette multitude

touchée et convertie, c'est à qui demandera ce qu'il faut faire pour arriver au salut. « *quid faciemus?* » Jean Baptiste a répondu une première fois indiquant un des devoirs les plus importants, et par là-même les plus généraux. « *qui habet, det non habenti* » le devoir de la charité. De nouvelles interrogations se font entendre. On veut être mieux informé dans le détail et de ce qui convient à chaque situation déterminée. L'Évangile mentionne des publicains et des soldats. « *Venerunt autem et publicani... interrogabant autem et milites.* » Ces gens-là devenus tout à coup ambitieux de bien vivre, avides de répondre à l'appel d'en haut, sollicitant presque avec la délicatesse de consciences timorées des renseignements précis sur le devoir : voilà qui sort déjà du commun. On peut à cette seule indication de saint Luc, juger de la puissance et des fruits de la parole du précurseur. Mais il est très-probable, d'après le verset dix-huit, que d'autres questionneurs, également empressés et sincères succèdent à ces premiers, puisqu'il est parlé de beaucoup d'autres exhortations « *multa quidem et alia exhortans.* » Je me représente donc qu'à la suite des publicains et des soldats, viennent des ouvriers, des mères de famille, des jeunes gens, des vieillards, tous ceux en un mot dont une foule « *turbæ* » se compose. Les Pharisiens ne se montrent plus. Il n'est plus fait mention d'eux. Cela se conçoit. Ils ont compris de reste le fier et hardi langage du prophète. Ils ont dû se retirer sans rien demander d'autre. A eux de faire tourner à leur profit par de loyales et généreuses réflexions les véhémences dont ils ont été l'objet, au lieu d'aggraver encore par l'irritation intérieure et la haine, leur état déjà si compromis.

Indépendamment de cette constatation des résultats vraiment merveilleux obtenus par le précurseur, et qui donnent assez à comprendre la nature et comme l'accent

de sa prédication, deux choses me paraissent être tout à fait dignes de remarque.

A s'en tenir au texte même rapporté par saint Luc, la première est la visible différence de ton qui s'y peut observer entre le commencement et la fin. Au début, de la colère, de l'indignation, des anathèmes ! Pas le moindre souci des précautions oratoires les plus élémentaires, rien qui prépare le rude « *genimina viperarum* » ; soit pour les confondre par une salutaire humiliation, soit pour annihiler du premier coup l'influence fâcheuse qu'ils pourraient exercer sur le reste de l'auditoire, le prêcheur est allé droit aux Pharisiens. Il leur a dit ce qu'on sait. Puis à la véhémence, sans transition appréciable, succède la douceur, quelque chose d'amical et de paternel. Il n'y a qu'un instant c'étaient de terrifiantes apostrophes auxquelles on ne pouvait rien répliquer, qu'il fallait subir en silence et tête baissée, maintenant c'est une sorte de conversation familière qui s'engage entre Jean-Baptiste et ceux qui l'écoutent. A tour de rôle chacun élève la voix pour obtenir une décision pratique, et chacun reçoit la réponse qui convient aux questions qu'il a faites. On dirait d'un vrai dialogue. Puisqu'ils demandent en toute droiture ce qu'ils ont à accomplir, même les publicains et les soldats, plus enchaînés ce semble par leurs fonctions et leur genre de vie à des habitudes qu'il leur sera difficile de rompre, ces auditeurs sont manifestement touchés. Qu'ils aient eu ou non à prendre leur part des reproches fulminés tout d'abord, ce que prouve clairement leur attitude et leur démarche, c'est qu'ils sont bien disposés, et prêts à suivre jusqu'au bout l'heureux mouvement qui les pousse. Il ne saurait donc plus être question de sévérité et d'indignation menaçantes, c'est la bienveillance que tout réclame. Jean-Baptiste est devenu bienveillant.

Excellent exemple de la variété et souplesse d'accents que doit posséder celui qui évangélise ses frères ! Point d'habitude systématique, ni de parti pris dans aucun sens. De la sévérité seulement : excès. De la bienveillance toujours : excès encore. « *sermo opportunus est optimus*¹. » Il faut user de l'une et de l'autre avec discernement.

Qu'on veuille bien l'observer, il s'agit ici non des doctrines et de la manière de présenter les doctrines, mais de l'attitude à prendre en face des personnes. Il peut se faire qu'on doive apporter beaucoup de mansuétude à prêcher les plus dures vérités aux pécheurs endurcis, comme aussi beaucoup de vigueur, même de rigueur à prêcher les choses les plus élémentaires aux âmes d'ailleurs bien disposées. Habituellement ce sera le contraire ; mais qu'on veuille bien alors à ne pas dépasser la mesure. Le « *genimina viperarum* » a d'incroyables attraits pour certains tempéraments à qui l'agression violente paraît être une alliée obligée du zèle. Encore une fois Jean-Baptiste, comme le Sauveur, avait des lumières que le commun des hommes n'a pas. Il lisait d'un sûr et pénétrant regard au fond de ces consciences de Pharisiens. Nous courrions risque de nous tromper, à vouloir l'imiter sur ce point, trop souvent et de trop près. Inconvénient pour inconvénient, quand nous avons l'honneur de faire œuvre d'apôtres et de presser les âmes, il vaut mieux qu'on nous reproche d'être doux, qu'irrités et acerbes. A force de tact, de prudence, de juste mesure entre les extrêmes, le meilleur encore sera d'échapper à tout reproche, je veux dire de n'en point mériter.

La seconde et fort instructive remarque qui se présente d'elle même en cette partie du discours du précurseur adressé à la foule, c'est qu'il n'y est pas parlé d'autre

1. Prov., xv, 23.

chose que de l'accomplissement du devoir d'état. « Faites de dignes fruits de pénitence » a commencé par dire Jean-Baptiste, bien haut, avec beaucoup d'insistance et de solennité. Il a donc la prétention de pousser ses auditeurs à être plus que d'honnêtes gens, à pratiquer la pénitence. On lui répond : nous y sommes décidés... Quels moyens prendre? « *quid faciemus?* ». C'est alors qu'au lieu de rien imposer d'exceptionnel et d'inattendu, il se contente de réclamer la parfaite fidélité au devoir que chaque situation privée commande. « Vous publicains, ne commettez jamais la moindre exaction, vous soldats, n'abusez jamais de votre force. »

D'où l'on peut conclure qu'au jugement du précurseur une très-réelle et très-efficace manière de pratiquer la pénitence, consistait dans la complète exécution du devoir d'état, celle qui bannit sévèrement tout ce qui en serait la violation même légère, et qui de plus, au nom de la souveraine et sage-volonté de Dieu en accepte vaillamment le fardeau.

Et voilà ce que nous ferons fort bien de prêcher à notre tour, nous apôtres de ce temps : le devoir d'état, élément principal et foncier de la vraie pénitence, cela parce qu'il est chose constante, soutenue, universelle. Que dira bientôt après Jean-Baptiste, le Sauveur? Il dira que pour être son disciple, il faut porter la croix, et le suivre tous les jours. « *quotidie* ». Porter la croix, apparemment est synonyme de faire pénitence. Il faut donc tous les jours faire pénitence; comment? « *quid faciemus?* » Les mortifications disciplinaires de l'Église ne sont pas possibles pour tous; pour personne elles ne sont quotidiennes, ni les épreuves que peut permettre la Providence non plus, larmes sur une tombe, rêves évanouis, amitiés trahies, formes quelconque de la douleur. Mon frère, ma sœur, en ce jour qui

s'ouvre, au cours duquel, suivant la nette affirmation de l'Évangile vous devez faire pénitence, en attendant d'autres moyens plus solennels qui ne vous manqueront pas, soyez exactement et courageusement fidèles aux obligations que Dieu vous impose. Cela suffit.

Oh ! qui donnera de faire pénétrer dans les profondeurs de la conscience chrétienne, cette doctrine élémentaire et de transformer toute vie à ses clartés !

L'ouvrier bat le fer, fond le métal en flots de lave ardente, creuse le sillon, bâtit nos demeures, tisse nos vêtements.

Le savant pâlit sur ses livres ; le soldat s'exerce au dur métier des armes.

L'ouvrière fait courir l'aiguille sous ses doigts fatigués ; la mère de famille veille aux soins multipliés de sa maison.

Labeur universel ! universelle pénitence aussi ; satisfaction donnée par tous et toujours aux exigences de la divine justice !

Dire que pour créer sur la terre l'admirable beauté du sacrifice perpétuel, le « *laus perennis* » non seulement des voix mais des actes et des vies, il ne faudrait rien innover, rien ajouter, uniquement transformer ce qui est, en l'éclairant d'un plus pur rayon de foi !

Pas une goutte de sueur de plus au front des travailleurs !

Pas un autre dévouement au cœur des mères penchées sur leurs berceaux !



CHAPITRE HUITIÈME

Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication (suite). L'idée vraie du Messie

« Qui desursùm venit... qui de cœlo
« venit super omnes est.

(S. Joann. iii. 31).

« Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit
« peccatum mundi. »

(S. Joann. i, 29).

« Cujus ventilabrum in manû suâ. »

(S. Matth. iii, 12).

Nous n'avons eu dans notre précédente étude qu'à nous attacher au texte même de saint Luc. Cette première allocution du précurseur à la foule, telle que l'Évangéliste la rapporte, forme un enseignement suivi qu'on pourrait intituler fort exactement : Discours sur les devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même. Ce que nous voudrions maintenant mettre en relief, c'est son langage au sujet du Messie. S'il nous est permis de parler ainsi, après la prédication morale, nous allons exposer la prédication dogmatique.

Nous emprunterons à chacun des Évangiles, et non plus, comme tout à l'heure, seulement au troisième, les éléments de cet enseignement capital. Voici les textes à l'aide

desquels on peut donner la suite et reconstruire le corps de la doctrine de saint Jean-Baptiste :

« Je vous baptise dans l'eau pour la pénitence. Mais celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi. Je suis indigne de porter ses chaussures. Lui, il vous baptisera dans le Saint Esprit et dans le feu.

« Il a dans la main un van ; il nettoiera son aire, il rassemblera les froments dans ses greniers ; la paille, il la fera brûler dans un feu inextinguible ¹. »

.... Il prêchait, disant :

« Un plus puissant que moi arrive. Je ne suis pas digne de m'agenouiller devant Lui, et de dénouer sa chaussure. Je vous ai baptisés dans l'eau, Il vous baptisera dans l'Esprit-Saint. ² »]

.... Jean répondit, disant à tous :

« Je vous baptise dans l'eau. Il en viendra un plus puissant que moi, dont je ne suis digne pas de délier la chaussure. Lui, il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu.

« Un van est dans sa main, il nettoiera son aire ; il rassemblera le froment dans les greniers. La paille, il la brûlera dans un feu inextinguible....³ »

.... Jean rend témoignage de Lui (du Verbe fait chair) et crie disant : « Voilà Celui dont j'ai dit : Celui qui doit venir après moi est au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi.

« Nous avons tout reçu de sa plénitude et grâce, pour grâce.

« La loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ.

1. S. Matth., m, 11, 12.

2. S. Marc, I, 7, 8.

3. S. Luc, m, 16, 17

« Personne n'a jamais vu Dieu, mais le Fils unique qui est dans le sein du Père nous l'a fait connaître.

« Je vous baptise dans l'eau, mais au milieu de vous il en est un autre que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir après moi, qui est au-dessus de moi dont je ne suis pas digne de délier la chaussure.

« Le jour suivant Jean vit Jésus venir à lui, et il dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde. C'est celui dont j'ai dit : Il vient après moi un homme qui est au-dessus de moi parce qu'il était avant moi.

« Et je lui rends ce témoignage que c'est le Fils de Dieu ¹.

« Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous... Celui qui vient du ciel l'emporte sur tous.

« Il témoigne de ce qu'il a vu et de ce qu'il a entendu ; « personne ne reçoit son témoignage.

« Celui que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas son esprit avec mesure.

« Le Père aime le Fils et lui a tout mis entre les mains.

« Qui croit au Fils a la vie éternelle ; qui ne croit point au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui ². »

De ces différents passages empruntés aux quatre Évangélistes, et qui résument ce que le précurseur a dit du Messie, nous concluons qu'il a affirmé de Lui qu'Il est Dieu, qu'Il est réparateur et sauveur du péché, qu'Il est juge.

Tout est là : nature et mission de Jésus-Christ. Nous avons donc sous les yeux un modèle de prédication chré-

1. S. Joann., I, 17, 18, 26, 27, 29, 34.

2. S. Joann., III, 51, 52, 54, 55, 56.

tienne et apostolique. Il nous faut l'étudier avec quelque détail.

I

« Qui desursùm venit... qui de cœlo
« venit super omnes est. »

Si l'on admet, comme le font bon nombre de commentateurs, que les versets 16, 17 et 18 du premier chapitre de l'Évangile selon saint Jean doivent être attribués au Précurseur lui-même, il n'est besoin de rien autre pour établir qu'il prêche ouvertement la divinité du Messie. Bossuet n'hésite pas à se ranger à cette explication.

Mais, pour ne rien avancer qui ne soit absolument exact, peut-être vaut-il mieux supposer avec d'autres interprètes que ces paroles si nettement explicatives sont dues à l'Évangéliste, empressé de faire ressortir par un commentaire personnel le langage du précurseur. Auquel cas, c'est dans l'ensemble des expressions dont use ce dernier, plutôt que dans quelques mots déterminés qu'il convient de chercher le fond de sa doctrine sur la divinité du Messie. On va voir à quel point sa pensée est transparente.

Première indication : Le soin qu'il met à affirmer que le Messie lui est incomparablement supérieur « *ante me factus est, fortior me* ». Que lui, Jean-Baptiste, accuse et répète à satiété cette prééminence de celui qui doit venir, ses auditeurs en doivent ressentir déjà une surprise étrange. Mais quand il va jusqu'à dire, en y insistant, qu'il est indigne de porter ou de dénouer sa chaussure, indigne même de se courber à ses pieds pour lui rendre ce vulgaire service, la surprise doit tourner au scandale. Car enfin quel est l'homme, en face d'un autre homme si grand qu'on le suppose, à qui une si humble posture puisse sem-

bler interdite? Qu'on le remarque; pour les Juifs Jean-Baptiste est un personnage extraordinaire, un prophète de premier ordre, un autre Élie, un autre Moïse, le Messie peut-être. Leur attention doit donc être éveillée au plus haut degré par l'attitude plus que modeste qu'il prend, et leur conclusion toute naturelle est celle-ci : que celui devant lequel il s'humilie et s'anéantit de la sorte ne saurait être un homme seulement.

Seconde indication fort significative : immense différence entre les ministères qu'ils exerceront l'un et l'autre. « Je vous baptise dans l'eau, ne se lasse pas de répéter le précurseur, mais Celui qui viendra après moi, sera plus puissant que moi, et la preuve, c'est qu'au lieu de vous conférer comme je le fais simplement un baptême symbolique destiné à vous inspirer le désir de la purification morale de la pénitence, il vous baptisera dans l'Esprit-Saint, dans la pleine réalité et efficacité des opérations divines que le feu représente : *in spiritu sancto et igni.* »

Enfin et surtout, les derniers versets du troisième chapitre de l'Évangile selon saint Jean. Ce n'est plus une indication, c'est une déclaration ouverte et officielle.

Les disciples du précurseur se plaignent du crédit considérable que Jésus obtient « *omnes veniunt ad eum.* » Tous vont à Lui, disent-ils, non sans une visible tristesse, même un peu d'amertume. Jean-Baptiste prend occasion de les instruire une fois de plus de la vérité qu'ils s'obstinent à ne pas comprendre, savoir que ce qui se passe est tout à fait dans l'ordre, qu'il en doit être ainsi.

« Il faut qu'il grandisse, il faut que je m'efface.... Celui qui vient d'en haut, Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous.... Il témoigne de ce qu'il a vu et entendu.... Celui que Dieu envoie, parle le langage de Dieu; Dieu ne

lui mesure pas l'esprit. Le Père aime le Fils ; il met tout entre ses mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle.... »

On se demande comment à la lumière de telles affirmations, l'intelligence pleine et parfaite de ce qu'était le Messie n'éclatait pas soudain dans toutes les âmes. A vrai dire, les apôtres eux-mêmes, encore mieux favorisés, ne montreront pas une perspicacité plus grande. L'heure n'est pas venue des intuitions sûres et inébranlables.

Il n'en demeure pas moins que les termes dont se sert le précurseur désignent expressément la nature divine du Christ.

« Il est au-dessus de tous : *super omnes* ». Non-seulement au-dessus d'un prophète ou d'un autre, mais de tous les prophètes et de toute créature, *super omnes*, Pourquoi? parce qu'Il vient d'en haut, parce qu'Il vient du Ciel... *desursum venit, de caelo venit*. Le Sauveur emploiera les mêmes mots quand il voudra résumer ce qu'Il est par opposition à ce que sont les hommes.... *Vos deorsum estis, Ego de supernis sum*¹ » : Et ailleurs « *Nemo ascendit in caelum, nisi qui descendit de caelo, Filius hominis qui est in caelo*².

« Il témoigne de ce qu'il a vu et entendu, de ce qu'il voit et entend incessamment. Cette doctrine si élevée, ces enseignements si sublimes, ne sont sur ses lèvres que l'écho d'une science et contemplation poussée jusqu'aux profondeurs mêmes de Dieu en qui Il vit, dont Il partage la vie. Le Sauveur, à son tour, dira : *Quaecumque audivi a Patre meo nota feci vobis*³.... *Ego quae audivi ab eo (Patre) haec loquor in mundo*⁴.

1. S. Joann., viii, 25.

2. S. Joann., iii, 13.

3. S. Joann., xv, 15.

4. S. Joann., viii, 26.

« Celui que Dieu envoie parle le langage de Dieu. Dieu ne lui mesure pas l'esprit. Les prophètes qui se sont succédés jusque là étaient inspirés, mais en de certaines limites, et pour la révélation de certaines vérités. Celui qui doit venir est en possession directe et plénière de l'esprit. Il est l'envoyé par excellence, aucune de ses paroles qui ne doive être divine. Le Sauveur dira : *A te exivi et crediderunt quia tu me misisti ut cognoscat mundus, quia tu me misisti* ¹.

« Le Père aime le Fils, il remet tout entre ses mains.... Le Père, le Fils, les deux grands noms qui se retrouveront sans cesse sur les lèvres du Sauveur; le Père et le Fils qui ne font qu'un : « *Ego et Pater unum sumus* ². » Le Père aime le Fils. Et le Sauveur : Moi en eux, vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité et que le monde sache que vous m'avez envoyé et que vous les aimez comme vous m'avez aimé moi-même. « *Sicut et me dilexisti* » ³. Le Père remet tout aux mains du Fils. Et le Sauveur : Sachant que son Père a remis tout entre ses mains « *sciens quia omnia dedit Pater in manus* ⁴. »

On le voit, Jean-Baptiste parle du Messie dans les termes dont le Messie usera pour se révéler au monde. Ce simple rapprochement entre les deux langages établit victorieusement, il nous semble, la nature et la sûre exactitude des enseignements du précurseur. Manifestement il prêche la divinité de Jésus-Christ. Non-seulement au sortir des eaux du Jourdain, mais à chaque occasion nouvelle et par une accumulation d'expressions plus significatives les unes que les autres, il témoigne qu'il est le Fils de

1. S. Joann., xvii, 25.

2. S. Joann., x, 30.

3. S. Joann., xvii, 23, 24.

4. S. Joann., xiii, 3.

Dieu « *Et testimonium perhibui quia hic est Filius Dei.* ¹ »

*
* *

Est-il besoin de l'ajouter : Prédication fondamentale que celle-là ! substance même de la prédication chrétienne, point de départ, et point d'appui nécessaire de tout le reste !

« *Signum cui contradicetur* » Le saint vieillard Siméon l'avait prophétisé. Les contradictions provoquées par le Christ Dieu et homme n'ont pas manqué de se produire dès l'origine. Elles s'accroissent fort bruyamment aujourd'hui. Elles ne se tairont jamais. C'est donc par excellence le devoir de l'Apologiste de tous les siècles de tenir bon devant les assauts ininterrompus. L'apôtre de ce temps, comme l'apôtre des premiers âges et l'apôtre de l'avenir, n'a pas de plus impérieuses obligations.

Prêchons, aimons à prêcher le dogme sublime de l'Incarnation, nous tous qui sommes envoyés ici-bas pour rendre témoignage à la lumière : l'Incarnation, le Verbe fait chair, Dieu et l'homme en un, Emmanuel !

Puisque la pauvre intelligence humaine persiste à se récrier en face de cette affirmation catégorique comme elle le ferait en face d'une impossibilité manifeste et d'une palpable absurdité « *Stultitiam gentibus* » montrons que pour être mystérieuse, la croyance qui est à la base de tout le christianisme n'offense en rien la raison, qu'elle se présente à elle, au contraire, avec les titres les plus graves à son respect. La Divinité devenant humaine par je ne sais quelle série d'amoindrissements successifs comme le voulait le panthéisme oriental ou alexandrin, ou bien l'humanité devenant divine comme le prétendait le polythéisme

1. S. Joann., I, 54.

grec, voilà l'inconcevable et l'irrationnel. Dieu reste Dieu. L'homme reste homme. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de confusion possible. Seulement Dieu et l'homme se rencontrent dans l'ineffable union théandrique du Verbe fait chair, objet de notre sainte Foi.

Puisqu'on nous dit que cette conception des choses est une conclusion laborieuse des efforts de la pensée grecque et de la pensée judaïque, se combinant après trois siècles de difficiles tentatives, montrons que les métaphysiciens d'Alexandrie demeurent très-loin du « *Consubstantialem Patri* » de Nicée, et qu'à son tour cette nette et rigoureuse formule, vrai rayon de lumière dans l'ombre des subtilités sans fin, n'est que l'écho très-exact des affirmations mêmes de l'Évangile. Sans doute le précurseur ne parle pas comme Athanase; le Sauveur non plus. Tout ce qu'il faut dire néanmoins, il le dit. Quand l'heure sera venue de ramasser en un seul mot la pleine vérité « *consubstantialem Patri* » les éléments de ce mot vainqueur, c'est Jean-Baptiste, c'est Jésus, ce sont les apôtres qui les auront fournis; ce sont les Évangélistes, les actes, les épîtres, qui en auront gardé la fidèle et authentique mémoire.

Puisqu'enfin sous prétexte de ramener les âmes à l'unité de la paix, on prétend qu'il n'est point indispensable pour être chrétien de croire à la divinité du Christ, que quiconque accepte la morale de l'Évangile, peut de plein droit revendiquer l'honneur de ce titre, montrons que le christianisme n'est une Religion, la Religion totale et définitive, que par le dogme de la présence et de l'action immanente de Dieu au sein de l'humanité, que tout l'ordre surnaturel est là, qu'il n'est imposé par force à personne d'entrer en cette grandeur et beauté de doctrine, mais que nul ne saurait sans ironie et sans blasphème se dire chrétien, s'il ne commence point par la foi sincère au Dieu fait homme!

Voilà notre tâche, en présence de la négation ouverte ou dissimulée, hardie ou respectueuse.

Au milieu des assemblées chrétiennés qui entourent la chaire, nous n'aurons pas à venger la vérité contre de semblables attaques. Parlant à des âmes convaincues de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous devons leur rappeler ce qui est l'objet de leur conviction, plutôt qu'engager devant elles des recherches et discussions difficiles. Contentons-nous alors d'affirmer que Jésus-Christ est Dieu, mais avec énergie, insistance, autorité. Les fidèles ne l'ignorent pas, soit; mais ils ont besoin de le mieux savoir. Il faut qu'ils dégagent leur croyance de certaines ombres toujours prêtes à l'envelopper, qu'ils la considèrent plus attentivement et de plus près, avec plus d'admiration et d'amour, qu'ils lui demandent pour leur vie pratique plus de lumière et plus de fécondité. Que de chrétiens, je ne dis pas entre les moins bien disposés, pour qui cette foi splendide : Jésus-Christ est Dieu ! reste engourdie au fond de la conscience, comme semence en terre lourde, sans rien produire, quand elle devrait porter de toutes parts, à travers toute l'existence, la richesse, la joie, l'honneur, la force de la sainteté !

Donc, répétons même aux croyants, que Jésus-Christ vient d'en haut, vient du ciel, pour nous relever, nous qui sommes en bas « *deorsum* » ;

Que ses révélations sont l'expression même de ce que Dieu est, ses enseignements l'expression de ce que Dieu ordonne « *verba Dei loquitur* » ; ses préceptes : *Verba Dei*, ses menaces : *Verba Dei*; ses promesses : *Verba Dei*; jusqu'au moindre mot de l'Évangile, jusqu'au dernier iota, tout ce qui est tombé de ses lèvres : *Verba Dei* ;

Que tout est entre ses mains, c'est-à-dire qu'il est notre médiateur universel auprès de Dieu, nous transmettant ce

que Dieu nous ménage de grâces et de biens, transmettant à Dieu ce que nous pouvons offrir de prières, de mérites, d'expiations. Nul rapport de la Divinité avec les hommes. des hommes avec la Divinité qui ne se ramasse et ne se résume en Lui! *Per ipsum, cum ipso, in ipso.*

Que pour avoir la vie, la vie éternelle, pour être établi dès ce monde dans le commencement de ce qui ne doit pas finir, il faut croire au Fils. Le salut initial est là.

Oui, répétons ces choses sans nous lasser, sans craindre de lasser ceux qui nous entendent, à temps et à contre-temps: *Prædica verbum... insta opportune et importune*¹.

II

• Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit
« peccatum mundi. »

Pense-t-on que le précurseur se serve indifféremment de cette dénomination touchante, quand pour la première fois il voit le Messie et qu'il le désigne à l'attention de ceux qui l'entourent? Peut-on croire de même que l'Esprit-Saint qui inspire ou dirige l'Évangéliste suggère sans motif à ce dernier, de rappeler expressément ce détail de la première rencontre de Jean-Baptiste avec Jésus-Christ? Manifestement non.

« Voici l'Agneau de Dieu! Voici Celui qui efface le péché du monde! » Courtes paroles; inexplorable immensité de lumière! Sous le voile de cette attendrissante image, il faut reconnaître la plénitude du mystère chrétien. « *Mysterii Dei Patris et Christi Jesu*² », comme parle saint Paul.

L'Incarnation! La Rédemption! termes qui s'appellent; idées et croyances indissolublement enchaînées l'une à

1. 2^e Timoth., iv, 2.

2. Coloss., ii, 2.

l'autre. Si le chef de la famille humaine n'eût pas péché, que serait-il advenu de l'Incarnation? De très-profondes raisons autorisent à présumer qu'elle n'en aurait pas moins eu lieu. La révolte de notre premier père, la fatale situation par lui faite à toute sa descendance ont modifié le but immédiat et les conditions extérieures de l'élévation de la nature humaine jusqu'à la personne même du Verbe, mais n'en ont pas créé la convenance fondamentale ni le dessein primitif. On sait que tel est l'enseignement d'un grand nombre de théologiens, enseignement auquel il est permis de se ranger en toute sûreté et orthodoxie de doctrine. Quoi qu'il en soit de l'hypothèse, le fait certain, absolument certain, c'est que le péché existant d'une part, de l'autre nulle satisfaction terrestre ou angélique n'étant capable de donner à Dieu une réparation équivalente, le Messie résout cette impossibilité désolante, devient notre pleine et surabondante rançon, notre médiateur, notre Sauveur.

C'est ce que signifient, affirment, proclament solennellement les cinq ou six mots du précurseur. Prenez maintenant ce que disent de Notre-Seigneur Jésus-Christ les Écritures du Nouveau-Testament depuis les Évangiles jusqu'à saint Paul, depuis les premiers chapitres de saint Matthieu jusqu'à l'Épître aux Hébreux et l'Apocalypse. prêtez l'oreille aux vieilles prophéties bibliques, résumez cet enseignement universel, il viendra tout entier se résumer dans la brève mais pleine formule : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.* »

Le péché règne ici-bas. Il n'est pas au pouvoir des hommes d'en offrir à la justice divine une pleine réparation. Colombes, brebis, génisses, victimes quelles qu'elles soient, égorgées jusqu'à ce jour sur n'importe quels autels, n'ont été que la préfiguration symbolique du vrai sacrifice. Voici qu'enfin l'heure est venue de l'immolation définitive.

celle dont l'efficacité n'atteindra pas seulement quelques infractions légères contre les règlements mosaïques, mais le mal caché aux plus secrètes profondeurs de la conscience, le péché lui-même, le péché dans sa notion la plus vaste, la plus compréhensive, la plus abstraite, le péché total : *Peccatum mundi*. La véritable victime est prête. L'Agneau que Dieu agrée, est là !

L'Église semble avoir voulu répandre, populariser en quelque sorte, ce court mais substantiel exposé de la doctrine chrétienne.

Comptez combien de fois dans un jour, d'une extrémité du monde à l'autre, monte le doux écho du langage de Jean-Baptiste : « *Ecce Agnus Dei! ecce qui tollit peccatum mundi!* »

A la sainte messe, quelques instants avant la communion, le prêtre le dit en se frappant la poitrine.

Il le dit aux fidèles agenouillés à la table Eucharistique en élevant au-dessus du ciboire d'or la blanche hostie.

Dans leur prière du matin et du soir les catholiques le répètent, graves religieux des cloîtres, vierges des monastères, petits enfants groupés autour de leur mère pieuse au foyer domestique. On se demande si un seul instant la parole bénie cesse de retentir !

Il s'en faut pourtant qu'elle soit connue et comprise comme elle devrait l'être. C'est pourquoi le prêcheur, l'apôtre, en quelque temps et en quelque lieu qu'il exerce son ministère, ne saurait trop y revenir.

On peut affirmer que le besoin de cette insistance se fait particulièrement sentir aujourd'hui. Notre époque est-elle pratiquement pire, plus frivole, plus dépravée que d'autres époques rapprochées ou lointaines ? Il paraît diffi-

cile de rien établir de précis à ce sujet. L'étude attentive des siècles les plus vantés (je parle des siècles chrétiens) ne permet pas de croire que la vertu se soit jamais épanouie sur la terre comme par enchantement. J'inclinerais à penser que parmi les peuples initiés à l'Évangile, jusque-là du moins, le mal n'a pas oscillé beaucoup entre des limites fort écartées. Mais ce qu'une simple observation démontre péremptoirement, et la chose est grave, très-grave, c'est que de nos jours l'idée même du péché tend à baisser et à disparaître. Les habitants de Constantinople au temps de saint Jean Chrysostome, ou ceux de Paris au temps de M. Ollier et de saint Vincent de Paul, n'étaient pas, que je sache, des modèles achevés de vie chrétienne ; néanmoins pour fragiles et abandonnés qu'ils fussent à l'entraînement du vice, ils se reconnaissaient et s'avouaient pécheurs. Entre leurs croyances et leurs actes, il y avait de lamentables contradictions ; rien autre. Aujourd'hui, il faut bien en convenir, il y a plus, il y a pis. L'intelligence chrétienne, l'explication surnaturelle du mal s'obscurcit dans les consciences. Elle y court de vrais périls.

Comment s'en étonner ? Le contraire serait plutôt surprenant, inexplicable, avec l'espèce de conspiration qui de toutes parts à cette heure, s'attaque à la notion théologique du péché.

Le péché ! mot vide de sens pour le matérialiste, quels que soient la nuance et le degré de son matérialisme, puisqu'à ses yeux, le jeu des facultés humaines se résolvant à de simples notions de mécanique ou de chimie exclut toute idée de liberté, de responsabilité morale, de mérite ou de démérite.

Le péché ! mot inoffensif, rendu méchamment odieux par d'injustes sévérités, diront à l'envi les lecteurs de romans en renom. Il n'y a pas de péchés, il n'y a que de

très-pardonnables faiblesses. Bossuet, Bourdaloue, Massillon se plaignent déjà des couleurs attrayantes dont on pare le vice, des subterfuges et arguties où l'on se jette pour l'excuser ; que penseraient-ils aujourd'hui ? Ce ne sont pas quelques rares écrivains, c'est toute une école d'habiles gens, qui se donne au grand jour la désolante mission de pervertir sur certains points le sens moral dans les âmes. Ils ne nient pas en général la perversité humaine. Ils ont de vifs reproches contre certains crimes et certains criminels, mais à la condition d'être casuistes à leur guise, de réformer le Décalogue, et de jeter à pleines mains des fleurs sur la boue.

Le péché ! un mot et un mal auxquels il faut se résoudre sans trop d'étonnement ni d'alarmes, enseignera l'adepte de la philosophie séparée. Violation momentanée de l'ordre qu'on fera bien de combattre en soi-même et chez les autres le plus possible, par respect pour la dignité humaine d'abord, pour soustraire ensuite l'individu, la famille, la société, aux suites pernicieuses qui en découlent. Le développement qu'ont pris de nos jours les travaux d'économie sociale, a contribué dans une large mesure à faire juger de la perversité des mœurs, du vice privé et public, seulement par les maux qui l'accompagnent, et le retard malencontreux que ces maux opposent au progrès et à la prospérité.

Ainsi négation brutale, ou mitigation révoltante ou très-insuffisante appréciation du péché ; voilà l'obstacle.

Cela étant, place au prêtre, au successeur de Jean-Baptiste ! Qu'à cette génération dont il est le fils, dont il doit être le sel et la lumière, il jette à son tour la grande affirmation que répétèrent les échos surpris du Jourdain et où tout le christianisme vient aboutir : « *Agnus Dei. Agnus qui tollit peccatum mundi.* »

Peccatum mundi! Vous l'entendez ! Donc le péché existe, quelque misérable labour que vous vous imposiez pour dégrader la conscience humaine et la vouer cyniquement à la honte de l'irresponsabilité.

Peccatum mundi! Vous l'entendez encore. Donc il faut en fuir avec ces plaidoyers intéressés et menteurs soutenus en faveur de ce qu'on pourrait appeler « les vices réservés ». Tout ce que Dieu condamne, c'est le péché ! Malheur à qui d'une main audacieuse entreprend d'effacer une seule ligne, une seule lettre des vieilles tables de la Loi.

Agnus Dei qui tollit peccatum mundi! Vous l'entendez à votre tour, censeurs bénins et à courte vue du mal qui encombre la pauvre route humaine. Puisqu'il a fallu que l'Agneau de Dieu effaçât le péché du monde, c'est-à-dire qu'entre la divine justice et nous, pour offrir une expiation complète, se rencontrât une victime divine aussi, c'est donc que le mal moral n'est point seulement une vague infraction de l'ordre abstrait, à qui de fâcheuses conséquences temporelles font cortège, mais la révolte de la créature contre son Créateur et maître, la rupture des liens bénis qui les unissent, le plus funeste des événements d'ici-bas, et si la réparation ne se fût pas accomplie de main divine, le plus irréparable malheur !

*
* *

Prêcher l'existence et la nature du péché à ceux qui l'ignorent.... puis, en prêcher les conséquences à ceux qui les oublient. Si l'affirmation solennelle de la réalité du péché du monde « *Peccatum mundi* » est contenue dans la parole du précurseur que nous étudions en ce moment, la déclaration des conditions auxquelles il le faut expier, ne s'y trouve pas moins : « *Agnus Dei.* » C'est au prix de

l'immolation que le Sauveur nous sauve, c'est en devenant l'Agneau du grand sacrifice, l'Agneau agréé par la justice divine : « *Agnus Dei.* »

Cette oblation rédemptrice de Jésus-Christ n'a pas été chose transitoire. Elle dure encore et durera toujours, perpétuée ici-bas tant que se succéderont les générations humaines par le sacrifice Eucharistique, perpétuée au Ciel jusqu'aux plus lointaines profondeurs de l'Éternité par cet état mystérieux qui conserve dans la splendeur de la gloire les traces du martyr, ainsi que parle l'Apocalypse : « J'ai vu l'Agneau dans l'attitude d'une victime égorgée. *Vidi Agnum stantem quasi occisum* ¹. »

« Gardons-nous surtout d'oublier que toute surabondante qu'elle soit pour effacer le péché, cette oblation éternelle du Sauveur ne nous dispense cependant point de nous y associer à notre tour, d'expié à notre tour, de prendre notre place et notre part sur l'Autel où est monté l'Agneau.

En d'autres termes elle ne nous dispense pas de faire personnellement pénitence.

Péché ! pénitence ! Il y a entre les deux mots corrélation nécessaire. Sommes-nous pécheurs ? Oui ! Donc nous devons accepter ce qui est la conséquence inéluctable du péché : la pénitence. L'immolation rédemptrice du Sauveur ne va pas à nous exempter de toute propre et directe expiation, à nous octroyer le salut par le platonique souvenir du Calvaire ; non certes ! mais, en l'unissant aux infinis mérites de la Croix, à rendre notre pénitence agréable à Dieu quand d'elle même et d'elle seule elle fût à jamais demeurée insuffisante.

« *Adimpleo ea que desunt passionum Christi* ². » Saint Paul l'a dit non sans hardiesse, mais en toute vérité :

1. Apoc., v. 6.

2. Coloss., 1^{er} 24.

Il nous faut ajouter nos souffrances aux souffrances du Christ et numériquement les compléter. Jésus-Christ et les chrétiens ensemble, satisfaisant à la divine justice, voilà le sacrifice de la Loi nouvelle, le sacrifice théandrique à la fois divin et humain. Le divin n'appartient en propre qu'au Sauveur, l'humain lui appartient et nous appartient en même temps. Chacun de nous doit se prêter à cette immense attraction par laquelle il s'unit les créatures de bonne volonté, et compose son corps mystique.

Enseignements élémentaires, observera-t-on peut-être, et sur lesquels il n'est pas besoin d'insister autant. Nous souhaiterions qu'il fût tout à fait inutile d'en dire même un seul mot. Mais si la doctrine du péché, comme nous le faisons remarquer plus haut, tend à s'effacer des âmes contemporaines, il est malheureusement trop exact d'ajouter que la doctrine de la pénitence, chez les âmes qui croient au péché, n'est pas moins en péril. Contradiction, puisque l'une des deux notions tient étroitement à l'autre. Je le veux bien, mais contradiction très-réelle, très-répandue, plus universelle peut-être que jamais.

Les penseurs chrétiens de ce temps le remarquent et s'en inquiètent. L'un deux s'exprime ainsi :

« Voici un état nouveau dans le Christianisme : des pécheurs reconnaissant qu'ils ont péché et en même temps ne se croyant pas tenus à faire pénitence, et autour d'eux personne ne paraissant surpris de cette conduite.

« Des pécheurs, un jour de grâce et de miséricorde, cessent de mener la vie de péché ; c'est-à-dire qu'ils font enfin ce qu'ils auraient dû faire toujours. Ce changement une fois opéré dans leur vie, on semble croire que tout est dans l'ordre.

« Qui faut-il ranger ici sous cette dénomination de pécheurs ?

« Ce sont tous les chrétiens qui, pendant un temps notable, ont enfreint les commandements de Dieu et de l'Église; qui n'ont point rendu à Dieu le culte qu'il a prescrit de lui rendre; qui ont fait de leur corps un instrument d'iniquité et de honte.

« Ce sont les chrétiens qui ont vécu pendant quelque-temps comme s'ils n'étaient pas chrétiens, comme si la loi de Dieu ne leur était pas connue.

« Ces hommes et ces femmes se sont trouvés arrêtés par Dieu sur le chemin de mort qu'ils suivaient. A partir de ce moment, ils observent la loi de Dieu, mais ils ne satisfont point à la justice, ils ne font point pénitence. Ils n'ont pas un instant la pensée qu'ils doivent faire pénitence, et nous tous, nous ne paraissions ni effrayés ni surpris de leur contenance tranquille et assurée.

« C'est là un état nouveau dans le Christianisme. Il est bien vrai qu'on a toujours vu des pécheurs, et en grand nombre, qui se refusaient à la pénitence; ils ne se convertissaient pas. Mais ils savaient très-pertinemment ce qu'il y a dans ces deux mots : pénitence et satisfaction. Des milliers de voix s'élevaient pour le leur rappeler, et autour d'eux beaucoup leur en donnaient l'exemple

« La pénitence absolument reléguée dans quelques monastères et couvents, non pas négligée mais tout à fait oubliée, c'est un état nouveau dans l'Église¹. »

On ne saurait malheureusement voir plus juste, ni mieux dire.

Donc, nous prêcheurs et apôtres de l'Évangile, avec les accents les plus pénétrants de nos voix, la plus ardente foi de nos âmes, nous enseignerons la grande loi de l'expia-

¹ Mgr. Isoard, *Prières recueillies et mises en ordre. Prières de la Pénitence*, p. 142.

tion personnelle de toute créature en union avec l'Agneau de Dieu immolé pour le péché du monde.

Nous montrerons que, ne s'imposât-elle au nom d'aucune obligation stricte, elle nous devrait attirer et séduire, puisqu'elle nous honore souverainement en nous offrant le moyen de contribuer nous-mêmes à l'œuvre de notre rédemption, de nous y employer de très-loin sans doute, mais enfin en quelque mesure et d'une très-réelle façon.

Nous en appellerons à cette vérité d'expérience que pour nous établir dans la connaissance de l'amour de Jésus-Christ, le meilleur n'est pas de nous souvenir oisivement de ce qu'il a fait et de ce qu'il a souffert pour nous, mais bien plutôt de marcher à sa suite, courbés comme lui sous le fardeau de cette croix dont il a pris le côté le plus pesant. Que de lumières incomparables, que de divines tendresses sont nées depuis deux mille ans dans le monde de la douleur et du Crucifix !

Comme ces motifs supérieurs pourraient ne pas suffire à tous, ni toujours soutenir même les plus généreux, comme il faut compter avec les obscurcissements de l'esprit et les défaillances du cœur, nous ajouterons, et pour le dire nous redoublerons d'autorité, qu'il y a de par l'Évangile commandement formel, rigoureux précepte de suivre les traces de l'Agneau de Dieu ! Jésus-Christ n'entreprend pas de contraindre par la force qui que ce soit à être son disciple, mais il pose nettement à qui veut l'être ses conditions. « Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas derrière moi ne peut pas être mon disciple. *Qui non bajulat crucem suam et venit post me, non potest meus esse discipulus*¹. » Le « *venit post me* » est décisif. Il ne laisse prise à aucune équivoque ni hésitation.

1. S. LUC., XIV, 27.

Et pour aller au devant de toutes les objections, nous prendrons soin de bien avertir ceux à qui nous serons envoyés par Dieu, qu'autant la nécessité de pratiquer la pénitence, c'est-à-dire d'expier en union avec Jésus-Christ, est générale, universelle, absolue, autant les moyens d'accomplir ce rigoureux devoir se diversifient. A vrai dire, le moyen par excellence, c'est de transformer incessamment sous un rayon descendu de la croix toutes les peines de la vie, depuis les plus visibles jusqu'aux plus cachées; depuis les larmes que fait jaillir l'épreuve au moment où elle s'abat, jusqu'aux soupirs qu'arrachent les appréhensions naissantes de l'avenir, y compris la dure certitude de devoir mourir un jour !

III

« Cujus ventilabrum in manu sua. »

« Il a le van dans sa main. Il nettoiera son aire.... Il amassera son blé dans le grenier.... Il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

Les textes précédents nous ont montré que Jean-Baptiste prêchait aux foules le Messie-Dieu, le Messie-Rédempteur du péché du monde. Celui-ci nous montre que malgré la surprise, peut-être l'irritation qu'éveillent autour de lui des enseignements si fort opposés à l'attente générale, il prêche encore le Messie-Juge. Dieu ! Rédempteur ! Juge ! Voilà bien tout ce qui peut être dit de plus exact, de plus complet sur le Messie véritable. C'est un prédicateur achevé que Jean-Baptiste !

Le jugement ! Dogme consolant et redoutable à la fois qu'on retrouve chez tous les peuples. C'est là une de ces vérités d'histoire sur lesquelles on n'insiste même pas, tant

elles sont connues. Les moins initiés savent que partout et toujours, les hommes ont cru qu'une intervention de la justice divine les attendait au terme de la vie pour les punir de leurs crimes ou les récompenser de leurs vertus. Assurément rien ne varie plus que la mise en scène de cette intervention mystérieuse et que la nature des sanctions imposées par ses arrêts. L'imagination populaire laissée à elle-même s'est donné libre carrière. Mais sous la diversité et quelquefois la bizarrerie grotesque des descriptions, l'idée ne change pas. Bonheur pour les justes, châtimement pour les coupables, voilà les deux termes très-simples et tres-clairs auxquels elle se ramène universellement.

Si l'on se demande d'où vient cette grande affirmation commune, identique à elle-même en dépit des différences et quelquefois des contradictions de détail, il n'est pas besoin de réfléchir longtemps ni de beaucoup philosopher. Les religions sont unanimes à inscrire la doctrine du jugement dans leurs symboles mutilés, parce qu'elles en trouvent la notion gravée, impérieusement gravée au plus profond de la conscience humaine. La conscience humaine, à son tour, vit de cette pensée, de cette persuasion, de cette foi, parce que le spectacle de ce qui se passe journellement ici-bas, l'y presse et l'y contraint. « A peine ai-je commencé de marcher, dit David, que je me suis senti troublé en voyant la quiétude dont jouissait l'impie : *Mei autem pœne moti sunt pedes, pœne effusi sunt gressus mei quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns* . »

Il n'est pas nécessaire en effet de s'être avancé fort loin dans la vie, pour constater un désordre révoltant s'il était définitif : l'impunité souriante et triomphante du mal en face des agonies de la vertu. Au plus tard à trente ans,

1. Psalm.. LXXII, 2.

nous avons tous connu ces surprises et ces indignations dont parle le psalmiste.

Dira-t-on qu'il existe dès maintenant des moyens de combattre cet inacceptable état de choses? Il en existe, cela n'est pas douteux, gardons-nous d'en méconnaître la valeur. Mais comment n'en point noter aussi l'insuffisance? Les tribunaux humains!... insuffisants. Des millions de scélératesses leur échappent à toute heure, soit parce qu'ils n'ont pas le regard assez sûr ni la main assez ferme pour les atteindre, soit parce qu'étant connues dans l'ombre de la vie privée, elles se dérobent de plein droit à leurs poursuites. L'opinion publique! Insuffisante. Il est des âmes dégradées que son verdict n'inquiète plus, et du reste elle-même, plus d'une fois surprise et fascinée elle abdique devant le succès des criminels. Le remords! le cri troublant et douloureux de la conscience où le mal s'est abattu!... insuffisant. Il ne faut pas longtemps pour apprendre à étouffer ces plaintes. C'est un secret qu'on peut connaître au seuil même de la jeunesse et de la vie.

Qu'on ajoute encore ce que l'on voudra, on ne viendra pas à bout de rétablir complètement ici-bas les droits sacrés de la justice. La vision du mal impuni, apostée sur notre route, presque à chacun de nos pas, nous entoure, nous obsède, et pour légers et frivoles que nous puissions être s'impose à nos réflexions.

Est-ce donc une loi fatale que ce désordre incessant? Est-il interdit de penser que la réparation se prépare, que le vengeur est proche?

La conscience universelle répond solennellement : non !
« *Excurre Deus, judica causam tuam*¹. » Elle jette à tous les échos de la terre et du ciel ce cri sublime. Elle appelle le jugement.

1. Psalm., LXXX. 22.

Nous venons d'entendre Jean-Baptiste. Il ne fait rien autre sur les bords étonnés du Jourdain. Les évangélistes non plus, saint Paul non plus, l'Église enfin non plus. L'Église résumant toutes les voix qui ont annoncé le jugement affirme qu'il y faut croire. Elle en met la solennelle expression sur les lèvres de ses fils : « *Iterùm venturus est judicare vivos et mortuos.* » Le Messie viendra de nouveau. Il jugera les vivants et les morts.

Paraît-il inexact ou téméraire de dire que ce dogme capital n'est point prêché de nos jours, autant qu'il serait désirable? Il semble de plus en plus que le seul missionnaire des campagnes, au milieu des simples gens, puisse et doive aborder ce grand sujet. Nous sommes de ceux qu'un tel préjugé désole et scandalise.

Comment! voilà dans l'Évangile, à pleines pages, un enseignement dont les racines plongent aux plus secrètes profondeurs de l'âme humaine, un enseignement que les apôtres de tous les siècles, et de tous les pays se sont fait un devoir d'annoncer sans repos ni trêve, un enseignement qui par ses salutaires menaces a ramené vers Dieu, ou retenu sur les pentes de l'abîme des milliers d'âmes tombées ou chancelantes, et pour obéir à je ne sais quelles réclamations et exigences du goût public, nous consentirions à nous taire!

Nos contemporains par hasard, auraient-ils moins besoin d'être instruits et tenus en éveil que les contemporains de saint Jean-Baptiste, ou ceux de saint Jean-Chrysostome, ou ceux de saint Bernard, ou ceux de Bourdaloue et de Bossuet? Vraisemblablement non. Pourquoi dès lors cette habitude est comme ce bon ton du silence?

Que nous soyons sobres, très-sobres de descriptions, de peintures, de tableaux : à la bonne heure! Contentons-nous des textes des Saintes Écritures littéralement repro-

duites, abstenons-nous de commentaires fantaisistes. Au siècle où nous vivons, tout ce qui ressemble à la déclamation est plus que jamais hors de propos. Ce ne sont point les amas d'images et de phrases qui domptent les âmes contemporaines; c'est l'idée, l'idée lumineuse, énergiquement affirmée, traduite en chauds et virils accents.

Mais ne l'oublions point, ces réserves faites, nous aussi comme le précurseur, nous devons prêcher le Messie Juge!

Établissons l'entière certitude de cette vérité, soit au nom de la raison, soit au nom de la foi.

Expliquons la beauté si philosophique de l'appropriation qui est faite du jugement à Jésus-Christ. « Le Père a laissé tout le jugement au Fils. Le Père lui a donné d'exercer tout le jugement parce qu'il est fils de l'homme ¹. »

Insistons sur la nature et les degrés des exigences divines proportionnelles aux avances de la grâce. « Il sera beaucoup demandé à qui aura beaucoup reçu : *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo* ². »

C'est du bon sens et de la simple équité; mais le nombre est considérable, de ceux qui l'oublient, même parmi les chrétiens convaincus.

1. Voir saint Jean, v. 22, 27.

2. S. Luc, xii, 48.

CHAPITRE NEUVIÈME

Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication (suite).
Présence méconnue du Messie.

« *Medius vestrum stetit quem vos
nescitis.*

(S. Joann. 1, 26.)

Nous cherchons dans le langage du Précurseur les indications et les éléments d'une prédication fructueuse. Ce que nous avons noté jusque-là est de nature, croyons-nous, à justifier notre proposition du début, savoir, que l'enseignement donné du haut de la chaire gagnerait beaucoup à s'inspirer de cette forte et nourissante doctrine qu'entendirent, il y aura deux mille ans bientôt, quelques centaines d'habitants des rives du Jourdain. Continuons de chercher encore.

Voici cette fois une simple parole, non plus un discours, un mot où se cachent de très-utiles enseignements. De quoi s'agit-il? Le Précurseur baptise. Il déclare que son baptême n'est pas le baptême définitif. Il proteste contre la tendance où l'on paraît être de le prendre, lui, pour le Messie. C'est alors que, faisant allusion au Messie véritable, il ajoute : « Il est au milieu de vous ; mais vous ne le connaissez pas : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* »

Ainsi présence du Messie ; ignorance où l'on est du Messie.

Cette déclaration formelle au moment même où elle se produit, est-elle pour les auditeurs de Jean-Baptiste l'équivalent d'une accusation de négligence ? Leur appartenait-il de devancer l'heure des manifestations du Messie et de le discerner avant qu'il ne se fût montré ? probablement non. Aussi bien l'accent du précurseur, pour le moment, n'a rien de dur ni d'amer. Mais avant peu, combien cette même parole ne va-t-elle point devenir inquiétante, terrible, quand le Messie s'étant une fois révélé par sa doctrine, ses miracles, ses affirmations réitérées et solennelles, on ne le reconnaîtra cependant pas davantage. « Il est au milieu de vous ! vous ne le connaissez pas ! » Aujourd'hui ce n'est pas votre faute ; vous êtes à plaindre, mais point encore coupables. Demain vous serez coupables. Demain il faudra dire : « Il est au milieu de vous ! vous ne cherchez pas à le voir ! vous vous obstinez à ne pas le voir ! *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* »

Interprété de la sorte, le langage du précurseur s'approprie merveilleusement au siècle où nous sommes et aux dispositions intellectuelles de ceux que nous voulons gagner.

Personne ne l'ignore, les méthodes expérimentales sont en singulier honneur aujourd'hui parmi nous. Rien de mieux que ce procédé de connaissance, à condition qu'il sera pratiqué loyalement et qu'on ne se hâtera pas de conclure sur d'insuffisantes données¹.

1. Nous faisons, en passant, cette réserve, parce que plus d'une affirmation contemporaine dite scientifique, appuyée, prétendait-on, à des observations décisives, a dû subir d'humiliants démentis qu'autorisaient, qu'imposaient bientôt des expériences mieux conduites et plus multipliées. Pour ne citer qu'un ou deux exemples, on sait comment M. Pasteur, par ses ingénieux appareils, a renversé l'hypothèse un instant bruyante des générations spontanées. On sait également que M. Claude Bernard, le savant de ce siècle, le plus positiviste peut-être

En une large mesure, le progrès des sciences naturelles, dont nous nous enorgueillissons à juste titre, lui est dû. C'est par l'observation patiente des phénomènes qu'on est allé de découvertes en découvertes et qu'on s'y avance tous les jours.

De là, à l'égard de la vérité morale et religieuse en général, du christianisme en particulier, une attitude et des exigences un peu nouvelles. Plus volontiers qu'en d'autres temps, avec plus de hauteur dédaigneuse, on lui reproche de n'être pas scientifique, de ne pouvoir pas s'accommoder à cette méthode de l'examen qui partout ailleurs crée la lumière, de s'ébranler et de se dissoudre au toucher de l'expérimentation.

« La foi n'est pas une conclusion démontrable, dit-on ; « la croyance s'impose d'elle-même à certaines dispositions « morales et reste pour d'autres absolument inadmissible. » M. H. de Cossolles, qui, dans son livre du *Doute*, beaucoup moins répandu et médité qu'il ne mériterait de l'être, cite, aux premières pages, cette proposition dédaigneuse d'un contemporain, M. Milsaud, ajoute avec raison :

« Telles sont les maximes partout admises et partout répétées. La vérité subjective, personnelle, individuelle, telle « est l'erreur empoisonnée à laquelle s'abreuvent les génè-

au sens acceptable du mot, déclare à l'encontre de toutes les prétentions du matérialisme que le phénomène de la vie expérimentalement étudié ne se peut point ramener aux seuls éléments chimiques, ni aux seules lois physiques, qu'il faut de toute nécessité reconnaître en n'importe quel organisme qui se forme et se développe la présence « *d'une idée directrice* », sous l'impulsion de laquelle les molécules se groupent de telle ou telle façon plutôt que de telle ou telle autre, pour composer l'être vivant. En d'autres termes, sans faire une seule fois de la métaphysique, M. Claude Bernard, rien qu'au nom de la science, de l'observation, de la méthode expérimentale, introduit jusque dans les profondeurs microscopiques de la cellule primitive la grande et universelle loi de la finalité.

« rations présentes; elle a fait pis que nier la vérité, elle
 « l'a profanée et découronnée en la montrant comme le
 « jouet de nos passions et le fantôme de notre imagination.
 « Elle a tout pénétré et tout envahi, en même temps que
 « tout amolli et tout énervé; elle accoutume les esprits à
 « ne plus distinguer entre le oui et le non, le bien et le
 « mal, le vrai et le faux. C'est sous cette forme nuageuse,
 « qui fait de la vérité (la vérité morale et religieuse) non
 « plus l'objet de la raison, mais celui du sentiment, que
 « le scepticisme s'est de notre temps renouvelé, rajeuni,
 « popularisé et qu'il a séduit des âmes qu'eût repoussées
 « la sécheresse des négations absolues¹. »

Eh bien! c'est ce mal qu'il faut combattre, c'est ce repro-
 che immérité: « la foi n'est pas une conclusion démontrable »
 qu'il s'agit de relever hardiment, à l'aide de la grande
 parole de Jean-Baptiste : « *medius vestrum... nescitis.* »

Vous dites : Avec la vérité, religieuse à l'égard du chris-
 tianisme, la plus féconde et la plus sûre méthode de connais-
 sance est impossible. Nous répondons : Elle est possible,
 très-possible. Elle donne d'excellents résultats. Votre tort,
 précisément, c'est de n'en point user assez. Nous vous
 demandons de faire de la religion expérimentale. Vous
 n'en faites pas.

*
* * *

Expliquons-nous davantage :

Que la foi soit un don, que pour la produire ou pour
 la développer dans les âmes, nulle méthode humaine, nul
 effort intellectuel ne puisse suffire, il n'est pas permis d'en

1. *Du Doute*, par H. de Cossoles. Préface de la deuxième édition,
 page XIII. (Didier et Cie, Paris 1872.)

Lire particulièrement en ce nerveux ouvrage les trois chapitres IV,
 V, VI de la deuxième partie.

douter. En douter serait s'inscrire contre l'enseignement le plus formel de la théologie. Loin de nous en plaindre, nous aimons et admirons souverainement pour notre part une doctrine qui, devant le suprême bienfait de Dieu, nous range tous à la même condition d'indigence, nous oblige tous à demander pour recevoir. Se représente-t-on qu'il y ait dans la famille humaine deux catégories d'âmes, dont les unes, par le seul élan de leur génie, atteindraient la vérité religieuse, et les autres, faute de facultés assez puissantes, se verraient éternellement condamnées à ne la posséder que de seconde main. Qu'il en aille de la sorte, quand il ne s'agit que des vérités accessoires, sciences des nombres, des atomes ou des astres, je le veux bien, mais quand il s'agit de *la vérité* au singulier, c'est-à-dire de l'indispensable connaissance des rapports de Dieu à la créature, et de la créature à Dieu, j'aime que du premier au dernier mortel, tous aient besoin d'attendre la sainte lumière, de la munificence du Père qui est dans les cieux « *panem nostrum da nobis.* » J'aime entendre affirmer que le bonheur de croire est un don.

Mais de ce que la foi est un don, gardons-nous de conclure qu'elle ne se puisse et doive en aucune manière acquérir par aucun labeur rationnel, ou qu'elle se dérobe à notre contrôle, à nos investigations, faute de marques visibles qui la distinguent. Ce serait une erreur de le penser, une flagrante inexactitude de le soutenir.

La foi est un don ! cela veut dire que nul génie, nulle érudition, nulle dialectique ne peuvent suffire seuls à la produire ; que toute âme, au moment où elle achève de pousser le plus haut possible son essor, a besoin que Dieu se penche vers elle pour lui faire franchir la distance qui la sépare encore du but désiré, pour la porter du sommet atteint aux dernières cimes. Cela ne veut pas dire le moins

du monde qu'il ne faille rien faire, ni attendre paresseusement je ne sais quelle mystérieuse violence d'en haut.

C'est ici que nous revenons directement à ce que nous avançons tout à l'heure sur la possibilité d'user en matière de convictions chrétiennes de la méthode d'expérience et d'observation, de l'obligation impérieuse faite à qui peut y recourir, d'en user.

Non, le christianisme ne se refuse pas au contrôle; non, il ne redoute pas le procédé scientifique de l'observation. Bien au contraire, il le sollicite.

Qu'on veuille lire attentivement dans l'Évangile selon saint Jean les derniers versets du premier chapitre, 58-51. Rien n'égale l'intérêt et l'attrait du récit qui s'y rencontre. C'est la toute première histoire de la vocation des âmes à la foi. Or, comment y sont-elles amenées? par quel moyen? Chose absolument remarquable, elles y sont attirées à l'aide de l'observation, au nom de l'expérience: « *Venite et videte*, » venez, voyez! répond Jésus aux deux disciples qui, l'ayant timidement suivi, se hasardent à lui demander où il demeure, c'est-à-dire qui cherchent à le connaître. « *Veni et vide* », répond Philippe à Nathanael qui hésite à rien augurer de bon d'un Messie issu de Nazareth. Cette invitation à *voir* deux fois répétée, au début du quatrième Évangile, nous paraît être tout à fait significative.

Au cours de son ministère public, de quel argument le Sauveur use-t-il de préférence pour exciter des convictions raisonnables et fermes? Incessamment, il en appelle à ses œuvres extérieures, à ce qui tombe sous le regard, s'examine, se discute, à ce qui est du domaine de l'observation. « Les œuvres que j'accomplis rendent témoignage de moi. Si vous ne voulez pas me croire personnellement, du moins croyez à mes œuvres¹. » Les Pharisiens ne

1. S. Joann., v. 56, X, 58.

consentent pas à regarder avec impartialité et droiture. Le neuvième chapitre de l'Évangile de saint Jean, où se trouve l'incomparable histoire de la guérison de l'aveugle-né, mérite d'être étudié jusqu'aux moindres détails. L'obstination systématique à ne pas tenir compte des faits, le besoin de chercher des explications impossibles quand il y en a une toute simple et obvie, ne seront jamais mieux présentés ni burinés qu'en ces deux ou trois pages. Et c'est précisément de ce parti pris de ne pas voir, que le Sauveur se plaint à ceux qui l'entourent, c'est de quoi il leur fait un continuel reproche. Et lorsqu'un jour poussant contre eux la sévérité plus loin que de coutume encore, il leur déclare qu'ils viennent de commettre un péché sans rémission, le péché contre le Saint-Esprit, c'est qu'ils ont ouvertement faussé et violé la méthode d'observation¹.

Qu'est-ce que Zachée? sinon la preuve vivante et parlante de l'efficacité des recherches sincères « *Quærebat videre eum quis esset.* » Il désirait voir Jésus. Parce qu'il eut ce désir, et que pour le suivre, il fit bon marché des difficultés amassées à l'encontre, il connaît pleinement le Sauveur. Il mérita d'être appelé par lui « un vrai fils d'Abraham² ».

Sans plus insister sur ces exemples et sur ces souvenirs de l'Évangile, concluons que tandis qu'il vivait parmi les hommes, Jésus-Christ s'est offert à leur étude, à leurs examens, qu'il les a pressés de contrôler ses œuvres, qu'il a fait de ce contrôle une des meilleures preuves auxquelles on pût reconnaître sa mission et sa divinité.

*
* *

Vingt siècles bientôt se sont écoulés depuis l'histoire évangélique. Mais le christianisme contemporain, c'est Jésus-

1. Voir saint Marc, III, 22. Saint Luc, XI, 15.

2. Saint Luc, XIX, 1, 10.

Christ encore vivant, enseignant, agissant au milieu des hommes. Il est parmi nous toujours : « *Medius vestrum stetit.* » S'il ne se montre plus en présence visible, il n'en est pas moins là réellement, et il se révèle toujours par ses œuvres. Les œuvres rendent toujours témoignage de lui. Oui, très-indubitablement à cette heure, sur la terre, en Europe, en France, à côté de nous, il y a des faits extérieurs, sensibles et palpables, qui se prêtent à l'analyse et qui témoignent de Jésus-Christ. Et c'est la même pressante invitation qu'autrefois : *venite et videte.* Venez ! voyez ! sortez de votre inertie superbe ou paresseuse, de votre parti pris de dédaigneux éloignement ; approchez-vous, regardez de près, comparez, jugez, concluez !

L'Église catholique debout [au milieu des institutions en ruine qui jonchent le chemin ; debout malgré des assauts ininterrompus au dehors, des éléments de décadence au dedans ; debout quoiqu'on veuille dire, avec ses mêmes dogmes, sa même morale, ses mêmes sacrements, sa même hiérarchie, ses mêmes œuvres, l'Église catholique, c'est Lui ! « *Medius vestrum stetit.* »

Ces merveilleuses « vertus réservées » qui s'épanouissent sous nos regards ravis, résignation souriante jusque sous les plus redoutables étreintes de la douleur, charité, humilité, pureté poussées jusqu'à l'héroïsme, c'est Lui ! « *Medius vestrum stetit.* »

Ces retours si multipliés vers le catholicisme de nobles et intelligentes âmes nées dans le schisme ou l'hérésie, c'est Lui !

Ces magnifiques vocations religieuses plus nombreuses

1. Voir le livre très-instructif de M. l'abbé de Madaune : *Ignace Spencer et le Catholicisme en Angleterre* ; le livre du R. D. Newman : « *Histoire de mes opinions religieuses* » : l'autobiographie du comte Schouvalof ; les œuvres de madame Swetchine,

peut-être que jamais, ces enfants des châteaux ou des chaumières qui vont en masse offrir leurs vingt ans à tous les déshérités de la vie, c'est Lui !

« *Medius vestrum.* » Tout voilé qu'il soit d'ombres et de mystères, dans sa survivance au milieu des hommes, Jésus-Christ ne laisse cependant pas que de rappeler incessamment sa présence à l'aide d'irrécusables preuves et de provoquer au moins nos sincères attentions ¹.

1. Une page d'un des derniers livres de M^{me} Augustus Craven : *La sœur Nathalie Narischkin*, rend admirablement ce que nous disons ici et qui est le fond de tout ce chapitre. Nous ne nous refuserons pas le plaisir de la citer :

« La science étudiée avec passion tous les mystères de la nature ; elle
 « contemple avec une juste attention et un intérêt infini le développe-
 « ment des germes déposés au sein de la terre ; elle se perd dans
 « l'étude des transformations diverses que la matière peut subir. Com-
 « bien il est étrange qu'à côté de ce monde extérieur, déjà si beau et
 « si rempli de mystères, tant de savants négligent complètement cet
 « autre monde, non moins mystérieux, non moins digne d'étude à
 « coup sûr, dont les fruits apparaissent au dehors et surprennent ceux
 « qui les contemplant ! Fruits qu'ils reconnaissent et qu'ils contem-
 « plent eux-mêmes, car un savant même incrédule (s'il n'est point en
 « outre un homme corrompu) admet la beauté du dévouement sans
 « bornes, de la pureté sans taches, de la charité sans limites. Mais ce
 « sont là, dans le fait, des choses rares ; il le sait mieux que d'autres.
 « Il sait bien que l'égoïsme, la sensualité et l'orgueil sont des tendances
 « naturelles, et qui caractérisent cette plante qu'il a sous les yeux et
 « qu'il nomme l'humanité, que c'est une sorte de phénomène que de l'en
 « trouver exempte. Mais si ce phénomène se produit cependant ? s'il
 « se répète ? s'il se répète au moyen des mêmes lois ? Ces lois n'ont-
 « elles rien d'intéressant à étudier ? Cette humanité n'est-ce point eux-
 « mêmes ? N'en font-ils point partie ? Et n'est-ce pas inouï de consumer
 « son temps et ses forces à se rendre compte avec exactitude de ce qui
 « se produit dans le monde extérieur, et d'ignorer complètement ce
 « qui se passe dans ce monde intérieur qui les touche si directement,
 « où, s'ils voulaient plonger dans le but de connaître d'autres âmes,
 « ils seraient conduits à faire de si merveilleuses découvertes dans la
 « leur ? Un grand écrivain a dit « *qu'il fallait prêter l'oreille au son*
 « *que rendent les âmes saintes, avec plus de respect qu'à la voix du*
 « *génie* ». Combien est-il encore plus vrai de dire qu'il faudrait s'ap-

Je sais bien la difficulté qu'on peut élever, l'objection qu'on peut faire et qu'on fait. On dit que si la méthode d'observation appliquée aux choses chrétiennes est souvent de nature à acheminer une âme vers la foi, très-souvent aussi elle a pour résultat de la jeter dans une perplexité douloureuse. Le spectacle est si mélangé ! Tant d'ombres y voilent la lumière ! tant de laideurs y côtoient la beauté ! L'église catholique a de sombres pages dans le passé, elle n'est point exempte aujourd'hui même d'insuffisances et de taches ! Les vertus les plus admirables, ces vertus domestiques ou religieuses dont la vue repose et séduit, s'associent avec de si bizarres défauts ! Bref, l'admiration qui s'était tout d'abord imposée se refroidit si habituellement sous la surprise et les désenchanteurs qui la suivent ! Parmi ces impressions contradictoires, l'esprit se fatigue et renonce à chercher davantage.

Mince difficulté vraiment, faible excuse que celle-là ! L'observation des personnes et des choses chrétiennes ne peut pas n'offrir qu'un tableau de perfection achevée. Il est inévitable que dans une société d'hommes l'infirmité humaine apparaisse. Mais qu'on y veuille prendre garde. Pour être surabondamment expliquée, l'infirmité humaine n'a besoin que d'elle seule, et sa présence, quelque désolante qu'elle soit, n'infirmes en rien le genre de preuves que nous proposons et que nous recommandons ici. Il s'agit de savoir si, malgré les faiblesses, fautes et lacunes qu'on signale dans l'ensemble de l'œuvre et de la société chrétiennes, tel fait en particulier, privé ou public, domestique ou social, ne révèle pas quelque chose de supérieur aux énergies pure-

« procher avec plus de respect, d'attention et de curiosité des mystères que renferme le monde de la grâce que de tous ceux que contient le monde de la nature. »

(Natalie Narischkin, chap. III. page 50. Paris, Didier et C^{ie}, 1877.)

ment naturelles, ne trahit pas l'influence et l'intervention divines. Tout est là.

Ce jeune homme que vous connaissez, votre fils, votre frère, votre ami, brillant élève de l'école polytechnique renonce tout d'un coup aux plus belles promesses de l'avenir ouvert à ses légitimes ambitions. Il entre à Saint-Sulpice ;

Cette jeune fille que vous avez rencontrée dans les dernières soirées du plus grand monde, dont vous avez dit avec tous les autres qu'elle en faisait l'ornement, est aujourd'hui petite sœur des pauvres ;

Ce malade brisé dans son corps et dans son âme, sur sa rude couchette d'hôpital où il sent bien qu'il va mourir, n'a pas une plainte contre la Providence ; il consomme doucement son sacrifice, les lèvres collées au crucifix ;

Cet illustre savant des universités de Cambridge ou d'Oxford, partisan des xxxix articles, adversaire déclaré du papisme, sous prétexte que l'Église catholique aujourd'hui ne ressemblait plus à l'Église primitive, après de laborieuses recherches et de longues veilles qui ont fait tomber l'objection d'autant plus ardente qu'elle était plus sincère, est à l'heure présente une des gloires du catholicisme ;

Ce nouvel enfant prodigue qui jetait toutes les forces de sa vie : intelligence, cœur, santé, fortune, aux grossiers appâts de la débauche, « *dissipavit omnem substantiam,* » tout d'un coup est rentré en lui-même. Sous la bure du trappiste ou du chartreux, à côté d'anges que le plus léger souffle des vices n'effleura jamais, il expie son passé chargé de hontes et se fait une autre innocence avec son repentir.

Voilà des événements de tous les jours devenus ordinaires, à force de se répéter. Il en est des milliers d'autres semblables.

Dira-t-on pour en amoindrir la signification et la valeur,

qu'une foule de jeunes gens chrétiens et catholiques vivent mal, que bon nombre de jeunes filles sont légères et frivoles, que dans les hôpitaux le bruit des blasphèmes étouffe le murmure des prières résignées, que tous les Anglicans ne rentrent pas au giron de l'Église romaine, que tous les pécheurs ne se font pas moines?

Soit ! et qu'importe ? Il n'en reste pas moins un ensemble de faits très-extraordinaires, très-admirables, ceux que nous venons de rappeler. Ils sont là, ils subsistent. Il faut les expliquer. Et pour les expliquer, il faut commencer par consentir à les regarder de près, à les étudier loyalement : « *veni et vide.* »

Comment en douter ? Si chacun de ceux qui hésitent à croire et qui nient entreprenait avec sincérité et courage cette étude des faits chrétiens placés à proximité de leurs observations ; si le « *veni et vide* » de l'Évangile enfin, pris au sérieux par tous, se pratiquait dans une ample mesure, Notre-Seigneur Jésus-Christ serait incomparablement plus connu. En tous sens, par toutes les routes, quels qu'eussent été les points de départ, on s'acheminerait vers lui, vers sa lumière et sa beauté. Il y aurait plus d'Andrés, de Philippes, de Nathanaels, de Zachées. La foi grandirait sur la terre !

*
*
*

Puisque les préférences des hommes d'aujourd'hui sont acquises à la méthode expérimentale, ne négligeons pas, en nous plaçant sur le terrain même où l'on nous appelle, de recommander chaudement l'esprit et la pratique de *l'observation*, en matière religieuse.

Nos contemporains non croyants se peuvent diviser et classer en plusieurs groupes que voici :

Il y a ceux qui de parti pris ferment les yeux à tout ce qui est chrétien dans le passé et le présent, pour lesquels

une institution, un souvenir, un nom sont mauvais dès qu'ils touchent au catholicisme.

Ceux que leur existence habituellement distraite par les affaires ou les plaisirs empêche de se recueillir et de voir.

Ceux qui voient, apprécient, admirent, mais se laissent ensuite désemparer au moindre choc des objections signalées tout à l'heure.

Ceux qui ne veulent ou ne savent pas, une observation une fois entreprise, pousser à bout leur utile labeur, ne déduisent pas les conséquences, ne fixent pas de solution.

Il convient de leur répéter à tous la parole de Jean-Baptiste : « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* » Le Messie est au milieu de vous ; il se manifeste à d'indubitables signes. Vous pourriez le connaître, vous acheminer du moins à le connaître. Vous ne le faites pas.

A des degrés divers vous êtes coupables !

Et dans la proportion de vos torts, proportion dont le secret appartient à Dieu seul, il faut vous plaindre !

CHAPITRE DIXIÈME

Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication (suite).
Religion naturelle et Religion révélée.

« Qui credit in Filium habet vitam
« æternam. Qui autem incredulus
« est Filio, non videbit vitam.
(S. Joann., III, 56.)

« Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui refuse de croire ne l'a pas. » C'est le mot par lequel le précurseur achève de réprimander ses disciples, le jour où ceux-ci étonnés, froissés peut-être de voir l'empressement dont Jésus était l'objet, se permirent d'exprimer tout haut leur mécontentement : « *omnes veniunt ad eum.* » Nous aurons l'occasion de revenir sur le magnifique langage de Jean-Baptiste en cette circonstance mémorable. Nous y chercherons et nous y trouverons sans peine la preuve de son tendre attachement pour le Sauveur.

Pour le moment, nous nous bornons à la parole que nous venons de citer. Elle fut probablement une des dernières tombées des lèvres du précurseur avant son incarcération. Son ministère public dura si peu ! Il est donc permis d'en faire non-seulement la conclusion de la juste remontrance que s'étaient attirée ses disciples, mais encore la conclusion solennelle de tout son enseignement sur le Messie.

C'est comme s'il eût dit : Le Messie étant Dieu, Sauveur, Juge, le Messie étant venu d'en haut : « *desursum venit*, » le Messie ayant apporté à la terre le témoignage certain de ce qu'il a vu et entendu dans le ciel : « *quod vidit et audivit, hoc testatur*, » il faut de toute nécessité croire en lui. Celui qui croit en lui fermement a la vie éternelle, s'établit dans les conditions voulues pour y atteindre à travers les ombres et les faiblesses d'ici-bas ; au contraire, celui qui ne croit pas en lui, qui le repousse, qui lui résiste, se dérobe à la vie, à ce qui est la plénitude et la consommation de la destinée humaine. Quelle que soit son intelligence, quelles que soient ses œuvres, il demeure en deçà du magnifique dessein providentiel à l'égard des créatures. Il rejette les avances de Dieu, le don de Dieu par excellence, « *donum Dei*. » C'est un tort immense aujourd'hui ; ce peut être un malheur irréparable demain.

Plus nous méditons cette affirmation finale de saint Jean-Baptiste, plus nous nous persuadons qu'il s'y cache une nouvelle et précieuse indication que nous ferons bien de saisir, nous apôtres et prédicateurs de ce temps. Elle nous paraît viser la religion naturelle et ceux qui pensent s'y pouvoir retrancher à l'abri de toute inquiétude comme de tout reproche.

La religion naturelle ! on en était partisan à la fin du siècle dernier avec Jean-Jacques Rousseau et l'Émile. On l'est maintenant au nom de théories nouvelles et d'autres prétextes, qu'il ne faut point ignorer. La propagation et infiltration journalière des plus audacieuses erreurs jusqu'aux derniers rangs de la société contemporaine n'a pas eu seulement pour désastreux résultat d'entraîner une foule d'âmes vers les négations radicales. A force de se produire, ces erreurs ont de plus créé pour les esprits résolus à s'en défendre, mais sans aller au delà, une sorte d'assu-

rance déplorable et de funeste tranquillité. Il semble que se soustraire à la contagion tienne lieu de tout. Que de consciences de ce temps en sont là ! Que d'hommes prétendent avoir trouvé la vraie solution des choses, donné une preuve irrécusable de sagesse en prenant leur place entre ce qu'ils appelleraient volontiers les extrêmes, entre les scandaleuses doctrines de certaines nouvelles écoles et le dogmatisme séculaire de l'Église ! — Ni athées, ni chrétiens, disent-ils. — Cette attitude a un nom. Elle s'appelle la religion naturelle. Le livre de M. Jules Simon en est parmi nous l'apologie la plus complète et la plus répandue.

Qu'elle se présente dans les pages habituellement brillantes et quelquefois émues du disciple de M. Cousin, ou bien sur la bouche de ceux que nous fait rencontrer chaque jour le commerce de la vie, la *thèse* de la religion naturelle pèche par la base. On demeure frappé de la faiblesse de l'argument général auquel elle s'appuie. A quoi se résume-t-il ? à ceci : La religion naturelle est bonne. On ne le nie point. Qu'il existe une religion naturelle, l'Église l'affirme comme la philosophie et la science. Que cette religion naturelle soit déjà d'une très-grande élévation et dignité, la chose est certaine. Toutefois la question ainsi posée est mal posée. Il ne s'agit pas de savoir s'il y a une religion naturelle mais s'il n'y en a pas de révélée ; si elle est bonne, mais s'il n'en est pas de meilleure. Contrairement à la sentence populaire : « le mieux est l'ennemi du bien, » en fait de religion nous sommes tenus à l'optimisme quand nous pouvons y arriver.

Nous ne saurions trop avec nos contemporains, hommes des Académies, hommes de comptoir et d'usine, ouvriers des villes, insister sur ce point capital, établir cette nécessaire distinction. L'ignorance est presque universelle ; l'habitude et le parti pris de demeurer étranger à la Révélation

désolent. La parole évangélique pourtant subsiste : « *Qui credit in Filium habet vitam qui incredulus est Filio non videbit vitam.* » Le Fils c'est par excellence le Révélateur. Aujourd'hui comme hier quiconque est en mesure de l'entendre doit l'entendre, sous peine de se dépouiller de la vie. Ne nous laissons pas de le répéter. Ne négligeons rien pour être clairs.

Voici le mode d'argumentation qu'il nous paraîtrait bon d'employer de préférence, la méthode et la tactique tout spécialement adaptées à l'attitude prise par les adversaires, dont on pourrait user avec plus de fruit :

Bien élucider d'abord le point de départ. Qui dit *religion*, ainsi que le porte l'étymologie même du mot, dit un ensemble de rapports établis et maintenus entre Dieu et l'homme, pour ce dernier des croyances, des devoirs attachés aux croyances, enfin des ressources, énergies et forces intérieures qui le rendent capable de pratiquer les devoirs. Tout est là. Par conséquent, dire religion naturelle c'est dire : croyances naturelles, devoirs naturels, forces naturelles, en d'autres termes, choses qui sont en nous de par notre constitution native et notre propre nature, que nous trouvons incessamment en nous, que nous ne recevons nullement d'ailleurs. C'est ici qu'il faut essayer de faire toucher au doigt le vice du système. Il se peut noter et caractériser d'un mot : l'insuffisance.

I

Insuffisance des croyances naturelles. — Dieu personnel, Dieu Créateur et Providence, l'âme libre et responsable, capable de mérite ou de démérite, l'âme immortelle, la vie future, une certaine vie future, tel est au grand complet le *Credo* de la religion naturelle. Voilà déjà une somme

considérable de vérité¹. Ceux qui professent ces croyances se tiennent sur l'échelle ascendante du vrai, fort au-dessus d'une foule d'autres qui hésitent à y souscrire ou qui les nient. Ce serait leur faire injure que de les comparer aux matérialistes, je suppose, qui, pour se soustraire au mystère de la création, se courbent sous le mystère autrement lourd, autrement sombre de l'atome éternel façonnant en d'innombrables essais d'où l'intelligence est absente, la splendeur enchantée des mondes; ou bien à ceux pour qui l'âme n'est qu'une fonction cérébrale analogue aux fonctions de l'estomac et du foie; ou bien à ceux qui, voulant chanter le cantique de nos destinées d'outre-tombe, nous promettent gravement que nous deviendrons quelque jour rayons d'étoile, gouttes de rosée et fleurs. Oui, c'est à des distances immenses de semblables inepties que s'élèvent et que se maintiennent les partisans convaincus de la religion naturelle.

Mais qu'ils veuillent bien écouter le raisonnement qui suit.

Depuis vingt siècles, une famille innombrable d'esprits et de cœurs, dont les exigences ne sont pas moins grandes que

1. L'Église catholique, il ne faut pas l'oublier, a toujours revendiqué pour la raison humaine l'honneur de pouvoir s'élever d'elle seule à ces premières hauteurs du vrai. Elle l'a fait notamment trois fois en ce siècle et de la plus solennelle manière. Elle a condamné Lamennais parce qu'il niait la certitude intime et personnelle, au profit du consentement universel. Elle a condamné Bautain, parce qu'il commettait la même erreur et la même injustice au profit exclusif de la Foi. Et le dernier Concile, le Concile œcuménique du Vatican, précisant les définitions antérieurement portées sur ce point important, a dit : « *Sancta Mater Ecclesia tenet et docet Deum verum omnium principium et finem naturali humanæ rationis lumine e rebus creatis certo cognosci posse.*

« *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* (Rome I, 20.)

(Constit. dogm. de fide cathol., caput II, de Revelatione.)

celles qu'ils peuvent eux-mêmes ressentir, affirme qu'il est donné à l'homme non-seulement de connaître l'existence de Dieu, mais sa vie intime et propre, parce qu'il nous l'a révélée; non-seulement son œuvre visible au regard, l'admirable création, mais une autre œuvre encore, une œuvre de choix, dont les beautés ici-bas voilées d'ombres nécessaires seront l'objet de nos admirations éternelles, l'Incarnation et toutes les surprenantes merveilles qui s'y rattachent; non-seulement la spiritualité de l'âme, mais la dignité faite aux âmes unies au médiateur de se revêtir incessamment de divin et d'infini.

Oui, des esprits tout aussi bien doués de perspicacité et de puissance que n'importe quels esprits humains, s'attachent inébranlablement à ces convictions.

Voilà donc à côté des croyances purement naturelles, des croyances supérieures, plus vastes, plus hautes, plus séduisantes encore. Elles ne détruisent en aucune façon les premières; elles s'y superposent. Celles-ci commencent où celles-là finissent.

Si l'on prétendait qu'elles n'ont aucun fondement, il y aurait lieu de commencer par les venger de ce reproche. Il faudrait avec tous les apologistes établir que métaphysiquement elles sont possibles, qu'historiquement on en peut étudier l'apparition dans le monde et le développement. Mais entre les partisans de la religion naturelle et nous, chrétiens, ce n'est point ainsi que le débat se présente. Leur unique retranchement est de dire que la religion naturelle leur suffit, que les croyances naturelles très-belles et très-nobles n'ont pas besoin d'être agrandies. A quoi nous devons invinciblement répondre: il y a là une équivoque fâcheuse, dangereuse. Encore une fois, il ne s'agit pas de savoir si, croyant ce qu'ils croient, ils font bien, mais s'ils font tout ce que Dieu veut et attend, a le droit de vou-

loir et d'attendre. Si Dieu a répandu la lumière, dans la proportion de cent ou de mille, il n'est pas permis de ne l'accepter que dans la proportion de dix ou de cinquante. Nous pouvons sans inconvénient nous dérober à la clarté du soleil quand elle nous éblouit, nous ne pouvons pas fuir, sous quelque prétexte que ce soit, un seul rayon de vérité. « *Sit splendor Domini Dei nostri super nos.* » Que la splendeur de notre Dieu soit avec nous et sur nous, c'est-à-dire, sachons, empressons-nous de savoir tout ce qu'il a daigné nous apprendre. Il le faut. Ce n'est point là une simple convenance. C'est un droit manifeste d'un côté, et de l'autre un impérieux devoir. Et puisque toute révélation ultrarationnelle se résume au Christ, il faut croire au Christ. « *Qui credit in Filium habet vitam æternam; qui incredulus est Filio non videbit vitam.* »

II

Insuffisance des devoirs naturels. — Même raisonnement pour les devoirs naturels mis en regard des devoirs chrétiens.

Les devoirs suivent les croyances. C'est pour cela que le mot, naguère encore si retentissant, de « morale indépendante » est inexact, philosophiquement parlant un mot mal fait. Les croyances naturelles indiquées tout à l'heure comportent un certain nombre de devoirs fort appréciables assurément, dont il serait à souhaiter que l'observation fût partout respectée, mais de devoirs insuffisants s'il existe un autre ordre de croyances auxquelles se rattachent d'autres obligations.

Vous qui vous soumettez vaillamment au code du devoir naturel, vous vous placez déjà très-haut dans l'honnêteté et dans le bien. Ce sont derechef des distances immenses

qui vous séparent des contempteurs de la loi morale, et Dieu sait s'ils sont multipliés sous le soleil. Toutefois, ce que vous faites répond-il à toute l'étendue des exigences divines? Le problème se pose en ces termes, avec cette rigueur et cette netteté. Il le faut examiner. Il y faut répondre.

Entrons dans le détail; précisons les choses par des exemples et par des faits.

L'adoration philosophique de Dieu, fille de la croyance naturelle en Dieu, est incontestablement excellente. Mais s'il existe pour l'homme un moyen de doubler, de centupler, de pousser à l'infini l'essor de sa frêle adoration privée, en l'unissant aux vastes contemplations du Christ, du Christ qui, dans son intelligence humaine, porte la vision soutenue du Verbe et de la Trinité!

Rien de beau comme la résignation philosophique quand elle est une soumission de bon aloi aux mystérieux vouloir de la Providence, point une parade stoïcienne, ou le dédain irrité de la vie. Mais s'il existe une acceptation de la douleur, à la fois plus éclairée dans son principe et plus féconde dans ses actes! Si nous pouvons donner à nos souffrances un prix supérieur en nous y accommodant volontiers comme pécheurs, en les enveloppant des mérites mêmes de la sainte victime du Calvaire, comme chrétiens!

Par élévation naturelle d'esprit, se montrer capable de détachement, ne pas tenir outre mesure aux fugitives séductions de la vie, voilà qui est bien. On y arrive malaisément; cependant on y arrive. La poésie contemporaine fait écho dans ses plus nobles accents aux doctrines platoniciennes.

« Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout passe,
 « Où, jusqu'au souvenir, tout s'use, tout s'efface,
 « Où tout est fugitif, périssable, incertain,
 « Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain. »

(LAMARTINE, Médit. poét.)

C'est l'éternelle mélancolie de l'âme humaine affamée de félicité durable et qui ne la trouve nulle part au milieu des courtes joies d'ici-bas. Mais, si pour nous élever, qui que nous soyons, au-dessus du temps présent et des désenchantements nés de sa cruelle insuffisance, il existe un sûr espoir ! Si par delà les années et les jours rapides de nos existences à moitié parcourues, l'aube de la vie éternelle déjà se lève à nos regards, soutient nos pas, anime nos courages ! Si la grande parole de Jésus-Christ : « O père, je veux qu'ils viennent là où je suis moi-même, » ouvre au plus humble fils de l'Évangile un horizon de lumière et de foi !

Philanthropie, dit-on ! naturelle commisération du cœur humain, pour la souffrance humaine, mouvement spontané qui nous fait nous pencher sur nos semblables au nom des communes lois de la vie, au nom des mêmes berceaux et des mêmes tombes ! J'accepte l'idée et le mot ; je leur prête un instant la plus entière efficacité. Mais, si tout à côté de cette inspiration louable et des devoirs qui en découlent, il se rencontre une inspiration meilleure encore, plus éclairée et plus féconde, la charité ! la charité, l'amour du prochain né de la surnaturelle estime des destinées de son âme, du souvenir et des exemples de Jésus-Christ ! la charité, qui doit faire jaillir du cœur chrétien non-seulement la bienveillance et la commisération, et de ses mains faire tomber un peu d'or, mais le pousser au don généreux de lui-même ! la charité, mère de ces milliers de vocations héroïques qu'il faut être aveugle pour ne pas voir et prodigieusement dénaturé pour ne pas admirer.

Ainsi partout voyons-nous correspondre au devoir purement naturel des obligations plus élevées, venues des lèvres et du cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et composant l'enseignement le plus pratique et le plus élémentaire de l'Évangile.

Qu'allez-vous dire, vous, partisans de la religion naturelle ?

que votre morale est bonne, que vos vies sont honnêtes, qu'elles échappent au vulgaire entraînement et abaissement des vies communes ! Soit. Cela prouve-t-il que vous obéissiez suffisamment à Dieu, à supposer que Dieu exige et commande davantage ? Évidemment non.

Prétendez-vous qu'il soit loisible à une créature de poser ses préférences en face des préférences connues de Dieu, de traiter en quelque sorte d'égal à égal avec Lui, de méconnaître le grand et fondamental précepte de sa dépendance envers Lui ? Non encore. Croyez-vous enfin qu'il n'y ait aucun inconvénient ni péril à se tenir volontairement ainsi en dehors de ce qui peut être l'ordre divinement établi ? Toujours non.

C'est pourquoi vous ferez bien de réfléchir une fois de plus sur le mot considérable du Précurseur :

« Celui qui refuse de croire au Fils ne s'achemine pas vers la vie, marche au rebours de la vie. » *Qui incredulus est Filio, non habebit vitam.* »

III

Insuffisance des ressources naturelles. — Poursuivons cette étude des insuffisances de la religion naturelle. Les croyances engendrent les devoirs ; les devoirs une fois connus, il reste à les remplir. C'est là le plus important ; c'est aussi le plus difficile : « *Hic opus, hic labor.* » Il est besoin pour y réussir d'énergies intérieures très-constantes, très-soutenues.

Parmi les ressources que vantent et préconisent nos contemporains, il en est deux surtout dont ils attendent des merveilles.

La première est ce qu'ils appellent pompeusement le *respect de soi*, en langage plus simple et plus beau, *l'honneur*.

A Dieu ne plaise que nous rabaissions de parti-pris ce magnifique sentiment, cette force exquise de la conscience

humaine, que pour relever le christianisme nous nous montrions injustes et ingrats à l'égard des vertus naturelles. Mais encore faut-il s'entendre et ne pas subir plus que de raison le prestige des mots.

Le respect de soi ! l'honneur ! avouons d'abord que rien n'est moins précis que cette expression séduisante. Où commence le respect de soi rigoureux ? Entre quelles limites exactes se renferme l'honneur ? Sur tous les points de la vie pratique, et particulièrement sur certains points délicats, deux hommes se font-ils de l'honneur, de ses exigences, de l'obligation de les respecter, une idée absolument semblable ? La part subjective des appréciations n'est-elle point forcément très-grande en pareil cas ? Comment, en outre, ne pas remarquer que, fût-il invariablement le même pour tous, l'honneur reste une inspiration du devoir, une indication de ce qu'il faut éviter ou faire, mais par lui-même et de lui seul ne crée pas dans l'âme l'énergie des résistances ou des actes. Ma conscience éclairée par le sentiment de l'honneur aura beau me dicter ses arrêts, si ma passion au même instant se dresse à l'encontre, je risque fort de ne les point suivre et d'être vaincu. L'honneur montre le but ; c'est quelque chose. Il ne donne pas la force. C'est de force surtout que nous avons besoin.

La seconde ressource dont on nous parle avec éloges est le *respect d'autrui*. L'appellerons-nous ici du nom presque barbare qu'on a cru devoir lui donner « l'Altruisme » ? C'est une nuance de la philanthropie, une nuance assez marquée. La philanthropie a pour principal élément un sentiment de compassion éveillé par le spectacle de la souffrance humaine. L'Altruisme fait peu de cas des émotions sensibles, il leur reproche d'être trop mobiles, il vise à quelque chose de plus soutenu et de plus régulier. Il entend être la froide mais inflexible notion des droits créés à chacun de nos semblables par sa dignité personnelle.

Même embarras et mêmes questions que tout à l'heure, Qui tracera les vraies frontières du respect d'autrui? surtout qui rendra ses partisans capables d'en suivre toujours les inspirations? *Altruisme*, dites-vous, propension naturelle à respecter le prochain et ses droits. *Égoïsme*, suis-je autorisé à répondre, propension plus naturelle encore à céder aux réclamations de l'amour-propre, de l'intérêt propre, du caprice propre sans nul souci efficace des revendications du prochain. L'un des deux mots est plus ancien que l'autre dans la langue, malheureusement aussi par l'incessante expérience de ce qu'il veut dire, plus intelligible à tous.

Telle est la double ressource dont il suffirait de s'armer, au dire de quelques-uns aujourd'hui, pour être à la hauteur de n'importe quel devoir.

Hélas ! dans le vrai qu'il y a là peu de secours ! Qu'il y en a peu dans les ressources naturelles quelles qu'elles soient, même groupées et ramassées en faisceau ! Quand la théologie catholique enseigne qu'avec les seules forces qui sont en nous, nous ne pouvons pas *toujours* être fidèles à *toutes* les injonctions de la loi naturelle, elle ne fait qu'énoncer une vérité d'expérience absolument indubitable. Que sera-ce donc si l'Évangile a surajouté quelque chose aux prescriptions du code naturel, poussé plus loin les délicatesses et les exigences du devoir, imposé par exemple de porter la croix incessamment, commandé l'amour même de l'ennemi, défendu même le regard furtif, même le plus rapide désir où passerait l'ombre du mal ? Évidemment ni respect de soi, ni respect d'autrui, ni quoi que ce soit d'humain n'a chance de suffire. Entre le but à atteindre et les moyens offerts, il n'y a pas proportion.

Existe-t-il des moyens supérieurs plus efficaces, plus propres à produire cette grande beauté du plein devoir pleinement rempli ?

Oui, d'après l'enseignement chrétien et catholique.

Ces moyens, ce sont la prière et les sacrements, et parmi tous les sacrements l'Eucharistie, c'est-à-dire la directe et immanente assistance du Christ en nous, au plus intime de notre être, l'état magnifique dans lequel nous nous trouvons d'agir de concert avec Lui, Lui de concert avec nous ; la réalisation splendide de cette parole tombée de ses lèvres et que jamais bouche d'homme n'eût osé prononcer :

« Quand vous serez accablés, chargés, abattus; insuffisants au rude labeur de la vertu quotidienne, venez, je vous referai. *Venite... ego reficiam vos.* »

Une seule chose peut raisonnablement dispenser un homme sérieux, ami du devoir, d'user de ces admirables secours : c'est de ne pas y croire.

Une seule chose peut l'autoriser à ne pas y croire : c'est de tenir pour certain et démontré après examen loyal, que ce sont là pures illusions ou mensonges.

Répétons-le, les partisans de la Religion naturelle ne vont pas à ces extrémités. Ils restent où ils sont par le motif qu'il ne leur manque rien. Ils s'exposent de la sorte à ce qu'on les pousse et presse davantage.

Il leur faut dire en résumé : Votre attitude n'est pas tenable. Prouvez péremptoirement que le christianisme est faux, ou ne refusez pas de parti pris d'en accepter les dogmes, les lois et les secours, sous le prétexte que ce que vous avez suffit.

A tout le moins il peut se faire que vous ayez tort, et que le mot terrible du précurseur à ceux qui ne croient pas au Fils, « *Qui incredulus est Filio,* » vous menace.

« *Ira Dei manet super eum,* » ils devront s'attendre à la colère de Dieu !

CHAPITRE ONZIÈME

Ministère public de Jean-Baptiste. La prédication (suite).
Qualités d'ensemble.

Ille erat lucerna¹ ardens et lucens.
(S. Joann., v. 55.)

I

D'après le contexte évangélique, ce magnifique éloge semble surtout viser la prédication du fils de Zacharie.

1. Saint Augustin revient fréquemment sur l'apparente opposition de cet éloge fait de saint Jean-Baptiste par Notre-Seigneur avec ce que dit de lui saint Jean à la première page de son Evangile : *non erat ille lux*. Il explique la différence qu'il faut mettre entre la lumière communiquée et la lumière immanente. Voici deux ou trois de ces explications entre vingt autres.

« Istæ similitudines datæ sunt ut quantum possumus, intelligamus
« vel si nondum possumus, sine ulla dubitatione credamus, animam
« rationalem non esse naturam Dei : illa quippe incommutabilis est :
« sed eam posse participando illuminari. Lucernæ accendi indigent et
« exstingui possunt. Ideo quod dicitur de Joanne « *Non erat ille lumen* »
« ad illud respicit lumen quod non participando illuminatur, sed ejus
« participatione illuminantur, quæ ab eo illuminantur. »

Epist., classis III, Epis. CXL, 7.

« Ipse ergo (Christus) illuminabat a quo se demonstrari volebat.
« Intelligat charitas vestra ; veniebat enim ad mentes infirmas, ad

« Vous avez envoyé vers Jean, dit Notre-Seigneur aux Juifs, et il a rendu témoignage à la vérité ¹. »

Allusion plus que probable à la fameuse consultation du Sanhédrin dont nous n'avons rien dit encore parce que nous ne nous astreignons pas rigoureusement à l'ordre chronologique des faits, notre but n'étant pas d'écrire une histoire.

C'est immédiatement après avoir évoqué ce souvenir que le Sauveur ajoute : « Cet homme-là était une lampe ardente et luisante, » comme pour caractériser à la fois la netteté lumineuse de la parole de Jean-Baptiste et les sources cachées d'où elle jaillissait.

Si l'on pense qu'entendre les choses de cette façon soit restreindre le sens et la portée de la louange décernée par le Messie au précurseur, nous ne ferons aucune difficulté d'admettre une autre interprétation. Nous n'en aurons pas moins le droit de voir dans cette gracieuse image de la « lampe ardente et brillante » une indication fort exacte de ce que fut la prédication de Jean-Baptiste et de ce que doit être toute solide prédication.

« corda saucia, ad aciem animæ lippientis. Ad hoc venerat. Et unde
 « posset anima videre quod perfecte est? Quomodo plerumque fit ut in
 « aliquo corpore radiato cognoscatur ortus esse sol quem oculis videre
 « non possumus. Quia et qui saucios habent oculos idonei sunt videre
 « parietem illuminatum et illustratum a sole, vel montem, vel arborem
 « aut aliquid hujus modi idonei sunt videre; et in alio illustrato
 « demonstratur illis ortus ille, cui videndo adhuc minus idoneam
 « aciem gerunt. Sic ergo illi omnes in quos Christus venerat, minus
 « idonei erant eum videre: radiavit Joannem; et per illum confitentem
 « seradiatum ac se illuminatum esse non autem qui radiaret et illumi-
 « naret, cognitus est ille qui illuminat, cognitus est ille qui illustrat,
 « cognitus est qui implet.

S. Aug. Episc. in Joannis Evang. Tractatus II, 7.

« Infirmi oculi diem expavescunt, lucernam ferunt. Ideo præmisit
 « lucernam dies venturus. »

S. Aug. Ep. sermo cccxiii, in natali Joann Bapt.

1. S. Joann. V, 35.

Maldonat, que nous suivons volontiers dans notre étude, hésite à trouver entre ces deux mots « *ardens et lucens*¹ » une différence appréciable. Presque toujours il se méfie de ce qui est ingénieux; c'est pour cela que nous nous attachons de préférence à ses commentaires. « Les auteurs, « dit-il, distinguent avec quelque subtilité ces deux expressions; je ne sais trop s'il faut tenir grand compte des « distinctions qu'ils établissent. Pour ma part si je voulais « signaler une différence, j'adopterais l'avis de saint Grégoire et de Rupert, dont les interprétations, à supposer « qu'elles ne soient pas absolument littérales, ont un sens « moral très-élevé et très-pratique. « Brûlant, » dit saint Grégoire, c'était le désir intérieur, tout divin, tout céleste. « Brillant, » c'était la parole. L'élévation habituelle de la « pensée et de la vie sont les meilleures sources de la prédication... Et Rupert : « Il brûlait intérieurement de la « passion de manifester la vérité, il la faisait resplendir au « dehors par sa parole et par ses œuvres. »

Cœleste desiderium... intrinsecus [testificandæ veritatis amor, belles explications à notre gré du mot du Sauveur :

1. « *Lucerna ardens et lucens* » quod quidem subtiliter distinguunt nescio an aliquod faciunt operæ pretium. Si quid discriminis velim ponere, Gregorium (Hom. in Ezech., II) et Rupertum sequi malim, quia « si minus fortasse proprie, moraliter et utiliter interpretantur. « *Ardens* » inquit Gregorius per cœleste desiderium, « *Lucens* » per « verbum. *Ut ergo servetur veritas prædicandi, teneatur necesse est « altitudo vivendi.* Vel, ut Rupertus ait : *Ardens* intrinsecus testificandæ, « veritatis amore, *lucens* extrinsecus, verbo et opere.

(MALDONAT, in *Evangelia.*)

Le beau mot de saint Bernard sur ce même texte est connu de tous : « Ille erat « *lucerna ardens et lucens* ». Non ait : *lucens* et *ardens* quia Joannis ex fervore splendor, non fervor prodiit ex splendore. Sunt enim qui non colucent quia fervent, sed magis fervent ut luceant. At isti plane non fervent charitatis spiritu, sed studio vanitatis. Est tantum lucere vanum, tantum ardere parum, ardere et ucere perfectum.

ardens, très-légitimes, très-justes, point du tout subtiles. La parole de Jean-Baptiste était pleine de clartés, parce qu'elle montait et s'échappait d'un foyer. Il y avait dans ce cœur de prophète, de prêcheur, d'apôtre, un courant et un faisceau de flammes.

Voilà le modèle! Pour parler bien du Messie, pour rendre pleinement témoignage à la vérité, il faut avant tout porter en soi la flamme sainte. Essayons d'analyser les éléments dont elle se compose.

*
* * *

« *Ardens*, » c'est le désir pressant et impérieux de communiquer à d'autres la vérité qu'on possède. « *Testificandæ veritatis amor.* » Ce désir suppose quelque chose d'antérieur : l'estime, l'admiration, j'allais dire l'enthousiasme des doctrines qu'on veut répandre. Voyez le savant ! Quelque science qu'il cultive, en quelque ordre de recherches qu'il s'exerce, orientaliste ou géologue, astronome ou chimiste, moraliste ou physicien, le savant est l'homme qui, une fois en possession de la vérité ou de ce qu'il prend pour la vérité, en porte en lui-même la contemplation soutenue. Pas de distractions qui l'entravent. Il subit comme d'autres les exigences dissipantes de la vie, il ne s'y laisse jamais prendre pleinement ni captiver. Il se crée un silence au milieu du bruit, un recueillement parmi les agitations quotidiennes, il échappe incessamment aux tyrannies multipliées qui le pressent pour se retrouver seul à seul en face de son idée, la considérer en tous ses aspects, lui découvrir des charmes nouveaux et de nouvelles splendeurs. Il y vit comme dans une patrie de choix ; il en vit comme de l'air respirable et de la chaleur. Bientôt il aspire ardemment à faire connaître ce qu'il voit et ce qu'il sait. Le désir s'attise lui-même, grandit, le voilà

devenu besoin, puis vraie passion, « *intrinsecus testificandæ veritatis amor.* » Il lui faut parler, écrire, manifester, de quelque manière que ce soit d'ailleurs, les grandes choses dont il a le secret.

On se demande pourquoi semblable phénomène ne se produirait pas chez le prêtre.

Je suis prêtre ! je crois de toutes les énergies de mon âme qu'en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, je touche au plus haut sommet de la vérité, à la vérité totale, à la splendide synthèse de la vérité universelle. « *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* ¹, » en Lui sont cachés les trésors de toute sagesse et de toute science. L'essence de la vie divine, par Lui, je la connais, j'en sais le nom ! L'œuvre divine par excellence, celle auprès de laquelle pâlit la création entière, je la connais ! Je pénètre l'énigme de la destinée humaine, de ses joies si rares ici-bas et de ses vastes douleurs. Existences privées et vies sociales, alpha et oméga, temps et éternité, idéal et réel, par le Christ je sais tout, je ramène tout à quelques affirmations très-simples, lesquelles se résument à ce seul nom sublime : « *Jesum Christum, et hunc crucifixum.* »

Je crois, dis-je, à ces magnificences ; la moindre hésitation de ma part consentie, acceptée volontairement, serait criminelle.

Le bruit retentissant des pas de la science à mes côtés, sur ma route, l'éclat de ses découvertes prodigieuses, me font éprouver souvent je ne sais quel malaise intime voisin de l'humiliation. Moi aussi je voudrais savoir !... plonger mes yeux avides dans les profondeurs et parmi les espaces, descendre et remonter l'immense échelle de l'Être, peser

1. Coloss., II, 5.

l'atome et peser l'astre ; il me plairait d'assister au spectacle grandiose de la formation du globe qui me porte, du soleil qui m'éclaire, des soleils qui s'éteignent ou s'allument dans l'infini sidéral ; j'aimerais de connaître l'histoire des peuples et des civilisations disparus, découvrir sous les sables ou sous les ruines, sur les marbres, les papyrus ou les stèles, les vestiges de leur langue, l'écho de leurs pensées. Je me surprends à jalouser les vastes esprits à qui sont ouverts tous ces champs du savoir, et parfois ma jalousie va jusqu'à me faire souffrir, beaucoup souffrir.

Puis, une secousse mystérieuse m'ébranle l'âme, un rayon l'éclaire, une voix y parle : « J'ai la foi ! je suis prêtre ! je sais l'absolu ! O science contemporaine dont le superbe essor atteint partout, ce n'est pas moi qui te dédaignerai jamais ! Dans la mesure de mes forces, je m'initierai à tes conquêtes sublimes, mais je ne veux plus gémir outre mesure de mon impuissance à te suivre, ni m'en trop humilier, ni me désespérer. Que tu te penches sur les molécules dont les groupements harmonieux feront la cellule primitive ou que tu t'élances à toutes les poussières d'astres qui tachent le ciel, que tu racontes l'histoire des flores ensevelies ou des nations éteintes, ton domaine est borné, tu ne sors pas des étroites limites du contingent. Ce que tu vois n'est pas ce que Dieu contemple. Et moi, je vole à l'absolu ! j'habite les cimes de l'immuable et de l'éternel ! dès ici-bas je m'établis dans ce qui est la science même de Dieu. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu. Et le Verbe était Dieu. Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. « *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* ¹. »

1. Joann., 1, 19.

« La vie éternelle, » c'est de vous connaître vous seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, le Christ Jésus. « *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* ¹. »

Une large, une puissante et constante admiration, premier élément de l'ardeur intime qui prépare les enseignements féconds².

*
* * *

Nous venons de le dire, l'admiration vivement ressentie veut se faire partager. Supposez qu'un prêtre s'éprenne intimement des vérités auxquelles il croit, qu'il entre en une sorte de vision soutenue de leur magnificence, sans parler ici d'aucun autre motif de zèle, ce prêtre, comme ce savant de tout à l'heure, sera nécessairement pressé du noble besoin de proclamer à son tour ce qu'il sait et ce qu'il sent. Il suivra la grande loi de toutes les admirations sincères et profondes qui est l'expansion.

Là surgit l'obstacle. Communiquer la science est chose difficile pour le savant; communiquer la foi l'est incomparablement plus au croyant et au prêtre. Tant d'ombres pénibles à l'orgueil de la raison se pressent aux avenues du mystère chrétien, tant de conséquences gênantes pour la faiblesse humaine en découlent, que, naturellement parlant, lui qui le doit révéler à ses semblables se trouve par avance impuissant et déconcerté. O mes chères et saintes convictions de l'Évangile, rayons de la crèche et de la Croix,

1. S. Joann., XVII, 5.

2. Saint Augustin résume comme il le fait souvent en un mot précis et lumineux cette puissance de la méditation et de l'admiration quand il dit :

Inde pasco, unde pascor. Inde vobis appono unde et ego vivo.
(Serm. 359.)

On ne définira jamais mieux la prédication.

mystère du Christ, sagesse, beauté, justice, honneur, grâces de chacun des mots tombés de ses lèvres divines, moi prêtre, moi qui vous contemple et vous aime, je voudrais vous répandre à pleines mains à travers le monde, éblouir de vos clartés, subjuguier à vos attraits toutes les âmes ! et je ne puis ! « *Puer sum, nescio loqui.* »

J'en appelle aux vrais prêcheurs, aux apôtres, cette tristesse née du sentiment de l'impuissance n'est-elle pas de tous les jours et de toutes les heures ?

Elle serait fatale si rien ne la venait corriger. Tempérée et redressée par les vues de foi, elle devient au contraire excellente. Il faut la bénir. Il y faut voir un élément nouveau de la sainte flamme où s'alimentera la parole apostolique, « *Lucerna ardens.* »

Que se passe-t-il, en effet ? Plus le prêtre est pénétré du légitime sentiment de son insuffisance propre, plus il se souvient ou doit se souvenir qu'en lui confiant le sublime ministère de l'évangélisation du monde, Jésus-Christ n'a pas compté sur les ressources naturelles dont il dispose. Chaque soupir attristé qui lui échappe, provoque un retour de sa pensée et de son cœur vers cette bienfaisante assurance. « Ne dis pas que tu ne sais pas parler, répondait « Jehovah à Jérémie, que tu n'es qu'un enfant ; tu iras à « toutes les tâches que je te confierai. Ne crains rien, *Je suis avec toi, tecum ego sum*¹. « Je serai avec vous, je suis avec vous, jusqu'à la consommation des temps, » dit le Sauveur à ses disciples, au moment où il les envoie conquérir la terre, c'est-à-dire entreprendre une tâche humainement impossible. « *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*². »

Donc, sans qu'il y ait pour lui le moindre péril d'illu-

1. Jérém., 1, 7, 5.

2. S. Math., xviii, 20.

sion, le prêtre, plus heureux que le savant ou l'homme de génie, peut croire, ce n'est point assez, *doit* croire à l'efficacité de sa parole, attendu que sa parole est moins la sienne que celle même de Jésus-Christ¹.

Non, la parole sacerdotale dont une consécration spéciale a fait l'organe extérieur du Verbe éternel, ne saurait être vouée à l'impuissance. Elle est consacrée pour produire le divin, elle le produit. A l'autel, elle produit réellement et substantiellement le Seigneur Jésus, ailleurs, elle doit le produire moralement. Soit qu'il catéchise de jeunes enfants ou qu'il enseigne du haut de la chaire d'imposantes foules, soit qu'il exhorte au saint Tribunal ou qu'il console penché sur les chevets d'agonie, le prêtre a pour parler des choses chrétiennes une puissance propre, des grâces personnelles, que nul autre même avec les meilleures intentions ne peut revendiquer au même degré. Ah ! s'il en est ainsi, courage ! J'irai parmi mes frères et je parlerai. J'étais abattu tout à l'heure, me voilà relevé et prêt aux saints laheurs qui m'appellent !

La confiance, l'inébranlable foi dans la puissance surnaturelle de la parole apostolique, second élément de l'ardeur intérieure que nous cherchons ici à analyser.

*
* *

Qui ne voit maintenant qu'un troisième élément très-considérable à son tour se relie de la plus étroite manière à celui qui précède ? Quand elle est bien établie, la conviction de l'assistance immanente et permanente que Jésus-Christ donne au ministère sacerdotal de la parole, ne peut moins faire que de dépouiller cette parole même

1. *Oportet sacerdotem prædicare.* Le devoir de prêcher est mis sur le même rang que le devoir d'administrer les sacrements et d'offrir le saint sacrifice. C'est une fonction d'état. (*Pontifical Rom.*)

de l'humain au profit de ce qui est purement évangélique, surnaturel et divin. Assurément, sous prétexte de favoriser l'action divine, le prêtre ne doit pas s'abstenir de donner à sa parole toute la force ou tout l'attrait naturels dont elle est susceptible ; la fausse intelligence de la simplicité évangélique pourrait conduire aux pires abus ; mais ce qu'il ne doit jamais oublier ni négliger, c'est de subordonner, soumettre et assujettir pleinement ses efforts privés à la grande puissance, à l'efficacité souveraine et dominante de l'agent qui est avec lui et en lui, du prêcheur véritable, du Maître et Seigneur Jésus-Christ.

Rien n'est plus beau sur ce point, et en même temps plus exact que le pur enseignement de la théologie.

A quoi se résume le dogme de l'Incarnation ? à l'alliance du divin et de l'humain dans la personne adorable du Christ. La nature humaine est là tout entière, ne refusant au Verbe éternel aucune de ses ressources, forces et activités, ne lui dérobant rien jamais de ce dont Il peut user pour sa belle œuvre, mais jamais non plus ne se départissant de sa condition qui est d'être un instrument, rien davantage. Si la nature humaine dans le Christ eût osé se substituer en quoi que ce fût à l'Agent divin, à l'instant même elle fût sortie de son rôle, et (pour risquer une hypothèse impossible) elle eût troublé et faussé l'économie du mystère de la Rédemption du monde.

Quelque chose de semblable se peut dire de la prédication apostolique. Par sa vie entière, par l'ensemble de toutes ses facultés, le prêtre est essentiellement l'instrument de l'action de Jésus-Christ dans le monde ; quand il prêche, il réalise une des circonstances et des formes de cette destinée magnifique. Sa parole est le véhicule de la pensée même de Jésus-Christ. Jésus-Christ en use comme d'un moyen extérieur et visible pour exercer sur les âmes

son influence invisible et cachée¹. Si l'on peut unir ces mots sans irrévérence, c'est en quelque sorte un raccourci de l'Incarnation que la vie du prêtre et, par suite, que sa prédication. Le rôle de la parole sacerdotale est dès lors nettement tracé. Qu'elle soit tout ce qu'elle peut être de meilleur, de plus achevé, comme fut dans le Christ la nature humaine, mais comme elle aussi qu'elle se tienne dans la plus sincère et la plus absolue dépendance, qu'elle s'y établisse pleinement, qu'elle n'entreprenne jamais de se substituer en tant que parole, par aucun artifice ni par aucune recherche personnelle, à l'action magnifique du Verbe divin qu'elle aide à se produire, surtout qu'elle ne cesse pas d'être moyen, instrument pour se reposer misérablement sur elle-même et devenir son propre but.

En quels traits de feu saint Paul a marqué ces lois supérieures de la parole sacerdotale quand il a dit : « Ne
« soyons pas de ceux, et malheureusement il y en a beau-
« coup, qui font subir un adultère au Verbe de Dieu, par-
« lons en toute sincérité au nom de Dieu, devant Dieu ;
« parlons dans le Christ². »

Le souci loyal de ne pas user de la parole sinon de la manière et dans la mesure où elle peut être instrument de l'action divine, souci porté jusqu'à la délicatesse scrupuleuse, jusqu'aux susceptibilités d'une sainte jalousie, le

1. Voir les beaux discours de Bossuet sur la parole de Dieu ; plus particulièrement le second, dans lequel la prédication est assimilée à la Sainte Eucharistie, Jésus-Christ étant présent et agissant sous la voix humaine de l'apôtre, comme il est présent et agissant sous les espèces et apparences eucharistiques. Il n'y a pas identité évidemment, il y a très-réelle similitude. Voir également la péroraison du sermon pour la profession de madame de La Vallière.

2. « Non enim sumus sicut plurimi (ce *plurimi* est effrayant)
« adulterantes verbum Dei, sed ex sinceritate, sicut ex Deo, coram
« Deo, in Christo loquimur. » (II, Corinth., II, 17.)

« *pro Christo, legatione fungimur* » absolument pris au sérieux : élément de plus de cette ardeur intime que nous nous plaisons à étudier.

Résumons et disons : S'éprendre d'admiration, d'une admiration raisonnée et virile pour le mystère du Christ où se ramènent tous les horizons du ciel et de la terre, dont la gloire de Dieu d'un côté, de l'autre le salut des âmes, réclament une immense diffusion ici-bas ;

En proportion de cette admiration, désirer de le faire connaître à ceux qui l'ignorent, de le rappeler à ceux qui l'oublient, de le mieux apprendre à ceux qui déjà le savent, mais insuffisamment et à demi ;

Se créer par des habitudes de foi très-soutenue une indomptable confiance dans l'efficacité du ministère de la prédication, se dire fréquemment : je suis prêtre, par conséquent l'instrument même de l'action du Christ, la parole du Christ, l'éloquence divine et pénétrante du Christ.

Tenir pour folie ou pour crime de se rechercher soi-même en quoi que ce soit dans l'exercice d'un si haut ministère, voir avec une netteté d'évidence indiscutable qu'il y aurait à le faire, bassesse, félonie et trahison ;

Prier incessamment pour obtenir par avance la grâce et la gloire, quand s'en présentera l'occasion de parler, « devant Dieu et dans le Christ ; »

Tout cela, c'est l'ensemble de ces dispositions intérieures qu'on peut grouper sous la dénomination très-large et très-compréhensive de « *lucerna ardens* », c'est le foyer, c'est le courant et le faisceau des saintes ardeurs d'où jaillira la lumière : *lucerna lucens*¹.

1. « Obsurduerant Judæi quos alloquebatur (Joannes) et obturaverant aures suas instar aspidis surdæ ut non audirent vocem incantantis sapienter. Nil propterea mirandum si vox clamosa ad eos fuerit. Clamosa dico, non tam strepitu et aeris verberatione exte-

II

La lumière ! Est-il besoin d'expliquer quelle est cette lumière désirable dont le rayonnement éclairera les âmes ! Qu'a prêché Jean-Baptiste ? Notre-Seigneur le loue de sa prédication qu'il appelle une clarté « *lucens* ». Comment et par où sa prédication mérite-t-elle cet éloge ?

Ce que nous avons essayé d'établir dans les précédents chapitres, l'analyse que nous avons tenté de faire de l'enseignement du précurseur, est la réponse à cette question. Jean-Baptiste a montré le Christ, » *demonstrator Christi*. » Il ne s'est proposé rien autre que de le révéler incessamment. A des gens qui réclamaient avec opiniâtreté un Messie de convention, il a dévoilé le Messie véritable, Dieu, Sauveur, Juge, en même temps homme, victime immolée pour le péché des hommes, premier observateur de la grande loi de pénitence qui est la nécessaire expression des relations actuelles de la créature avec Dieu.

« *Nos autem prædicamus Christum crucifixum* ¹. » Je prêche Jésus-Christ crucifié. Jean-Baptiste eût pu définir sa prédication comme saint Paul, quinze ou vingt ans plus tard, devait définir la sienne.

Prêcher ainsi au témoignage même du Sauveur, c'est répandre la lumière. C'est donc indubitablement ainsi qu'il faut prêcher.

« *riori, quam propter latentem energiam in ipsius vivæ vocis actu reconditam. Sciebat enim dictum esse Prædicatori cuilibet : « Clama ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam. » Qualiter fiat ? Respondeo « quod per vitæ meritum et per vim interioris gratiæ et fervidæ « contemplationis, ex quibus redditur quodammodo vox ipsa vivax, « ardens et fortis et lucens, et pro sui intelligibilitate clamosa. »*

(GERSON, *Lectiones sup. Marcum*, loc. cit.)

1. 1^o Corinth., 1. 25.

Nous ne voudrions trahir aucune des convenances que tout nous impose ; cependant, nous avouerons volontiers que dès l'âge où nos observations ont pu s'exercer en un si grave sujet, nous avons trouvé un peu insuffisante l'attitude prise par l'apologétique et la prédication contemporaines. Il nous a toujours semblé qu'elles se montraient par trop timides, qu'elles se tenaient trop aux alentours et comme aux avenues de la vérité chrétienne, qu'elles ne se posaient point assez franchement au cœur même de l'Évangile, dans le plein mystère du Christ.

Nous admettons toutes les circonstances atténuantes.

Nous comprenons qu'au sortir de la tourmente révolutionnaire, il ait été bon d'inspirer aux âmes fatiguées l'attrait de la Religion catholique en traçant le tableau des consolations et des beautés qu'elle avait répandues sur le monde. Le *Génie du Christianisme* était peut-être la seule apologie qu'on pût tenter au début de ce siècle, ou du moins celle dont il était permis d'attendre le plus de fruits.

Nous comprenons qu'en face des objections de l'École éclectique, on ait insisté sur les harmonies de la raison et de la foi ; que pour répondre aux théories socialistes poussées jusqu'aux plus alarmantes conséquences, on ait vanté la puissance merveilleuse de la charité évangélique, l'universelle transformation qu'elle ne manquerait pas de produire, si chacun ici-bas, riche et pauvre, consentait efficacement et pratiquement à la suivre ; qu'aux bruyantes prétentions du progrès matériel, on ait opposé une à une les conditions nécessaires de tout progrès véritable et vaste. conditions expressément marquées par l'Évangile.

Nous comprenons enfin qu'à l'heure où la patrie vaincue humiliée, déchirée, presque mourante, excitait la compassion des peuples civilisés, des voix éloquents se soient

fait entendre au nom du Christianisme, pour lui rendre cœur, lui dire le secret de ses douloureux abaissements, en même temps que lui montrer les sources de restauration et de vie. Certes, nous avons applaudi plus que personne aux nobles accents où vibraient le patriotisme et la foi. Notre âme reconnaissante en retiendra toujours l'écho.

Mais cette intelligence que nous pensons avoir des nécessités diverses auxquelles a dû se plier la prédication contemporaine, ne tempère qu'imparfaitement le regret dont nous parlions tout à l'heure. Nous croyons que tout en faisant la part aux légitimes exigences du moment, il n'eût pas été impossible de maintenir plus grande, plus ferme, plus ouvertement accentuée la part de la vérité chrétienne proprement dite, du mystère du Christ, de ce « *proprium quid* » de l'Évangile, d'après lequel être chrétien, c'est par la médiation de Jésus-Christ Sauveur, entrer vis-à-vis de Dieu, en un ordre de relations absolument distinctes de toutes autres, et pour des intérêts d'un ordre surnaturel absolument supérieurs aux intérêts même les plus graves d'ici-bas.

Nous sommes heureux de pouvoir présenter ici des jugements plus autorisés que nos jugements personnels. Voici comment s'exprime Mgr Isoard :

« Je dis que la Religion nous est le plus ordinairement
« montrée comme la source du bonheur public, comme la
« première des institutions sociales, comme la condition
« essentielle de la stabilité des dynasties et du bon gouver-
« nement de toutes les fortunes.

« Je dis que ceux qui paraissent s'élever à des pensées
« plus hautes ne dépassent point cependant les limites de
« l'ordre naturel, lorsqu'ils voient dans la Religion le foyer
« de l'idéal et l'éternel principe de l'art.

« Je dis que les uns et les autres ne considèrent que les

« effets moraux, visibles et passagers de la Religion, dans
 « une société passagère elle-même et dans un monde qui
 « doit finir.

« Je dis que cette manière d'envisager la Religion est
 « presque universelle, qu'elle se trouve dans nos prédica-
 « tions, nos exhortations, nos moindres paroles, dans
 « toutes les apologies du catholicisme, qu'elles soient
 « écrites par des prêtres ou par des laïques, que ces
 « apologies semblent prendre pour point de départ cette
 « pensée d'un Juif allemand, Mendelssohn : « Les meilleurs
 « principes religieux sont ceux qui se rattachent le plus
 « étroitement aux intérêts généraux de l'humanité, » et
 « qu'en cet état de choses, on peut affirmer que les fidèles
 « sont fatalement portés à s'attacher d'abord et surtout
 « aux avantages que la pratique de la Religion leur assure
 « pour la vie présente. »

Plus loin :

« Voici le cadre où se meut invariablement leur pensée
 « (la pensée de nos contemporains) : Les plus chers intérêts
 « de la société, de la famille, de l'individu, exigent que la
 « religion catholique soit protégée, répandue, défendue et
 « pratiquée.

« C'est d'abord l'intérêt de la société, car la Religion
 « seule peut accomplir ce qu'aucune constitution n'a pu et
 « ne pourrait réaliser, même de bien loin. Elle empêche
 « que les gouvernants n'abusent de leur pouvoir, elle
 « obtient des gouvernés la patience nécessaire pour suppor-
 « ter des fautes dont toute la sagesse des gouvernants n'a
 « pu les garder. Et de là cette conclusion : nul état ne
 « peut exister sans religion.

« Ce rôle de modérateur qu'on lui attribue dans la
 « société, on le lui conserve dans la famille. On dit au chef
 « d'une famille : Dans la question de savoir si vous serez

« ou si vous ne serez pas un homme religieux, se trouvent
 « engagés vos intérêts les plus chers, ceux de votre
 « honneur, de votre tranquillité, de votre fortune. Que la
 « Religion soit maîtresse dans votre intérieur et le lit
 « nuptial sera sans tache, et vous finirez par avoir raison
 « des goûts de luxe et des fantaisies ruineuses de votre
 « femme; vos enfants seront soumis, ne se hâteront point
 « d'échapper à votre tutelle et de dépenser loin de vous un
 « argent qui sera le vôtre; vos domestiques respecteront
 « votre bien et votre réputation.

« Enfin, lorsqu'on arrive à l'individu, je vous le demande
 « en grâce, que lui dit-on pour le rendre fidèle, pour
 « l'amener ou le ramener à la pratique des devoirs essen-
 « tiels pour son salut, que lui dit-on, sinon ceci :

« Dans la pratique seule de vos devoirs religieux, vous
 « trouverez la paix de la conscience et une force suffisante
 « pour résister à l'entraînement des passions. Cette pleine
 « possession de vous-même vous garantira d'une multitude
 « de fautes, de la précipitation, des préjugés, de ces
 « sympathies et de ces aversions qui offusquent la vue et
 « ôtent au coup d'œil toute sa précision. Vous devrez de
 « plus à la Religion de supporter les contrariétés, les
 « revers, les malheurs dont l'existence la mieux conduite
 « ne peut être entièrement préservée. De sorte qu'elle fera
 « votre bonheur ici-bas, en même temps qu'elle vous
 « ouvrira les plus magnifiques espérances.

« Voilà donc enfin la vie éternelle! Mais elle arrive à la
 « suite de toutes ces apologies comme à la fin de tous les
 « sermons; chacun s'empresse de se lever dès qu'il la voit
 « venir; on a compris qu'on n'a plus rien à écouter.

« Et de la sorte, notre sainte foi est classée par la
 « plupart de ses défenseurs et de ses amis, au nombre des
 « choses utiles et concourant au bien-être général. L'ensei-

« gnement, l'apologie ne dépassent guère la limite de ces
 « bienfaits moraux et économiques. Ils ne laissent pas
 « même soupçonner la plupart du temps qu'il y ait quelque
 « chose derrière ce service des intérêts présents. Recueillez
 « vos souvenirs, lisez, écoutez, vous aurez bientôt cette
 « conviction décevante. Les fidèles, de leur côté, obéissant
 « aux instincts de notre nature déchue, ne demandent pas
 « mieux que de rester dans l'ordre naturel, en deçà d'une
 « vie nouvelle, supérieure, dont la nécessité, dont l'existence
 « ne s'imposent pas d'elle-même à leur esprit. D'où il suit
 « que même en s'abstenant de les prendre sur le fait, ainsi
 « que nous l'avons cependant essayé, on doit, d'après le
 « seul examen de leurs dispositions naturelles et du
 « langage qu'il sont accoutumés à entendre, affirmer sans
 « hésitation : 1° que la notion de la vie surnaturelle va
 « s'appauvrissant rapidement parmi eux; — 2° qu'un prêtre
 « est à leurs yeux un homme qui se distingue des autres
 « hommes par le genre de services qu'il rend à la société,
 « beaucoup plus que par des pouvoirs et un caractère
 « n'ayant ni sur la terre ni dans le ciel de semblables ou
 « d'équivalents; — 3° que les mots : *autorité spirituelle*,
 « *juridiction ecclésiastique* ne leur présentent que des
 « idées fausses assez souvent, mais plus ordinairement
 « vagues, indéterminées, presque insaisissables ¹. »

1. *Hier et aujourd'hui dans la société chrétienne*, par Mgr Isoard, pages 197, 205 et passim. Lire attentivement du même auteur l'excellent ouvrage qui a pour titre : *De la Prédication*. Non-seulement les considérations qui précèdent s'y trouvent reproduites et développées, mais il y est parlé magistralement de tout ce qui peut et doit concourir à façonner un prêcheur tel que le réclament les temps où nous sommes.

Il ne serait pas inutile, croyons-nous, de relire également avec beaucoup de soin les dialogues sur l'éloquence, de Fénelon. Il y a dans ces quelques pages, vieilles de bientôt deux siècles, des conseils et des critiques d'une admirable opportunité.

Si l'auteur que nous venons de citer¹ et que personne ne nous accusera d'avoir cité trop longuement ne se trompe pas, si de leur côté nos propres appréciations sont exactes, ne serons-nous pas en droit de conclure qu'il y a lieu de modifier une certaine tendance de la prédication contemporaine à s'attarder sur les bords de l'Évangile, nous voulons dire, à présenter de préférence aux fidèles les aspects utilitaires de la foi.

Qu'on ne nous prête point ici des exagérations absolument étrangères à notre pensée. Nous ne réclamons pas, tant s'en faut, l'abandon systématique des méthodes et des procédés indiqués tout à l'heure. Nous sommes persuadé qu'il peut être excellent d'y recourir en une certaine mesure, particulièrement en certaines occasions. Nous souhaiterions simplement qu'une place plus grande fût laissée, dans la prédication surtout, à l'exposition rigoureuse du dogme, lequel se ramène à la vie surnaturelle, à son essence, ses origines, ses lois, son mode de développement, ses ressources, ses périls, son éternelle consommation.

Nous voudrions que le prêcheur, quel qu'il soit, prêtre de paroisse ou missionnaire dans les campagnes et dans les villes, hésitât moins à parler tout haut de la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ de qui découlent et vers qui remontent les magnificences de la vie surnaturelle. Et pour cela nous demandons que la grande école des Bérulle, des Condren, des Bourgoing, des Le Jeune, des Metezeau, des Gaichiez, se relève et fleurisse de nouveau parmi nous. Quelle lumière n'a pas jailli des lèvres et du cœur de ces intelligents apôtres sur l'Église de France au dix-septième siècle ! « *Lucerna lucens*¹. »

1. Voir le livre du P. Ad. Perraud : *l'Oratoire de France au dix-septième et au dix-neuvième siècle*. Voir et étudier le grand ouvrage de M. l'abbé Houssaye sur le cardinal de Bérulle, le second volume en

A quoi se pouvait résumer leur prédication? A ce mot déjà rappelé de saint Paul : « *Nos autem prædicamus Christum Crucifixum* ¹. » Nous prêchons le Christ crucifié!

Le renouvellement du sens chrétien est à ce prix. Instruire! Instruire encore! ne pas craindre de donner aux âmes la substance même et la plus nourrissante moëlle de la doctrine! Ne pas douter du succès de ce genre d'enseignement!

Évangéliquement parlant, le doute est impossible. Il n'est ni permis ni légitime, puisque les plus décisives assurances sont là pour le combattre. Les faits aussi viennent à l'appui des promesses. Les premiers Apôtres, saint Paul entre tous, ne se sont-ils pas résolument tenus, pour évangéliser le monde, sur ce sommet rude et nu où se dresse la Croix? Ne convenaient-ils pas eux-mêmes qu'au sens humain c'était là une vraie folie, « *placuit Deo per « stultitiam prædicationis salvos facere credentes* ¹. » Ils ont réussi. Pourquoi ne réussirions-nous point comme eux? La parole sacerdotale dont Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné faire un des instruments de son action ici-bas n'a rien perdu, ne peut rien perdre par elle-même de son efficacité. Consentons à la ramener à son vrai rôle, à lui faire rendre ses vrais accents, des accents humbles en même temps qu'émus, comme étaient ceux de Jean-Baptiste ou de saint Paul, et de nouveau, dans une mesure que

particulier. Tout le mouvement de renaissance religieuse et sacerdotale des premières années du dix-septième siècle y est admirablement présenté. L'influence immense qu'eut sur les âmes le continuateur de l'œuvre de saint Philippe de Néri au milieu de nous, l'influence de ses premiers disciples, les oratoriens nommés plus haut, est faite pour encourager les apôtres d'aujourd'hui. Les difficultés, somme toute, ne sont pas pires, et les sources où puisèrent ces grands prêcheurs ne sont point taries.

1. 1^{re} Corinth., I, 21.

nous ne soupçonnons même pas, nous pourrions atteindre les âmes et les dompter.

Qu'on ne s'y trompe pas. Outre qu'elle porterait avec elle les grâces assurées de toutes spéciales bénédictions, cette manière de prêcher aurait pour les fidèles un incomparable attrait, pour d'autres aussi, pour tous. Le dogme largement et chaudement exposé a de merveilleuses splendeurs; la théorie de la vie surnaturelle, de la grâce, des sacrements, du sacrifice eucharistique, dans l'ensemble et dans les détails, est éblouissante de beauté. C'est une révélation inattendue pour un nombre incalculable d'âmes contemporaines que d'y être initiées pleinement. Elles se laissent volontiers attirer à ces magnificences, elles s'éprennent de la grandeur et de la dignité jetées par la foi sur les vies, et dès lors, les conséquences pratiques ne sont pas loin de naître. L'admiration est plus qu'on ne suppose un premier acheminement vers la sainteté, c'est le degré d'où les nobles cœurs prennent leur vol¹. Nous ne

1. Si l'on veut se convaincre par des faits de la justesse de ces observations, on n'a qu'à se rappeler le succès extraordinaire du *Traité des vertus chrétiennes*, de M^{sr} Ch. Gay, de Poitiers. Qu'un tel livre en notre pays et de nos jours ait eu coup sur coup six ou sept éditions, qu'il s'en soit répandu par conséquent de douze à quinze mille exemplaires, c'est là une preuve indubitable de l'attrait inspiré par la pure doctrine chrétienne, par la beauté du dogme. Le charme du style ne suffirait pas à rendre compte d'un tel empressement. Le public a savouré comme une sorte de nouveauté exquise des enseignements pourtant appuyés aux bases les plus profondes et les plus anciennes de la théologie.

Les conférences du R. P. Monsabré à Notre-Dame de Paris témoignent à leur tour en faveur de ce que nous avançons ici. L'éloquent dominicain explique, on le sait, le dogme dans toute sa rigueur. Il a traité cette année de l'Incarnation. On aurait pu craindre que de si hauts et si difficiles sujets ne déconcertassent l'auditoire. Il n'en a rien été. Jamais la foule intelligente ne s'était pressée davantage au pied de la chaire et sous les mâles enseignements de l'apôtre.

pouvons mieux faire que de laisser, en finissant, parler un autre que nous. Dans sa magnifique introduction au grand ouvrage dont nous avons dit plus haut quelques mots, M. l'abbé Houssaye, un de ceux qui ont l'intelligence et l'amour de leur temps, s'exprime ainsi :

« Ah ! comme un prêtre qui, à l'école de M. de Bérulle, « étudierait les paroles, les actes, les états du Fils de Dieu, « qui en ferait le plus cher objet de ses réflexions solitaires, de ses saintes aspirations ; qui ne porterait en « chaire les enseignement recueillis dans l'Écriture, dans « les Pères, dans les auteurs ascétiques, qu'après s'en être « nourri dans le silence et y avoir trouvé la règle, l'honneur et la joie de sa vie, comme un tel prêtre serait « puissant de nos jours ! Qu'on trouverait belle, simple, « nouvelle surtout une manière si antique de prêcher « Jésus-Christ¹ !

« *Ardens et lucens.* »

1. *M. de Bérulle*, par M. l'abbé Houssaye, du clergé de Paris. Tome 1^{er}, introduction, page 49. Qu'on veuille bien lire aussi les admirables lettres du P. Lacordaire à un jeune homme sur la vie chrétienne, principalement la première, pages 7-105.

CHAPITRE DOUZIÈME

Ministère public de Jean-Baptiste. Le Baptême qu'il confère.
Baptême de Jésus-Christ.

« Fuit Joannes in deserto baptizans. »
(S. Marc, 1, 4.)

Ce ne sont point ses fonctions et sa qualité de prêcheur qui ont donné au précurseur du Messie sa popularité la plus grande. On ne dit pas : Jean le Prêcheur, on dit : Jean-Baptiste. « *Fuit Joannes in deserto baptizans,* » écrit saint Marc quand il commence de parler de lui, et entreprend de le faire connaître. Il ajoute tout de suite, il est vrai : prêchant un baptême de pénitence, « *prædicans « baptismum penitentiae,* » ce qui laisse entendre assez clairement que les enseignements se joignent à l'administration du rite pieux, en démontrent l'importance, en expliquent le but. Il n'en est pas moins exact de dire, d'après les Évangiles, que le fils de Zacharie et d'Élisabeth, celui qui « marche devant la face du Seigneur et prépare ses voies », a surtout pour mission de baptiser.

Qu'était ce baptême ? Il nous semble à propos de donner au moins quelques rapides indications.

On sait que, parmi les rites de la liturgie hébraïque, les ablutions solennelles tenaient une certaine place. Il en est question plusieurs fois dans les livres de Moïse, notamment au vingt-neuvième chapitre de l'Exode, au huitième du Lévitique, au huitième des Nombres. Il ne faudrait pas les assimiler simplement à des habitudes et précautions d'hygiène communes à tous les Orientaux. Une signification religieuse dont le sens se dévoile sans peine y était attachée. Par la pureté matérielle du corps, on entendait exprimer et symboliser les dispositions intimes de l'âme. D'après le R. P. Patrizzi, quand un païen voulait s'établir chez les Juifs avec le droit de cité, il recevait, outre la circoncision, un baptême appelé *le baptême des prosélytes*. C'était une sorte d'initiation à des droits nouveaux, un signe extérieur de son passage à une religion nouvelle.

Des traditions orales, quelques textes des prophètes, entre autres celui-ci d'Ézéchiel, chap. xxxvi, 25 : « Je répandrai sur vous une eau pure, je vous laverai de toutes vos iniquités », avaient accredité cette conviction dans la société juive que le Messie, lorsqu'il viendrait, baptiserait solennellement ses premiers et principaux élus. C'est ce qui explique très-bien et l'empressement de la foule sur les rives du Jourdain, dès que le Précurseur s'y montre, et l'interrogation mêlée de surprise, presque de scandale que lui adressent les pharisiens députés par le Sanhédrin : « Ils lui firent encore cette demande, et lui dirent : « Pour-
« quoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni
« Élie, ni prophète ? *Et interrogaverunt eum, et dixerunt*

ei : *Quid ergo baptizas, si tu non es Christus, neque Elias, neque propheta*¹. Tant il était admis de tous que pour exercer cette fonction il fallait se trouver investi d'une grande mission, être le Messie en personne, ou quelqu'un des personnages fameux chargés de l'annoncer au monde.

Jean leur répondit : « Je baptise dans l'eau ». *Ego baptizo in aqua*²... » Ne faisait-il donc rien de plus que ce que d'autres avaient fait jusque-là, conformément aux prescriptions mosaïques et aux traditions nationales? Son baptême ne se distinguait-il en rien des ablutions accoutumées? Les commentateurs s'accordent à dire qu'en baptisant les foules, le Précurseur exerçait indubitablement une fonction spéciale, un ministère à part. Ils font remarquer en premier lieu qu'il en avait reçu de Dieu même la mission directe, ainsi qu'il le déclare expressément : « Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau », dit-il, « *qui misit me baptizare in aqua*³ ». Il avait donc été personnellement choisi et envoyé, ce qui n'arrivait pas d'ordinaire. Ils rappellent en second lieu, et c'est en effet un point très-digne d'attention, que le mot : *baptême*, lorsqu'il s'agit du Précurseur, est toujours accompagné du mot : *pénitence*. C'est un baptême inusité, portant avec lui une signification, c'est un baptême de pénitence « *baptismum*

1. S. Joann, I, 25.

2. S. Joann., I, 33.

3. Voir aussi saint Luc, chapitre xx, 4, 7 et surtout chapitre vii, 29, 30. Ces deux versets sont l'apologie faite par le Sauveur lui-même du baptême de Jean, comme étant institué de Dieu pour préparer efficacement les âmes à la venue du Messie. Les publicains et le peuple sont loués de s'y être soumis, les pharisiens sont blâmés durement de n'avoir pas voulu le recevoir « *consilium Dei spreverunt* ».

Voir encore en saint Marc, xi, 29, la question embarrassante posée aux pharisiens par Notre-Seigneur au sujet de la mission de Jean-Baptiste en général et de son baptême en particulier.

pœnitentiæ ». Entre les deux expressions il y a corrélation étroite, presque identité. Baptiser, prêcher la pénitence, conduire à la pratique de la pénitence, vont de pair. D'où il est tout à fait permis de conclure que le rite saint accompli par Jean-Baptiste avait pour but d'indiquer puissamment les austères conditions de la loi nouvelle, du royaume de Dieu désormais prochain, et pour efficacité d'y acheminer, sous l'influence d'une grâce particulière, les esprits et les cœurs. Quoi qu'il en soit, il y avait loin des ablutions même faites par le grand prêtre au baptême du Précurseur. Mais entre ce baptême à son tour et le sacrement qu'allait instituer Jésus-Christ, la distance était incomparablement plus grande encore.

Il suffit pour s'en convaincre de voir en quels termes il est parlé de l'un et de l'autre dans les Évangiles, les actes des Apôtres, les Épîtres. La différence ne saurait être plus accentuée ni mieux maintenue. Le Précurseur tout le premier ne manque aucune occasion de dire que son baptême n'a qu'une valeur très-relative, qu'il compte peu comparé à celui que donnera le Messie. Les foules l'entourent, le pressent, sont disposées à voir en lui le Christ. Comment se défend-il contre cette méprise? « Jean répondit, disant à tous: « A la vérité, je vous baptise moi, avec l'eau; mais il en vient un autre plus grand que moi, de qui je ne mérite pas de dénouer la chaussure. Celui-là vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu ¹. »

Quand il affirme à Nicodème surpris, déconcerté, réduit aux plus étranges suppositions, qu'il faut naître une seconde fois, *oportet nasci denuo*, le Sauveur ne mentionne même pas le baptême de Jean. C'est d'un autre baptême par l'eau et par l'Esprit qu'il est question. « En vérité, je vous

1. S. Luc. III, 16.

le dis, celui qui ne renaît point de l'eau et de l'Esprit Saint, ne peut entrer dans le royaume de Dieu¹. »

La mission de baptiser, confiée solennellement aux apôtres, ne se réfère en rien aux rites jusque-là connus et pratiqués. C'est autre chose. « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit². » Sur le point de remonter au ciel, que dit encore le Sauveur à ce sujet : « Jean, il est vrai, vous a baptisés du baptême d'eau, mais prochainement vous serez baptisés du baptême de l'Esprit³. »

Saint Paul, revenant d'une course apostolique dans le nord de l'Asie Mineure, est à Éphèse. Il y rencontre des gens qui ne savent même pas s'il y a un Saint-Esprit. « En qui donc avez-vous été baptisés? » leur demande-t-il. Et ceux-ci de répondre : « Dans le baptême de Jean. » — « Jean, reprend saint Paul, a conféré le baptême de pénitence au nom de Celui qui devait venir après lui, au nom de Jésus⁴. »

Sur cette explication ils furent tous baptisés au nom du Seigneur Jésus. *His auditis baptizati sunt in nomine Jesu*. La distinction ne saurait être affirmée plus catégoriquement. Il y a un baptême de Jean et un baptême de Jésus. Le premier, n'étant qu'une invitation à l'esprit de pénitence, ne suffit pas. Il faut se soumettre au second. Et pour s'y soumettre, d'après le récit des Actes, les auditeurs de saint Paul n'ont pas même besoin d'une invitation réitérée. La première proposition qui leur est faite les gagne et les convainc : *His auditis baptizati sunt in nomine Domini Jesu*.

En quoi consistait la supériorité du baptême sacramentel

1. S. Joann., III, 5.

2. S. Matth., XXVIII, 19.

3. Act. Apos., 1, 5.

4. Act. Apos., XIX, 4, 5.

institué par Jésus-Christ, administré en son nom, il est à peine besoin de le rappeler. Saint Paul encore l'a dit en toute vérité et précision quand il a trouvé cette heureuse formule : « Vous tous qui êtes baptisés dans le Christ, vous êtes revêtus du Christ : *Quicumque enim in Christo baptizati estis, Christum induistis*¹ » ; ou cette autre : « Ignorez-vous donc qu'être baptisés dans le Christ, c'est être baptisés dans la mort du Christ. Nous avons été ensevelis avec Lui par le baptême pour mourir au péché, afin que comme il est ressuscité des morts, par la gloire du Père, de même aussi nous marchions dans une nouvelle vie². »

Le baptême en Jésus-Christ est donc « la seconde naissance » dont l'indispensable nécessité est prêchée à Nicodème ; l'acte par lequel une âme, en vertu des infinis mérites du Sauveur passe effectivement de l'état du péché à l'état de grâce, s'établit dans l'ordre nouveau de la Rédemption, de la justice et du salut.

Il suit de là que le baptême de Jean-Baptiste fut chose intermédiaire entre le passé judaïque, qui s'achevait, et l'avenir chrétien, l'ordre surnaturel, le plein royaume de Dieu qui commençait de naître. Il en fut de son baptême comme de sa personne³ et de sa mission tout entière, qu'on a justement comparées au dernier anneau par où la chaîne des temps et des âmes se rattachait enfin au Sauveur promis depuis l'origine du monde⁴.

1. Galat., III, 27.

2. Rom., VI, 5, 4.

3. *Sustinet* (Joannes) *personam vetustatis et præconium novitatis*.

S. Aug., sermo CCXCIII.

4. Voici quelques propositions de saint Thomas qui résument nettement ce qu'il importe le plus de savoir :

« Dicendum quod baptismus Joannis non erat per se sacramentum, sed quasi quoddam sacramentale disponens ad baptismum Christi,

II

Chacun des quatre Évangélistes parle du baptême conféré par le Précurseur au Messie. Nous citerons ici la narration de saint Matthieu, parce qu'elle est la plus complète : « Jésus vint de Galilée au Jourdain, vers Jean, pour être baptisé par lui. Jean se défendait, disant : « C'est à moi « d'être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi. » Jésus répondit : « Laissez-moi faire pour le moment; car « c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. » Jean alors ne résista plus. Jésus ayant été baptisé sortit aussitôt hors de l'eau, et en même temps les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu qui descendit en forme de colombe et qui vint sur Lui. Et au même instant on entendit une voix du ciel qui dit : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me complais¹. »

et ideo aliquo modo pertinebat ad legem Christi non autem ad legem Moysis. »

Summ. Theolog. pars tertia quæst. XXXVIII, art. prim.

« Dicendum quod baptismus Judæorum in lege præceptus erat solum figuræ; baptismus autem Joannis aliquo modo erat realis in quantum inducebat homines ad abstinendum a peccatis; baptismus autem Christi habet efficaciam mundandi a peccato, et gratiam conferendi. »

Summ. Theolog. pars tertia, quæst. XXXIX, art. secundus.

« Dicendum quod per baptismum novæ legis, homines interioriter per spiritum sanctum mundantur, quod facit solus Deus. Per baptismum autem Joannis solum corpus mundabatur aqua. Unde dicitur (Matth. III, 2.) » *Ego baptizo vos in aqua, ille vos baptizabit in spiritu sancto.* Et ideo baptismus Joannis denominabatur ab ipso, quia scilicet nihil in eo agebatur quod ipse non ageret; baptismus autem novæ legis non denominatur a ministro qui principalem baptismi effectum non agit, scilicet interiorem emundationem.

Summ. Theol. pars tertia, quæst. XXXVIII, art. secundus.

1. S. Matth., m, 15-17; S. Marc., i, 9; S. Luc., m, 21; S. Joann., i, 51, 54.

Entre le langage tenu par saint Jean et le langage tenu par saint Matthieu, il semble exister une contradiction assez grave. L'un affirme qu'au moment où le Précurseur voit venir à lui le Messie, il le connaît déjà, puisqu'il ne veut point consentir à le baptiser, ébloui, intimidé qu'il est par sa majesté divine, *ego debeo a te baptizari et tu venis ad me*. L'autre paraît au contraire lui supposer une complète ignorance : *Ego nesciebam eum*¹. A chaque instant les récits évangéliques, quand on les veut rapprocher et faire concorder, offrent de ces difficultés apparentes. C'a été le gros labeur de Strauss, on ne l'ignore pas, de rechercher à la loupe et d'assembler avec une patience infinie les prétendus démentis que saint Matthieu donne à saint Jean, ou saint Luc à saint Marc. Il en a composé d'énormes volumes qu'assurément peu de lecteurs étudient, mais qui, sous le prestige d'une science vantée bruyamment, n'en ont pas moins fait beaucoup de mal.

La solution, en ce cas particulier, n'exige pas une perspicacité exceptionnelle ni de longs efforts.

Jean-Baptiste n'avait jamais vu Jésus avant son baptême, mais il l'attendait puisque Dieu lui avait révélé d'avance le signe auquel il pourrait discerner le Messie « celui sur qui tu verras descendre et se reposer l'Esprit ». Lorsque Jésus parut devant le Précurseur, celui-ci, frappé de la majesté et de la douceur de son visage, averti sans doute intérieurement par un mouvement semblable à celui qui l'avait fait tressaillir dans le sein de sa mère, s'écria : « C'est moi qui dois être baptisé par vous. » Mais ce n'était pas là le signe annoncé du Ciel, signe ou plutôt témoignage public destiné moins à convaincre Jean-Baptiste qu'à montrer à tout le peuple le Christ envoyé de Dieu. Jusqu'à l'ap-

1. S. Joann., I, 33.

parition de ce signe, le Précurseur pouvait dire qu'il ne connaissait pas Jésus d'une manière authentique.

Qu'on nous permette de nous en tenir à cette très-simple et très-plausible explication.

Ce qui s'impose à notre attention de préférence, c'est la démarche même et l'attitude de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pas de doute possible sur le fait. Les quatre Évangélistes en témoignent unanimement. Jésus-Christ, au début de son ministère public, a voulu commencer par recevoir le baptême de Jean. Pour incomplet qu'il fût, ce baptême, nous l'avons dit plus haut, était une marque extérieure de la pénitence, par conséquent du péché que la pénitence répare, *baptismum pœnitentiæ*. C'est pourquoi le Sauveur « fait péché pour nous ¹ », selon l'audacieuse expression de saint Paul, n'hésite pas à s'y soumettre. Écoutons Bossuet sur ce point :

« Un des caractères de saint Jean, c'est l'humilité qui paraît dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles; mais Jésus le devait surpasser en cette vertu comme en tout le reste, et l'on ne peut voir sans étonnement que sa première sortie soit pour se faire baptiser par son serviteur. Et nous rougissons de la pénitence, pendant que Jésus, l'innocence même, se va initier à ce mystère et ne sort de l'obscurité de son travail mécanique que pour se mettre par le baptême, ne craignons pas de le dire, au rang des pécheurs.

« Jésus-Christ est donc caché dans les eaux, et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état de pécheur; Il ne paraît plus. Le pécheur doit être noyé

¹ *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis « peccatum » fecit (Deus) ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.*

(II Corinth., V, 21.)

et c'est pour lui qu'étaient faites les eaux du déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine par cette vertu ravageante et abimante, elles ont une autre vertu, et c'est celle de purifier et de laver¹. »

Maldonat rapproche le baptême de Jésus de son éloignement au désert, qui le dut suivre de très-près. Il y voit une réalisation touchante de ce que préfigurait le rite mosaïque du bouc chargé par le grand prêtre des péchés d'Israël, puis chassé solennellement dans les solitudes voisines de Jérusalem². Jésus-Christ ouvre sa mission de rédemption et de salut par l'accomplissement, cette fois véridique, de la loi de substitution. Il se déclare pécheur devant le ciel et la terre, et lorsqu'il aura pris officiellement rang parmi les pécheurs, il s'enfuira dans le désert à son tour³.

Ce qu'il faut particulièrement noter et retenir, c'est donc que le point de départ de la rénovation morale, ce premier acte de l'initiation à l'ordre nouveau, au royaume de Dieu, consiste dans le public aveu du péché. Commençons par reconnaître que nous sommes pécheurs, redevables conséquemment à la justice divine, nous serons entrés dans la voie, et, la grâce aidant, nous la suivrons jusqu'aux sommets.

*
* * *

La touchante scène des résistances de Jean-Baptiste au dessein du Messie et la manière dont ce conflit délicat se termine doivent aussi nous instruire.

1. Élévations sur les mystères. xxii^e semaine, 1^{re} et 5^e élévation.

2. Levitic, xvi, 21, 22.

3. « Illud certum, non necessitate ulla agendæ pœnitentiæ baptismum accepisse eum « qui peccatum non fecit, neque inventus est « lus in ore ejus » sed potius ut peccata nostra in desertum, sicut olim hircus, deportaturus, in pœnitentia et peccatorum baptismo, peccatoris personam indueret. »

(MALDONAT, in *Evang.*, comment. in Matth.,

Ego debeo a te baptizari, et tu venis ad me. C'est à moi d'être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi ! Le Précurseur est tout à fait dans son rôle. Rien de plus vrai que ce mouvement de surprise, presque de sainte terreur, et que le langage qu'il inspire. Quand le Sauveur, à la dernière cène, s'approchera de saint Pierre pour lui laver les pieds, saint Pierre jettera à son tour son cri d'étonnement : *Domine, tu mihi lavas pedes.* Et il aura raison. Mais, comme Jean-Baptiste, devant la ferme et douce réponse qui lui sera faite, il devra se rendre.

« Ne résistez pas ; c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice. *Sine modo ; sic enim decet nos implere omnem justitiam.* »

Alors Jean ne fit plus d'opposition et baptisa. Ce parfait respect du Sauveur pour ce qui, provisoirement encore, est le bien, l'ordre, le devoir, ouvre un vaste champ de réflexions.

C'est un exemple frappant de son entière obéissance à la volonté de son Père. Il se soumet au baptême comme il s'était soumis à la circoncision. Mais, qui ne le voit tout de suite ? pour une âme sacerdotale, la grande et émouvante leçon jaillit de ce simple mot : *Decet nos implere omnem justitiam.*

C'est comme si le Messie eût dit à Jean-Baptiste : La pleine exécution du dessein providentiel demande notre double concours. Bien qu'à des titres différents, nous sommes tous deux nécessaires. Votre humilité, vos hésitations, votre quasi résistance n'ont rien que de très-louable ; elles témoignent de la haute intelligence que vous avez de ma sainteté divine et de la majesté des choses qui se vont accomplir. Mais puisque, par vocation, vous êtes appelé à coopérer à l'œuvre du salut du monde, ne refusez pas de vous y prêter dans la mesure voulue de Dieu. Acquittons-nous l'un et l'autre de ce qui nous échoit et nous convient.

Nos! Je ne me lasse pas d'entendre le doux écho de cette déclaration du Sauveur à une créature qu'il s'unit et s'associe pour la réalisation du plan éternel! Essayez de vous représenter les circonstances, le lieu, le moment où cette bénie parole tomba des lèvres de Jésus-Christ, le ton d'affectueuse bienveillance avec laquelle il la dut prononcer, le regard dont il la dut commenter, vous aurez quelque peine à ne vous point attendrir. Essayez de mesurer ce qu'elle enfermait pour Jean-Baptiste d'incomparable honneur, vous n'y réussirez pas.

Eh bien, n'est-il pas absolument exact de dire que, dans l'exercice de son ministère pastoral, le prêtre incessamment s'entend tenir par Notre-Seigneur Jésus-Christ le même suave langage. *Decet nos implere omnem justitiam.* Il y a communauté constante d'efforts et de concours. Sans Jésus-Christ, le prêtre n'est rien qu'un personnage ordinaire, dont la vie s'emploie à de nobles choses, il est vrai, mais ne se distingue plus essentiellement des autres vies. Sans le prêtre, Jésus-Christ cesse d'agir visiblement et extérieurement au milieu du monde. Le christianisme, au lieu d'être la religion vivante et toujours en actes de l'Homme-Dieu, redevient un culte abstrait, indécis, fondé sur de pieux et touchants souvenirs, condamnés comme tous les souvenirs aux ombres croissantes de l'oubli. C'est donc la coopération ininterrompue dans le temps et dans l'espace de Jésus-Christ et du prêtre, qui fait la base magnifique de la religion chrétienne, précisons davantage, de la religion catholique, la seule où soient gardés dans leur plénitude les enseignements et les institutions de l'Évangile. C'est le *decet nos* répété à l'infini.

En face d'une telle dignité et d'une telle grandeur, le prêtre, comme Jean-Baptiste ne peut que se troubler. Son premier et instinctif mouvement le porterait aussi à je ne sais

quelle velléité de résistance respectueuse. O Jésus-Christ, je vais paraître dans l'assemblée des fidèles pour enseigner en votre nom *oportet sacerdotem predicare*. Est-il bien possible que ma pauvre parole serve d'organe à vos saintes et sublimes leçons ? que la vérité tombée de vos lèvres, il y a vingt siècles, ait besoin pour retentir encore et frapper les cœurs, de ma voix, de mon geste, de mon regard, de ma personne tout entière, transformée en instrument visible de votre invisible action ? — Oui, cela est nécessaire. *Sic decet nos implere omnem justitiam*. O Jésus-Christ, j'entre au tribunal de la pénitence. Des âmes que le péché a flétries m'y attendent. Elles viennent chercher avec le pardon promis, la paix, la joie et l'honneur. Je prononcerai sur elles, sur leur repentir et sur leurs larmes le mot sacré : *remittuntur peccata*¹. J'étendrai mes mains bénissantes, et elles se relèveront purifiées, tout aussi réellement que si vous-même, comme autrefois dans la maison de Simon le pharisien, vous eussiez pardonné. Je dois croire, je ne puis hésiter à croire. J'entends votre solennelle promesse aux apôtres et à leurs successeurs : *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis*. Et s'il me faut une explication d'un si prodigieux pouvoir, vous me la donnez encore : *Sic decet nos implere omnem justitiam*. O Jésus-Christ, je monte chaque matin à l'autel eucharistique ; c'est là le point culminant de ma vie sacerdotale *Introibo ad altare Dei*. Les jours succèdent aux jours, les années aux années, j'en suis encore à mes premières émotions, aux terreurs et aux joies de ma première messe. Je vous demande de les garder jusqu'à la tombe. Je vous demande de les faire grandir.... L'Eucharistie, votre immolation rendue permanente et universelle, l'acte par excellence de votre religion et de toute religion envers Dieu, échappant à l'ordinaire destinée des actes qui est de

1. S. Joann., xx, 25.

passer dans la rapidité même du moment qui les a vus naître ! Il me semble entrevoir quelque chose des conve- nances sublimes de ce mystère. Je ne me représente pas que la terre pût rester un seul jour sans autel, ni l'autel sans victime. Je ne me représente pas davantage qu'il eût été possible, après le calvaire, de revenir aux fruits et aux fleurs, aux génisses, aux agneaux, aux colombes, à tout ce qui avait été la pâle figure de la grande réalité de la pléni- tude des temps. Il fallait que votre sacrifice ne cessât plus, ne s'interrompit jamais, attirant et transformant toutes les expiations des créatures, à mesure que les créatures naîtraient, vivraient et mourraient ici-bas. De la sorte, la réparation se consomme en une perfection absolue. Vous demeurez le prêtre éternellement appliqué à l'œuvre supé- rieure de son sacerdoce : l'immolation, et votre humanité sainte, et notre humanité à nous tous fils d'Adam, la matière immense de cette immolation perpétuelle. Ces vérités m'éblouissent, elles ne me jettent en aucun trouble. J'ad- mire et ne m'effraye pas. Où je suis de nouveau saisi d'une inexprimable épouvante, c'est lorsque de ces splendeurs spéculatives, j'abaisse mon regard vers le prêtre, agent nécessaire, indispensable ouvrier, coopérateur, créateur du mystère de la transsubstantiation : Quoi ! sur la blanche hostie que mes mains soulèvent, où mes yeux s'attachent, je vais prononcer cinq courtes paroles ; et dans l'instant même, par la toute divine puissance de ces mots une pre- mière fois émis par le Christ et répétés en son nom, l'in- compréhensible miracle s'accomplira ! Ce pain se transfor- mera en la substance matérielle, au corps de l'Homme- Dieu, *hoc est corpus meum*, et de ces frontières, de ces bords de son humanité j'irai jusqu'à son âme, jusqu'au Verbe, le Verbe, l'âme, le corps, en l'Homme-Dieu se trou- vant inséparablement unis.

— Oui cela est ainsi ! J'emprunte la voix de mes prêtres, pour redire sans fin la grande parole de la Cène, et envelopper la terre de mon Eucharistie : *sic decet nos implere omnem justitiam.*

Vous et moi, partout et toujours, ô Jésus-Christ ! vous et moi dans le temps, pour votre œuvre du temps ! vous et moi dans l'éternité, car au ciel je serai uni à votre sacerdoce encore pour la consommation idéale du sacrifice transfiguré. C'est vous qui l'avez dit : Là où je suis, mon ministre sera avec moi : *ubi sum ego, illic et minister meus erit*¹.

III

« Jésus ayant été baptisé sortit aussitôt hors de l'eau, en même temps les cieux lui furent ouverts, etc., etc.

On entendit une voix du ciel qui dit : Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me plais²....

La traduction tout à fait littérale porte : Celui-ci est mon fils bien-aimé par qui ma justice reçoit une pleine satisfaction³.

Il faut rapprocher ce passage de saint Matthieu, de ce qui

1. S. Joann., XII, 26.

2. Voir sur ce titre de *Fils* donné par Dieu à Jésus-Christ, en cet endroit des Évangiles et dans l'Évangile de la Transfiguration, les intéressantes dissertations et conclusions du P. Franzelin : *De Verbo Incarnato*, sectio I, Thesis III.

3. Matth., III, 17.

Maldonat : Ergo hoc loco : « *in quo placui* non significat Matthæus : quem unice amavi, neque quo valde delector, neque in quo conquiesco, ut novi quidam vertunt interpretes, sed in quo, id est per quem placatus ac reconciliatus sum mundo, hoc est, placari et reconciliari decrevi, in quem, quum intueor, omnem iram et offensionem pono. Voluit enim Pater per vocem illam cœlitus missam declarare non tantum filium esse suum, sed quorsum etiam mitteret, u libentius ab hominibus reciperetur. » (Comment. in Evang.)

est dit en saint Jean sur le même sujet ¹. Il ressort des deux narrations que, pour accrédi-ter le Messie auprès de ses contemporains, le Précurseur devait attendre cette révélation miraculeuse de son origine, de ses titres, de son excellence, finalement de sa divinité.

Une déclaration qu'il eût été seul à faire, si acceptable déjà qu'elle eût pu et dû paraître à la foule, aurait forcément gardé quelque couleur de bienveillance et d'admiration trop personnelle. Il fallait une manifestation venue de plus haut, tenue pour divine par un certain nombre de témoins désintéressés et convaincus. A prendre rigoureusement les textes, on pourrait penser que Jésus et Jean-Baptiste seuls entendirent la voix mystérieuse, virent la colombe descendre des cieux ouverts, mais les commentateurs admettent unanimement que le phénomène miraculeux fut sensible à tous ceux qui se trouvaient là.

En sorte que lorsque le Précurseur disait : « J'ai vu, et j'affirme que celui-ci est le Fils de Dieu : *vidi, et testimonium perhibui quia hic est Filius Dei* ² », il ne faisait qu'en appeler devant la foule à un événement de notoriété publique, que d'autres avaient observé aussi bien que lui, et dont ils pouvaient tirer les mêmes conséquences que lui. Tant il est vrai que le christianisme, pour réclamer l'adhésion des esprits et des cœurs, use largement des preuves expérimentales, s'autorise des faits. On peut débattre sans fin l'authenticité des faits évangéliques, les nier, les mettre en doute ; on ne peut méconnaître la prétention de la religion révélée à les produire comme ses titres de choix, à s'y appuyer comme à ses plus solides fondements.

La coïncidence du baptême de Jésus avec la solennelle

1. S. Joann., I, 51, 52, 53.

2. S. Joann., I, 54.

manifestation de la sainte Trinité est pleine d'enseignements qu'il faut au moins indiquer.

Au moment où, pour la première fois, le Messie se montre aux hommes, le ciel s'ouvre, et le mystère de la vie divine se révèle en ses profondeurs, le Père, le Fils, l'Esprit ! Les deux événements se produisent à la fois ; ils sont absolument contemporains. Connaître Jésus-Christ, le rencontrer, le voir, c'est se trouver en présence de la pleine essence divine. Au cours de son ministère apostolique, le Sauveur insistera fréquemment sur cette vérité capitale : « Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père ! *Philippe qui videt me, videt et Patrem* ¹ ; en d'autres termes, pour arriver à la parfaite et sûre notion de Dieu, le meilleur est de partir de moi. La preuve en est donnée par avance dans la scène grandiose des bords du Jourdain.

Et, par voie de conséquence, il est permis de dire encore que, dans la mesure où l'on se refuse à voir Jésus-Christ, on s'expose à perdre aussi l'idée de Dieu. Saint Jean le déclare expressément en sa première épître : « Quiconque nie le Fils, dit-il, ne retient même plus le Père ². » Parole terrible, redoutable menace trop justifiée par l'expérience. Assurément, sans être chrétien ni catholique, on peut très-fermement croire au Dieu personnel, créateur, providence, juge. La religion naturelle n'est pas une chimère, il s'en faut. Mais combien souvent n'arrive-t-il pas à ceux qui, ayant connu ou pu connaître Jésus-Christ, se sont détournés de lui, de glisser sur une pente fatale et de se perdre en quelqu'un des abîmes de la négation complète. On dirait qu'un châtement affreux s'attache à leurs premières résistances, à leur infidélité de la première heure et les détourne

1. S. Joann., XIV, 9.

2. S. Joann., II, 25.

pour jamais de ces cieus ouverts d'où rayonnent sur le monde la splendeur et la plénitude du divin. Il ne serait malheureusement pas besoin de chercher bien loin des exemples. Notre siècle en fournit.

Dernière remarque enfin. Quand le Sauveur paraît et se révèle à lui, quand la manifestation céleste éclate à ses yeux, le Précurseur est tout entier appliqué à son œuvre, à l'accomplissement de son ministère et de son devoir d'état¹.

Bon et pieux prêtre, qui seriez parfois tenté de gémir du

1. On sait que le jour même de l'octave de l'Épiphanie est consacré par la sainte Liturgie au souvenir du baptême de Notre-Seigneur. Nous aimerions de citer ici toutes les belles prières des Églises d'Orient et d'Occident que le savant auteur de l'*Année liturgique*, dom Guéranger, reproduit dans le tome II, du temps de Noël. Nous engageons vivement le lecteur à se donner ce délicat plaisir et, ce qui vaut mieux, cette édification.

Voici quelques fragments extraits des *Ménées* de l'Église grecque :

« Tanquam homo in flumen venisti, Christe, Rex servile baptisma accipere; festinas, o bone! sub Præcursoris manu, propter peccata nostra, o philanthrope!

« Ad vocem clamantis in deserto: *Præparate viam Domini*, venisti, Domine, formam servi assumens, baptisma flagitans, qui peccatum nescis; viderunt te aquæ et tremuerunt; contremiscens effectus est Præcursor et exclamavit dicens: Quomodo illuminabit lampas lumen? Quomodo imponet manus servus super Dominum? Sanctifica me et aquas, Salvator, qui tollis mundi peccatum.

« Præcursoris et Baptistæ et prophetæ super omnes prophetas honorati tremuit dextera, quia contemplabatur Agnum Dei peccata mundi lavantem, et anxietate sollicitus exclamabat: Non audeo imponere Verbum! manum capiti tuo; tu ipse sanctifica me et illumina, o misericors! ipse enim es vita et lux et pax mundi.

« Mira res erat videre cæli terræque Dominum fluvio denudatum Laptismum a servo pro nostra salute susipientem quasi servum, et stuperant Angelorum chori in timore et gaudio: Cum illis te adoramus, salva nos!

« Manum tuam, quæ Domini intactum tetigit caput, cum qua et digito ipsum nobis submonstrasti, eleva pro nobis ad illum, Baptista, tanquam potestatem habens magnam, oculos osque iterum tuos qui sanctissimum viderunt spiritum in columbæ specie descendantem, ad

peu de temps que vous laissent pour l'étude de Jésus-Christ vos sollicitudes et vos fonctions obligées, rassurez-vous ! Vous ne serez point privé de la sainte lumière que vous cherchez ; bien au contraire. Allez en toute confiance à tous vos devoirs, baptisez, prêchez, visitez les malades, entrez au saint tribunal, en une longue journée n'ayez pas un seul moment de relâche... les manifestations du Messie vous attendent au milieu même de ce labeur. Vous aurez votre rayon d'en haut. Vous entendrez la voix mystérieuse. Vous apprendrez toujours davantage que Jésus est le Fils bien aimé, celui dont le sacrifice agréé de la justice éternelle a sauvé le monde. Et quand vous évangéliserez, vous redirez mieux, avec une plus pénétrante onction, le mot qui résume tout apostolat : *Vidi, testimonium perhibui quia hic est Filius Dei.*

ipsum converte, Baptista, misericorditer cum nobis operatus, et hic sta nobiscum approbans hymnum, incipiensque primus panegyriam....

« Domine, adimplere volens quæ ab æterno de revisti, ab omni creatura mysterii tui ministeria suscepisti : ex Angelis Gabrielem ; ex hominibus virginem ; e cælis stellam ; ex aquis Jordanem : peccatum mundi suscepisti : Salvator noster, gloria tibi !... »

(*L'Année liturgique*, temps de Noël, tome II, page 294 et seq.)

CHAPITRE TREIZIÈME

Le Précurseur et la foule (étude sur l'humilité).

Non sum ego Christus.

(Joaan. 1, 20.)

« Un des caractères de saint Jean, dit Bossuet, est l'humilité qui paraît dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles ¹ ».

Nous voudrions étudier ce caractère. Les détails du récit évangélique sont multipliés, précis. En les plaçant en un certain ordre, on découvre une gradation admirable, très-

1. Élev. sur les mystères, passage cité au chapitre précédent.

Nous nous permettrons à ce sujet une courte observation. L'humilité dont la conduite du Précurseur offre l'exemple se résume tout entière aux sentiments qui l'animent à l'égard du Sauveur, à l'attitude qu'il prit et qu'il garda constamment devant Lui. Nous oserions dire que c'est un épisode de l'humilité plutôt que l'histoire même et le complet tableau de cette grande vertu. Être humble, c'est se mettre en face de l'infinie plénitude de Dieu et se taire. Être humble, c'est se placer en face des péchés dont on porte le poids et gémir. Jean-Baptiste ne se livre ni à ces repentirs ni à ces contemplations. Il ne révèle que les secrets de son âme envers Celui qu'il vient faire connaître au monde. Mais en ces proportions et limites quelle perfection incomparable ! Quel type exquis et touchant des rapports des âmes sacerdotales avec N.-S. Jésus-Christ !

délicate, très-fine, des dispositions intimes du précurseur à l'égard de Jésus-Christ. C'est ce que nous désirerions marquer et établir.

Nous avons à parler d'abord de l'attitude de saint Jean-Baptiste en face du public : la foule qui se presse à sa voix et à son baptême, la députation fameuse du Sanhédriu. Pour être connue, même banale à force d'être connue, cette première page de l'histoire de la plus attendrissante humilité qui fut jamais n'en mérite pas moins notre attention.

I

Saint Luc, au chapitre III, v. 15, s'exprime ainsi : « Le peuple commençait à penser, chacun supposait volontiers tout bas, que Jean pourrait bien être le Christ. Jean alors répondit, disant : « A la vérité, je vous baptise dans l'eau, moi ; mais il en vient un autre tellement au-dessus de moi, que je ne serai pas même digne de dénouer sa chaussure. »

Émerveillé de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il entend, frappé de la sainteté manifeste du nouveau prophète, ému de sa brûlante éloquence, voilà donc le peuple qui se demande s'il ne se trouverait point en présence du Messie attendu. Un peu de science ou de réflexion le détournerait de cette conjecture, puisque le Messie doit naître de la race de David, et que Jean-Baptiste n'en descend pas. L'imagination et la spontanéité populaires ne s'arrêtent point à ce genre d'obstacles. L'opinion tend à se former. Elle est presque universellement formée.

Personne pourtant n'a rien dit encore. L'évangéliste semble prendre soin de noter qu'il s'agit d'une présomption favorable tout intime, toute secrète, rien de plus. *Existi-*

mante populo... cogitantibus, in cordibus suis, mais, l'humilité vraie a des promptitudes et des sûretés d'intuition exceptionnelles. Il en faut peu pour lui donner l'éveil et la mettre en garde. Jean-Baptiste n'a pas besoin qu'on s'explique ouvertement. Au premier indice des sentiments qui se dessinent, il prend l'offensive. Il va au-devant de l'estime exagérée qu'on s'apprête à faire de lui, il se dérobe aux acclamations qui se préparent, il s'efface devant Celui qu'il est chargé d'annoncer au monde; en quels termes! avec quelle énergie et quelle soudaineté! « Ma prédication, mon baptême, ma personne, vous inspirent de l'admiration!... ce que je fais n'est rien; ce que je suis, rien non plus. *Venit fortior me*. Il en est un qui l'emportera infiniment sur moi, en toutes choses! Il arrive! Il est là! Telle est la distance qui nous sépare tous deux que je ne mérite pas même de lui tendre sa chaussure, ni de la délier ¹.

Sans parler des expressions employées pour rendre sensible l'abaissement recherché et réclamé, combien à lui seul cet empressement à s'humilier est significatif! Au lieu de protester de la sorte, le Précurseur ne pouvait-il donc pas, momentanément du moins, accepter comme une juste récompense de son zèle l'unanime élan de considération dont il était l'objet? Au nom même du bien, pour mieux asseoir son autorité en l'entourant d'un plus brillant prestige, pour donner plus de force à ses enseignements, ne lui devait-il pas sembler opportun autant que légitime de laisser quelque temps à son mouvement propre

1. « Quantum testimonium perhibuit Joannes Christo? ita ut diceret non se dignum esse qui solveret corrigium calceamenti ejus? Lucernam se confessus est de illo accensam, et ideo ad pedes ejus confugit, ne alta petens vento superbiæ exstingueretur »

(S. Aug., sermo LXXVI, 1.)

l'opinion publique, quitte à l'éclairer et à la redresser quand il faudrait¹? Pourquoi refuser un appoint de secours si précieux? En son for intérieur, lui, Jean-Baptiste, n'eût pas cessé de rendre au Messie tout ce qui lui revenait de déférence respectueuse et de vénération. Grâce à cette heureuse conciliation des exigences opposées, tout eût été pour le mieux. De semblables illusions, ces sortes de subtilités ne sont pas absolument rares. Les meilleurs, hélas! se les permettent quelquefois. L'amour-propre est si ingénieux!

Le Précurseur n'a pas un instant d'hésitation. On sent qu'à aucun prix, ni si peu que ce soit, il ne veut autoriser de méprise. Que paraît-on s'arrêter à lui? Il ne s'agit pas de lui. Lui ne compte pas. Ce qu'on lui donnerait serait soustrait injustement au Messie véritable, qui seul est en droit d'attendre et de recevoir tout hommage. Il y a presque jalousie à rebours². Il souffre de ses propres avantages en faveur de celui qu'il a pour mission de faire connaître. Tel est son malaise, qu'avant même qu'on ait rien dit expressément il se récrie et se plaint.

II

Le lieu où il prêchait et baptisait, *Bethabara*³, le passage du gué n'est pas fort éloigné de Jérusalem. Soit par la

1. « Posset Joannes abuti errore hominum, et non laborare persuadere se esse Christum, quia hoc jam illi, qui eum audiebant et videbant, illo non dicente putaverant. Non erat ei opus seminare errorem, sed confirmare. At ille sponsi amicus humilis, sponso zelans, non se pro sponso adulterum supponens, perhibet testimonium amico suo... » (S. Aug., sermo CCLXXXVIII, 2.)

2. « Amicus est, non invidus : nec sibi, sed sponso ze'at. »

(S. Aug., sermo CCXCIII, 6.)

« Odit se amari pro illo. » (S. Aug., sermo CCLXXXVIII, 2.)

3. « Bethabara, Beit, Abara. » Version primitive probablement plus exacte que le « Bethania » du texte de saint Jean. D'après quelques

rumeur publique, soit peut-être par quelques-uns des pharisiens si rudement traités dès le début, on savait dans la Ville Sainte ce qui se passait sur les rives du Jourdain. Les Juifs envoient une députation, précisément composée de pharisiens. C'est ce qui permet de conjecturer que ceux d'entre eux qu'avaient atteints les rudes apostrophes du Précurseur n'étaient pas restés sans se plaindre, et sans fomenter contre lui un commencement d'oppositions. Il faut citer le texte évangélique tout entier :

« Voici le témoignage que rendit Jean, lorsque les Juif envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous ? — Il confessa et ne le nia pas : Je ne suis point le Christ. — Quoi donc ? lui demandèrent-ils : Êtes-vous Élie ? — Il leur dit : Non. — Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous donc de vous-même ? — Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez au Seigneur un chemin droit, ainsi que parle le prophète Isaïe ¹ ».

Qui êtes-vous ?... De la réponse soudaine et explicite du Précurseur on peut conclure que la question ne fut pas tout à fait posée ainsi. Elle dut être accentuée. Il dut être fait mention du Messie, du Christ. Pourtant ils savaient bien,

interprètes, « Bethabara, domus transitus », aurait été le point précis du rivage où jadis les Israélites venus d'Égypte et s'appêtant à pénétrer dans la terre promise auraient traversé le Jourdain. Le Précurseur aurait choisi de préférence pour son baptême un lieu où s'attachaient de si illustres souvenirs, soit à cause de la notoriété plus grande qui l'entourait, soit pour indiquer par un symbolisme touchant le passage, l'élévation des âmes régénérées à l'ordre nouveau, au royaume de Dieu, à l'Évangile, à la Rédemption.

2. S. Joann. I-19, 25.

1. Voir sur ces quelques versets de l'Évangile l'admirable commentaire du P. Graty ; œuvres posthumes, *Méditations inédites*, troisième méditation, page 237 et passim.

eux prêtres et lévites, pharisiens, que Jean-Baptiste ne descendait pas de la race de David. Peut-être espéraient-ils tendre un piège à sa faiblesse, le pousser à s'enorgueillir, afin d'avoir le droit de le confondre. Cela rentrait dans leur instinct. Le mot qui les caractérise au cours des Évangiles, presque autant de fois qu'il s'agit de leurs relations avec Notre-Seigneur, est celui-ci : *tentantes eum*, dresseurs d'embûches ! Plus probablement ils font cette première interrogation sur le ton de la malveillance et de l'ironie, comme pour prendre déjà leur revanche de l'empressement favorable des simples gens. Qui êtes-vous ?... devons-nous croire, nous aussi, aux bruits qui sont prêts à se répandre, partager l'opinion de la foule ignorante et crédule ? Faut-il voir en vous le Messie ?

Quand on se sent en face d'hommes méchants ou de mauvaise foi, c'est une sorte de besoin que de se venger par le dédain et le silence. Pourquoi Jean-Baptiste ne serait-il pas tu absolument ? Mais non ! Il est parlé du Messie. Ce nom seul l'émeut, le trouble et le force à protester *Non sum ego Christus* : quels que soient les motifs qui vous dictent votre interrogation, pharisiens qui m'entourez, ne pouvant souffrir un rapprochement, encore moins une confusion quelconque entre celui que je révèle au monde et moi, je déclare solennellement la vérité : « je ne suis point le Christ ! »

« Êtes-vous Élie ? — Je ne le suis point — Prophète ?... Non. »

Voilà qui est d'un naturel achevé, tout à fait saisi sur le vif, et dans la situation. Le Précurseur est visiblement aux prises avec la crainte de dérober au Messie la plus mince part des admirations qui lui reviennent, le plus léger rayon de sa gloire. On a poussé l'audace jusqu'à lui demander s'il était le Christ, il s'est empressé de réparer, par une

dénégation formelle, cette sorte de profanation. Suivant ce premier branle de sa pensée, encore indigné, dirait-on, il écarte brusquement l'un après l'autre, sans donner d'explications, sans rien distinguer, chacun des titres qu'on lui propose, et qui, s'il les acceptait, le placeraient dans un voisinage trop rapproché du Sauveur.

Étant admis que les questions aient été faites en cet ordre, c'est bien ainsi qu'il a dû répondre.

Pendant il y avait lieu d'entrer en quelques éclaircissements. Promettant sa naissance à Zacharie, l'ange avait dit : « Il marchera devant Dieu, dans l'esprit et dans la vérité. » Et bientôt, à trois ou quatre reprises, le Sauveur lui-même le comparera au célèbre prophète¹. Mais l'exacte vérité, la vérité matérielle lui permettant de nier qu'il soit Élie, il le nie. Il en a l'esprit incontestablement, la vertu, le zèle, il le rappelle par son caractère et par sa mission, *in spiritu et veritate Eliæ*. Il se garde de convenir de tout cela. Je ne suis pas Élie, cet Élie dont vous attendez le retour. Rigoureusement parlant, rien de plus vrai².

1. (Matth. xvii, 11, 12, xi, 14.)

2. Au sujet de la différence et de l'apparente contradiction du langage de Jean-Baptiste et du Sauveur, Maldonat écrit : « At cur saltem hoc ipsum non confitebatur (Joannes Baptista) quod de ipso postea Christus affirmavit se spiritu et officio Eliam esse? Fecit modeste, ut Origenes monuit : erat enim idipsum admodum honorificum, quamvis Eliam non esset, tamen Eliæ personam gerere : quare ipsum negare decuit se Eliam esse ; Christum affirmare. Et ille negavit, et ille affirmavit, salva veritate, sensu diverso : datum que nobis ab utroque est præclarum documentum, e Joanne modestiæ, a Christo caritatis. Nam et modestiæ est, quatenus patiatur interpretationibus adjuncta veritas omnem a te laudem remove, et caritatis, quatenus eadem ferat laudare alios.

« Rupertus mihi videtur optime nodum solvere, Joannem virtute quidem et gratia prophetam fuisse, officio non fuisse. Prophetarum officium fuit verbum Domini antequam caro fieret, verbis præsignare actis præfigurare, Joannes vero id non faciebat. Joannes nil futurum

Et prophète ? — Non plus. Même motif de dénégation. Le Sauveur déclarera qu'il est prophète et plus que prophète. Mais comme, à s'en tenir à la précision littérale des mots, il a le droit de dire qu'il ne remplit pas le même ministère que les prophètes, qu'il n'est point prophète au sens accoutumé, il le dit, toujours préoccupé de cette appréhension profonde qu'on ne s'attarde à l'estimer et à l'admirer, lui, Précurseur, au détriment du Messie.

Et alors, quelle opinion avez-vous de vous-même ? quel jugement portez-vous sur votre compte ? *Quid dicis de teipso ?*

Plus aucun moyen d'éluder la difficulté repoussée jusque-là. Après avoir décliné, par voie d'élimination, l'honneur d'être le Christ, ou Élie, ou simplement prophète, Jean-Baptiste est contraint de révéler ce qu'il est. *Vox clamans — vox clamantis*, une voix qui s'élève ! Impossible de s'humilier davantage. Il n'est plus même parlé de la personne ; il n'y a plus qu'un instrument, qu'un organe, qu'un son rendu. Bossuet a commenté cette réponse. Écoutez Bossuet.

... « Qui êtes-vous donc ? » Il faut parler : car ceux que l'on envoie doivent rendre compte au sénat de Jérusalem qui les a députés à Jean. « Je suis la voix de celui qui crie. » Qu'est-ce qu'une voix ? Un souffle qui se perd dans l'air : je suis une voix, un cri, si vous le voulez ; saint

prædixit, nec ad id a Deo missus fuit quod proprie Prophetarum officium est. Hoc ergo sensu negavit se prophetam esse. Ejus vero Pater prophetam futurum dixerat quia et virtute propheta erat, et aliqua prophetici officii functurus parte. Solebant prophetae a Deo mitti, et i. le a Deo missus est. Solebant Prophetæ populum docere, reprehendere, ad pœnitentiam adhortari, ad Deum convertere, quæ quidem omnia Joannes fecit cumulatissime. Quare Zacharias non dixit : Et tu puer propheta Altissimi vocaberis, prophetabis enim quæ futura sunt, sed præibis ante faciem Domini parare vias ejus. »

Jean s'éténue jusque-là... Comme il se baigne dans l'humilité et dans le néant ! non, non, non, dit-il toujours. Faut-il dire quelque chose, ce n'est qu'une voix sans corps et sans consistance. Quelque grand qu'on soit, l'humilité qui ne peut mentir ne laisse pas de trouver moyen d'anéantir tous ses avantages. Apprenons à dire : non, mais sincèrement, lorsqu'on nous loue ; sans exagération, sans emphase, sans trop d'effort. Car souvent tout cet effort est un artifice pour nous attirer des louanges ou du moins de l'attention du côté des hommes. L'humilité ne songe point à s'étaler. Un simple : non, sec et court qui détruit tout, lui suffit, parce que ce *non* dans sa sécheresse et dans sa brièveté cache tout, fait tout disparaître, jusqu'à l'humilité même¹. »

III

Les dispositions et sentiments du public à l'égard du prêtre varient beaucoup. Le prêtre lui aussi se trouve quelquefois en face d'une bienveillance presque universelle. On voit dans l'histoire des époques prospères où le ministre de la religion ne marche qu'au milieu d'un cortège de vénération et de sympathie. On voit en même temps que cette situation commode, douce, attrayante, n'est pas pour lui sans danger, que, s'il ne veille pas très-attentivement à se défendre du piège délicat qui s'y cache, il risque de glisser vers l'oubli de son devoir, en bénéficiant de sa grande mission pour son bien-être, en substituant aux intérêts sacrés de celui qu'il représente ses propres intérêts.

Nous n'en sommes pas là aujourd'hui. Ce n'est point de

1. Elev. sur les myst., XXIV sem., 1^{re} élévation.

ce côté que s'offre le péril. Nos contemporains ne nous exposent guère par excès de bienveillance à nous endormir, nous, prêtres catholiques, dans un mol repos, et dans la possession criminelle d'un honneur qui ne revient qu'à Jésus-Christ. La société de ce siècle ressemble bien plus à la députation du Sanhédrin dont parle saint Jean qu'à la foule enthousiaste et naïve dont parle saint Luc.

« Qui êtes-vous ? » nous demande-t-on incessamment, et d'une façon significative, qui êtes-vous ? hommes étranges qui ne semblez pas appartenir à notre époque ni à notre race, qui n'aimez pas ce que nous aimons, n'admirez pas ce que nous admirons, ne poursuivez pas comme nous le beau rêve d'une humanité de plus en plus maîtresse d'elle-même par la science, de plus en plus heureuse par les applications de la science à l'industrie ? Que faites-vous d'utile parmi vos semblables ? Votre doctrine tantôt révoltante à force de sévérité, tantôt inintelligible à force de mystères, qu'apporte-t-elle de bienfaisant dont il faille s'instruire ? Pourquoi prêchez-vous ? pourquoi baptisez-vous ? Qu'est-ce que ce vain amas de paroles et de rites dont vous vous obstinez à encombrer notre route ?

Encore une fois, qui êtes-vous ? que dites-vous de vous-mêmes ? *qui es tu ? quid dicis de teipso ?*

Le Précurseur s'éloignait et s'isolait du Christ jusqu'à l'entier effacement. Nous ne le pouvons pas faire, nous prêtres, nous ne le devons pas. A nos interrogateurs quels qu'ils soient répondons ouvertement : Nous sommes les représentants de Jésus-Christ, les dépositaires de sa vérité et de sa grâce, ceux à l'aide desquels il se survit ostensiblement dans le monde, perpétue son action, continue d'être voie, vérité et vie.

Nous existons tout exprès pour vous apprendre, si vous ne le savez pas, pour vous rappeler, si, le sachant, vous avez

le malheur de l'oublier, qu'en dehors de lui il n'y a pas de salut.

Nous baptisons en son nom pour introduire les âmes dans l'ordre de rédemption, de justice, de sainteté, de beauté et d'honneur, qu'il a établi ici-bas en attendant le ciel. Nous remettons les péchés en son nom, ce qui est baptiser encore.

Nous sommes sa pensée, sa parole, son action directe et pleine de fruits. Qui nous reçoit le reçoit ; qui nous méprise le méprise. C'est lui-même qui l'a affirmé¹. Il nous identifie avec lui. Nous ne faisons qu'un avec lui : *Sacerdos alter Christus*. Nous sommes d'autres Christs.

Oui, nous avons le droit, plus que cela, le devoir de rendre ce fier témoignage de notre vocation incomparable.

Et que personne ne s'en effraye. Ce témoignage magnifique, loin de nuire à notre humilité, ne fera que la développer et que l'affermir. Plus nous dirons de nous en toute vérité ces sublimes choses, plus nous nous déclarerons solennellement les représentants consacrés du Christ, plus nous serons prompts et prêts à reconnaître que tant de gloire ne vient pas de nous, qu'elle a été mise en nous sans nous, par la toute-puissance d'une élévation absolument gratuite. *Ego elegi vos ; non vos me elegistis, sed ego elegi vos*².

Ce qui nous appartient en propre n'est que misère, n'est que néant. *Vox clamantis*, une voix, un son, un souffle, voilà notre élément personnel, dans la splendide beauté et fécondité sacerdotale que nous portons en nous !

Ah ! quel respect finirait par imposer à ceux qui l'entourent le prêtre qui se présenterait au devant des attentions et des regards, à la fois ébloui d'admiration pour sa grandeur surnaturelle, et pénétré d'humilité pour son humaine

1. S. Luc, x, 16.

2. Joann., xv. 16.

faiblesse, qui marcherait sous la double lumière de ce qui dans sa vie est de Dieu, et de ce qui est de lui!

Et si, comme Jean-Baptiste, ce même prêtre forçait qui l'observe à convenir qu'il ne se recherche jamais en rien, ne réclame et n'attend aucun avantage propre de sa dignité sacerdotale, que dans l'ensemble de son existence et dans les détails il n'a d'autre préoccupation que de faire connaître Jésus-Christ, *parare vias Domino*; s'il se mêlait à ses habitudes journalières quelque peu de mortification et d'austérité, nul ne saurait dire à quel degré de force et d'influence il lui serait bientôt donné d'atteindre.

L'estime ardente de sa vocation, l'humilité proportionnelle à cette estime même, le désintéressement absolu : vertus de choix pour un prêtre. Quand un prêtre en est là, forcément il est puissant, il fait le bien.

Heureuses les paroisses qui possèdent de tels pasteurs!
Heureux les siècles et les pays qui ont un tel clergé !

CHAPITRE QUATORZIÈME

Le Précurseur et les disciples (suite de l'étude sur l'humilité).

Hoc ergo gaudium meum impletum est. Illum oportet crescere, me autem minui.

(S. Joann. III, 29, 30.)

Nous venons de voir, dans l'attitude prise par le Précurseur en face de la foule et de la députation du Sanhédrin, ce que nous appellerions volontiers le premier degré de son humilité. La scrupuleuse attention qu'il apporte à ne point permettre qu'on le compare au Christ, la soudaineté de ses dénégations, le soin passionné, pourrait-on dire, avec lequel il se jette en arrière et dans l'ombre, témoignent irrécusablement déjà des dispositions qui l'animent.

Une scène admirable, bien que l'infirmité humaine, s'y montre à nu, crayonnée par le quatrième évangéliste (chap. III, vers. 26, 31), nous offre un nouveau sujet d'étude et d'édification. Le Précurseur nous y paraît non plus devant un public mélangé dont il repousse avec la même ardeur, soit les élans sincères, soit les hommages équivoques, mais devant ses propres disciples. C'est de l'intime. Ses disciples à leur tour conspirent contre son humilité, et, sans y

songer peut-être, de la plus insinuante façon. Il n'est pas atteint, pas même effleuré. La délicatesse particulière de l'épreuve tourne absolument à son honneur.

I

Pour mettre en tout son jour la scène à laquelle nous faisons allusion et que saint Jean raconte, il ne sera pas hors de propos de donner, à l'aide des synoptiques, une première idée de ceux-là mêmes qui y jouent un si regrettable rôle. Saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, parlent d'eux au sujet d'un même fait très-significatif, et à peu près dans les mêmes termes.

Le Précurseur avait donc des disciples. *Discipuli Joannis*, c'est-à-dire un groupe d'admirateurs plus spécialement attachés à sa doctrine, plus séduits par la sainteté de sa vie, faisant plus ouvertement profession de se ranger à la double autorité de ses exemples et de ses enseignements. Il ne faut pas s'en étonner : l'admiration, d'un côté, l'attachement de l'autre, les exposaient à un peu de susceptibilité jalouse. Leur maître était placé si haut dans leur estime qu'ils ne voyaient pas sans ombrage grandir à l'ombre de la sienne une autre réputation, un autre nom que le sien occuper l'attention publique. Les surprenantes déclarations qu'ils avaient entendues au sujet du Messie, plus surprenantes pour eux que pour personne à coup sûr, n'avaient porté dans leurs âmes, semblerait-il, aucune lumière. (S. Joann. III, 28.) Ils les interprétaient sans doute à leur guise et n'en continuaient pas moins de garder et leurs préférences et leurs convictions.

Rien n'est plus vraisemblable à ce compte que l'inquiétude et le malaise qui les agitent et dont les Évangiles

nous ont transmis le souvenir. En voici une première révélation.

« Alors les disciples de Jean s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Pourquoi les Pharisiens et nous jeûnons-nous fréquemment, tandis que vos disciples ne jeûnent point ? »

Cette même démarche et cette même question sont mentionnées par saint Marc et saint Luc. Remarquons en passant le bon accord des disciples de Jean-Baptiste et des Pharisiens. Il ne s'explique guère de prime abord. Les Pharisiens, on se le rappelle, n'avaient pas à se féliciter du Précurseur, ils ne devaient ressentir pour ses disciples qu'une médiocre bienveillance. Mais comme Jésus, dès les premiers actes de son ministère public, dès les premières paroles, les traitait plus sévèrement encore que personne, ils tournaient surtout contre lui leur animosité. Dans le chapitre même où se trouve le texte que nous venons de citer, cette animosité éclate. Les Pharisiens s'y montrent scandalisés de ce que le Sauveur entre dans la maison des pécheurs et des publicains, s'assoit à leur table, converse avec eux. Ils finissent à peine de murmurer quand les disciples de Jean-Baptiste commencent de se plaindre à leur tour. On dirait qu'ils chargent ces derniers de continuer à leur place. D'où l'on peut augurer que, s'ils se rapprochent ainsi les uns des autres, malgré les distances qui les devaient séparer, c'est qu'un commun sentiment d'opposition au Sauveur les excite.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les disciples de Jean-Baptiste se plaignent. Leurs griefs, il est vrai, semblent être dictés par une surprise légitime, par une louable délicatesse de conscience, mais on devine aisément quelle en

1. S. Matth., ix, 14 ; S. Marc, ii, 18 ; S. Luc, v, 35.

est la réelle inspiration. Aborder Jésus, lui reprocher ouvertement qu'il ait lui aussi des disciples, se montrer froissés de ce que le public commence à se beaucoup occuper de lui, de sa doctrine, de ses miracles, ils ne le peuvent pas. Ils prennent un chemin détourné. « Pourquoi « jeûnons-nous, tandis que ceux qui sont avec vous ne le font point ? » C'est comme s'ils disaient : « Notre Maître est au-dessus de vous. Ses enseignements l'emportent sur vos enseignements, puisque nous sommes plus vertueux que vos disciples. On reconnaît l'arbre à ses fruits. Nous vivons d'austérité et de pénitence; vos disciples, non. Donc nous sommes à meilleure école. »

Il ne revient pas à notre sujet d'étudier la magnifique réponse du Sauveur, puisque nous cherchons seulement à nous renseigner sur les dispositions des partisans trop exclusifs de Jean-Baptiste. Nous voulons au moins la citer :

« Jésus leur répondit : « Les amis de l'époux peuvent-ils donc être tristes pendant que l'époux est au milieu d'eux ? Le temps viendra où il leur sera enlevé, alors ils jeûneront.

« Personne ne met une pièce de drap à un vieil habit, parce que le neuf emporterait une partie du vieux, et le déchirerait encore davantage.

« Et l'on ne met point non plus du vin nouveau dans de vieux vaisseaux, parce que, si on le fait, les vaisseaux se rompent, le vin se répand, les vaisseaux sont perdus. Mais on met le vin nouveau dans les vaisseaux neufs, et ainsi le vin et les vaisseaux se conservent ¹. »

Quelle condescendance et quelle mansuétude ! A le bien prendre le langage des disciples du Précurseur était impertinence pure. Il eût été facile au Sauveur d'en démêler les

1. S. Matth., ix, 15, 16, 17.

vrais motifs. Comme il eût aisément pu aussi faire rougir ces mécontents de leur alliance d'emprunt avec les Pharisiens! Ils valaient mieux que les Pharisiens. Leur jeûne n'était pas, ainsi que le jeûne pharisaïque, chose d'apparat destiné à attirer les regards : « *Exterminant facies suas ut appareant hominibus jejuantes*¹. » Ils se mortifiaient consciencieusement. Jésus eût eu le droit de leur signaler leur singulière méprise, et d'en conclure qu'il leur fallait une bien forte dose d'irritation pour faire ainsi cause commune contre lui avec de tels personnages.

Rien de semblable : « *et dit illis Jesus* », c'est le ton de la bienveillance. On sent que le Sauveur ménage et respecte ce qu'il y a de sincère dans ces âmes, bien qu'erroné. Si elles étaient capables de comprendre, pourraient-elles ne se pas rendre à cette explication si douce, si sensée, si paternelle!

« La pénitence, le jeûne! oui, sans doute! je les ai prêchés, je les prêcherai encore autant que Jean-Baptiste, j'en ferai la condition nécessaire des vies régénérées. Mais à ces vertus capitales il faut d'abord donner une base, et la base profonde, c'est l'amour. La rigueur et la sévérité toutes seules emplissent la loi ancienne; désormais, elles se devront mélanger de douceur. Les fils de la loi nouvelle commenceront par aimer, puis, quand ils aimeront, et dans la force suave de leur amour, ils seront capables de tous les sacrifices. Mes disciples, tandis que je suis au milieu d'eux, s'initient à ce grand secret. Ils jouissent de ma présence, comme les amis de l'époux jouissent de la présence de l'époux, bientôt ils iront souffrir et mourir pour moi à tous les horizons de la terre. Si je leur demandais le martyre aujourd'hui même, ils n'y

1. S. Matth., vi, 16

seraient point préparés, leur faiblesse trahirait mes justes exigences ; demain, lorsqu'ils auront aimé, ils y voleront avec joie et sans qu'on puisse craindre de leur part l'ombre même d'une défection¹ ! »

II

N'insistons pas davantage. Voilà une première indication des sentiments où sont les disciples du Précurseur. A n'en pas douter, ils souffrent de la notoriété grandissante de Jésus.

Ce que raconte le quatrième évangéliste, et que nous allons reproduire textuellement, n'a donc plus de quoi surprendre :

« Étant venus trouver Jean-Baptiste, ses disciples lui dirent : Rabbi (Maître), celui qui était avec vous au delà

1. Nous ne faisons guère que suivre Maldonat. Il nous a toujours paru que cet admirable passage de l'Évangile sur lequel nous nous sommes étendu malgré nous, cette comparaison si simple, presque vulgaire, du vêtement qu'on ne répare pas avec un drap trop neuf, des autres vieillies où l'on ne met pas tout d'un coup du vin nouveau, cachait pour le prêtre directeur des consciences un admirable enseignement. Il en doit apprendre à traiter avec infiniment de ménagement et de tact les âmes qui se confient à lui. Recommander la générosité dans les peines, la vaillance sous le poids des épreuves, dire que Notre-Seigneur a fait de la Croix portée tous les jours l'élément premier de la vie chrétienne, cela est bien. Mais n'est-il pas indispensable de commencer par créer comme base et appui de tout ce courage un amour noble, intelligent, tendre, très-tendre, du Sauveur ? Il y a action et réaction de l'amour sur les actes, des actes sur l'amour. Rien de plus exact. Il n'en demeure pas moins que l'un est la condition logique des autres, et que celui-ci précède ceux-là.

Est-il besoin d'ajouter qu'il ne s'agit point de conseiller ni de provoquer des satisfactions plus ou moins vives de sensibilité, des émotions, mais de créer un sentiment profond, raisonnable et raisonné, affermi sur tous les grands attraits qu'inspire à qui le contemple assidûment Jésus-Christ, le Dieu-Homme, Emmanuel !

du Jourdain, à qui vous avez rendu témoignage, celui-là baptise de son côté. Tout le monde va à lui. »

Jean leur répondit : « Nul ne peut rien recevoir que ce qui lui est donné du ciel.

« En outre vous m'êtes vous-mêmes témoins que je vous ai dit : Je ne suis pas le Christ. J'ai été envoyé devant lui.

« L'époux est celui qui possède l'épouse. L'ami de l'époux se tient près de lui; il l'écoute; il est heureux d'entendre sa voix. Mes désirs sont comblés, ma joie est pleine.

« Il faut qu'il croisse, et moi que je diminue.

« Celui qui est venu d'en haut... celui qui vient du ciel, est au-dessus de tous¹. »

C'est dans le détail, et pour ainsi dire à la loupe, qu'il convient d'étudier cette scène où se produisent des sentiments diamétralement contraires, et dont chacun des deux aspects est pour nous instruire. A peu de chose près, nous traduisons Maldonat, notre commentateur préféré.

« Rabbi, Maître! Les disciples du Précurseur le saluent du titre le plus relevé qu'ils connaissent. Pour se rassurer eux-mêmes, dirait-on, pensant bien en tous cas ne lui point déplaire, ils affirment dès le premier mot sa prééminence. Vous qui êtes le maître, qui méritez seul le nom de maître, sachez donc ce qui se passe. Si vous n'y prenez garde, vous serez bientôt supplanté dans l'opinion publique. Celui qui était avec vous, que vous avez tiré de son obscurité en parlant avantageusement de lui, celui-là baptise. » On ne saurait pousser plus loin le dédain, ni mieux choisir les expressions qui le rendent. « Celui qui » : ne semble-t-il pas qu'il s'agisse d'un étranger, d'un inconnu

1. S. Joann., III, xxvi, xxxi.

dont personne jusque-là n'a rien appris ? « qui était avec vous » ; il n'y a pas « avec qui vous étiez, » ce qui eût déplacé les situations en faveur du Messie, mais « qui était avec vous. » Le Précurseur occupe de droit le premier rang. On est avec lui. Il n'est pas, lui, avec d'autres. « Celui que vous avez honoré de votre témoignage. » Il vous doit tout. C'est vous qui, par bienveillance, l'avez révélé à la foule. Sans vous il n'eût jamais attiré les regards ni l'attention de qui que ce soit... Eh bien ! celui-là, négligeant les plus élémentaires convenances, s'enhardit à faire ce que vous faites. Il baptise lui aussi, et tout le monde va à lui.

Le réquisitoire est complet. Les récriminations pourraient se prolonger davantage. Mais à quoi bon ? Elles perdraient à plus de développements. Le trait final est bien choisi. Dans sa concision il résume tout.

Une si extrême mauvaise humeur n'est-elle inspirée aux disciples de Jean-Baptiste que par l'ardente affection qu'ils lui ont vouée, par la peine sincère qu'ils ressentent à voir son influence pour le bien partagée ou compromise ? On voudrait le croire. Rien ne prouve malheureusement que les alarmes de leur tendresse et de leur zèle ne se mélangent point de considérations intéressées. Tout disciples qu'ils soient, ils n'entendraient pas qu'on les confondit avec le vulgaire. La célébrité de celui près duquel ils vivent rejaillit sur eux. Ce qui le menace les menace. Ils n'en sauraient convenir ouvertement, mais quelque chose dans l'amertume de leur langage trahit ce souci. On devine qu'ils ne défendent pas uniquement leur maître. Leur émotion a des sous-entendus.

Hélas ! il faut bien le confesser, c'est là une des subtilités infinies du pauvre amour-propre que de se donner ainsi le change à lui-même, et d'envelopper de prétextes honorables ses préoccupations privées ! Que d'hommes, le

sachant ou non, à l'aide de ce misérable subterfuge, ont tous les emportements de la jalousie, toutes les âpretés de l'orgueil! A les croire, il ne serait nullement question de leurs personnes. Que leur veut-on? Ils ne parlent et n'agissent que par attachement au maître dont ils sont les disciples, par fidélité filiale à la communauté dont ils sont les membres! Observez de plus près. Vous aurez la tristesse, en écartant les voiles, de découvrir une fois de plus l'égoïsme et toutes ses laideurs!

*
* *

Jean leur répondit : « Nul ne peut rien recevoir que ce que lui donne le ciel ».

La belle sérénité! et quel enseignement déjà qu'un tel calme au milieu de cette agitation bruyante, de ce tumultueux empressement! Si l'on a prétendu émouvoir le Précurseur, le troubler, lui faire partager des appréhensions en apparence fondées, on doit comprendre qu'on s'est trompé étrangement. « Le Messie baptise et tout le monde va à lui! Pourquoi pas? Je risque de voir diminuer le nombre de ceux qui venaient à ma prédication et à mon baptême! où est le dommage? Chacun ici-bas remplit sa mission, mission dont une sagesse suprême marque à son gré les limites. L'important n'est pas de faire beaucoup, mais de faire ce qui est fixé par le dessein providentiel. Ma tâche s'achève; la tâche de Jésus commence. Tout est bien.

« Vous me parlez de mon témoignage en sa faveur, du crédit et de la notoriété qu'il y a puïses. Vous vous condamnez vous-mêmes. Je vous renvoie précisément à ce témoignage dont vous feignez d'oublier le sens. Q'ai-je dit, sinon qu'il était, lui, le Messie, que j'étais, moi, seulement envoyé pour lui préparer les voies? L'événement

justifie l'annonce que j'en ai faite. L'unique conclusion que vous puissiez tirer de ce qui arrive, c'est que la foule en allant à lui de préférence me donne raison ; et, si j'ai raison, vous devez me croire. »

Jusque-là c'est la réplique contenue, calme et didactique. Mais, à mesure qu'il parle, le Précurseur s'anime. On a tenté d'éveiller en lui, contre Jésus, une inquiète et ombrageuse susceptibilité. Y songe-t-on ? Ce qu'il appelle de ses vœux les plus ardents, comme l'accomplissement de l'ordre, c'est ce triomphe même qu'on ose lui présenter sous les couleurs d'une chose fâcheuse et menaçante ! Il faut que toute méprise cesse. Il vient de s'en expliquer fort nettement déjà, il va le redire encore, d'une plus expressive façon :

« L'époux est celui qui possède l'épouse. Il n'y en a qu'un. Les autres sont les amis ou les serviteurs. L'ami de l'époux se tient près de lui, dans la fête et l'allégresse des noces. Il jouit de son bonheur ». Ingénieuse comparaison, douce poésie deux fois gracieuse et touchante sur les lèvres austères du Précurseur ! Cela veut dire : « Le Messie est le divin époux de la nature humaine ¹. C'est pour contracter cette alliance qu'il paraît dans l'ombre et l'infirmité de la chair mortelle. Voici les premières réalisations visibles du saint mystère, l'aube naissante de l'hymen éternel du Verbe avec les âmes reconquises. Cette foule qui se presse aux appels de Jésus commence d'accomplir le grand œuvre. Et vous demanderiez que j'en eusse quelque ombrage ou peine ! Bien au contraire j'en ai des transports de joie. Si vos yeux et vos cœurs n'étaient pas pesamment fermés, vous les partageriez. En vérité, je vous le dis, voyant ce que je vois, entendant le premier échange

1. S. Matth., xxii, 2 ; Corinth., xi, 2 ; Ephes., v, 25, 27.

d'amour entre le Verbe fait chair et les créatures, je suis heureux. Mes espoirs jusque-là différés se remplissent. Mon allégresse déborde. » « *Hoc gaudium meum impletum est.* »

« Vos appréciations donc pèchent par la base. Ce qui est dans l'ordre, le savez-vous? C'est que le Messie grandisse. Ce qui est dans l'ordre, le savez-vous encore? C'est que je sois amoindri. Jusqu'à ce jour les attentions se sont tournées de mon côté, comme les regards des hommes au milieu de la nuit se tournent vers les clartés blanchissantes de l'aurore, mais une fois l'astre paru sur l'horizon, nul ne regrette plus les faibles lueurs du matin. De même aujourd'hui, le Messie se révélant au monde par les premiers attraits de sa doctrine, le premier éclat de ses miracles, on ne doit plus aller au précurseur ni s'attacher opiniâtrément à lui. « *Oportet illum crescere, me autem minui.* » Ce n'est point là seulement chose convenante et bienséante, c'est chose nécessaire. L'ordre et la vérité sont à ce prix. « *Oportet.* » « Il faut ¹! »

1. Il conviendrait de citer encore ici Bossuet : XXIV^e sem., Élév. sur les mystères, IX^e élévation. Nous emprunterons à l'abbé Perreyve une page élevée et touchante moins connue peut-être que les grands accents de l'évêque de Meaux. Elle est extraite de ses œuvres posthumes : Méditations sur l'Évangile de saint Jean, IV.

« Il faut que Lui grandisse et que je décroisse Grande parole
« de Jean ; l'une des plus fécondes en applications morales de celles
« qui se trouvent dans l'Évangile ! C'est le vrai cri de l'adoration et de
« l'enthousiasme ! Lui ! Lui seul ! Lui pour grandir, s'accroître, régner ; moi
« son serviteur indigne, pour m'effacer de plus en plus et disparaître
« devant l'adorable Maître des âmes.

« Quand saint Jean prononce cette parole, il est le fidèle représentant
« tant de tous les maîtres antiques qui devaient céder le pas à Jésus.
« Et non-seulement des maîtres en Israël, des prophètes, des lévites,
« de la synagogue, mais encore des maîtres parmi les nations, de tous
« les sacerdoxes anciens, de tous les prêtres, de tous les sages, de
« tous les philosophes qui ont trouvé dans le Christ Celui dont il

Et c'est alors que Jean-Baptiste réitère sa déclaration décisive, comme pour en finir avec ce qui resterait encore d'hésitation et d'incertitude. « Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous! Celui qui vient du ciel est plus grand que tous! *Qui desursum venit, qui de cœlo venit, super omnes est.* » Jésus est Dieu; il n'est, lui, qu'un homme. Voilà le dernier mot des situations réciproques. Pour lui précurseur l'éblouissante indication du devoir est là.

« symbolisaient la divine figure au milieu des ombres mêmes de l'erreur. Oui, parlez, ô prophète! parle, ô voix du désert! Dis à tous que le moment est venu où ce qui a enseigné et dirigé l'humanité doit s'amoindrir et disparaître devant le Roi éternel des cœurs, et le Docteur de la vérité. Au moment où tu parles ainsi, Moïse parle avec toi, et ce grand Législateur du peuple de Dieu reconnaît qu'une loi plus sainte a paru! Aaron parle avec toi, et proclame qu'un sacerdoce plus sacré va se lever autour d'un autel plus pur! David parle avec toi et proteste que sa couronne s'abaisse devant la couronne du Roi nouveau! Isaïe parle avec toi, et déclare que ce n'est plus le temps de décrire l'avenir à travers les ombres prophétiques, puisque le Désiré des nations a commencé de paraître.... Mais que dis-je? Socrate et Platon parlent avec toi, et je crois entendre tomber des lèvres de ce beau génie, qui tant de fois semble avoir presque atteint le sommet des vérités éternelles, cette parole qui termine toutes les recherches : « Les voilà! c'est Lui! Voyez-le dans sa douce et austère beauté. C'est celui-là que je cherchais! C'est celui-là que j'ai rêvé sous les platanes de l'Académie; maintenant qu'il est venu, mes chers disciples, oubliez-moi et ne voyez que Lui, car je vous le dis en vérité : *Il faut que Lui grandisse dans vos âmes et que je diminue.* »

« Mais s'il est possible d'appliquer cette parole aux maîtres et aux sages de l'antiquité païenne, que sera-ce des chrétiens, et de quel accent, avec quelle profondeur d'humilité, d'adoration et d'amour, devront-ils prononcer la parole de Jean; « Il faut qu'il grandisse et que je décroisse! O parole que je veux pour ma part graver dans mon cœur, et que je vous demande, ô Jésus! de rendre ineffaçable. »
(*Méditations sur les Saints Ordres, 5^e partie.*)

Lire également un très-beau commentaire de cette parole du Précurseur dans les œuvres posthumes du P. Gratry : Méditations sur l'Évangile de saint Jean, dixième méditation.

On pourrait penser qu'à partir de ce moment, et pour peu qu'ils aient prêté l'oreille à ce langage, les disciples de Jean-Baptiste vont modifier leur opinion. Eh bien, non! Ils ne seront pas convaincus. Ils conserveront encore je ne sais quelle arrière-pensée que leur maître égare ou suspend à dessein leurs jugements. La preuve en est dans la nécessité où se trouvera bientôt le Précurseur, peut-être à la veille de mourir, de les envoyer vers Jésus, afin de leur donner une occasion définitive de voir et d'entendre des choses qui achèvent de les persuader.

III

C'est une des leçons les plus achevées qui se puisse offrir d'abnégation sincère, d'absolu désintéressement, d'humilité parfaite, que la scène évangélique dont nous venons d'étudier le détail. Jean-Baptiste pousse l'oubli de lui-même aux dernières limites. Il en a la passion.

Comme on discerne aisément pourquoi! Cette âme en somme ne présente rien d'insolite ni qui dérouté les observations communes. L'élévation où elle se place, la beauté qu'elle réalise, ne sont point une énigme. A vrai dire, elle ne fait que suivre l'essor ordinaire aux nobles âmes.

D'où vient que l'artiste véritablement digne de ce nom n'a qu'une ambition, qu'un tourment : exprimer quelque chose des visions enchantées qui l'obsèdent, dût-il ne recueillir aucune admiration ni récompense humaine? D'où vient que le vrai savant, à la poursuite du problème qui le captive, s'absorbe en ses ardues recherches, plus épris mille fois des vérités à découvrir que de l'honneur dont il s'environnera, s'il les découvre? Que le héros au moment où il s'élançe sur la brèche pour mourir n'a pas

le loisir de mesurer le danger qu'il affronte, ni de savourer la gloire qui l'attend? Que la mère de famille, au milieu des saintes tâches qui nuit et jour l'accablent, n'a pas même besoin d'un regard de félicitation ou d'encouragement? Multipliez les exemples, ce sera la même question toujours, et la réponse, la voici :

Le héros, le savant, l'artiste, la mère de famille, s'oublie eux-mêmes, naturellement, sans effort, parce que tout leur être, des sommets aux profondeurs, est sous la domination puissante d'une idée qui les guide, d'un sentiment qui les anime. Les facultés humaines oscillent entre des impulsions et attractions contraires. Quand elles se trouvent être énergiquement tendues et appliquées d'un côté, elles ne sauraient se porter ailleurs. Quand elles s'élancent à la vérité, à la beauté, à l'honneur, à l'amour, surtout à l'amour, elles sont garanties contre le danger de se replier sur elles-mêmes et de s'incliner à de moins nobles objets. L'orientation générale de la vie change alors. Au lieu de descendre, la vie monte. Au lieu de l'égoïsme et de l'orgueil, vous avez devant vous le désintéressement et l'humilité.

Oui, une idée dominatrice, un sentiment ardent, voilà de quoi soustraire une âme aux étroites préoccupations d'elle-même. C'est la loi.

Le Précurseur en est là. A Dieu ne plaise que, méconnaissant l'action de la grâce, nous assimilions à un phénomène naturel ce qui s'accomplit en lui d'achevé, d'incomparablement parfait! Mais la grâce ne détruit pas la nature, et la perfection même où il s'élève se ramène et se résume aux éléments que nous venons de dire.

Éclairé de lumières exceptionnelles, il a ce qu'on pourrait nommer « l'évidence du Messie »; il le voit, le contemple dans une inexprimable splendeur de beauté. Il sait

qu'il est Dieu voilé sous les ombres de la nature humaine, qu'il apporte au monde le salut, la vérité et la vie, que son œuvre magnifique est le grand événement du temps et de l'éternité, que concourir à en établir le succès est la plus haute destinée où puisse prétendre une créature. Il sait ces choses; il n'a d'autre pensée, rêve et désir, que de les révéler!

Puis, il aime!... Vous entendez bien sa confiance discrète : il s'appelle l'ami de l'époux; tellement l'ami, qu'il lui suffit de se tenir près de lui, d'entendre le bruit de sa voix, et de jouir de son bonheur. Oui, ce rude pénitent, ce sévère prophète, ce prédicateur dont l'aspect intimidé et qu'on jugerait incapable de tendresse, Jean-Baptiste aime tendrement. Toutes les puissances affectives, toutes les forces virginales de son cœur se sont concentrées sur le Messie. Qui dira jamais jusqu'où se porta son mystérieux amour?

Je ne m'étonne plus dès lors de sa promptitude à repousser la confusion que la foule et le sanhédrin veulent faire de sa personne avec la personne du Christ, de la vivacité et presque indignation qu'il met à s'en défendre. Je m'explique sans peine que les propos des disciples glissent sur son âme comme une eau coulante, sans y pénétrer. Je m'explique cette générosité merveilleuse dont nous parlerons bientôt, qui le porte à se détacher même de ceux qui lui sont le plus sincèrement unis pour les donner « à l'Agneau de Dieu qui passe ». Il aime!

« *Si quis amat, novit quid hæc vox clamet¹* ». Ne savons-nous point tous que l'humilité, la vraie humilité, celle qui pousse au sincère oubli de soi-même, cesse parfois d'être difficile et coûteuse? Quand donc? Quand à l'admiration

1. Imit. Christi, III, cap. v, 5.

où nous contraind à force de supériorité quelqu'un de nos semblables vient s'ajouter un peu d'amour. On aura beau nous mettre en face du talent, du génie, de la science, de la vertu, nous en subirons l'empire, nous ne serons pas nécessairement humbles et désintéressés encore. Nous risquerons, encore en dépit du bon sens et du bon goût, de nous préférer en secret, ou, ce qui ne vaut pas mieux, de souffrir sous l'âpre morsure de l'envie. Si nous aimons, tout péril tombe. Un rayon, un élan de tendresse : l'abnégation surgit, le désintéressement est fondé. Dès que nous recommencerons de nous chercher nous-mêmes, c'est que nous aimerons moins, ou que nous n'aimerons plus. L'auteur de l'Imitation n'a formulé que la plus expresse vérité lorsqu'il a dit encore : « *Ubi seipsum aliquis querit, ibi ab amore cadit*¹. » L'égoïsme et la dilection sont incompatibles ; qui se préoccupe de lui-même déchoit des hauteurs de l'amour. Pour l'honneur de la conscience humaine, les choses sont ainsi !

L'humilité de Jean-Baptiste jaillit de cette source, s'appuie à ce fondement. Etant pour lui un devoir, elle est de plus un attrait. Ce qu'il sait du Messie, la plénitude d'excellence dans laquelle il le contemple, le pousseraiènt déjà à s'oublier, à s'anéantir, à ne rien vouloir pour lui-même, une force autrement impérieuse encore le lui commande. Il y a visiblement en lui plus que les injonctions d'une conscience droite et éclairée : il y a, ce qui n'est égalé par rien ici-bas, les suprêmes exigences du cœur !

« *Inspice, et fac secundum exemplar*². » Prêtres de Jésus-Christ, voilà notre modèle ! Dans la tristesse des luttes qu'il nous faut soutenir contre l'amour-propre, contre les basses recherches de nous-mêmes, quelque nom qu'elles

1. Imit. Christi, lib. III, cap. v, 7.

2. Exode, xxv, 40.

prennent, quelque objet qu'elles poursuivent, nous nous demandons ce que nous pourrions bien faire pour les dominer enfin et les vaincre.

En vérité, une chose bien simple. Ayons la foi ! ayons l'amour !

Le jour où Jésus sera pour nous ce qu'il était pour Jean-Baptiste, où nous le comprendrons, le contemplerons, l'aimerons comme lui, ce jour-là, sans même que nous devions nous imposer d'efforts, nous nous élèverons vers les purs sommets du désintéressement véritable. La lumière aura chassé l'ombre. L'amour supérieur et éternel aura vaincu le faux amour.

Et si notre connaissance grandit, si notre amour se dilate, nous monterons encore. L'humilité dans une âme sacerdotale, la sainte et féconde humilité avec son cortège d'abnégations courageuses, est en raison des lumières de foi qui l'éclairent, des ardeurs de charité qui l'échauffent.

O Jésus-Christ ! de toutes les aspirations de mon désir, par toutes les voix de ma prière attendrie, je vous demande la foi, je vous demande l'amour !

« *Fac me tibi semper magis credere... te diligere*¹... »

IV

Il serait puéril de le méconnaître ou de le dissimuler, les conditions ne sont point absolument les mêmes pour Jean-Baptiste et pour ceux qui séduits, à son exemple, entreprennent de se faire ses imitateurs. Outre que favorisé dès le sein de sa mère de grâces spéciales, d'exceptionnelles révélations, le Précurseur avait l'âme beaucoup plus ouverte que nous aux magnificences de l'ordre surna-

1. Hymne de l'office du Saint-Sacrement.

turel, il lui était donné, privilège incomparable, de rencontrer le Messie en personne, de se trouver directement en face de lui et près de lui. Entre le Christ et lui point d'intermédiaire. Rien qui vint altérer à ses yeux cette splendeur, jeter des ombres fâcheuses sur cette beauté. Pour nous, prêtres, quelle différence! nous ne voyons, rencontrons et touchons de toutes parts que des hommes enveloppés d'infirmités et de passions. Nous effacer devant le Sauveur, sous le moindre rayon de sa gloire, nous oublier, nous cacher, disparaître dans sa lumière, nous le ferions! C'est en toute vérité que nous nous écrierions à notre tour: « *Oportet illum crescere, me autem minui.* » Car nous proclamons son infinie supériorité sur nous, nous l'adorons, nous l'aimons! Mais où est le Sauveur?

Mon frère dans le sacerdoce, qui tiendriez ce langage, ne vous laissez pas entraîner à ce piège de l'adversaire, ni séduire à ce pauvre sophisme.

Où est le Sauveur? où est le Maître, et le Dieu et l'ami, devant qui vous déclarez vouloir très-sincèrement vous effacer jusqu'à l'oubli complet? Il est partout où se rencontre un prêtre comme vous. Le sacrement sublime qui vous a fait, vous, « un autre Christ », n'a pas eu pour vous seul cette puissance et cette efficacité. De grâce, ne l'oubliez pas.

Qu'importent à ce compte les insuffisances, ombres et lacunes qui vous blessent, le vêtement de faiblesses et de misères dont se recouvre à vos regards votre égal dans l'honneur incomparable du sacerdoce? Il vous a des obligations, il est votre inférieur sur plus d'un point... qu'importe? On vous aborde comme autrefois Jean-Baptiste, « Rabbi (maître) ! Celui que vous avez tiré de l'obscurité, qui vous doit son éducation cléricale, dont vous avez encouragé les premiers efforts, dont les talents et qualités n'at-

teignent pas les vôtres, il s'en faut, celui-là baptise ! Tout le monde va à lui, « *omnes veniunt ad eum.* »

Avec le Précurseur, dans le calme souverain de votre âme, répondez : Nul ne possède rien qu'il ne l'ait reçu de Dieu. J'ai ma part d'action et de labeurs, d'autres en ont une autre. Il ne m'appartient pas de mesurer les tâches faites à chacun de nous par l'infinie sagesse du Père qui est dans les cieus !

Dites encore : L'Ami de l'époux se tient à côté de l'époux, et jouit de son bonheur. Jésus, c'est vou squi, pour accomplir votre œuvre, vous servez aujourd'hui de cet élu de votre tendresse, comme hier vous vous serviez de moi. Votre divine union avec les âmes en est facilitée, je ne désire rien d'autre. Ma joie est remplie. Ce n'est point assez de paraître me soumettre ; je veux qu'on sache que je suis heureux et que je le proclame : « *Hoc gaudium meum impletum est.* »

Dites encore : « Il faut qu'il grandisse et que je diminue. » O Jésus ! si le plus imperceptible accroissement de votre gloire est attaché à tels triomphes, à tels succès dont je serais tenté de me plaindre, je les accepte de grand cœur. J'accepte que ma notoriété pâlisce, que mon influence soit balancée, que mon crédit tombe, pourvu que votre honneur s'élève. C'est vous que je vois, c'est vous que je veux voir ¹.

Allons plus loin. Faisons l'hypothèse la plus défavorable. Supposons que sur notre route, à nos côtés, sous notre toit peut-être, au lieu d'un frère ou d'un fils dont le seul tort contre nous serait d'attirer plus que nous l'attention, nous ayons un de ces êtres au cœur et à l'esprit fâcheux, qui véritablement trahissent le devoir. La supposition, hélas !

1. Méditer attentivement à ce sujet sur quelques versets de l'Évangile selon saint Marc, ix, 57.

n'est pas chimérique. Ce qu'il entre en quelques âmes de choses répréhensibles est à peine croyable, surtout quand certaines illusions, celles dont nous avons parlé tout à l'heure, les viennent enlacer. On est obligé de reconnaître que les règles les plus élémentaires de la droiture et de l'honneur ne leur sont pas toujours sacrées, qu'elles n'hésitent pas, dans leur ardeur à voir le but, à user de moyens équivoques, pour ne rien dire davantage. C'est alors que le prétexte d'entrer en lutte ouverte et la tentation de prêter l'oreille à toutes les suggestions accusatrices sont au comble.

Mon frère, nul ne vous demande, nul ne peut vous demander de vous abandonner sans protestation à des procédés injustes. Mais, si, vos réclamations légitimes une fois exprimées, vos précautions prises, les mêmes abus continuent de se produire, cependant le bien se fait, essayez de ne plus vous plaindre.

De la résignation qui déjà sera un grand mérite essayez de vous élever à l'acceptation joyeuse et souriante : Saint Paul nous donne l'exemple. Entendez-le : « *Quidam ex contentione Christum annuntiant non sincere.* » Ceux-là, vous les connaissez, vous croyez les connaître, « *existimantes se suscitare pressuram vinculis meis ;* » c'est encore la même chose, on cherche à vous molester, « *Quid enim? dum omnimodo, sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur!* » Qu'importe? pourvu que le Christ soit annoncé ! Le nom du Christ, la pensée du Christ, l'amour du Christ, jettent un rayon sur toutes les laideurs, les enveloppent et les cachent. Et alors, en définitive, c'est la joie ! « *in hoc gaudeo et gaudebo* ¹. »

On en vient là par un élan courageux de foi. On monte

1. Philipp. I, 18.

si haut qu'on perd de vue les imperfections ou les fautes criantes de l'agent dont Jésus se sert. On ne voit plus que le Christ lui-même, son œuvre et son dessein ; devant ce spectacle l'émotion pénible tombe bientôt et fait place à la joie : « *hoc gaudium meum impletum est.* »

Encore un degré de plus, et l'on touche à ce qui est le sommet de la vertu, la parfaite beauté. Cet oubli que doivent s'imputer à crime ceux-là mêmes qui travaillent à le faire naître, cette infériorité imméritée de situation, d'influence, de crédit, on les accepte avec joie. Le désintéressé véritable, l'humble de cœur, même au plus fort des oppositions et luttes que sa position lui commande, atteint cette hauteur et s'y fixe dans l'allégresse, l'indépendance et la sérénité.

C'est le triomphe magnifique de la foi et de l'amour !

« *Fac me tibi semper magis credere, ... te diligere.* »

CHAPITRE QUINZIÈME

Le Précurseur et les deux disciples qui le quittent
pour s'attacher à Jésus (suite de l'étude sur l'humilité).

« Et secuti sunt Jesum. »

(S. Joann. 1, 37.)

Nous n'avons pas encore donné l'idée la plus décisive des dispositions de Jean-Baptiste à l'égard du Sauveur ni fourni la plus touchante preuve de son humilité. Décliner les hommages sincères ou non du public, c'était droiture d'âme et fierté. Résister aux insinuations pressantes des disciples qu'alarmait la réputation grandissante de Jésus, c'était de la générosité sans doute et du désintéressement ; il faut pourtant reconnaître qu'à elle seule l'honnêteté de la conscience en faisait un devoir. Ce qui nous reste à étudier de l'admirable conduite du Précurseur est au-dessus de ces deux premiers témoignages. C'est le détachement pur, la perfection pratique du détachement, l'oubli de soi réalisé dans ce qu'il a de plus rare et de plus coûteux, sous l'attrait spontané d'une foi vive, sous l'irrésistible empire des « exigences du cœur ».

I

Voici le texte évangélique :

« Le lendemain Jean était encore là avec deux de ses disciples.

« Regardant Jésus qui passait, il leur dit : C'est l'Agneau de Dieu.

« Les deux disciples, l'ayant entendu parler ainsi, suivirent Jésus.

« Alors Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (c'est-à-dire maître), où demeurez-vous ?

« Jésus dit : Venez et voyez. Ils allèrent, ils virent où il demeurerait. Ils restèrent auprès de lui ce jour-là, car il était environ la dixième heure ¹. »

La suite du texte apprend clairement que ces deux disciples s'attachèrent désormais au Sauveur, contribuèrent à lui amener Simon Pierre, Philippe, Nathanaël, composèrent le premier groupe, furent le premier noyau du collège apostolique.

Ce court et attrayant récit nous fait donc assister au mouvement définitif de deux âmes vers Jésus-Christ, mouvement que le Précurseur achève d'imprimer après l'avoir désiré et préparé depuis longtemps.

Jean est au poste accoutumé de son labeur. Il a près de lui deux de ses disciples, « *ex discipulis ejus duo* ». Apparemment ce ne sont pas les moins dévoués. Cette seule indication du texte si précise a l'air de marquer un choix privilégié. Jean regarde Jésus qui passe, « *Jesum ambulans* ». Toute sa pensée, tout son cœur, le cherchent inces-

1. S. Joann. I, 50, 59.

samment. Dès qu'il l'aperçoit, il entre en joie et contemplation. « *Hinc apparet quomodo steterit, quasi admirandus, quasi stupore defixus* » (Maldonat). C'est l'admiration grandissante, c'est le ravissement, presque l'extase. De nouveau il répète sa suprême parole où se résume la vérité totale du Messie : Celui-là, c'est l'Agneau de Dieu ! « *ecce Agnus Dei* ».

Il la redit vraisemblablement pour chacun de ceux qui l'entourent. Toutefois, à n'en pas douter, c'est aux deux disciples qu'il souhaite plus particulièrement qu'elle arrive. On sent qu'il s'adresse à eux surtout. L'événement du reste autorise cette supposition.

« Les deux disciples l'entendirent » : « *Audierunt eum duo discipuli* ». Ils l'avaient entendu souvent déjà tenir le même langage, mais autre chose est d'entendre au sens matériel du mot, autre chose est de comprendre et de goûter ce que l'on entend. Cette fois, ils touchent à l'intelligence de la vérité cachée sous les mots. Ils y arrivent. L'insistance du Précurseur à se servir de cette expression : « *Agnus Dei* », l'accent attendri de sa voix, l'ardeur aimante de son regard, les éclairent d'une lumière plus vive que de coutume et qui devient irrésistible. Un commencement de conviction les tire de la préférence jusque-là obstinée et exclusive où ils se sont enfermés. Ils vont du côté de Jésus, « *secuti sunt Jesum* ».

Jésus ne se trouve point là par aventure ; il ne passe point au hasard.

Jésus sait tout, voit tout, entend tout. L'heure a sonné de récompenser le zèle du Précurseur, de rendre son dévouement fructueux. Jean-Baptiste n'a rien négligé pour acheminer vers Lui les âmes. A l'instant même il vient de s'y employer encore en le saluant une fois de plus du nom mystérieux « *Agnus Dei* ». O bonheur ! bonheur qu'il a jus-

qu'à ce jour rêvé sans y pouvoir atteindre, il est enfin écouté, enfin compris ! Les âmes vont à Jésus, « *secuti sunt Jesum* ». Jésus se prête à les recevoir : « *conversus Jesus, videns eos sequentes se* ».

La meilleure preuve des modifications survenues dans les vues et sentiments des disciples, c'est la façon dont ils répondent au Sauveur, qui, après s'être retourné de leur côté, leur a demandé ce qu'ils cherchent, « *quid queritis ?* »... Rabbi, Maître, disent-ils. Les voilà donc qui consentent à ne plus réserver exclusivement pour Jean-Baptiste ce titre d'honneur. S'ils ne le sont point tout à fait encore, ils inclinent du moins à être persuadés que Jésus-Christ, lui aussi, le mérite. Ce qu'ils cherchent, ils ne peuvent ou n'osent pas le préciser. Incontestablement ils cherchent quelque chose. Ils ont besoin de s'instruire. La vérité présentée, entrevue, mais encore diffuse et hésitante, les presse et les pousse. Ils sollicitent un colloque, une causerie intime, un cordial épanchement : « *ubi habitas ?* »

Et Jésus avec un souverain respect, comme pour bien affirmer qu'il ne veut pas les entraîner à soi de force, mais les conquérir dans l'évidence de la lumière et l'attrait de l'amour, leur dit : « Venez, voyez ! »

Ils viennent, ils voient, ils restent longtemps avec le Sauveur : « *Manserunt dei illo* », et le doux mystère de transformation s'achève. Les disciples du Précurseur sont devenus les disciples du Christ, en attendant de devenir ses Apôtres.

Humble et pourtant bien solennelle histoire, qui émeut toujours plus à mesure qu'on s'y arrête davantage. De quelque façon qu'on la considère, qu'on se place du côté de Jésus-Christ ou du côté de Jean-Baptiste, l'attendrissement, l'admiration, s'imposent.

Jésus qui passe, Jésus qui se retourne, Jésus qui emmène

après lui deux intelligences encore perplexes, deux cœurs encore incertains, les éclaire de sa parole intime, les échauffe de son amour, les fixe dans la pleine vérité, et commence par ce faible début l'universelle attraction des âmes. Quel souvenir ! Dans les annales de l'humanité quelle date incomparable !

Et Jean-Baptiste poussant aux dernières limites la perfection du renoncement ! Ces deux disciples qui se sont attachés à lui dans le double élan d'une admiration sincère et d'une profonde reconnaissance, il les aime. Cela n'est pas écrit, mais cela se devine et se voit. Ne pas murmurer de l'attrait supérieur qu'un autre leur inspire, ne pas chercher à les retenir, ce serait un noble effort déjà, un beau triomphe de vertu. Que nous voilà plus haut et plus loin ! Non-seulement le Précurseur ne fait pas d'objections, ne crée pas d'entraves, n'exhale pas de plaintes, mais c'est lui, lui-même qui prépare et conduit tout. Il sait que le Messie est l'époux, qu'il attend les âmes ; il sait que les âmes ont besoin de rencontrer le Messie, de le suivre, de ne le plus quitter. Ils ne souffre pas qu'elles s'attardent à son pâle et insuffisant prophète.

Et dans le moment même où par son entremise le Messie et les âmes s'unissent, sa joie est pleine, achevée, débordante, sa destinée est remplie, son cantique intérieur éclate en des accents que le ciel entier répète : « *Hoc gaudium meum impletum est* ¹ ».

1. Il n'entre pas dans notre plan de nous livrer à rien qui sente la polémique. Nous avouons que nous y sommes insuffisamment préparés. Si notre travail offre à quelques lecteurs quelque attrait, ce doit être en mettant sous leurs yeux une méditation pieuse que nous souhaiterions de rendre virile et élevée, plutôt qu'une œuvre de controverse. Toutefois, au terme de cette étude sur les dispositions du Précurseur à l'égard de Jésus, après les textes que nous avons cités, nous ne pouvons nous défendre de reproduire ici une page de M. Renan, consa-

II

Ainsi Jean-Baptiste admiré, aimé de ses disciples, n'a pas d'ambition plus ardente que de les conduire à une admiration meilleure, à un meilleur amour, à la pleine vérité, à la beauté substantielle et vivante, au Messie. C'est en cela

créé au même sujet, où se révèle en tout son jour la manière fantaisiste et romanesque de l'auteur de la Vie de Jésus :

« ... Quoique le champ d'action du Baptiste fût la Judée, sa renommée
 « pénétra vite en Galilée et arriva jusqu'à Jésus qui avait déjà formé
 « autour de lui par ses premiers discours un cercle d'auditeurs. Jouis-
 « sant encore de peu d'autorité, et sans doute aussi poussé par le désir
 « de voir un maître dont les enseignements avaient beaucoup de rap-
 « ports avec ses propres idées, Jésus quitta la Galilée et se rendit avec
 « sa petite école auprès de Jean. Les nouveaux venus se firent baptiser
 « comme tout le monde. Jean accueillit très-bien cet essaim de disciples
 « galiléens et ne trouva pas mauvais qu'ils restassent distincts des
 « siens. *Les deux maîtres étaient jeunes ; ils avaient beaucoup d'idées*
 « *communes ; ils s'aimèrent et luttèrent devant le public de préve-*
 « *nances réciproques.* Un tel fait surprend dans Jean-Baptiste au pre-
 « mier coup d'œil et l'on est porté à le révoquer en doute. L'humilité
 « n'a jamais été le trait des fortes âmes juives. Il semble qu'un carac-
 « tère aussi raide, une sorte de Lamennais toujours irrité, devait être
 « fort colère et ne souffrir ni rivalité, ni demi-adhésion. Mais cette ma-
 « nière de concevoir les choses repose sur une fausse conception de la
 « personne de Jean. On se le représente comme un homme d'un âge
 « mûr. (???) Il était au contraire du même âge que Jésus (on le sait
 « bien, l'Évangile le dit assez clairement) et très-jeune selon les idées
 « du temps. Il fut dans l'ordre de l'esprit le frère et non le père de
 « Jésus. *Les deux jeunes enthousiastes pleins des mêmes espérances*
 « *et des mêmes haines ont pu faire cause commune et s'appuyer réci-*
 « *proquement.* Certes, un vieux maître voyant un homme sans célébrité
 « venir à lui et garder à son égard des allures d'indépendance se fût
 « révolté ; on n'a guère d'exemples d'un chef d'école accueillant avec
 « empressement celui qui va lui succéder. *Mais la jeunesse est capa-*
 « *ble de toutes les abnégations et il est permis d'admettre que Jean,*
 « *ayant reconnu dans Jésus un esprit analogue au sien, l'accepta sans*
 « *arrière-pensée personnelle.* Ces bonnes relations devinrent ensuite le
 « point de départ de tout un système développé par les Évangélistes,

surtout qu'il exerce son ministère de précurseur. Il est venu parmi les foules, avant Jésus, de sa part et en son nom. Les regards et les cœurs se sont tournés vers lui. Il n'a point mis d'obstacles à ce mouvement sincère ; il l'a même accueilli, quitte à le diriger tout de suite et sans se démentir un seul instant vers son but véritable. Il faut bien qu'on passe par lui pour arriver au Christ, puisque c'est sa mission de se trouver entre le Christ et ceux qui le cherchent à leur insu ; mais on ne fera que passer. Il ne souffrira pas qu'on s'arrête. Il ne cessera pas d'avertir qu'il faut aller plus outre. On finira par comprendre. On

« et dont le but était de donner pour première base à la mission divine
 « de Jésus l'attestation de Jean. Tel était le degré d'autorité conquis
 « par le Baptiste qu'on ne croyait pas pouvoir trouver au monde un
 « meilleur garant. Mais, loin que le Baptiste ait abdiqué devant Jésus,
 « Jésus, pendant tout le temps qu'il passa près de lui, le reconnut pou
 « supérieur et ne développa son propre génie que timidement. »

Nous avons souligné, parce qu'elles méritaient surtout qu'on y prit garde, les phrases où M. Renan insiste sur la jeunesse de Jean-Baptiste et de Jésus. Il n'y a pas d'autre explication à son avis des bons rapports établis entre eux que leur âge ; quinze ou vingt ans de différence, et l'accord était impossible. Cela est affirmé avec un imperturbable aplomb. Comment refuser de se rendre à une analyse si profonde du cœur humain, à une expérience si consommée de ce que peuvent être et de ce que peuvent faire des jeunes gens ou des vieillards ?

Se contente qui voudra de cet éclaircissement ingénieux des choses. Mais M. Renan ne se borne pas à l'ingénieux. La dernière phrase, non moins affirmative, non moins sûre d'elle-même que les autres, cache manifestement une erreur, il faut dire un mensonge. « *Loin que le Baptiste ait abdiqué devant Jésus,* » etc., cela signifie apparemment que Jean-Baptiste n'a pas reconnu la supériorité de Jésus : or, nous mettons au défi de trouver une parole tombée de ses lèvres, une seule qui ne soit au contraire la déclaration et proclamation solennelle de l'écrasante supériorité du Messie et de sa divinité.

L'art de « *solliciter doucement les textes* », qui est celui de M. Renan, et qu'il prétend avoir le droit d'élever à la hauteur d'une méthode scientifique, ne peut servir de rien ici. Les textes, quoi qu'on fasse, ne se prêtent pas aux conclusions qu'on nous présente. Il faut de toute rigueur ou leur trouver un autre sens ou les supprimer.

ira, on montera, on touchera le sommet! Alors sa joie sera pleine.

Qui que vous soyez qui rencontrez sur votre route l'honneur et la joie d'une sincère affection, souvenez-vous de cet exemple, imitez ce modèle. Ne retenez pas dans une étroite égoïste les cœurs qui vous abordent. Penchez-vous à leur appel, élevez-les jusqu'à vous, mais que ce soit pour reprendre bientôt ensemble un large essor vers Dieu, sinon l'éternelle fragilité des tendresses humaines, qui ne sont qu'humaines, vous menace à votre tour.

Est-il besoin de l'ajouter? C'est au prêtre qu'il revient d'étudier plus attentivement et de mieux comprendre cette grande leçon.

Le Messie! Les âmes! Entre les âmes et le Messie, le Précurseur! L'idée du sacerdoce se trouve là tout entière. Nous sommes prêtres pour occuper le poste de confiance où se tenait Jean-Baptiste, pour remplir avec la même délicate générosité la même mission que lui.

Incomparable honneur, et qui nous donnera de n'y jamais faillir!

Un double péril nous attend. Quand, en retour de nos plus ardents désirs du bien, pour prix de notre zèle à répandre la vérité, cette vérité chrétienne où tout s'appuie ici-bas, nous nous meurtrissons contre des préventions ridicules ou d'indomptables haines, quand ceux-là mêmes qui nous devraient le mieux accueillir nous repoussent, comme on ferait des êtres ineptes ou malfaisants, nous courons risque de nous décourager. Il est si dur de venir à notre labeur d'apôtres, avec nos vingt-cinq ans couronnés de sacrifices, et de nous heurter à d'invincibles résistances! A quoi bon nous dévouer? sommes-nous tentés de dire alors. Parole coupable, langage de la faiblesse et de l'abdication. Non, quelque attitude qu'on prenne à notre égard,

de quelques procédés qu'on use envers nous, nous ne devons pas nous lasser ni reculer. Le divin Maître des âmes est là qui passe, et qui attend de notre persévérance courageuse que, restant où il nous a lui-même placés, nous essayions sans repos ni trêve de le faire connaître.

Les temps difficiles que nous traversons, les funestes malentendus attisés de toute part à cette heure rendent plus redoutable qu'à d'autres époques cette tentation du découragement précoce. Et cependant, ce n'est peut-être pas encore là pour nous le danger le plus grave ni la plus fréquente occasion de manquer à notre magnifique devoir de précurseurs.

En dépit des dispositions malveillantes d'un fort grand nombre de ceux à qui nous nous présentons au nom de Jésus-Christ, tout cependant n'est pas malveillance près de nous et contre nous. Cette foule à laquelle nous nous mêlons sur les bords de notre Jourdain, comme autrefois la foule qu'attirait le baptême de Jean, se divise d'opinions à notre sujet. Nous avons des adversaires, nous en avons beaucoup, sans parler de la masse des indifférents ; nous ne rencontrons pas pourtant que des indifférents ou que des adversaires. Quel est le prêtre fidèle à l'honneur de sa vocation, irréprochable dans sa vie, intelligent, dévoué, délicat, qui ne se compose un jour ou l'autre son cortège d'admiration sincères et de chaudes sympathies ? Là commence de naître le danger délié, subtil. Il paraît si légitime d'accepter comme une sorte de compensation des injustices qu'il faut subir ailleurs, presque partout, cette attitude flatteuse et caressante d'une partie du public ! Tant qu'il ne s'agit que du public, le péril n'est point accentué ni pressant. Mais des rangs vagues de la foule se détachent bientôt des groupes distincts qui font profession d'une

plus étroite communauté d'idées avec nous, d'une approbation plus ardente, de sentiments plus dévoués. Nous avons nous aussi nos disciples; et parmi ces disciples (pour aller jusqu'au bout du rapprochement avec ce que l'Évangile raconte du Précurseur) il y a des catégories encore, encore un choix... « *ex discipulis ejus duo.* » Il y a ces *deux* qui ne voient presque plus au monde que leur maître préféré, qui vivent de sa pensée, de son cœur, de son regard, se tiennent près de lui et ne sont pas loin de croire qu'ils ne pourraient plus vivre sans lui.

Que faire? Repousser rudement des avances qui sont sincères et droites, briser un attachement qui est pur! Nous ne voyons point que Jean-Baptiste ait aucunement usé de ce procédé rigoureux. Il laissait venir à lui, permettait qu'on se trouvât bien dans son voisinage et dans son intimité. Les auteurs les plus graves, les guides les plus sages ne conseillent rien de semblable non plus. Écoutez ce que dit sur ce point saint Grégoire pape, le grand docteur, dans son admirable *Traité de la charge pastorale*¹ : « Il faut savoir que les bons supérieurs ont le droit de chercher à plaire, afin d'entraîner les âmes, par la douceur de l'estime qu'ils leur inspirent, à l'amour de la vérité. Ils ne doivent point viser à ce qu'on les aime eux pour

1. « Sciendum quoque est quod oporteat ut rectores boni placere
 « hominibus appetant, sed ut suæ æstimationis dulcedine proximos in
 « affectum veritatis trahant, non ut se amari desiderent, *sed ut dilec-*
 « *tionem suam quasi quamdam viam faciant* per quam corda audientium
 « ad amorem conditoris introducant. Difficile quippe est ut quamlibet
 « recta denuntians prædicator *qui non diligitur* libenter audiatur.
 « *Debet* ergo qui præest *et studere se diligi* quatenus possit audiri, et
 « tamen amorem suum *pro semetipso non querere*, ne inveniatur ei,
 « cui servire per officium cernitur, occulta cogitationis tyrannide
 « resultare. »

(S. GREG., *ex Libro curæ pastoralis*. lib. II, cap. viii.)

eux, mais à ce que l'affection qu'on ressent à leur égard devienne une sorte de voie attrayante par où passeront les cœurs purs en s'élevant à la dilection même de Dieu. Qu'il prêche les plus exactes choses du monde, un prédicateur, s'il n'a point les sympathies de l'auditoire, peut difficilement réussir à se faire écouter. Quiconque exerce une charge doit s'efforcer de se faire aimer pour parvenir à se faire écouter, et cependant ne jamais rechercher ni accaparer pour lui-même les sentiments qu'il provoque, sans quoi, paraissant officiellement servir Dieu, dans le vrai, sous l'empire d'une préoccupation égoïste, il travaille contre Dieu.... »

Oh! les sages paroles! Quelle ampleur et tout à la fois quelle fermeté!

Il est donc permis à l'apôtre d'accueillir, même de favoriser, même de provoquer la confiance et l'affection de ceux à qui Jésus-Christ l'envoie. Quel inconvénient verrait-on à ce que par un rare ensemble de qualités élevées, piété, intelligence, savoir, dignité soutenue, sensibilité exquise, dévouement à toute épreuve, chaque prêtre exerçât dans le monde autour de lui comme une douce fascination? Si les prêtres étaient les premiers à tous égards, s'ils ne marchaient au milieu des hommes qu'environnés d'un incontestable prestige, où serait le dommage?

Saint Grégoire le dit excellemment : « L'attrait est de sa nature une puissance merveilleuse, une force dont on peut tirer le plus grand parti. Ce n'est certes pas d'en être capable ni d'en user qui est mal, mais d'en user pour soi-même et à son profit. Tout se ramène à cette distinction élémentaire. Tout est là.

Garder pour nous subrepticement l'élan et l'encens des cœurs que Jésus réclame, trahir la plus délicate mission, nous apercevoir que nous la trahissons et continuer de le

faire; n'ayons jamais cette témérité, ne tombons jamais en cette félonie! Comment! nous croyons que toute créature a besoin de Jésus-Christ, qu'elle aspire à Jésus-Christ alors même qu'elle ne le soupçonne pas; nous croyons que Jésus-Christ se tient prêt à répondre à ce besoin sublime; nous croyons enfin qu'au nom d'une vocation expresse nous sommes placés à cet endroit mystérieux où les âmes et Jésus-Christ, Jésus-Christ et les âmes se doivent rencontrer, et par une substitution non moins ridicule que criminelle, nous entreprendrions de retarder, peut-être même de compromettre à jamais l'union magnifique qui se prépare; nous « *les amis de l'époux* », favorisés de sa confiance, élevés par cette faveur aux plus hauts sommets de la destinée, nous usurperions audacieusement sur ses droits et manquerions au plus vulgaire honneur! Non, non. Plutôt disparaître à l'instant et mourir!

Chères âmes qui, pour avoir trouvé dans ma parole et mon regard de prêtre un commencement de lumière et de joie, supposez presque que vous ne devez plus rien chercher davantage, vous vous trompez. Ne vous arrêtez pas, ne suspendez pas votre vol. Je ne suis point le Maître, je ne puis pas vous enseigner toute la vérité. Encore moins puis-je vous offrir l'aliment et le repos du cœur. Marchez, montez, arrivez à celui qui achèvera de vous tout apprendre et de vous tout donner, à Jésus la vérité totale et le plein amour! Il est près de vous, très-près de vous désormais. Allez de son côté. Il se retournera pour vous demander qui vous cherchez. Vous répondrez : Rabbi, Maître, où donc habitez-vous? « *ubi habitas* »? Il dira : venez et voyez! Vous irez, vous suivrez, vous entrerez avec lui dans le secret et dans l'intime de ses saintes retraites. Vous passerez près de lui de longs moments : « *Manserunt illo die* », vous serez à jamais gagnées et conquises à des clartés qu'aujourd'hui

vous ne faites qu'entrevoir, à des félicités d'amour que vous ne faites que pressentir !

Indubitablement voilà ce qui doit être. Dira-t-on qu'il est difficile qu'il en soit ainsi ? J'en conviens. Dira-t-on que c'est impossible ? Je le nie.

L'expérience moins fréquente peut-être qu'il ne faudrait, mais très-répandue pourtant, vient sur ce point donner raison aux théories et doctrines que saint Grégoire nous faisait entendre tout à l'heure.

Que de bons prêtres dans le monde, nouveaux François de Sales, emploient les dons qu'ils tiennent du ciel à provoquer autour d'eux l'estime, le respect, l'affection, puis de ce doux attrait une fois exercé et subi se font un moyen d'action pour conduire les âmes jusqu'à Dieu ! Voyez-les non-seulement sous la couronne des cheveux blancs, mais dans tout l'éclat et l'honneur de la jeunesse. Le murmure des sympathies qu'ils éveillent ne les trouble pas ; même au milieu des plus délicates occurrences ils conservent une indépendance parfaite, une entière sérénité. Rien de gêné ni de gênant dans leur attitude. Paraissent-ils lutter contre

1. Citons encore l'abbé Perreyve :

« Qui sommes-nous, Seigneur, nous vos prêtres, à l'égard des âmes, « sinon ceux que Jean-Baptiste appelle « *les amis de l'époux* » ? Mais « l'époux, l'époux divin auquel tout est dû, auquel seul tout appartient « dans les cœurs, c'est vous, ô Jésus ! et ce n'est qu'à vous seul qu'est « dû le véritable abandon de l'âme. Après que nous avons préparé « votre venue dans ces chères âmes, il faut que vous grandissiez, ô « Maître ! et que les serviteurs décroissent et disparaissent. Donnez-moi « l'horreur de ces *occupations étrangères* qui se commettent quelque- « fois sous prétexte de la direction religieuse et faites-moi comprendre « de plus en plus la joie qu'il y a de s'amoindrir et de s'anéantir quand « on est « l'ami de l'Époux », pour laisser à l'âme qui vous a trouvé la « tendre liberté de ses rapports avec vous, et à vous, Seigneur, l'honneur « qui n'est dû qu'à vous seul, de régner en maître sur une âme im- « mortelle. »

(*Méditations sur les Saints Ordres*, 3^e partie.)

de pénibles assauts intérieurs? Non. Ils vont devant eux noblement, simplement et avec aisance. Il suffit de les approcher pour sentir qu'ils dirigent d'une main sûre leur sensibilité soumise, qu'ils disposent pleinement d'eux-mêmes dans la paix, et cette belle domination qu'on les voit garder toujours sur toutes leurs puissances en un âge ordinairement tumultueux n'est pas une des moindres admirations qu'ils inspirent.

Quel est le secret de leur force merveilleuse?

Ils imitent Jean-Baptiste. Ils se pénètrent chaque jour davantage, par une méditation attentive et émue, des droits de Jésus-Christ sur les cœurs. Ils s'éprennent de la magnificence de leur vocation qui les appelle à faire triompher ces droits divins. Ils ont incessamment les yeux fixés sur Jésus qui passe et qui attend les âmes, « *respiciens Jesum ambulans* ». Ils croient. Ils aiment.

Et parce qu'ils habitent ces hauteurs de la foi et de l'amour ils peuvent sans péril s'incliner vers la créature, assurés qu'ils sont de pouvoir remonter aussi sans effort. C'est pour eux que l'Écriture semble avoir dit cette gracieuse et sage parole : « *Frustra jacitur rete ante oculos pennatorum* ¹. » En vain on jetterait des pièges sous leurs pas, en vain on multiplierait à leurs yeux les plus séduisants mirages, ils ne craignent rien. Ils ont des ailes!

1. Prov. I, 17.

CHAPITRE SEIZIÈME

Emprisonnement de Jean-Baptiste par Hérode.

« Non licet ¹. »

I

Il ne sera pas inutile de donner quelques brèves indications sur le personnage qui se fit le persécuteur de Jean-Baptiste, et sur les circonstances qui provoquèrent ces criminelles rigueurs.

On connaît la vieille prophétie de Jacob marquant le dernier des signes de la venue du Messie. « Le jour où le sceptre disparaîtra de Juda, avait dit à ses fils le patriarche mourant, le jour où sa postérité cessera de fournir des chefs au peuple élu, ce jour-là l'avènement de Celui qui doit être envoyé sera proche ². » Or, en l'an 40 avant l'ère nouvelle, par un sénatus-consulte daté du consulat de C. Domitius et de Pollion, par la haute ingérence de Marc-Antoine et d'Octave, Rome imposait aux Juifs un maître de race étrangère, Hérode l'Iduméen. La vaillante famille

1. S. Matth., xiv, 4, 5 ; S. Marc, vi, 18, 19 ; S. Luc, iii, 19, 20.

2. Genèse, xlix, 10.

des Asmonéens, à qui depuis un siècle la nationalité juive devait un reste de grandeur, succombait dans la personne du noble et courageux Antigone¹. Antigone vaincu et tué lâchement, Hérode fut mis à sa place. Hérode régna trente ans. Son règne souillé de crimes fait horreur². Quand il mourut, il partagea entre ceux de ses fils qu'il n'avait pas assassinés la domination qu'il tenait de la République. Archélaüs eut la Judée, la Samarie, l'Idumée ; Antipas, la Galilée et la Pérée ; Philippe, l'Iturée et la Brachonitide. Un quatrième, Hérode Philippe, fut déshérité.

C'est ce dernier qui avait pour femme l'intrigante Hérodiade, dont le nom fatal remplit tout le récit de l'emprisonnement et de la mort du Précurseur. Nous empruntons à M. l'abbé Bougaud les détails qui sont ici nécessaires, et qu'il expose d'après l'historien Josèphe, avec un intérêt saisissant :

« ... Inquiète et ambitieuse, Hérodiade avait été précisément mariée au seul des fils du grand Hérode qui n'eût pas de trône, Hérode Philippe. Humiliée de cette position inférieure de son mari, elle rêvait une couronne et elle avait résolu de l'obtenir à tout prix. Elle vit son beau-frère Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée, lui tourna la tête et, quittant elle-même son mari, elle obtint de ce prince faible qu'il renverrait aussi sa femme. Ainsi par deux crimes, courtisane et adultère, elle réalisait le rêve de sa vie et montait enfin sur le trône. L'affaire cependant ne devait pas aller toute seule. Antipas avait épousé la fille de Hareth, roi des Arabes, laquelle, ayant aperçu ce qui se tramait et s'attendant à être répudiée,

1. Voir l'abbé Darras, *Histoire de l'Église*, tome IV, chap. 1. La royauté Asmonéenne.

2. Voir l'abbé Darras, *Histoire de l'Église*, tome IV, chap. II. Règne d'Hérode.

s'enfuit à la hâte et en secret, vint trouver son père et lui demanda de venger son honneur. Ilareth entra aussitôt en campagne, et comme les deux royaumes, celui de la Galilée et celui des Arabes, étaient limitrophes, ses troupes vinrent précisément heurter celles d'Hérode, à la pointe extrême de la Pérée, non loin du lieu où se trouvait Jean-Baptiste. Ajoutons pour bien comprendre la situation que le peuple de la Galilée et de la Pérée était furieux et de cette union adultère, et d'être obligé de verser son sang pour une pareille cause. Si Hérode avait pu obtenir au moins le silence, sinon l'assentiment de Jean-Baptiste, il se serait mis peu en peine de cette colère du peuple. Mais le prophète n'était pas homme à pactiser ainsi avec le mal. Il blâma énergiquement Hérode, le vint trouver et lui dit en face ce fameux « *non licet* » qui a retenti si profondément dans la conscience de l'humanité : « Non, lui dit-il, il ne vous est pas permis de prendre la femme de votre frère. » Hérodiade, furieuse, poussa alors Hérode Antipas à un coup violent : Jean-Baptiste fut arrêté, et ordre fut donné de l'enfermer à Machéro.

« Machéro était une forteresse considérable bâtie à l'extrémité de la Pérée par le grand Hérode, précisément pour en faire une place d'armes contre les Arabes. Elle était assise sur une roche à pic de cent coudées de haut, et de tous les autres côtés environnée de fossés profonds. Quatre tours très-élevées flanquaient et soutenaient les murs. Au centre du quadrilatère, au pied duquel se groupaient les maisons de la ville, était un grand palais, où Hérode, Hérodiade, sa fille Salomé, étaient venus s'établir pendant la guerre. C'est dans une des quatre tours qu'était Jean-Baptiste¹... »

1. *Le Christianisme et les temps présents*, par l'abbé Bougaud, tome II, chap. vi. Poussielgue, 1874.

Quelques auteurs racontent cette même scandaleuse aventure avec de légères différences de détail. Les détails importent peu. Que la forteresse de Machéro ait été bâtie par Alexandre Jannée l'Asmonéen, ou par Hérode le Grand ; qu'au temps de Jean-Baptiste elle fût tombée au pouvoir d'Hareth, et qu'elle ait été reconquise dans une première expédition par Hérode Antipas, ou que ce dernier en fût dès le début le tranquille possesseur ; que la fuite de l'infortunée princesse que l'insolente Hérodiade humiliait et désespérait se soit effectuée de telle façon plutôt que de telle autre, la chose ne tire pas à conséquence. Il paraît bien difficile que sur de semblables points d'histoire les plus érudits arrivent à une incontestable exactitude. On peut se demander de même si Jean-Baptiste vint soudainement trouver Hérode et lui reprocher ses désordres en face, ou bien si du milieu des prédications et des travaux auxquels il se livrait près de là il se contenta de faire entendre des apostrophes dont l'application transparente et le facile écho finirent par arriver aux oreilles du coupable. En ce cas, au lieu de s'être ingéré par une brusque initiation dans la vie privée du monarque, il aurait commencé par provoquer à distance son mécontentement, le mécontentement surtout d'Hérodiade, jusqu'à ce que l'occasion lui eût été fournie de protester directement par le fameux « *non licet* » qui lui valut l'incarcération et la mort. On avouera que les deux variantes méritent à peine d'être signalées, et que le fond du récit, quelle que soit celle qu'on préfère, demeure le même absolument.

*

« *Non licet* », c'est le mot principal ; c'est le mot vengeur et bienfaisant au milieu de ce début d'abominable histoire. Il a été prononcé par le Précurseur ; prononcé, ce n'est pas

assez dire, répété jusqu'à faire naître la colère. Cela suffit.

Pousserons-nous trop loin l'habitude de chercher et de découvrir dans n'importe quel fait évangélique des significations révélatrices, si nous disons qu'il faut admirer ici non-seulement l'énergique protestation de la conscience que le spectacle du mal indigne, mais encore le dessein providentiel d'après lequel le Précurseur flétrit ce qui est parmi les hommes l'entraînement le plus impétueux, le désordre le plus répandu, et qu'on essaie le plus de disculper lâchement? Hérode Antipas eût pu mériter de vingt façons, pour vingt méfaits, les remontrances de Jean-Baptiste. Il se trouve qu'il les mérite et qu'il les subit à titre de débauché. Il nous a toujours paru que les choses ne se présentaient point ainsi au hasard, que dès les premières pages de l'Évangile cette flétrissure retentissante infligé au vice grossier, à la passion charnelle, avait un sens très-déterminé. Il y a là comme une indication du pire obstacle que devra rencontrer à travers tous les siècles et sous tous les cieux la chaste morale du Christ, une indication aussi de la fermeté indomptable que l'Église, héritière de ses divins enseignements, mettra à les combattre et à les vaincre. « *Animalis homo* ». Hérode Antipas, c'est l'humanité déchue et dégradée, prétendant s'établir paisiblement dans la dépravation. Jean-Baptiste, c'est la sainte Eglise catholique, avec sa fierté, son audace, ses protestations invincibles et invaincues.

Que de fois dans la suite des âges, en face du même cynisme des passions, l'Église s'armant de l'intrépidité du Précurseur opposera les mêmes résistances insurmontables : « *non licet !* » Elle l'a dit aux souverains couronnés, aux Henri d'Allemagne et aux Henri d'Angleterre. Elle le redira, le cas échéant, à n'importe quel potentat. Et si, au lieu

d'un seul Hérode, elle rencontrait, comme c'est le danger aujourd'hui, les foules devenues souveraines ; si du sein des assemblées, par la puissance abstraite des suffrages, le mal, l'injustice, la violation du devoir, venaient à monter, réclamaient d'être la loi, elle parlerait encore : « *non licet.* » Un roi qui répudie sa femme légitime pour en épouser une autre, un peuple qui décrète légalement le divorce, font tous deux acte d'iniquité, et méritent au même titre la résistance et l'anathème.

Voilà des considérations qu'il est opportun de se faire à soi-même et de présenter à d'autres, pour s'affermir personnellement et pour affermir autrui dans l'estime de la sainte Église de Jésus-Christ. L'Église (n'eût-elle que ce droit à la reconnaissance) devrait attirer les sympathies de tout homme d'intelligence et de cœur, par le ferme rempart qu'elle a dressé contre l'assaut multiplié des basses passions, la digue qu'elle a élevée contre un torrent qui eût tout emporté, société et famille, dans son cours dévastateur.

Puisque nous avons abordé cette question délicate, si digne d'être soumise à l'attention de quiconque aime la vérité, on nous permettra d'emprunter à l'un de nos orateurs catholiques contemporains le résumé rapide et chaud de ce qu'a fait l'Église, imitatrice de Jean-Baptiste et se mesurant depuis vingt siècles avec les mêmes adversaires que lui :

« C'est aux mains de l'Église que les nœuds sacrés du mariage ont été confiés, et vous allez voir si elle les a tenus d'une main haute, ferme, invincible, jusqu'à y mettre la tête de ses papes et le sang de ses martyrs. L'Église catholique seule soutient le contrat du mariage que Dieu a dressé dans le paradis terrestre et que l'homme-Dieu a restauré et scellé de sa croix.

« Ce contrat, il a fallu le présenter à la frivole Athènes,

à l'impure Corinthe, à Rome qui venait d'ouvrir son Panthéon à tous les dieux, ses palais à toutes les infamies, ses cirques et ses amphithéâtres à toutes les cruautés. Et ces Corinthiens voluptueux, ces Grecs qui avaient accueilli saint Paul avec le sourire de l'ironie, ces Romains de la décadence et de l'empire, sont venus signer de leurs mains la charte de la continence conjugale et en jurer les lois inviolables. Le mariage est devenu saint et honorable, et le lit nuptial sans taches, dans ces villes fameuses où le théâtre en avait fait son jouet, les Césars leur proie; les philosophes et les poètes leur dérision.

« Quand les peuples barbares envahissaient l'empire, et que ces races jusque-là inconnues qui habitaient les hauts plateaux de l'Asie descendent, poussées par le vent du désert, dans les plaines de la vieille Europe abandonnée de toutes parts à leur pillage, ils amènent avec eux une troupe de femmes et d'esclaves entre lesquelles leur caprice choisit et laisse tour à tour l'épouse de la semaine et la reine de leur camp. L'Église vient à leur rencontre, la croix d'une main et l'Évangile de l'autre. Elle leur fait lire dans l'Évangile ces textes qui attestent l'unité du mariage, et avec cette croix qu'elle étend comme une verge vengeresse entre la femme légitime et la servante, elle met l'une dans le lit et sur le trône du barbare converti, elle relègue l'autre dans une domesticité mille fois plus honorable que l'esclavage, et qui n'aura plus la honte éternelle et les passagères faveurs de l'adultère. Les Alaric, les Sigismond, les Clovis, ont signé ce contrat nouveau pour eux, et les Clotilde sont devenues des saintes en faisant régner sur leur mari et sur leur peuple les lois inviolables du mariage chrétien.

« N'essayez pas d'effrayer l'Église en la menaçant de la colère des princes. Saint Prétextat tombera à l'autel sous

le poignard de Frédégonde pour avoir consacré une légitime alliance; saint Coloman ira en exil plutôt que de bénir à la cour de Thierry II les fruits de l'adultère; le pape Nicolas III souffrira tout de Lothaire et de Waldrade, tout, excepté de reconnaître en eux l'honneur de leur lit nuptial qu'ils ont souillé par la débauche. Que le roi Robert, malgré sa piété, n'espère pas donner à Berthe sa cousine les droits d'une véritable épouse; l'Église, qui veut mêler les races, a élevé dans les familles, entre les personnes issues du même sang, une noble et salutaire barrière, et l'excommunication la maintient contre les rois qu'elle chérit le plus. Louis VII n'obtiendra pas plus de grâce qu'elle n'en a fait à Robert; Philippe Auguste ne la fléchira pas même au prix d'une croisade, il faut reprendre Ingerberge, il faut renvoyer Agnès de Méranie. L'Église l'ordonne, l'Église passe sur toutes les têtes ce niveau de l'égalité chrétienne qui ne s'abaisse jamais. Ce niveau, c'est la croix. Peuples et rois, il faut bon gré mal gré ou l'adorer ou la mettre en pièces. Sortez de l'Église ou respectez le contrat de mariage, car il est scellé du sang de la Croix.

« Pendant quinze siècles la voix de l'Église fut entendue et obéie. Les passions souveraines, les hardiesses du libertinage tout-puissant, cédaient devant cette résistance héroïque, et les luttes du sacerdoce et de l'Empire, entreprises avec tant de courage, soutenues avec tant de persévérance, terminées avec tant d'honneur, n'avaient pas laissé l'épée des Césars déchirer ce noble contrat. Mais il arriva un jour où l'Angleterre et l'Allemagne furent plus remuées que jamais par les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois. Henri VIII veut épouser Anne de Boleyn du vivant de Catherine d'Aragon, Philippe de Hesse songe à posséder deux femmes à la fois, Albert de Brandebourg brise les liens qui l'attachent à l'autel et forme des nœuds

adultères autant que sacrilèges. Luther conseille, approuve, ratifie tous ces scandales, et le scandale de son exemple ajoute à celui de sa doctrine. C'en est donc fait du mariage, le torrent entraîne tout; le Danemark, la Suède, la Saxe, tout fléchit; la Suisse se partage, la France s'ébranle; le monde va retourner à la barbarie, et s'abîmer dans la corruption d'un nouveau paganisme. Non, soyez sans crainte, l'Église veille sur le lit nuptial et elle en sauvera l'honneur. Il en coûte leur tête à l'évêque Jean Fischer et au chancelier Thomas Morus, pour avoir résisté aux caprices tyranniques d'Henri VIII. Le pape Clément VII ira jusqu'à sacrifier l'Allemagne et l'Angleterre plutôt que les lois inviolables du mariage. Il laissera déchirer le sein de l'Église et couper ses membres plutôt que de rendre ce contrat sacramentel dont il est le gardien...

« Trois siècles ont passé et le torrent de la réforme coule sous un autre nom: c'est le torrent de la révolution. La révolution, là où elle a coulé à pleins bords, a enseveli les autels du mariage comme tout le reste, et la bénédiction donnée au nom de Dieu par la main du prêtre a passé pendant six ans, comme un crime d'État digne de la prison et de la mort, dans notre France qui réservait alors la prison et la mort pour le courage, l'honneur et le devoir...

« Il est resté de ces jours mauvais deux institutions dont je ne puis me taire ici, car je vous dois toute la vérité: le divorce et le mariage civil.

« Le divorce est demeuré vingt-cinq ans dans nos lois au grand détriment de la morale et de l'union conjugale. C'est avec le texte sacrilège qui l'autorisait que l'on a vu deux époux apporter à un magistrat l'ordre de séparer ce que Dieu avait uni, et de mettre fin à une alliance contractée pour toujours au pied des tabernacles. Comme si l'homme pouvait tenir la place de Dieu, comme si la table

du magistrat pouvait remplacer l'autel du prêtre, comme si une loi datée de la veille et rédigée par quelque juriconsulte pouvait prévaloir contre la loi datée du premier jour du monde et scellée au Calvaire de tout le sang de Jésus-Christ ! Le divorce est sorti de nos lois, mais il est toujours près d'y entrer...

« ... Et pourquoi l'homme prétend-il séparer les époux, sinon parce qu'il prétend les avoir unis ? Pourquoi le divorce, sinon parce qu'il est comme une conséquence naturelle du mariage civil ? Une usurpation a entraîné l'autre ¹... »

Nous ne poursuivons pas plus loin cette citation déjà longue, mais qui, à l'aide des souvenirs historiques les plus précis, expliquait trop bien, commentait trop magistralement le *non licet* du Précurseur, pour que nous nous soyons permis de l'abrégé.

Si l'on veut maintenant se convaincre de la persévérance infatigable de l'Église à soutenir aujourd'hui comme dans le passé la haute mission qu'elle a reçue de son divin fondateur, si l'on veut connaître son attitude actuelle en face des éternelles revendications de la passion, des éternels périls de la vertu conjugale, on n'a qu'à lire attentivement dans le *Syllabus*, au paragraphe VIII, les erreurs de formes et provenances diverses au sujet du mariage, condamnées par le souverain pontife depuis vingt-cinq ans. Il y a dix propositions déclarées solennellement fausses, hostiles à la pensée et à l'œuvre de Jésus-Christ, c'est-à-dire à la loi même de Dieu, ruineuses pour la morale sainte du foyer domestique et de la famille ². Autant de prétentions à la licence,

1. *Les Sacrements, ou la grâce de l'Homme-Dieu*, vingt-quatrième conférence. De l'institution du mariage, par M. l'abbé Besson, aujourd'hui évêque de Nîmes. Bray et Rétaux, 1875.

2. Voici le texte même de ces propositions avec l'indication des lettres apostoliques qui les ont condamnées :

autant de fermes réponses de l'Église. Qu'on n'espère ni surprendre sa vigilance ni lasser son courage. Comme à Jean-Baptiste devant Hérode, un mot lui suffit pour accomplir sa grande tâche : « *non licet.* » Elle n'est pas près de se taire.

II

C'est à peine s'il est besoin d'ajouter que la fermeté du Précurseur ne doit pas moins servir de modèle à l'humble apôtre caché dans l'ombre et l'oubli d'une position modeste

§ VIII.

Errores de matrimonio christiano.

LXV. Nullâ ratione ferri potest Christum evexisse matrimonium ad dignitatem sacramenti. Litt. Apost. *Ad Apostolicæ*, 22 Augusti 1851.

LXVI. Matrimonii sacramentum non est nisi quid contractui accessorium ab eoque separabile, ipsumque sacramentum in una tantum nuptiali benedictione situm est. Litt. Apost. *Ad Apostolicæ*, 22 Augusti 1851.

LXVII. Jure naturæ matrimonii vinculum non est indissolubile, et in variis casibus divortium proprie dictum auctoritate civili sanciri potest. Litt. Apost. *Ad Apostolicæ*, 22 Augusti 1851. — Alloc. *Acerbissimum*, 27 Septembris 1852.

LXVIII. Ecclesia non habet potestatem impedimenta matrimonium dirimentia inducendi, sed ea potestas auctoritati civili competit, a qua impedimenta existentia tollenda sunt. Litt. Apost. *Multiplies inter*, 10 Junii 1851.

LXIX. Ecclesia sequioribus sæculis dirimentia impedimenta inducere cœpit, non jure proprio, sed illo jure usa, quod a civili potestate mutuata erat. Litt. Apost. *Ad Apostolicæ*, 22 Augusti 1851.

LXX. Tridentini canones qui anathematis censuram illis inferunt qui facultatem impedimenta dirimentia inducendi Ecclesiæ negare audeant, vel non sunt dogmatici, vel de hac mutuata potestate intelligendi sunt. Litt. Apost. *Ad Apostolicæ*, 22 Augusti 1851.

LXXI. Tridentini forma sub infirmitatis pœna non obligat, ubi lex civilis aliam formam præstituat, et velit hac nova forma interveniente matrimonium valere. Litt. Apost. *Ad Apostolicæ*, 22 Augusti 1851.

LXXII. Bonifacius VIII votum castitatis in ordinatione emissum nup-

qu'aux représentants les plus élevés de l'Église, les évêques et les souverains pontifes. Les sentences qui partent d'en haut, les avertissements qui sont donnés par les dépositaires de l'autorité ecclésiastique, chaque prêtre a le devoir de les faire retentir autour de lui, dans la société des âmes commises à sa garde. Des sommets où il éclate en solennels accents, le « *non licet* » demande à se répandre par une multitude d'échos fidèles jusqu'aux extrémités du globe, partout où s'agite une conscience humaine. « *Væ mihi, si non evangelizavero!* » Malheur à moi, si je n'évangélise point, disait saint Paul. Telle est aussi la devise de quiconque s'est enrôlé par les saints ordres sous la bannière de l'Apostolat. Or, pour une large part, évangéliser, qu'est-ce autre chose, sinon répéter sans repos ni trêve qu'il y a des pensées, des désirs, des actes défendus ?

tias nullas reddere primus asseruit. Litt. Apost. *Ad Apostolicæ*, 22 Augusti 1851.

LXXIII. Vi contractus mere civilis potest constare inter christianos veri nominis matrimonium; falsumque est aut contractum matrimonii inter Christianos semper esse sacramentum, aut nullum esse contractum, si sacramentum excludatur. Litt. Apost. *Ad Apostolicæ*, 22 Augusti 1851. — Lettera di SS. Pio IX al Re di Sardegna, 9 Settembre 1852. — Alloc. *Acerbissimum*, 27 Septembris 1852. — Alloc. *Multis gravibusque*, 17 Septembris 1860.

LXXIV. Causæ matrimoniales et sponsalia suapte natura ad forum civile pertinent. Litt. Apost. *Ad Apostolicæ*, 22 Aug. 1851 — Alloc. *Acerbissimum*, 7 Septembris 1852.

N. B. — Huc facere possunt duo alii errores de clericorum cœlibatu abolendo et de statu matrimonii statui virginitatis anteferendo. Confodiuntur, prior in epist. encycl. *Qui pluribus*, 9 Novembris 1846, posterior in litteris apostolicis *Multiplies inter*, 10 junii 1851.

Est-il nécessaire de le faire remarquer ? Ces propositions n'atteignent pas toutes au même degré ni aussi directement l'institution du mariage. Les 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 9^e et 10^e, sont, à vrai dire, les seules qui la menacent en elle-même et par une erreur fondamentale, une erreur de principe.

1. I Corinth., ix, 16.

Noble mission que celle-là, prérogative sublime, réalisation permanente et universelle de ce mot du Sauveur : Vous êtes la lumière du monde, vous êtes le sel de la terre, « *lux mundi; sal terræ*¹ ».

Se dire qu'on est un des privilégiés que Dieu lui-même a choisis pour maintenir au milieu des hommes le flambeau le plus indispensable, l'idée par excellence, la loi morale, la sainteté; en face des ténèbres qu'engendrent toujours les instincts pervers et qui ramèneraient bientôt les ignominies païennes, si rien ne les venait dissiper, se sentir flamme et rayon du divin soleil de justice, en vérité, n'est-ce point là une hauteur de destinée incomparable, la première et la plus-excellente des supériorités?

Il s'agit de la bien comprendre, de l'estimer à sa valeur, d'en avoir l'amour, l'amour et la légitime fierté! Qu'importe l'obscurité relative où je suis enseveli? le peu de place que j'occupe, le peu de bruit que je fais? Je n'en suis pas moins au nom des grâces et des droits de mon ordination sacerdotale chargé de concourir à la défense du bien contre le mal ici-bas, à la victoire de Jésus-Christ sur le monde. Plaçons-nous souvent, pour reprendre cœur, dans la lumière et la beauté de cette conviction bienfaisante. Redisons-nous que très-certainement nous avons notre part à prendre de la lutte engagée entre les rébellions de la malice ou de la faiblesse humaines et l'Évangile. Cette persuasion bien assise au fond de notre âme, sentie, goûtée, aimée, nous créera une dignité de vie au prix de laquelle les honneurs les plus vantés nous paraîtront des hochets d'enfants. Sans doute nous ne compterons pas autant de triomphes que de combats, et si nous entreprenions de mesurer au succès visible la grandeur de notre destinée, nous nous tromperions étran-

1. Matth. v, 14, 15.

gement. Il arrivera souvent que nos efforts les mieux dirigés, nos plus énergiques appels se heurteront à d'insurmontables obstacles. Les volontés que la passion amollit et subjugué dressent des résistances si obstinées en face des réclamations du devoir ! Hérode et sa concubine éhontée ne tinrent pas compte des remontrances courageuses de Jean-Baptiste. Le meilleur prêtre doit fréquemment s'attendre à ne pas mieux réussir que le Précurseur. Mais, outre que d'heureux résultats couronneront plus d'une fois son zèle, alors même qu'il avait pu et dû tout d'abord redouter le contraire, il lui sera toujours permis de croire qu'une protestation, demeurât-elle infructueuse, est une grande chose en faveur de la vérité, de la justice et du bien. Oui, certes, une grande chose ! Le merveilleux spectacle de beauté morale fleurissant sur terre depuis vingt siècles partout où germait le vice est une des preuves frappantes de la divinité du christianisme. Il y a dans le passé et dans le présent, à partir de Jésus-Christ, des faits irrécusables dont nul homme intelligent ne peut dédaigner de rechercher les causes, et dont l'examen, quand il est loyalement conduit, achemine vers la foi. Sans être pessimiste, hélas ! on peut cependant faire l'hypothèse où ce bienfaisant spectacle, beaucoup moins universel qu'il ne faudrait, deviendrait plus rare encore, jusqu'à paraître devoir s'effacer ; c'est-à-dire l'hypothèse où l'on ne rencontrerait presque plus de créatures capables de marcher dans les rudes sentiers ouverts par le Sauveur. Ce qu'on ne peut pas supposer, et la chose mérite qu'on s'y arrête, c'est que la notion même du bien, l'idée et le sentiment du devoir s'obscureissent désormais dans le monde, comme au temps affreux du paganisme. C'est fini ! La conscience humaine, quoi qu'il arrive, ne redescendra plus aux ténèbres où elle s'est jadis abîmée. Contre les bas instincts toujours prêts à surgir,

elle a des ressources victorieuses, elle a le « *non licet* » qu'on ne fera plus taire. Égoïsme, orgueil, haine, impureté, meurtre, toutes les laideurs triomphantes du passé sont dépossédées de leur tranquille domination ici-bas. A défaut d'autre triomphe la protestation est là en permanence, elle ne désarmera plus.

Consolez-vous donc, pauvre prêtre de Jésus-Christ, si votre voix qui redit la grande parole n'est pas écoutée, si nouveau Jean-Baptiste vous avez affaire à votre tour à de nouveaux Hérodes. Ne vous lassez pas : « *Exalta vocem tuam quasi tuba et annuntia populo meo scelera eorum et domui Jacob peccata eorum*¹. » A tous les coupables dites et redites : Cela n'est pas permis, « *non licet* ». Par votre ferme attitude et votre fier langage vous contribuerez certainement à vaincre le mal, ne fissiez-vous que l'enchaîner en des limites qu'il ne peut plus franchir.

*
* * *

Ce qu'il est encore indispensable de comprendre, c'est qu'un homme même marqué du signe des prophètes ne réprimande point impunément les hommes. Il est de l'essence de notre destinée de provoquer partout où nous passons et où nous parlons le courroux des bassesses auxquelles nous faisons la guerre. Il en faut prendre notre parti. Dès la première heure de notre vie apostolique on nous haïra.

Il y a bien longtemps que l'Esprit-Saint au livre de la Sagesse a tracé le tableau véridique de notre condition parmi nos semblables.

« Dressons des pièges sous les pas du juste parce qu'il nous incommode, qu'il est contraire à notre manière de vivre, qu'il nous reproche de violer la loi de Dieu, qu'il nous déshonore en blâmant nos fautes.

1. Isaïe, LVIII, 1.

« Il est devenu le censeur même de nos pensées.

« Sa seule vue nous est insupportable; sa vie ne ressemble point aux autres vies, il ne marche pas dans les mêmes sentiers que nous.

« Il nous considère comme des enfants occupés à des niaiseries; il rejette nos habitudes sous prétexte qu'elles sont malsaines; il préfère à tous nos plaisirs ce que les justes attendent après leur mort.

« Faisons-lui subir outrages sur outrages, condamnons-le ignominieusement à mourir. »

Est-ce le langage des contemporains d'Isaïe que nous venons d'entendre, ou le langage d'Hérodiade, ou le langage des hommes de nos jours?

A quoi bon, du reste, chercher si loin dans la Bible l'annonce de ce qui nous est inévitablement réservé, quand l'Évangile ne cesse de nous avertir de la plus expresse façon? « *Odio eritis omnibus propter nomen meum*². » Qui a dit cela? Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. A cause de mon nom, c'est-à-dire à cause des idées que je représente, des principes que je promulgue, du combat que je livre à la nature humaine pervertie, à cause du devoir qui vous incombe de soutenir à votre tour cette lutte et de répandre ces idées, vous soulèverez une animosité universelle. N'est-elle pas du Sauveur encore cette formelle déclaration : N'oubliez pas ce que je vous ai souvent répété : « Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. Si j'ai été persécuté vous le serez aussi.³ »

Non, point d'équivoque ni de surprise possible. Désertant pour nos frères les joies riantes de la vie, nous leur apporterons notre dévouement et notre amour. Au lieu de nous

1. Sap. II, 16, 17, et passim.

2. S. Matth. X, 22 ; S. Marc XIII, 13 ; S. Luc XXI, 17.

3. S. Joann. XV, 20.

accueillir, ils nous suspecteront, nous repousseront, nous dédaigneront, nous tueront; et cela parce que nous avons sur les lèvres un mot qui les exaspère « *non licet* ».

La perspective, quelque résolu qu'on soit, reste douloureuse. Mon Dieu! donnez-moi l'intelligence croissante de l'honneur que vous faites à une créature misérable, quand vous la trouvez digne de souffrir pour la justice.

Ce que je vous demande ensuite, ô mon Dieu, surtout en ces temps troublés et confondus, c'est l'intelligence non moins vive de l'incessant péril où sont vos prêtres de provoquer la malveillance publique autrement que par l'exercice de leur mission, et le courageux accomplissement de leur devoir. « *Odio eritis omnibus propter nomen meum* ¹. »

Ah! que ce dernier mot a de profondeur et qu'il serait urgent de le pénétrer aujourd'hui! Les hommes de ce siècle nous haïssent à cause de nos protestations gênantes; cela n'est pas douteux. Tous les hommes, tous les siècles se ressemblent, et se ressembleront jusqu'à la fin des âges. Mais est-il bien certain qu'ils n'aient pas d'autres motifs? Est-ce bien toujours à cause de l'Évangile, de l'Évangile seulement qu'on nous honnit? Il faudrait que cela fût. Osera-t-on affirmer que cela est?

Que chacun rentre en soi-même, se pose solennellement la question, et réponde! Je ne sais, mais pour ma part j'incline de plus en plus à redouter, que dans l'universelle animadversion dont nous souffrons à cette heure, au « *propter nomen meum* » de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne se surajoutent d'autres griefs de tout autre nature et origine.

Si, par exemple, on nous haïssait parce que nous inféo-

1. Rapprocher de ce texte significatif cet autre qui semble en être la répétition: *Beati estis cum male dixerint vobis et persecuti vos fuerint et dixerint omne malum adversum vos* MENTIENTES, PROPTER ME.
(S. MATTH., v. 2.)

dons notre foi chrétienne à des préférences politiques et que nous froissons de nos invectives quiconque sur des points absolument libres ne pense pas comme nous ;

Si l'on nous haïssait parce que de parti pris nous dédaignons et accusons le magnifique essor des découvertes contemporaines appliquées au bien être matériel ;

Parce que dans nos actes, habitudes ou tendances, nous démentons ostensiblement l'austérité des enseignements évangéliques ;

Parce que nous cherchons plus dans notre ministère auprès des âmes les consolations faciles que les âpres et virils labeurs ;

Parce que, faut-il le dire ? Nous oublions parfois dans nos relations, dans nos procédés, dans notre zèle, certaines délicatesses élémentaires de droiture et d'honneur ;

De quoi nous plaindriions-nous ? Qu'aurions-nous de fort et de triomphant à objecter ?

Heureux le prêtre qui, sa tâche accomplie, sur le point de rendre compte à son Maître et Seigneur, des talents qu'il a reçus, peut emporter le doux espoir de n'avoir jamais inspiré d'aversion au plus humble d'entre ses frères, si ce n'est en combattant le mal, en opposant à ses entreprises et ses audaces, ainsi que le lui commandait le plus impérieux devoir, le « *non licet* » de l'Évangile !

Mon Dieu ! suscitez beaucoup de prêtres animés de ce désir. L'heure présente les attend et les réclame ; elle a besoin d'eux à tout prix. Une large part des difficultés à vaincre, du problème à résoudre, est là.

Mon Dieu ! quand je mourrai, donnez-moi l'immense consolation de me rappeler sans remords tout ce que j'aurai dit et fait au milieu de mes contemporains, de ne pas découvrir en mes jours évanouis une seule parole, un seul acte qui aient pu les détourner de vous, en les détournant inopportunément de moi !

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Les disciples de Jean-Baptiste envoyés par leur maître au Sauveur. Explication de cette ambassade. Réponse de Jésus.

« Tu es qui venturus es, an alium
« expectamus¹ ? »

(S. Luc, VII, 20).

I

Le précurseur est au cachot. Un texte de saint Marc nous permet de croire que son incarcération, du moins au début, n'eut rien de trop inhumain. Hérode avait surtout voulu réduire au silence son gênant accusateur, empêcher dans le public l'effet de sa parole hardie et compromettante. Il est probable que de prime abord ses intentions n'allèrent pas au delà. Quant à Hérodiade, c'est autre chose. Les Évangélistes lui prêtent le dessein d'en venir à un meurtre « *volebat occidere eum* » dès l'instant même où elle s'entendit condamner. L'événement ne confirme que trop leur sévère supposition. Toujours est-il, d'après saint Marc, que Jean-Baptiste récemment enfermé dans les tours de Machéro voyait son persécuteur, conversait avec lui, gardait une

1. S. Luc VII, 16, 23; S. Matth. XI, 2, 7.

certaine influence dont peut-être il fut sorti d'excellents résultats, sans l'intervention et l'acharnement de la passion féminine que l'on connaît. « *Herodes custodiebat eum, et audito eo multa faciebat, et libenter eum audiebat.* »

D'autre part, les faits qui suivent le prouvent : il était libre de recevoir ses disciples et de s'entretenir avec eux.

Libre de recevoir ses disciples... mais en fin de compte prisonnier, arraché violemment à son ministère public, à son apostolat. On se demande ce que doit souffrir cet homme de trente ans, ardent et enthousiaste, ce qu'il éprouve d'un tel changement de situation, de tant d'inaction et de silence succédant tout d'un coup à tant d'activité féconde et bénie. Ne se repent-il pas d'avoir tenu le langage qu'il a tenu ? Était-il donc obligé d'élever la voix et de provoquer ainsi de dangereuses colères ? Ne pouvait-il pas fermer les yeux ? Lors même qu'il ne l'eût point ouvertement flétri, personne ne l'eût suspecté de transiger avec le crime. Sa sainteté notoire suffisait à le garantir contre le moindre soupçon. Pourquoi s'être jeté dans cette affaire véreuse, au risque presque certain, d'y compromettre son œuvre naissante, sa belle œuvre couronnée jusque là de succès ? S'il ne s'était agi que de lui-même, de son repos, de son bien-être, de sa vie ; soit ! Mais sa mission ? Fallait-il ainsi briser le cours d'une destinée à laquelle semblaient être promises les plus grandes influences en faveur du bien ?

Humainement parlant de tels regrets, ou tout au moins de telles inquiétudes et perplexités n'auraient eu rien que de fort légitime. Il faut reconnaître toutefois qu'il ne s'en rencontre pas trace dans le récit évangélique. Tout entier au sentiment du devoir accompli, le précurseur accepte sans la plus légère hésitation le rôle nouveau que lui mar-

que la Providence. Point de retour mélancolique sur le passé; nulle expression de tristesse au souvenir de ses prédications et de son baptême du Jourdain. Il s'est trop bien montré jusqu'ici l'homme du désintéressement, l'homme qui s'oublie et qui s'efface pour se permettre une plainte ou s'attarder en d'inutiles regrets. Certes, il a cent fois raison. L'obéissance prompte et généreuse aux indications d'en haut, est encore la meilleure sagesse, et c'est à elle que les vies les plus fructueuses doivent leur fécondité.

Recueillons, en passant, la très-utile leçon que nous donne une fois de plus le précurseur. Il est bien entendu qu'un prêtre digne de son nom et de sa vocation ne peut pas hésiter même un instant dans l'accomplissement courageux de son devoir, par la seule crainte des irritations et vengeances qu'il s'expose à provoquer. Quand il se présente de cette façon, le danger de faillir aux obligations d'état est surmonté par avance. Il n'y a que des âmes abaissées, indignes, pour redouter le conflit de la conscience avec l'intérêt proprement dit, tels que seraient le repos et la sécurité. Mais il peut arriver, et il arrive souvent qu'une démarche, une attitude, une parole, un « *non licet* » aient pour conséquence possible de paralyser, même d'annuler la facilité extérieure du bien. Si l'on agit suivant l'inspiration qu'on croit être la meilleure, à partir d'un moment fort aisé à prévoir, les conditions à l'aide desquelles on obtenait précédemment d'heureux résultats, seront changées. La route s'encombrera d'obstacles, des entraves se dresseront partout où se trouvaient des libertés, peut-être en sera-t-on réduit à une sorte d'impuissance universelle d'agir. Assurément, rien de plus délicat que de semblables conjonctures. Il y faut apporter beaucoup de prudence. On a grand besoin de se tenir en garde contre toute ardeur naturelle et toute précipitation. Mais, si

après mûr examen il est avéré que la conscience parle et commande, les appréhensions même fondées ne sauraient plus être entendues. La circonspection cesserait d'être vertu pour devenir faiblesse et lâcheté.

Lisons l'histoire : nous y verrons que chacune des revendications solennelles de la vérité et du bien entraîne avec soi d'apparens désastres, mais qu'en somme au prix de la vérité défendue et du bien vengé, ces désastres comptent peu. Lorsqu'elle anathématisait Arius, Nestorius, Eutychès, l'Église n'ignorait pas qu'elle allait entraver du fond de l'Orient jusque dans les Gaules l'essor du christianisme naissant. Le « *non licet* » formidable qu'elle opposait aux grands hérésiarques troublait à coup sûr la paix du monde et compromettait l'avenir. Le silence eût-il donc mieux valu ? que serait aujourd'hui le *Credo* catholique, si le premier dogme en avait été arraché et foulé aux pieds il y à quinze siècles, sans retentissante protestation ? Quand les papes du moyen âge tenaient tête aux souverains, princes et barons corrompus, que lassait la morale sévère de l'Évangile, ils devaient s'attendre à de furieuses colères pleines de menaces et de perturbations. Ils n'hésitaient pas cependant. Ils ne pouvaient pas hésiter.

Supposons en face d'Hérode et de sa complice, un précurseur bénin qui détourne les yeux et qui se tait ; on le laisse à ses fonctions. Il continue de prêcher et de baptiser. Un nombre de disciples double ou triple s'empresse à l'entendre. Qui se permettra de dire que ces avantages, même admis sans conteste, l'eussent emporté sur le seul cri d'indignation et de condamnation poussé devant le mal, et dont l'écho depuis deux mille ans retentit dans la conscience humaine ou pour la préserver, ou pour la ramener au repentir ? Des deux formes d'influence en faveur du bien dont était susceptible la destinée de Jean-Baptiste qui

voudra prétendre que la seconde, celle que nous savons, toute réduite et amoindrie qu'elle paraisse, ne l'emporte pas sur la première, et de beaucoup ?

En dépit des inconvénients qui pourraient surgir, malgré les appréhensions que nous devrions concevoir d'un ministère gêné plus tard et compromis, nous parlerons donc, nous protesterons, nous accuserons et condamnerons, nous ferons à notre tour éclater le « *non licet* » toutes les fois que notre conscience, interrogée dans les profondeurs, nous le conseillera.

Et nous abandonnerons à Dieu le soin de l'avenir !

II

L'ambassade des disciples de Jean-Baptiste au Sauveur, se place ici.

Il faut se rappeler que les disciples du précurseur épris de sa vie austère, de son caractère élevé, de son grand langage, lui étaient singulièrement attachés et dévoués. On devine même qu'ils ne supportaient pas sans un certain malaise grandissant, ce qui de jour en jour se disait de plus merveilleux sur Jésus. Ils se tenaient en quelque sorte aux aguets des nouvelles récentes, ils s'empressaient de les rapporter à leur maître captif, comme pour l'avertir du danger que courait sa propre réputation.

Saint Luc, chap. VIII, 17, 18, en donne la preuve manifeste. La résurrection du fils de la veuve de Naïm, venait d'avoir dans toute la Judée un retentissement immense. Les foules émerveillées proclamaient qu'un grand prophète se montrait au monde et que Dieu visitait de nouveau son peuple. Aussi que font les disciples de Jean-Baptiste ? Ils se hâtent de venir l'informer. « *Nuntiaverunt Joanni disci-*

puli ejus de omnibus his. » La brièveté, le laconisme de ce verset ne laissent aucun doute sur les dispositions d'esprit et de cœur de ces amis trop jaloux de la gloire de leur maître. Evidemment il y a dans leur empressement, plus accentué que jamais, une arrière pensée contre Jésus.

C'est donc ainsi que même l'amitié, cette chose si bien-faisante quand elle est sincère, précisément parce qu'elle est sincère, peut devenir dangereuse. Si le précurseur n'eût pas été fortifié d'avance contre ces périls par une lumière supérieure et par un tendre amour, que fût-il advenu ? Il avait bien dit « *oportet illum crescere, me autem minui* ». Mais les différences entre les deux situations ne s'accroissaient-elles pas outre mesure ? Lui Jean-Baptiste, emprisonné, réduit au silence ! Et Jésus en possession d'un prestige croissant, d'une notoriété bientôt universelle ! Ne semblait-il pas légitime, que sans aller jusqu'à se plaindre, le précurseur acceptât volontiers les condoléances de ses disciples, et se fit de leurs sympathies une sorte de compensation ? Non. Ce qui arrive lui est cher à tous égards. Et alors quelle explication trouver de cette ambassade vers Jésus qu'il organise immédiatement, après avoir reçu la nouvelle de la résurrection du jeune homme de Naïm et du bruit qu'elle soulevait dans toute la Judée ?

« *Et convocavit duos de discipulis suis Joannes et misit ad Jesum dicens : tu es qui venturus es an alium expectamus ?* »

Celle-ci qui est très-simple :

Jean-Baptiste qui, malgré son insistance à s'effacer devant Jésus, à l'exalter dans l'estime de ses propres disciples, voit que ces derniers ne se décident point à le croire et persévèrent dans leur préférence obstinée pour lui, s'alarme de leur attitude à l'occasion du récent miracle. Il s'alarme d'autant plus qu'il peut déjà pressentir l'issue de son em-

prisonnement. S'il est mis à mort que deviendront ses trop fidèles amis? Au nom même de cette fidélité excessive dont ils se feront un point d'honneur, n'entreprendront-ils pas de résister ouvertement à celui qu'ils doivent entourer d'obéissance et d'affection mille fois plus que lui-même? Ne serait-il pas opportun dès lors de leur procurer l'avantage d'une entrevue directe avec le Sauveur, d'une constatation immédiate, entraînant, irrésistible de sa mission divine, de sa divinité? La question qu'il met sur leurs lèvres est décisive, elle ne laisse place à aucune équivoque, à aucun subterfuge, et la réponse qu'elle provoquera, ne manquera pas de jeter dans ces cœurs dévoués, mais étroits, une clarté victorieuse.

Ils partent. Jean-Baptiste n'a pas besoin de les y inviter deux fois, tant ils sont pressés de satisfaire leur curiosité inquiète et ombrageuse. Quand ils sont parvenus à l'endroit où Jésus se trouve, ils ne mettent pas longtemps à l'aborder et à s'acquitter de leur mission. L'affaire leur est à cœur.

Comme l'interprétation à donner de cette conduite du précurseur est de la plus haute importance, on nous permettra de corroborer ce que nous venons de dire par de meilleures autorités.

« On a beaucoup raisonné sur ce fait, écrit M. l'Abbé Bougaud, qui de prime abord semble en effet singulier. Les uns y ont vu dans la vie du Précurseur une heure de défaillance. Son regard se serait troublé au fond de sa prison, et il n'aurait plus su que penser de ce personnage extraordinaire, que du reste il n'avait aperçu que deux fois¹. D'au-

1. M. Renan, on doit s'y attendre, ne paraît pas même supposer que l'on puisse douter de cette explication. Le Précurseur, n'ayant jamais cru au Messie, n'allait pas, comme par enchantement, commencer de croire au fond de sa prison et presque sur le bord de la tombe. Les deux dis-

tres ont vu là, dans la vie de Jean une heure d'impatience. Il n'aurait pas douté du caractère de Jésus, mais il lui aurait envoyé ses disciples pour lui dire : « Vous êtes le Messie, et nous n'en attendons pas d'autre. Mais que faites-vous donc ? Pourquoi ne vous manifestez-vous pas ? M'allez-vous laisser mourir avant que j'aie vu le royaume de Dieu que vous devez fonder ? »

« Ni l'une ni l'autre de ces deux explications n'est accep-

cipales qu'il envoie à Jésus sont envoyés pour s'enquérir exactement du degré de notoriété et de prestige que l'on disait environner déjà son nom, point pour autre chose. Voici, du reste le passage auquel nous faisons allusion :

« Pendant que la joyeuse Galilée célébrait dans les fêtes la venue « du bien-aimé, le triste (?) Jean dans sa prison de Machéro s'exténuait « d'attente et de désirs. Les succès du jeune maître qu'il avait vu quelques mois auparavant à son école arrivèrent jusqu'à lui. On disait « que le Messie prédit par les prophètes, celui qui devait rétablir le royaume d'Israël, était venu et démontrait sa présence en Galilée par « des œuvres merveilleuses. Jean voulut s'enquérir de la vérité de ce « bruit, et comme il communiquait librement avec ses disciples, il en « choisit deux pour aller vers Jésus en Galilée.

« Les deux disciples trouvèrent Jésus au comble de sa réputation. « L'air de fête qui régnait autour de lui les surprit. Accoutumés aux « jeûnes, à la prière obstinée, à une vie toute d'aspirations, ils s'étonnèrent de se voir tout à coup transportés au milieu des joies de la « bienvenue. Ils firent part à Jésus de leur message : « Es-tu celui « qui doit venir ? Devons-nous en attendre un autre ? » Jésus *qui dès « lors n'hésitait plus guère sur son propre rôle de Messie*, énuméra « les œuvres qui devaient caractériser la venue du royaume de Dieu, « la guérison des malades, la bonne nouvelle du salut prochain annoncée aux pauvres. Il faisait toutes ces œuvres. » (M. Renan oublie de dire ce que dit expressément l'Évangile, que sur le moment même, devant les envoyés de Jean-Baptiste, Jésus opéra plusieurs miracles : « *in ipsa autem hora multos curavit a languoribus et plagis, et spiritibus malis, et cæcis multis donavit visum.* » On avouera qu'il y a quelque différence entre ce texte rigoureux, d'après lequel les disciples du Précurseur furent les témoins directs de la puissance du Messie, et cette expression nonchalante, de forme dubitative, propre à détourner de croire plutôt qu'à provoquer la foi... « il faisait toutes « ces œuvres », ce qui sous la plume de M. Renan veut manifestement

table. De bien autres pensées agitaient la grande âme du Précurseur. Il allait mourir en effet, et le savait ; car si Hérode n'était que faible, Hérodiade était cruelle ; et sentant bien qu'elle ne serait tenue que pour adultère tant qu'elle n'aurait pas le suffrage de Jean, elle avait résolu de le faire disparaître. Jean-Baptiste n'ignorait pas ces choses et s'en préoccupait peu. Il verrait le royaume de Dieu à travers les barreaux de sa prison, ou il le verrait

dire : « Il avait la naïve et ridicule prétention de faire toutes ces œuvres. » *In ipsa autem hora multos curavit*, saint Luc est formel). « Heureux donc, ajouta-t-il, celui qui ne doutera pas de moi ! On ignore « si cette réponse trouva Jean-Baptiste vivant ou dans quelle disposition elle mit l'austère ascète. Mourut-il consolé et sûr que celui qu'il « avait annoncé vivait déjà, ou bien conserva-t-il des doutes sur la « mission de Jésus ? Rien ne nous l'apprend. En voyant cependant son « école se continuer rapidement parallèlement aux églises chrétiennes, « on est porté à croire que malgré sa considération pour Jésus, Jean « ne l'envisagea pas comme ayant réalisé les promesses divines. La « mort du reste vint trancher ses perplexités(?) ». »

Il faut savoir gré à M. Renan de ne pas nous représenter le Précurseur en proie à des accès de jalousie, et mourant de dépit au fond de son cachot. Dans une citation précédente, on se le rappelle, nous avons fait connaître la théorie de l'auteur de la vie de Jésus, sur le caractère large et conciliant de Jean-Baptiste. Par tempérament et à cause surtout de sa jeunesse, il n'était point ombrageux. Nous continuons à le trouver semblable à lui-même. Il ne croit pas au Messie, mais il ne s'irrite pas de ses succès. Il est d'humeur libérale, et il a trente ans ; voilà tout le secret. M. Renan veut bien le féliciter de cette ampleur et force d'esprit. Il affirme même qu'il ne pouvait mieux faire pour servir sa réputation, et consacrer sa mémoire dans l'avenir. Citons encore : « Jean eut comme un pressentiment de l'avenir. S'il eût « cédé à une rivalité mesquine, il serait aujourd'hui oublié dans la « foule des sectaires de son temps. Pour avoir été supérieur à l'amour-« propre, il est arrivé à la gloire et à une position unique dans le Pan-« théon religieux de l'humanité. » (*Vie de Jésus*, chap. xii.)

Nous sommes tout à fait d'avis que le Précurseur s'est montré supérieur à l'amour-propre, mais par d'autres motifs que ceux qu'il plaît à M. Renan de supposer. Nous lui décernons aussi de grand cœur une position unique, mais ailleurs que dans le Panthéon religieux de l'humanité dont il n'a que faire.

des splendeurs du ciel. Que lui importait-il? et pour bien voir, la seconde place n'était-elle pas encore la meilleure?

« Mais, lui disparu, qu'allait devenir ses disciples, tant de jeunes âmes ardentes, enthousiastes qui s'était attachées à ses pas, et que l'amour qu'elles avaient pour lui aveuglaient? vainement il leur montrait du doigt l'Agneau de Dieu. Elles ne l'avaient pas vu, elles ne voulaient pas le voir. Jean leur suffisait. Son grand cœur de prophète, de précurseur, son cœur plus délicat encore « d'ami de l'époux » gémissait. Il allait être l'obstacle au lieu d'être le moyen. Dans ces pensées, il résolut de les envoyer lui-même à Jésus. Nul doute qu'ils ne fussent entraînés à sa seule vue. Et lui, qui d'un mot, d'un regard lui avait enlevé ses premiers disciples, Jean, André, Pierre, d'un mot lui enlèverait le reste. Il aurait cette joie sur le bord de sa tombe de les voir tous à la suite de Jésus-Christ.

« Et puis, s'il est permis de croire que cet homme si désintéressé pensait à lui dans un pareil moment, peut-être espérait-il que ce Christ devant lequel il avait tressailli dès le sein de sa mère, lui enverrait peut-être le viatique de sa dernière heure, une parole qui le ferait tressaillir encore jusque dans son tombeau...

Nous ajouterons à ce témoignage d'un auteur contemporain, ce témoignage ancien déjà de Maldonat, lequel sur le point qui nous occupe, se fait l'écho des meilleures traditions du passé. Nous traduisons littéralement :

« Ce passage est difficile. (Il s'agit des premiers versets du onzième chapitre de l'évangile selon saint Matthieu.) Un doute traverse immédiatement l'âme du lecteur. On se demande comment Jean-Baptiste, qui même avant qu'il eût fait aucun miracle disait de Jésus : « Voici l'Agneau de Dieu » après tant de prodiges accomplis peut bien hésiter à croire. Justin et Tertullien ne craignent pas d'affirmer que

le Précurseur a douté du Messie. Tertullien même avance quelque chose de plus énorme : il prétend que Jean-Baptiste a douté parce que l'esprit de prophétie l'avait abandonné pour passer dans le Christ. La théologie des premiers siècles s'embarrasse quelquefois en d'incroyables expédients. D'autres auteurs frappés du peu de solidité de cette explication en ont cherché une différente. Ils ont dit que Jean-Baptiste n'avait pas douté que le Christ fût l'Agneau de Dieu ni le vrai Messie, conformément à son premier témoignage, mais qu'il dût mourir et descendre aux enfers. Chrysostome et Théophyle font mention de cette interprétation singulière et la réfutent. Le moyen en effet de supposer que Jean-Baptiste ignorât que le Christ dût mourir et descendre aux enfers, quand il n'y avait pas de prophète, pas de docteur tant soit peu initié aux Écritures, qui n'en fût assuré.

« L'interprétation sensée et véridique est celle d'Hilaire, de Chrysostome, de Cyrille, d'Euthimius, de Rupert, et la voici : Les disciples de Jean-Baptiste ont eu des doutes au sujet du Christ; Jean-Baptiste lui-même, aucun. Les disciples du Précurseur aimaient trop exclusivement leur maître. Bien qu'il mît le Christ infiniment au-dessus de lui, qu'il se déclarât indigne de dénouer sa chaussure, ils n'en croyaient rien. Ils estimaient que s'il tenait ces propos, c'était par modestie, point au nom de la vérité. Plus il s'abaissait, plus ils le relevaient dans leurs appréciations. Il en était résulté une certaine disposition ombrageuse de leur part, contre le Christ. Jean-Baptiste se voyant donc sur le point de mourir, et apprenant que le Christ opérait des prodiges, capables d'ébranler les plus endurcis, envoya vers lui ses disciples, afin qu'ils crussent au moins aux miracles du Messie, s'ils ne voulaient pas le croire lui, sur parole. Il les envoya, comme s'il eût douté personnellement, parce

que jamais ils n'auraient osé interroger le Christ en leur propre nom. Ainsi, les plus charitables médecins, pour guérir un malade, feignent-ils parfois de souffrir du même mal. ¹ »

On le voit, nous sommes pleinement en droit de suivre l'interprétation que nous avons suivie. Elle a pour elle des autorités auxquelles il est permis de se ranger sans crainte. Disons mieux : elle a pour elle le bon sens. Tout ce que nous avons pu faire connaître jusque là, à l'aide des textes les plus authentiques, de la grande âme du Précurseur, ne permet pas qu'on explique autrement le passage des Évangiles que nous venons d'étudier. « *Locus difficilis*. » Il nous semble que Maldonat exagère. La difficulté n'est qu'apparente. Elle n'existe pas.

III

« Quand ils furent venus près de Jésus, les disciples du Précurseur lui dirent : Jean-Baptiste nous envoie à vous avec mission de vous demander : Êtes-vous celui qui doit venir? Devons-nous en attendre un autre? »

Comme nous le faisons remarquer plus haut, la question ainsi posée nettement et sans ambages, ne laisse place à

1. Maldonat in Evangelia. Comment. in Matth. cap. xi, 5. « *Locus ideo « difficilis quia statim lectoris animum percudit dubitatio, etc., etc.* »

Saint Augustin donne absolument la même explication :

« Quia pro magno habebant discipuli Joannis, magistrum suum « Joannem, audiebant a Joanne testimonium de Christo et mirabantur : « moriturus, ab illo eos voluit confirmari. Sine dubio enim illi dice-
« bant apud seipsos : Iste de illo tanta dicit, ipse de se iste non dicit.
« *Ite, dicite illi*, non quia ego dubito, sed ut vos instruamini. *Ite dicite*
« *illi* : Quod ego soleo dicere, ab ipso audite ; audistis præconem
« confirmemini a judice. *Ite, dicite illi* : *Tu es qui venis, an alium ex-*
« *spectamus?* Ierunt et dixerunt propter se, non propter Joannem. »

(S. AUG. sermo lxx 4.)

aucune équivoque. C'est oui ou non. Jean-Baptiste n'avait pas besoin pour son compte de cette précision presque offensante; l'état d'âme de ses pauvres disciples trop obstinément attachés à lui, la réclamait : dussent les convenances en souffrir un peu, il leur fallait une bonne fois s'enquérir de la vérité d'une façon directe et catégorique.

« Êtes-vous celui qui doit venir? Devons-nous en attendre un autre? » Interrogation déjà touchante sur les lèvres de ces humbles chercheurs tout disposés qu'on les sache, à ne pas désirer une réponse trop significative. Leur préférence jalouse pour le Précurseur, en soi insoutenable, offre cependant à leur décharge tant de circonstances atténuantes! Mais, si l'on se représente qu'au lieu de quelques disciples du prisonnier de Machéro, c'est l'humanité tout entière inquiète et troublée qui adresse à Jésus cette pressante question, l'intérêt, le charme, l'attendrissement grandissent sans mesure. L'humanité ancienne et païenne! Elle appelait si ardemment un réparateur par la voix de quelques-uns de ses sages, et par l'immense gémissement de tous ses fils égarés. L'humanité contemporaine, à son tour, l'humanité de l'avenir aussi! Chaque génération nouvelle est venue, vient et viendra jusqu'à la consommation des âges interroger le Christ, lui demander solennellement au nom de doutes et d'angoisses renaissant toujours, s'il est la vérité qu'il faut croire, la voie qu'il faut suivre, la vie qu'il faut réaliser. L'âme pénétrée et pieuse s'afflige, comme elle n'eût pas manqué de le faire en présence des envoyés du précurseur, de cette éternelle hésitation de la conscience humaine à croire. Il n'est pas en son pouvoir d'en triompher. Elle persistera jusqu'à la fin des temps, la foi jusqu'à la fin devant être méritoire, enveloppée en conséquence d'ombres qu'il s'agit de vaincre, et d'obstacles qu'avec l'aide de la grâce, il s'agit de franchir.

« A l'heure même, dit l'Évangile, Jésus délivra plusieurs personnes des maladies et des plaies dont elles étaient affligées et des malins esprits qui les possédaient; il rendit la vue à plusieurs aveugles.

« Puis, s'adressant aux disciples du Précurseur, il leur dit : Allez, rapportez à Jean ce que vous venez d'entendre et de voir. Dites-lui que les aveugles recouvrent la vue, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que l'Évangile est annoncé aux pauvres.

« Et enfin, que bienheureux est celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale. »

Il est très-remarquable que le Sauveur au lieu de répondre verbalement, au lieu d'entrer avec ceux qui l'interrogent en aucune explication ni discussion, commence par agir. Des actes, des faits, des certitudes matérielles, voilà sa première réponse : « *In ipsa hora multos curavit.* » C'était l'application de sa méthode préférée, de celle qu'il affirmait sans cesse être la plus décisive et la plus concluante. « J'ai en ma faveur un témoignage supérieur au témoignage de Jean-Baptiste. Les œuvres que mon Père me donne à accomplir, celles que je fais, témoignent de moi¹. — Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, refusez de croire en moi; mais, si je les fais, à défaut du droit qu'aurait ma parole seule de vous convaincre, au moins croyez à mes œuvres². — Si je n'avais pas fait des œuvres que nul jamais n'a faites, l'incrédulité ne serait pas un péché — mais avoir vu, et me haïr, me haïr moi et mon Père, voilà le crime³. — »

Dès qu'il a opéré ces prodiges de guérison subite sous les yeux mêmes de ceux qui cherchent à le connaître, il

1. (Joann., v, 36).

2. (Joann., x, 37, 38).

3. (Joann., xv, 24).

leur montre, il leur fait toucher du doigt que dans ces prodiges précisément se cache la réponse qu'ils sollicitent, la preuve qu'ils réclament. Vous êtes venus de loin aux informations! Vous pouvez repartir sans plus attendre. Ce que vous sortez de voir « *Quæ vidistis* » suffit. Vous avez la démonstration par excellence. Il n'en existe pas de plus rigoureuse. Si celle-là ne vous convainc pas, c'est que vous ne pouvez pas être convaincus; nulle autre ne viendrait mieux à bout de votre résistance. Croyez plutôt à votre tour! Ne vous laissez plus arrêter aux apparences de faiblesse dont je me suis entouré parmi les hommes pour être semblable aux hommes! Sous ce vêtement d'infirmité terrestre que je porte consentez enfin à reconnaître ma nature divine, comme au travers du nuage où il se dérobe, on devine le soleil!

Ajoutons pour ne rien omettre que cette constatation de la puissance de Jésus par ses œuvres, en même temps qu'elle s'impose aux disciples de Jean-Baptiste comme une évidence du moment, très-frappante, très-décisive à elle seule, se trouve en outre de réaliser mot par mot les anciennes prophéties qu'ils connaissent à merveille. Ces prodiges, ces faits miraculeux que le Sauveur vient d'accomplir, dont il dit qu'il y faut voir la meilleure preuve de son origine et de sa mission, Isaïe, les disciples le savent bien, les a depuis sept ou huit siècles annoncés dans le détail¹. Or, le prophète les donne par avance comme les signes certains auxquels on pourra et l'on devra reconnaître le Messie. Il y a donc lumière sur lumière, preuve sur preuve, et les conclusions sont deux fois autorisées par les faits.

Après tout ce que nous avons dit au neuvième chapitre, de la place capitale que dans l'économie de la croyance

1. Is., xxxv, 6. Is. lxi, 1

chrétienne occupe l'observation, l'expérience, la méthode scientifique dont on fait tant d'estime de nos jours, il n'est pas nécessaire de nous arrêter davantage aux textes qui précèdent. Évidemment ils sont de ceux à l'aide desquels on est en droit d'établir que le divin fondateur du christianisme a fait le plus grand cas de la preuve expérimentale, lui a assigné le plus grand rôle dans la formation ou le maintien de la foi. C'est le « *Venite et videte* » du début, l'argument employé dès la première page de l'Évangile, qui se trouve une fois de plus mis en pleine lumière et en plein honneur.

Nous ne nous lasserons pas d'y rappeler nos contemporains. Nous les adjurerons d'étudier consciencieusement, sans défaillance, sans étroitesse d'esprit, à la lumière des événements les plus considérables, ce qu'a été l'Église dans le passé, ce qu'elle est aujourd'hui. Nous les amènerons à reconnaître au nom d'une évidence personnelle qu'elle a rendu la vue aux aveugles, elle aussi, guéri les malades, ressuscité les morts, évangélisé les pauvres.

Et quand il sera bien établi à leurs yeux que ces prodiges existent, nous leur demanderons si pour en compromettre et annuler la valeur, il suffit de dénoncer les traces d'infirmité humaine qu'on y rencontre !

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Ce que Jésus dit de Jean-Baptiste.

« Quid existis in desertum vi-
« dere? »

(S. Luc, VII, 27¹.)

Il suffit d'un peu d'attention pour saisir le lien qui rattache la scène instructive dont nous allons nous occuper à celle qui fait l'objet de la précédente étude. On se le rappelle, les envoyés de Jean-Baptiste dans l'empressement de leur curiosité, peut-être sous l'inspiration de leur jalousie s'étaient présentés inopinément au Sauveur, et devant le public ému du miracle de Naïm, lui avaient posé de la part de leur maître, la grande et décisive question : « *Tu es qui venturus es, an alium exspectamus?* » Jésus de son côté, choisissant la réponse la plus catégorique, au lieu de parler, avait commencé par agir, puis montré dans ses actes la réalisation littérale des anciennes prophéties, ce qui était donner de sa mission une seconde preuve expérimentale non moins concluante que la première.

1. S. Luc, VII, 24, 30; S. Matth., XI, 7, 16.

Sur l'invitation qu'ils reçoivent « *euntes renuntiate Joanni* » les disciples du Précurseur se retirent. Quelles appréciations et conclusions remportent-ils de leur message? Sont-ils convaincus cette fois que Jésus est le Messie attendu? commencent-ils à le croire? s'acheminent-ils vers la lumière? ou bien dans l'émotion d'une déception pénible prétendent-ils à s'en détourner encore? L'Évangile se tait. La scène change et l'intérêt se déplace. Il ne s'agit plus des interrogateurs survenus à l'improviste et retournés vers leur maître, il s'agit de la foule même, sur l'esprit de laquelle leur subite apparition, leur singulier langage, a pu et dû produire une impression fâcheuse. A les entendre parler comme ils l'ont fait, à les voir émettre au nom de Jean-Baptiste une sorte de doute injurieux sur la mission du Sauveur, il ne serait point étonnant que la foule se fût scandalisée. Comment! Jean-Baptiste n'a pas cessé depuis les débuts de son ministère, de saluer ouvertement en Jésus celui qui devait venir, l'Agneau qui efface le péché du monde, le Messie dont il n'est pas même digne de dénouer la chaussure, et voilà que du fond de sa prison de Machéro, il envoie ses disciples tenir un langage qui semble démentir ouvertement ce qu'il a pensé et dit jusque-là? Les solennelles affirmations tombées de ses lèvres jusqu'à ce jour manquaient-elles donc de sincérité? Ou bien, si elles étaient sincères faut-il supposer qu'il les regrette et les répudie à cette heure? Et pourquoi? Par quel étrange revirement? Au nom de quelle nouvelle situation et disposition d'esprit? Qu'est-ce que cette brusque différence d'attitude entre la veille et le lendemain? Le magnifique éloge de Jésus ne laisse pas à ces surprises et à ces inquiétudes le temps de se prolonger beaucoup. Elles vont être dissipées aussitôt que formées. Quand on n'aurait pas d'autre démonstration du but réel que s'était proposé le Précurseur en

envoyant deux des siens au Sauveur, savoir de fournir à de pauvres esprits qu'égarait un faux attachement une occasion exceptionnelle de s'éclairer, la preuve serait complète; chacune des paroles de Notre-Seigneur est une pleine et entière justification de la fidélité absolue des sentiments de Jean-Baptiste. Que personne ne conçoive le plus léger soupçon à l'occasion de ce qui vient de se passer! Qu'on se garde bien de retirer au Précurseur la moindre part de l'estime et de la vénération dont on l'a précédemment entouré! Il les mérite toujours; il n'a pas un seul instant cessé d'en être digne.

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Serait-ce comme vous étiez presque tentés de le croire à la suite de l'incident dont vous venez d'être les témoins, un homme inconsistant et mobile, semblable à un roseau agité par le vent, un homme qui, après m'avoir reconnu pour le Sauveur promis d'âge en âge, doute de ma mission et envoie demander qui je suis?

Qu'êtes-vous allés voir? un homme vêtu avec mollesse? Vous savez bien que ceux qui ont des habitudes de bien-être et d'opulence, se trouvent dans le palais des rois! C'est un prophète que vous avez eu la prétention de rencontrer! Eh bien! oui, je vous le dis, vous avez vu un prophète et plus qu'un prophète. Celui dont Malachie a parlé quand il a dit: « J'envoie devant vous mon ange vous préparer les chemins. » Aussi je vous déclare qu'entre tous ceux qui sont nés de la femme, il n'y en a pas de plus grand que Jean-Baptiste. Quiconque l'a écouté a sagement fait; quiconque l'a repoussé, par là même a méprisé les conseils de Dieu. A partir de lui date un nouvel ordre de choses. Le royaume du Ciel, l'ensemble des vérités à connaître, des moyens à prendre pour y atteindre, se trouvaient jusque-là bornés et circonscrits à un peuple privilégié. Désor-

mais plus de limites. Toute âme droite et vaillante y peut prétendre. Jusque-là les prophètes ont annoncé les événements futurs, mais lui, Jean-Baptiste a montré la réalisation même des promesses échelonnées de siècle en siècle, la réalisation substantielle et vivante, le Messie. Voulez-vous l'accueillir selon son mérite et ses droits? Accueillez-le comme Élie même!

L'apologie est complète. C'est plus qu'une apologie, c'est un chant de gloire et de triomphe. Et celui qui parle c'est l'infailible Vérité. Certes voilà le prisonnier d'Hérode pleinement réhabilité non-seulement aux yeux de ses contemporains de Palestine un instant inquiets sur son compte, mais devant tous les hommes et tous les temps. On se demande comment à moins de biffer ces formels passages de l'Évangile un exégète pour rationaliste qu'il soit, peut élever encore des doutes sur la foi de Jean-Baptiste au Messie et l'inaltérable énergie de son attachement?

II

N'insistons pas. Laissons la revendication faite par le Sauveur des droits de Jean-Baptiste à l'estime de ses compatriotes. Historiquement parlant, l'éloge que nous venons d'entendre ne s'applique qu'au Précurseur. Mais cet éloge même à son tour ne serait-il point un de ces faits de l'Évangile, symboliques à la fois et réels, où se cachent les plus larges enseignements? ne contiendrait-il pas en substance ce qui peut, ce qui doit être dit du prêtre? Cherchons.

« *Arundinem vento agitatum.* » C'est la justification du reproche d'inconstance et de mobilité dans la foi! Indubitablement oui, il faut que le prêtre mérite d'être vengé sur ce point de l'ombre même d'un soupçon! En aura-t-il

besoin? La seule supposition qu'il en doive avoir besoin n'est-elle pas injurieuse et chimérique? Pas autant qu'il pourrait sembler tout d'abord.

En notre siècle ouvert au déchaînement des pires doctrines, comme une contrée sans défense est ouverte au ravage des vents, il y a des multitudes de pauvres âmes flottantes, qui sur les notions même les plus élémentaires, les certitudes fondamentales : Dieu, la conscience, la liberté, le mérite et le démérite, ne savent plus à quoi se prendre ni à quoi se fixer.

« *Et l'un dit : c'est le jour ! et l'autre : c'est la nuit !* »

Pas une question de théodicée ou de morale naturelle qui ne soit battue en brèche au nom d'un progrès prétendu de l'intelligence humaine, et qui n'ait contre elle de bruyantes autorités. Nous ne nous affligerons jamais assez d'une telle situation, nous n'aurons jamais assez de compassion pour l'infortune de ceux de nos contemporains, hommes d'académie ou travailleurs obscurs, à qui dès le berceau toute une conspiration d'influences perverses dispute et dérobe la vérité. Que voulez-vous qu'ils deviennent? « *Arundinem vento agitatam.* » Ils ploient et se courbent misérablement aux souffles qui passent ; ils vont de l'orgueil insensé au désespoir, du panthéisme le plus niais au matérialisme le plus abruti. Jamais peut-être, il ne fut moins facile qu'en nos jours troublés, de s'attacher au spiritualisme purement rationnel. Les arguments auxquels il s'appuie n'ont rien perdu de leur force, ils restent inébranlables, mais l'audace des attaques qui s'essayent à le renverser dépasse tout ce qu'on peut dire, et grâce à la facilité exceptionnelle de la diffusion de la pensée moderne, touche à toutes les extrémités de la société contemporaine, en atteint toutes les profondeurs.

Que si le malheur des temps expose les âmes à de telles

désertions de la vérité même philosophique, ce dont elles sont menacées dans l'ordre révélé, n'est pas moins redoutable et se devine aisément. Il n'y a point d'exagération à dire que la foi chrétienne et catholique à cette heure lutte contre vents et marée. Tandis que ses origines historiques sont discutées sans repos ni trêve, passées incessamment au crible d'une critique très-impartiale en apparence, au fond très-hostile et dont les échos vont très-loin, ses divines prétentions à diriger les destinées individuelles et sociales soulèvent des clameurs. Son influence sociale surtout est niée ardemment. Par quels motifs particuliers, à la suite de quelles flagrantes erreurs ou de quels malentendus ? Nous n'entreprenons pas de le rechercher ici. Quoi de plus ? parmi ceux-là mêmes qui ne refusent pas de croire à cette influence bénie, et certes le nombre en est grand, qui en appellent le retour, qui donneraient joyeusement leur vie pour concourir à refaire une société chrétienne, c'est une sorte d'impossibilité fatale de s'entendre sur les moyens à choisir de préférence, et sur la façon la plus opportune d'en user, quand ils sont une fois choisis. L'historien futur qui écrira magistralement les annales du XIX^e siècle, en pourra d'un mot résumer le trait le plus distinctif : l'agitation, la confusion : « *Arundinem vento agitatam.* »

Il suit de là qu'à notre tour, nous, prêtres de ce temps nous sommes exposés à de fort délicats périls dont il nous importe souverainement d'apprécier la nature et de mesurer l'étendue. Ah ! si pour remplir notre sublime mission, il nous suffisait de passer au milieu de nos frères inquiets, comme des visions de foi paisible et souriante ! Si l'invincible élan de nos croyances personnelles suffisait à entraîner vers les hauteurs du Christ et de l'Évangile les générations au milieu desquelles nous vivons ! la tâche

serait de beaucoup simplifiée. Mais qui donc osera dire que cela suffit ? L'immense infirmité des âmes contemporaines ne nous crée-t-elle pas au contraire des obligations particulières de charité ? N'est-il pas de notre plus impérieux devoir de sortir en quelque façon de nous-mêmes, de notre paix intérieure et de notre sérénité, pour nous initier par une attention pleine de tendresse aux douloureux malaises des consciences qui nous entourent ? Chez les plus humbles de nos frères, il y a de sincères objections nées de la diffusion prodigieuse des attaques venues de haut ; ne devons-nous pas consentir à les entendre ? Il y a des hésitations d'attitude, des lenteurs de détermination pratique causées par les obstacles dont la route est pleine, n'ont-elles pas droit, pour un temps du moins, à notre respect et à nos ménagements ?

On voit la difficulté. Le problème à résoudre est là. Nous prêter par une condescendance de chaque jour et de chaque instant, aux exigences infinies du malade que nous voulons guérir, et nous préserver avec un soin jaloux des moindres atteintes de la contagion ! Garder intact le trésor de notre foi, ne mériter à aucun titre, sous aucun prétexte, le reproche dont Jésus vengeait le précurseur : « *arundinem vento agitatam* » et pourtant nous pencher vers qui n'a pas ou n'a plus l'entier bonheur de croire comme nous ! S'incliner n'est point vaciller ni trembler. L'un des deux mouvements est bon, il le faut suivre ; l'autre est funeste, il le faut éviter à tout prix.

III

« *Hominem mollibus vestimentis indutum* ». C'est la louange de la vie austère et mortifiée, tout au moins de la vie ennemie du faste et des habitudes mondaines. Disons-

nous que le prêtre de ce temps, en doit prendre occasion de réfléchir? Les conditions faites au clergé de France depuis bientôt un siècle, au clergé d'Italie et d'Allemagne depuis quelques années, ne rendent-elles pas la recommandation superflue? Nos adversaires les plus bruyants eux-mêmes savent bien qu'il entre dans leurs harangues contre les richesses ecclésiastiques plus de déclamation que de vérité. Les statistiques sont faciles à saisir. Les deux tiers, peut-être plus, des desservants des paroisses catholiques, chez nous, ont à peine de quoi vivre. Cela est vrai. Cela n'empêche pas toutefois qu'il puisse être encore opportun, de rappeler l'estime que Notre-Seigneur a faite de la pauvreté de Jean-Baptiste, le soin qu'il a pris de la louer publiquement.

« *Qui habet aures audiendi audiat.* » Nous n'avons pas qualité pour signaler même de loin et avec discrétion certains abus; nous aimons peu nous risquer aux études de mœurs. Nous nous abstenons donc très-volontiers de toute accusation. Nous disons seulement que jamais la modestie, la simplicité, la sévérité du genre de vie ne s'est plus impérieusement recommandée qu'aujourd'hui à nos résolutions et à nos efforts. Cela, pour deux raisons surtout. D'abord parce que les exigences, les susceptibilités de l'esprit public se sont accentuées singulièrement à notre égard. On s'arme contre nous, de tous côtés, d'une impitoyable logique. On ne tolère plus les apparences mêmes d'une contradiction entre nos actes et nos croyances, notre conduite pratique et notre foi. L'Évangile et le crucifix à la main, nous prêchons le détachement, l'esprit de pénitence et de mortification, on nous veut voir, nous les premiers, ce que nous disons qu'il faut être. La parole

1. (Matth., vi. 15).

« faites ce que je dis, et non pas ce que je fais, » remarque très-justement Mgr Isoard, n'a jamais eu moins de chances d'être acceptée que de nos jours.

Ensuite, parce que la soif ardente du bien-être, l'universel besoin de jouir étant le mal dominant de notre époque, et nous, prêtres et représentants de Jésus-Christ, ayant reçu précisément la mission d'opposer à chaque forme prépondérante du mal l'exemple et le remède de la vertu contraire, l'attitude à prendre, le devoir à remplir empruntent aux circonstances un degré d'évidence et d'obligation de plus.

Citons encore sur ce point l'auteur auquel nous nous sommes souvent déjà référé.

« Le vice détermine la vertu. Les gens de bien s'appliquent à acquérir une vertu avec une ardeur d'autant plus grande que le vice qui lui est opposé règne plus répandu et plus libre. De même l'hérésie ou l'erreur détermine selon les circonstances, celles des vérités de la foi à laquelle nous devons nous attacher avec plus d'amour.

« Ça été l'usage constant des fidèles de s'adonner aux dévotions et aux pratiques qui condamnaient plus explicitement l'hérésie menaçante... Mettant à profit cette leçon, nous devons nous proposer à nous-mêmes certaines règles de vie propres à éloigner de nos âmes, et à combattre dans celles de nos frères, l'erreur principale et comme maîtresse de l'époque où nous vivons.

« Peut-on dire qu'une erreur est parmi nous plus accusée que les autres? Toutes les vérités fondamentales de notre sainte foi ne sont-elles pas ou formellement contredites et rejetées, ou écartées et laissées de côté par le grand nombre?

« Il est vrai. Mais entre ces vérités il en est une cependant que nous ne pouvons annoncer sans réveiller l'attention, sans provoquer une sorte de colère.

« C'est le dogme de la vie future.

« Nos contemporains ne veulent pas remettre leur bonheur à plus tard. Ils ne veulent pas qu'on détourne le travail qui a pour but d'améliorer indéfiniment la vie présente, et cela au profit d'une vie inconnue. Ils ne veulent pas qu'on prêche la patience en vue de compensations futures. Ils sont persuadés que nous ne promettons le Ciel aux malheureux de toutes catégories que pour obtenir d'eux l'acceptation tranquille de leurs maux, et pour jouir à leur détriment et de complicité avec les classes élevées, de tous les biens qu'on peut recueillir sur la terre.

« La négation obstinée et irritée de la vie éternelle, telle est l'erreur dominante et fatale de notre temps.

« Notre devoir est de lui opposer une prédication, une affirmation sans cesse renouvelée du dogme de la vie éternelle et de toutes ses conséquences.

« Mais à qui faire ces prédications? De qui faire écouter ces affirmations raisonnées? Par qui faire admettre nos démonstrations? Comment atteindre les oreilles de cette foule? Comment obtenir qu'elle nous donne la parole et qu'elle nous la laisse pendant un temps suffisant?

« On ne veut pas nous entendre, cela n'est que trop vrai, mais on ne peut, du moins, s'empêcher de nous voir. Qu'on nous voie donc repousser les biens que tous convoitent avec une telle passion! Qu'on nous voie simplifier davantage notre vie, à mesure que la plupart des hommes encombrant la leur de plus de vanités¹! »

... *Homīnem mollibus vestimentis indutum? ecce qui in veste preciosa sunt et deliciis, in domibus regum sunt.*

*
*
*

Prophetam... Et plus quam Prophetam. C'est le résumé

1. Mgr Isoard. La vie chrétienne, chapitre 1^{er}, examen.

de toutes les excellences de la destinée de Jean-Baptiste. Nous aurons l'occasion dans un chapitre spécial d'étudier ce verset et le suivant, où se rencontre avec la révélation de la grandeur exceptionnelle du précurseur, la révélation des grandeurs plus éminentes encore du sacerdoce. Mais comment ne pas remarquer dès maintenant à quel point ces mots : *prophetam, plus quam prophetam*, appliqués au prêtre sont d'une absolue vérité? Plus que prophète assurément, celui qui n'annonce pas, mais qui montre, qui donne, qui répand le Messie, des mains et des lèvres duquel le Messie s'échappe comme un rayon s'échappe du foyer! Plus que prophète, celui qui ne se présente nulle part n'aborde aucun de ses frères, sans avoir pour mission très-authentique, très-immédiate de préparer les voies au Messie.

Le prêtre c'est l'ange dont Malachie a parlé : « *Mitto angelum ante faciem tuam.* » C'est Élie qui doit venir « *ipse est Elias qui venturus est* ». Le prêtre promulgue lui aussi et plus expressément que Jean-Baptiste le vrai et définitif rapport des créatures à Dieu, la religion parfaite, le royaume du ciel qui n'est plus attaché au seul avantage d'une naissance et d'une nationalité privilégiées, mais qui s'offre à n'importe quel fils d'Adam comme prix de l'effort personnel, de l'ardeur de la foi, de la persévérance courageuse à fuir le mal et pratiquer le bien... « *A diebus Joannis regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* »

Et c'est pourquoi ceux qui l'accueillent agissent sagement, ceux qui le repoussent méprisent le dessein de Dieu *Consilium Dei spreverunt.*

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Ce que Jésus dit des contemporains
de Jean-Baptiste.

« Similes pueris¹ »

I

Il nous faut insister sur les dernières paroles de Jésus à la foule, touchant le caractère de Jean-Baptiste, la persévérante fidélité de ses sentiments et sa mission. Le Sauveur fait un mérite aux simples gens du peuple et aux Publicains de s'être empressés au baptême du précurseur. Il affirme qu'ils sont entrés par là dans le dessein de Dieu, « *justificaverunt Deum, baptisati baptismo Joannis* ». Outre que cette déclaration solennelle donne bien à entendre que le baptême de Jean n'était pas une pure et banale cérémonie, mais une sorte de préparation réelle et effective à la venue du Messie, elle contient une fois de plus l'éloge si fréquemment répété dans l'Évangile, de la bonne volonté : « *Justificaverunt Deum.* »

Ce qui suit immédiatement achève de mettre en lumière

1. S. Luc, vii, 29, 35 ; S. Matth., xi, 16. 19.

cette précieuse louange. « *Pharisæi autem et legis periti consilium Dei spreverunt in semetipsos non baptizati ab eo.* » Contrairement aux Publicains, les Pharisiens ont pris en face de Jean-Baptiste des airs superbes, ils ont dédaigné l'appel à la pénitence qu'il faisait entendre et le baptême qui en était le signe extérieur ; ils ont cru de leur dignité, ils ont estimé conforme à leur science des Écritures, de ne point aller à la rencontre du Messie par une si pauvre et si humiliante voie. Ils se sont trompés. Le splendide dessein de Dieu sur eux, sur leur nation, sur le monde leur a échappé totalement ; ou bien, s'ils l'ont entrevu, ils ont eu la triste audace (ce qui n'est pas moins grave) de ne pas tenir pour sage et de ne pas accueillir : « *Consilium Dei spreverunt in semetipsos.* » Qui peut dire ce qu'il fût advenu d'eux tous, si dès les premières manifestations significatives du Jourdain, en dépit de leurs prévisions mondaines et de leurs terrestres espoirs, ils se fussent docilement rangés au plan mystérieux que révélait le Précurseur, s'ils eussent voulu comprendre qu'il s'agissait d'une restauration morale point politique, d'un règne de Dieu dans les âmes régénérées, non d'un règne de Jehovah sur l'Orient par la Judée victorieuse ? Pour peu qu'au début, ils fussent entrés avec simplicité de cœur en cette intelligence des choses, ils seraient allés probablement jusqu'aux pleines clartés de la foi évangélique, ils auraient pris rang à leur tour parmi les heureux disciples de Jésus. Tant il est vrai de dire que les plus graves conséquences dépendent et découlent du mouvement initial, du premier branle de la volonté rebelle ou soumise aux indications d'en haut¹. Une fois ramené par le cours, même de sa con-

1. On peut rapprocher de ce langage du Sauveur : « *Consilium Dei spreverunt in semetipsos* », appliqué aux Pharisiens et opposé au : « *Justificaverunt Deum* », que les Publicains avaient mérité, cette autre

versation, aux Pharisiens Scribes et Docteurs, à ceux quels que fussent leur nom et leur titre dont l'âme avait manqué de souplesse, le Sauveur prend occasion d'ouvrir toute sa pensée sur leur compte et d'accentuer entièrement ses reproches. Il est impossible de lire avec attention vingt pages de l'Évangile, sans voir jusqu'à l'évidence qu'une des préoccupations constantes de Jésus-Christ a été de marquer la différence profonde qu'il établissait entre les consciences droites et celles qu'on pourrait appeler obliques, louant toujours les unes, flétrissant toujours les autres, finissant par se révéler aux premières tandis qu'il laissait les secondes s'enfoncer de plus en plus dans la résistance et la nuit. Cette fin du discours sur Jean-Baptiste le prouve abondamment. Les contempteurs dédaigneux du baptême du précurseur ne se sont pas améliorés depuis que le Messie en personne a donné des preuves de sa mission divine. Ils n'ont pas changé de dispositions. Le royaume de Dieu par la réforme intérieure et coûteuse ne leur va pas. Ils le trouvent gênant ; ils le repoussent. Ils sont de parti pris déterminés à le repousser. Contre le précurseur ils avaient certains griefs, contre celui que le précurseur annonçait, ils en ont d'autres. Les prétextes de ne pas croire ne leur manquent pas ; ils sont en mesure de justifier leur résistance aujourd'hui tout aussi bien qu'hier. Ils prétendent s'installer de plein droit, au nom du bon sens, dans l'indifférence pratique et l'abstention. Ils voudraient persuader aux autres, peut-être se persuader à eux-mêmes qu'ils font sagement. C'est là ce qui aggrave leurs torts, ce que Jésus poursuit de ses plus dures sévérités. S'ils n'étaient que faibles, que lâches en face des saintes

plainte si remplie de compassion : « *Confiteor tibi Pater, Domine cæli
 « et terræ quia abscondisti hæc a sapientibus et revelasti ea parvulis.* »
 (S. MATTH. XI, 25.)

exigences de la vérité connue et du devoir! Mais à la faiblesse ils ajoutent l'orgueil. Ils se donnent pour d'habiles gens qu'on n'entraîne pas comme la foule impressionnable.

« A qui, dit le Sauveur, comparerai-je les hommes de ce temps-ci? A qui sont-ils semblables?

« Ils sont semblables à des enfants assis sur la place publique et qui se crient les uns aux autres : Nous avons joué de la flûte, vous n'avez point dansé. Nous avons joué des airs tristes, vous n'avez point pleuré.

« Jean-Baptiste est venu ne mangeant point de pain, ne buvant point de vin ; vous avez dit : Il est possédé du démon.

« Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant comme les autres ; vous dites : C'est un homme de bonne chère qui aime à boire, c'est l'ami des publicains et des gens de mauvaise vie.

« Mais la sagesse de Dieu sera justifiée par ses fils... »

Laissons les détails; ne nous demandons pas si Notre-Seigneur, en parlant de ce jeu d'enfants sur la place publique fait allusion à quelque usage populaire de son pays et de son temps, ou bien si pour traduire et éclaircir sa pensée il invente une sorte d'apologue facile. Ne nous demandons pas non plus s'il faut prendre à la lettre cette absolue rigueur de la vie du précurseur au bord du Jourdain; la signification générale de la vigoureuse apostrophe est d'une parfaite netteté. Manifestement le sens en est que pour repousser la vérité qui s'offrait à eux et les sollicitait à changer de vie, les Pharisiens se sont armés tantôt d'un prétexte tantôt d'un autre, qu'ils ont prétendu par là donner le change sur le fond de leurs dispositions intimes, qu'étant décidés à la résistance, à cause des sacrifices que demandait la soumission prompte et généreuse, ils ont allégué l'insuffisance des motifs de croire et l'impossibilité d'être

raisonnablement convaincus. S'ils ne se sont pas rendus tout d'abord, si maintenant encore, ils résistent, il n'y a pas de leur faute, semblent-ils dire. Jean-Baptiste était trop austère. Jésus ne l'est pas assez. Entre ces extrêmes, des esprits pondérés comme les leurs, ne sauraient trouver leur juste équilibre. Leur doute est donc légitime. Ils ont raison de douter.

Et Jésus les confond d'un mot : « *similes pueris.* » Oh habiles raisonneurs, ô logiciens subtiles qui faites parade de bon sens, et qui dans le vrai réussissez mal à couvrir vos lâchetés de mensongères apparences, je vous le déclare, vous n'êtes pas des hommes, vous n'en avez pas le sérieux et la dignité, le courage non plus ! vous n'êtes que des enfants !

II

Un penseur contemporain, M. H. de Cossoles dans une ferme étude trop peu répandue et trop peu remarquée signale le danger que font courir à la philosophie certaines théories récentes contre la certitude morale et religieuse. Faut-il admettre qu'en dehors des sciences proprement dites et de leur domaine il n'y ait pas de certitude possible ? Comme preuve de cette assertion étrange, est-il permis de produire les éternelles divisions de la pensée et de la conscience humaine sur Dieu, l'âme, la vie future, la responsabilité, le devoir ? Enfin, a-t-on le *droit*, car c'est là qu'on en veut venir de légitimer et glorifier, à cause des difficultés qui se rencontrent à croire, le doute de ceux qui ne croient pas ; non plus le doute de Montaigne qui malgré les apparences était un tourment ; ni le doute de Descartes qui était un procédé d'investigations, une méthode, mais le doute accepté comme chose définitive, comme la meilleure

solution pratique, la plus paisible et la plus reposante où se puisse tenir un esprit délicat ?

M. de Cossoles réfute ces audacieuses prétentions. Il est l'adversaire énergique du *droit* au doute si raffiné et si respectueux qu'on le suppose. Il démontre très bien qu'il est de l'essence même de la vérité philosophique et morale de subir les assauts, de vivre au milieu des contradictions qu'on signale, comme il est de l'essence des vérités mathématiques d'y échapper. On a tort de les comparer entre elles de tous points ; elles se distinguent profondément. Il n'y a pas de confusion possible. Une croyance engage toujours et nécessairement la volonté, un théorème jamais. Ce n'est pas la première fois qu'on établit cette distinction élémentaire, si parfaitement exacte et d'une si capitale importance ; mais il n'était pas inopportun d'y revenir et d'y bien insister aujourd'hui. M. de Cossoles s'en acquitte avec ce degré de conviction qui touche à l'éloquence, en même temps que par une analyse fine, déliée, pressante, inexorable, il met à nu constamment les pensées même voilées et discrètes de ceux qu'il combat. Il conclut avec beaucoup de raison, de chacune de ses explorations de détail, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner plus une fois qu'autre des attaques dirigées contre la vérité morale. Ce n'est pas la lumière le plus souvent qui manque, c'est la volonté qui en face des conséquences connues ou pressenties, hésite, résiste, appelle à son aide les objections de toute sorte, les exploite isolément ou les groupe en faisceau, court aux plus récentes, retourne aux anciennes, quitte à tomber fréquemment en d'incroyables contradictions. Il conclut encore que loin de pouvoir s'élever à la hauteur d'un vrai système philosophique, le doute à le bien prendre reste une faiblesse misérable indigne d'un homme d'esprit et de cœur.

Ce qu'il dit de la vérité morale et religieuse en général, M. de Cossoles le dit également de la vérité révélée, du christianisme. Même il n'engage la lutte sur le premier terrain que pour la porter sur le second. Nous ne pensons pas que la ressemblance de l'ordre naturel au surnaturel soit aussi complète qu'il paraît le supposer. Nous aurions peut-être quelques réserves à faire çà et là, dans la théorie qu'il semble adopter de la foi, mais au demeurant sa controverse est exacte, ferme et concluante. Il est malheureusement trop vrai qu'un nombre considérable d'esprits de ce temps, sans vouloir accuser ouvertement le christianisme, encore moins le railler, ne veulent cependant pas non plus se soumettre à ses exigences dogmatiques; qu'ils cherchent pour s'y établir une position intermédiaire entre l'incrédulité et la soumission filiale; qu'ils prétendent la trouver dans le doute respectueux, étayé sur les mille raisons que l'on connaît. M. de Cossoles poursuit impitoyablement ce chimérique dessein. Il en dévoile les subterfuges cachés. Ce qui vous déplaît davantage, dit-il aux déserteurs de la croyance, ce n'est pas que l'Église vous demande et vous oblige de croire, mais qu'elle vous interdise de vous complaire dans le doute, de chercher à vous y fixer nonchalamment et en paix comme en un lieu sûr et de telle sorte que, sans assumer contre vous l'odieuse négation radicale, vous ne vous sentiez cependant obligés à rien. L'Église vous presse de choisir, elle vous y pousse, elle vous y force au nom du devoir. Vous aimeriez mieux, vous, ne vous décider à aucun choix ne prendre aucun parti. C'est pourquoi vous entassez les obstacles qui vous paraissent légitimer vos préférences et vous bien poser devant l'opinion.

Qu'on nous permette de citer une ou deux pages :

« Ce qu'on réclame si bruyamment de l'Église, ce n'est

pas la liberté de ne croire que ce que la raison déclare véritable, car nul ne saurait croire autre chose, c'est le droit de ne le pas croire, de rejeter la vérité sans être coupable, *le droit de douter, de flotter, de ne pas choisir*, c'est-à-dire non pas a liberté de la raison, à laquelle nul ne prétend s'opposer, mais l'indépendance de la volonté, et avec elle l'affranchissement de toute responsabilité.

« L'homme voudrait tout ensemble croire et demeurer son maître, se soustraire à l'inquiétude du doute sans se soumettre au joug de la foi, payer Dieu de vains hommages et demeurer l'esclave de ses passions, faire en un mot ce que l'Évangile déclare impossible : servir deux maîtres.

« C'est ce besoin, c'est ce désir qui expliquent le succès d'un livre récent. *La vie de Jésus* répondait à cette tendance, elle promettait de satisfaire ce double besoin d'indépendance et de vérité, de donner à notre siècle ce qu'il réclame avec ardeur, le droit de louer, d'honorer et presque d'adorer Jésus, sans le devoir de croire en lui et de lui obéir. Ce livre était par excellence l'Évangile selon le monde qui ne réproouve aucun vice, mais qui semble ne blesser aucun respect. Bien loin que les louanges qu'il prodigue à Jésus déplaisent aux incrédules, cette apparence d'équité les flatte et les rassure, car ils ne prétendent nier que ce qui les oblige, ni rejeter que ce qui les condamne.

Ils cherchaient dans ce livre une explication humaine et naturelle de cette splendeur morale de Jésus-Christ qui malgré eux les trouble et les étonne ; ils espéraient y puiser la paix, en y trouvant sinon la certitude que Jésus n'a été qu'un homme, du moins un appui sérieux qui rendît leurs doutes légitimes, et les délivrât de cette sourde inquiétude, de cette angoisse secrète dont on peut bien se distraire, mais qu'on ne parvient point à oublier toujours.

« Vain espoir ! dans ces pages si avidement accueillies

si ardemment parcourues, ils n'ont encore une fois trouvé que l'écho de leur propre doute, que cet éternel *peut-être* épouvante et tourment de leur âme. Ni le charme du bien dire, ni la magie du talent n'ont pu leur déguiser qu'elles n'apportaient à leur douloureux besoin de paix et de certitude, à leurs anxieuses interrogations d'autre remède d'autre réponse que le doute du doute, c'est-à-dire le néant¹. . . . »

Nous voilà fort loin en apparence du discours de Jésus sur Jean-Baptiste; nous ne pensons pas toutefois nous en être écarté beaucoup. Entre nos contemporains et ceux que le Sauveur blâme, il y a plus d'un trait de parenté. Ce que voulaient les Pharisiens, scribes, docteurs de la loi et autres, qu'ils y prissent garde ou non, c'était le droit de ne pas sortir de leur mol repos et de leur tranquillité. Poussés par cette disposition intime, quelque sorte d'avance que la vérité leur fit, sous quelque aspect qu'elle se présentât à leurs regards, ils trouvaient toujours prétexte à l'éconduire. Le précurseur pratique de rudes austérités: il déconcerte le bon vouloir; Jésus vit comme les autres hommes: il ne mérite pas l'attention. Que d'autres belles excuses du même genre n'eussent-ils pas été capables d'inventer pour le besoin de leur cause, c'est-à-dire pour satisfaire à leur parti pris de douter favorable à leur parti pris de mollesse et d'inaction? C'est la même chose encore. Nos modernes affichent la même prétention à s'enfermer dans un scepticisme pratique tenu pour légitime, dans une sorte de sage et raisonnable neutralité. Les prétextes ne manquent pas non plus; ils ne manqueront jamais. L'Évangile ouvre sur Dieu, sa nature, son essence, sa vie, des étendues et des profondeurs de doctrine dont le génie des

1. Du doute, introduction à l'apologie du Christianisme, par H. de Cossolles, chap. v, xxxix, xxxii.

plus grands philosophes de l'Antiquité n'avait pas même touché les bords. Il est trop divin. Il déconcerte la raison. Point de mystère. L'Évangile souvent fait écho aux plus nobles sentiments de l'âme humaine, il se rencontre avec les meilleurs élans de la conscience restée droite et intégrale : il n'est qu'une copie de ce qui a été dit et écrit antérieurement chez tous les peuples. Il ne mérite pas qu'on s'en occupe. L'Évangile prêche les sévérités de la divine justice ; cela froisse et révolte. Il prêche aussi la miséricorde du Père qui est dans les Cieux : c'est favoriser le vice et l'encourager par la certitude anticipée du pardon. L'Évangile préconise la charité comme base des relations sociales : c'est donner beaucoup trop au sentiment, chose mobile et ondoyante ; il demande au cœur des sacrifices immenses, voire même, s'il le fallait, le renoncement au père et à la mère : c'est fouler aux pieds le sentiment, chose sainte et sacrée.

Et ainsi de suite. La série des griefs contre l'Évangile n'est jamais close. Comme il en arrivait pour les Pharisiens, les appréciations contraires éclatent fréquemment dans les mêmes esprits.

Et la grande voix de Jésus semble encore s'élever et retentir pour condamner ces étranges oppositions. Maîtres consommés de la critique, éternels raisonneurs toujours prêts à instruire le procès de l'Évangile, vous croyez vous placer au-dessus des cœurs simples, eh bien ! je vous le dis en vérité, vous n'êtes que des enfants. Un homme ne se laisse pas conduire en ses appréciations et jugements par les secrètes inspirations d'une volonté gagnée d'avance. C'est une abdication, une lâcheté que de chercher à s'établir dans le doute pour ne rien faire, quand il en faudrait sortir pour lutter et travailler. Avant d'entasser objections sur objections contre la foi qui vous appelle, commencez

done par l'examen attentif et loyal de vos dispositions intérieures. Et si vous trouvez que l'obstacle est là, là dans votre cœur plutôt que dans les ombres nécessaires de l'enseignement chrétien, portez promptement et vaillamment l'effort du côté de l'obstacle. Ayez cette énergie, sans quoi vous n'êtes pas des hommes « *Similes pueris.* »

III

Un mot encore. Les griefs que les Pharisiens opposent plus volontiers à la vérité évangélique, leur sont diversement inspirés par le genre de vie de Jean-Baptiste et du Sauveur. Leur opposition, nous venons de le voir, injustifiable dans les motifs extérieurs sur lesquels elle s'appuie, reste tout entière à leur charge. Les vaines apparences de sagesse dont ils se couvrent ne changent rien à leur situation qui est mauvaise, puisque indubitablement ils manquent de droiture et d'honneur. Ils n'ont pas ce qui est essentiel : le cœur loyal « *rectum cor.* » Mais d'où vient que, entre vingt autres prétextes de résistance et d'hostilité, ils s'arrêtent à celui que l'Évangile mentionne? D'où vient aussi que l'Évangile prend soin de le mentionner expressément? Ne craignons pas de chercher une fois de plus en ces détails du récit sacré la prédiction fort transparente des plus habituels reproches auxquels devront se résoudre jusqu'à la fin des temps, les successeurs de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ. Sans rien dire du passé, ne voyons-nous pas qu'il en va tout à fait de la sorte à l'heure présente, que la très-grande majorité des appréciations portées sur le Christianisme, s'inspirent des conditions matérielles d'existence, adoptées par ses représentants? N'est-il pas très-vrai, comme au temps du Messie et du précurseur que quelque soit le régime suivi, les accusations abondent?

La privation habituelle et rigoureuse, l'austérité soutenue, elle existe dans la sainte Église Catholique ; elle fleurit toujours à l'ombre du tabernacle et de la croix ; des milliers d'hommes et de femmes, renonçant par un choix très-libre, aux délicatesses de la vie mondaine, s'y appliquent vaillamment. D'une extrémité du globe à l'autre en ce moment même il y a des Chartreuses, des Trappes, des Carmels, des monastères de tous noms et de toutes règles où la plus rude mortification ne s'interrompt jamais. Il faut bien convenir que cela est. On en convient, mais pour critiquer et pour honnir. Il est à croire que les objections bruyantes contre la vie religieuse ont rarement été plus répandues. Nous les avons entendues, qui que nous soyons, partout où nous avons passé, nous les avons lues dans les publications grossières ou élégantes de l'atelier et du salon. Le pénitent, la pénitente de profession sont des malades ou des fous, des êtres bizarres qui bien loin de pouvoir servir d'exemple à leurs semblables, n'ont plus rien à faire avec la société, rien non plus à attendre d'elle, si ce n'est la commisération et le dédain. Le Christianisme dont ils se réclament, est une doctrine malfaisante. Le progrès n'a pas de pire adversaire. Il le faut combattre. Il le faut chasser du milieu des civilisations grandissantes et de l'universelle prospérité.

Voilà pour les imitateurs de Jean-Baptiste, ceux et celles qui réalisant pleinement son austère façon de vivre, abdiquent toute mondanité, se privent même de ce qui paraît indispensable « *neque manducans panem neque bibens vinum.* »

Ce degré de renoncement est par sa nature même exceptionnel. Les habitudes ordinaires et communes, en ce qui touche l'alimentation, le vêtement, le logement, s'imposent au plus grand nombre, entre autres au prêtre que son

ministère engage et retient dans le monde. Certaines exigences de situation lui font même un devoir d'ouvrir sa demeure aux personnes avec lesquelles il est en relation quotidienne, par conséquent un devoir de se montrer accueillant et hospitalier. Qu'il s'y attende; il n'en faudra pas davantage pour exciter contre lui la malveillance de certaines gens et leurs accusations : « *Ecce homo devorator et bibens vinum.* » Est-il un sujet de reproches plus universellement exploité contre le clergé que celui-là? Ce que la sottise calomnie fait de chemin et de ravages dans l'âme du travailleur, du pauvre, de celui qui peine rudement pour gagner un salaire insuffisant et du pain, ne saurait se dire. Les haines provoquées par de tels rapprochements s'attisent au fond des cœurs, s'amassent, couvent lentement, se révèlent de loin en loin d'abord par des menaces, puis, tout d'un coup éclatent en sauvages fureurs. Les malheureux qui n'ont pas craint de semer le vent, protestent quand la tempête se déchaîne. Peut-être bien n'auraient-ils pas voulu qu'il y eût de tempête ni de sinistres violences. Nous discréditer aux yeux du public, leur suffirait. Mais cela il le leur faut; et parce qu'ils en ont besoin, ils ne se font pas scrupule pour l'obtenir, d'accumuler tous les périls.

Ajoutons que l'incessante provocation par laquelle on excite contre nous et notre genre d'existence les déshérités de la fortune, ouvriers des villes, travailleurs des champs, a d'autant plus d'empire, obtient d'autant plus de succès, que le respect surnaturel dont en de meilleurs temps, la personne du prêtre se trouvait environnée est plus amoindri. Autrefois le presbytère participait en quelque sorte de la dignité même de l'Église. Le pasteur et père des âmes pouvait s'y retirer dans l'indépendance que lui créait de toutes parts la vénération de tous. Aujourd'hui non.

L'esprit religieux baissant, l'esprit de critique se propageant, il est advenu que le desservant d'une paroisse loin d'être abrité par son caractère contre les indiscretions de la foule, s'y trouve au contraire plus que personne exposé et assujetti. Sa demeure pour fermée qu'elle soit n'a plus de secret. Une curiosité malsaine, prévenue, y pénètre comme la lumière et comme l'air. On voit ce qui s'y passe, on entend ce qui s'y dit, on le publie, commente, exagère, dénature, au plus grand profit de l'animadversion qui existe déjà et qui ne demande qu'à se développer encore.

Que faire? tenir compte outre mesure de ces dispositions hostiles, au point de se condamner à de perpétuelles alarmes et perplexités? Ce serait chose absolument regrettable. Entreprendre de dompter de force les mauvais vouloirs, de faire taire les méchants propos? Il n'est pas permis d'y songer. Les temps sont ce qu'ils sont; il les faut subir. On accusait bien le Sauveur « *ecce homo devorator et bibens vinum* » ne soyons pas surpris si l'on nous accuse à notre tour.

Mais cela dit, puisque l'objection populaire contre nous en ce moment, se fonde plus volontiers sur l'apparente opposition de notre bien être professionnel avec la modicité de vie, les privations forcées d'un très-grand nombre de nos frères, est-il douteux que nous devions plus que jamais nous imposer de surveiller exactement nos habitudes et nos goûts domestiques?

De la simplicité donc, une très-grande et très-consistante simplicité de vie quelque chose qui se rapproche de la pauvreté volontaire des Religieux, tout au moins quelque chose d'où l'apparence même du luxe mondain soit banni. « *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus*¹ ».

1. I, Timoth. VI, 8.

Le conseil de saint Paul n'a jamais été plus opportun. Il est fait pour nous, prêtres de ce temps. Le nécessaire ! nous contenter du nécessaire !

Aux grands maux, les grands remèdes. Qui sait ? peut-être pour répondre aux ineptes préventions amassées contre nous, ne suffira-t-il pas que nous vivions très-simplement. Peut-être la Providence nous réserve-t-elle à donner au monde un témoignage de notre esprit évangélique, qui force son attention et désarme ses préjugés ! Il n'est certes pas besoin d'une perspicacité fort grande pour entrevoir ce qu'amènerait de perturbation dans notre pays, ce que créerait de danger immédiat pour les âmes, la séparation violente de l'Église et de l'État, la suppression odieuse et injuste du budget du culte, par où la séparation commencerait de se produire. Un tiers au moins des diocèses de France devraient être évangélisés comme le sont les contrées païennes, par des missionnaires qu'enverrait la charité catholique. De prêtres résidants, de paroisses organisées, il n'y en aurait plus le lendemain du jour où serait prise la mesure persécutrice. Dans les autres diocèses moins directement menacés, quelles complications de tout genre, quel universel désarroi ! Il faut donc craindre une telle éventualité. Il faut demander à Dieu qu'il l'écarte et qu'il nous y dérobe. Mais si le dessein providentiel, à l'encontre de nos légitimes prières, est de permettre qu'elle se réalise ; si quelques années de dures privations, de pauvreté réelle vaillamment subies par le clergé contemporain, devaient être aux yeux de ce siècle obstiné dans ses préventions contre le prêtre et contre l'Église, un argument péremptoire ; s'il devait être établi pour toute âme droite et sincère au sortir de la crise, que le catholicisme pas plus aujourd'hui qu'à son berceau n'a nécessairement besoin de l'appui officiel, surtout des rétributions pécuniaires de

l'État, même quand elles sont dues en justice rigoureuse ; j'en appelle à tous mes frères dans le sacerdoce, qui donc refuserait parmi nous de s'accomoder au plan divin, et de fournir au prix de n'importe quel sacrifice, sa part de démonstration décisive ?

Hélas ! même les plus rudes épreuves supportées avec le plus de patience évangélique, ne ramèneront pas tous les adversaires de l'Évangile et de la croix !

Il en reviendrait pourtant. La génération parmi laquelle éclaterait ce spectacle d'universelle et joyeuse promptitude au désintéressement total, ne pourrait moins faire que de voir, et que de se sentir inclinée à tirer les conclusions pratiques de ce qu'elle aurait vu.

Et si, par impossible, nul n'était définitivement ébranlé, il y aurait au moins ce résultat considérable que les responsabilités pèseraient plus que jamais de tout leur poids sur les hésitants et sur les obstinés de parti pris, sur eux seuls. La formidable parole du Sauveur redoublerait contre eux de vérité açcablante : Rien ne vous convainc, rien ne vous gagne, rien ne vous ramène au devoir. Les preuves concluantes entre toutes, celles-là mêmes que vous prétendiez vous manquer alors que vous en aviez d'autres, vous laissent rebelles ou irrésolus.... Vous n'êtes que des enfants !
« *Similes pueris.* »

CHAPITRE VINGTIÈME

Mort de saint Jean-Baptiste.

« Herodias insidiabatur illi. »
(Saint Marc, vi, 19.)

1

Voici comment saint Marc (chap. VI., 14, 29) raconte le martyre du Précurseur :

« Hérodiade tendait des embûches à Jean et voulait le faire mourir ; mais elle ne pouvait pas ;

« Parce qu'Hérode le craignait, sachant que c'était un homme juste et saint. Il le faisait garder, agissant en beaucoup de choses par son conseil, et il l'écoutait volontiers.

« Mais enfin il se présenta une occasion favorable. Le jour anniversaire de sa naissance, Hérode offrit un festin aux grands de sa cour, aux officiers de sa troupe, aux principaux personnages de la Galilée.

« La fille d'Hérodiade étant entrée dans la salle du festin et ayant dansé devant Hérode, elle lui plut tellement, ainsi qu'à ses convives, qu'il lui dit : Demandez-moi ce que vous voudrez, je vous le donnerai.

« Il ajouta même avec serment : Oui, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce serait la moitié de mon royaume.

« Elle, étant sortie, dit à sa mère : Que demanderai-je ? La mère répondit : La tête de Jean-Baptiste.

« Étant rentrée aussitôt où se trouvait le roi, elle lui fit sa demande en ces termes : Je veux que vous me donniez immédiatement, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste.

« Le roi fut peiné. Néanmoins, à cause du serment qu'il avait fait et à cause des convives, il ne voulut pas la contrister.

« Ayant envoyé un de ses gardes, il commanda qu'on apportât la tête dans un bassin. Le garde décapita Jean dans la prison.

« Il apporta la tête dans un bassin, et la donna à la jeune fille. La jeune fille la donna à sa mère.

« Ce que les disciples de Jean ayant appris, ils vinrent chercher son corps, le mirent au tombeau. »

Saint Matthieu, chap. XIV, 1, 12, raconte de son côté, mais avec moins de détails et moins de précision, cette abominable histoire. Il accentue moins nettement le rôle odieux de l'intrigante épouse de Philippe. Ainsi, pendant que saint Marc nous répète le hideux colloque d'Hérodiade et de sa fille, traçant en une courte phrase, une interrogation et une réponse, le tableau le plus achevé de la scélératesse humaine, saint Matthieu se contente d'insinuer que la danseuse fut conseillée par sa mère « *at illa præmonita a matre sua* ». Avec saint Matthieu on ne sait pas au juste chez qui, d'Hérode ou de sa complice, l'affreux projet d'un meurtre commença de naître. Il n'est question que d'Hérode « *volens illum occidere* ». Avec saint Marc les choses s'éclaircissent et rien ne manque aux vraisemblances. C'est Hérodiade qui tout d'abord conçoit le sinistre dessein de

tuer Jean-Baptiste. Hérode, faible et mou, s'y associe, en dépit de certaines répugnances que lui dictent à la fois son intérêt et son honneur. Il ne sera pas superflu d'étudier avec un peu d'attention ce drame horrible de la faiblesse et de la passion combinées.

« Hérodiade tendait des embûches à Jean et voulait le faire mourir. » Le cœur le plus irrité par les remontrances du courageux apôtre, c'est le cœur d'Hérodiade. C'est là que s'amassent, en même temps que les haines implacables, les désirs et les besoins de vengeance. Hérode à coup sûr n'est pas satisfait de la gênante opposition du Précurseur. Le « *non licet* » le fatigue et l'humilie autant que celle qui le lui attire, mais jusque dans l'entraînement de sa faute, il garde assez d'empire sur lui-même pour comprendre qu'il a tort et pour tolérer qu'on le lui dise « *sciens eum virum justum et sanctum... libenter eum audiebat* ». Probablement il ne changera rien à sa détestable conduite; les avertissements et les réprimandes, encore qu'il en reconnaisse la justesse, n'auront pas sur lui ce pouvoir. Il fera comme tant d'autres. Il s'établira dans la contradiction pratique entre les réclamations de sa conscience et les sollicitations tyranniques du mal, sans prévoir l'abîme où tout d'un coup le jettera sa lâcheté.

Hérodiade est femme. De prime-abord sa passion la pousse aux extrêmes. La raison chez elle abdique devant l'exaltation du sentiment. L'obstacle est là qui la provoque, la froisse, l'irrite, l'exaspère; l'obstacle fièrement dressé, l'obstacle capable, s'il persiste, de changer d'un moment à l'autre le cours des choses et d'abattre sa fortune. Il le faut supprimer « *Herodias insidiabatur illi et volebat eum occidere* ¹ ».

1. Saint Augustin marque ainsi la différence entre Hérode et Hérodiade :

L'Évangéliste ne dit point si dans l'âme de cette misérable, c'est l'ambition qui l'emporte sur la volupté, ou la volupté sur l'ambition. La soif de paraître, l'enivrement d'une couronne enfin conquise après des années d'obscurité et d'oubli, l'éclat d'une cour, l'encens des adulations, tous ces rêves longtemps caressés et qu'un audacieux menace de détruire ! en faut-il davantage pour expliquer les pires excès de l'emportement haineux et de la fureur ? Quoi qu'il en soit, d'après saint Marc, Hérodiade est la première, peut-être la seule, à nourrir l'affreux dessein de se débarrasser par un meurtre de l'inexorable vengeur de la justice et du devoir outragés.

Le ferons-nous remarquer en passant ? Nous, prêtres, que notre ministère quotidien appelle à redire le « *non licet* » du Précurseur, quand nous lisons ces mots significatifs de l'Évangile : « *Insidiabatur illi, et volebat eum occidere* », nous devons savoir comprendre.

Comme un meurtre proprement dit est une de ces extrémités atroces auxquelles même les âmes les plus perverses se portent difficilement, les vengeances que dans l'exercice de notre apostolat nous pourrions éveiller et allumer, s'y prendront pour nous perdre d'une autre façon. « *Insidiabatur illi,* » on nous tendra des pièges où notre autorité et notre prestige courent risque d'échouer ; on nous discréditera par la médisance ; on nous flétrira par la calomnie ; on nous tuera moralement, *volebat eum occidere*, on essaiera de nous tuer.

Que faire alors ? En crainte des périls qui nous menacent si nous parlons et agissons, garder le silence, nous retirer,

« *Vincebat regem libido; tenebat apud se prohibitam uxorem fratris sui. Sed Joannem tamen sic libebat ut non sciret. Honorabat eum a quo verum audiebat. sed mulierdetes, tabilis odium concipiebat, quod aliquando, dato tempore, pareret...* » (S. Aug., sermo cccvii, 1.)

nous effacer, nous créer une sécurité inviolable par l'abdication? Non certes! Le devoir avant tout et au-dessus de tout. Mais redoublons de vigilance. Que notre conduite habituelle témoigne assez de notre vertu pour que les pires insinuations, les attaques les mieux ourdies, ne soient pas de nature à nous atteindre. La malsaine crédulité du public a beau conspirer avec certaines vengeances et certaines délations, une sainteté notoire fait au prêtre même le plus exposé par ses devoirs d'état, une auréole et un rempart. Ah! si chaque Hérodiade en était réduite à se mesurer avec un Jean-Baptiste!

II

En examinant de près dans le récit de saint Marc la fin du premier verset et le second verset tout entier, on est induit à croire que plus d'une fois Hérodiade dut s'ouvrir de son projet à Hérode. Belles confidences, gracieux épanchements entre ces deux criminels : un assassinat pour se délivrer d'un importun! Hérode (c'est la confirmation de la remarque de tout à l'heure), reste accessible soit aux considérations de ses intérêts bien entendus, soit aux représentations de ce qu'il y a d'honnête encore en son  me. « Il craignait Jean. » Le grand crédit du Pr ecur-seur, sa popularité immense ne permettaient pas qu'on en us at avec lui comme avec le premier venu. Il fallait compter, au nom de la prudence, avec un soulèvement, une émeute, un coup de force de la foule qui pouvait devenir très-grave. Hérode, en outre, tient évidemment compte de la supériorité morale de l'ennuyeux prédicateur du devoir. De quel droit se débarrasser, et surtout par un meurtre, de celui qui ne fait que ce qu'il doit faire? Hérodiade,

nous l'avons vu, n'a pas de tels soucis. Elle ne peut plus les avoir. Saint ou non, Jean-Baptiste la gêne; qu'il y ait péril manifeste à le faire mourir, peu importe. Ni scrupules ni prudence ne sont faits pour la retenir!

Combien de temps eût duré ce conflit dont le texte de saint Marc autorise tout à fait la supposition, entre les exigences cruelles d'Hérodiade et les hésitations et les refus d'Hérode? Qui eût fini par l'emporter? Rien ne saurait le faire pressentir. Mais voici que la tragique aventure va se dénouer d'une manière imprévue et conformément au désir sanguinaire de la voluptueuse usurpatrice.

Hérode célèbre devant les dignitaires de son armée et de sa cour le jour anniversaire de sa naissance. Qu'il se donne cette joie, rien de mieux; pourtant avec un peu d'honneur et de courage dans l'âme, ne semble-t-il pas que l'heureux tétrarque devait tout naturellement songer à solenniser la date qui lui est chère, autrement que par des festins, des chants et des fleurs. A quelques pas des salles bruyantes où l'on va s'abandonner à la gaité, Jean-Baptiste, « l'homme saint et juste », est lié comme un malfaiteur. En haut les joyeux convives, en bas le prisonnier et le martyr. Il paraît difficile de supposer qu'Hérode n'ait pas remarqué ce contraste, et que l'ayant remarqué, il n'ait pas eu, ne fût-ce que dans une velléité rapide comme l'éclair, la pensée de faire enfin justice à qui de droit. S'il l'eût fait, quel éternel opprobre de moins à la charge de la conscience humaine! Un instant encore, il sera trop tard. Le crime sera consommé.

Saint Marc ne nous apprend rien de ces détails intimes.

Les repas opulents sont achevés. La fille d'Hérodiade entre au milieu des nombreux invités, « *principibus, et tribunis et primis Galilææ* ». Elle vient prendre sa part des

réjouissances publiques. Elle danse¹ sans paraître gênée le moins du monde de sa situation qui pourtant ne saurait être plus gênante. Elle a tout l'aplomb d'une enfant de la maison. L'assemblée, de son côté, ne se montre pas sévère. Parmi les assistants, personne n'ignore que cette créature est la révélation vivante des faiblesses et des turpitudes d'Hérode. Mais faut-il pour si peu se sentir mal à l'aise et paraître délicat? L'accueil est excellent. La jeune fille peut sans protestation aucune, se mêler à la fête, avoir du succès, plaire à celui qu'elle devrait mépriser et fuir la rougèur au front, plaire à tous ceux qui se trouvent là.

Hérode pour sa part est ravi. Il ne faudrait pas lire beaucoup entre les lignes pour deviner qu'un commencement de passion nouvelle éclate dans son cœur. Pourquoi pas? Existe-il donc des limites aux convoitises déchainées chez de tels êtres? Quoi qu'il en soit, il parle comme un insensé.

« *Pete a me quod vis, et dabo tibi... licet dimidium regni mei.* »

Je m'avoue vaincu, subjugué; j'abdique le bon sens. je déclare ne plus être en mesure de refuser quoi que ce soit.

1. Le goût et l'habitude de certaines danses très-voluptueuses régnaient en ce temps-là, paraît-il, à Rome. On y façonnait de bonne heure les jeunes filles. Il faut que la contagion ait été bien universelle, et le mal qui en pouvait résulter bien manifeste, pour qu'Horace, dans l'ode fameuse où il signale les causes de décadence du pays, s'en plaigne amèrement :

*Motus doceri gaudet Ionicos
Matura Virgo, et fingitur artibus
Jam nunc et incestos amores
De tenero meditatur ungui.*

(Carminum, lib. III, VI.)

On se faisait naturellement un point d'honneur dans les provinces conquises et annexées, surtout dans les petites cours princières, de prendre le ton et de suivre l'exemple de la Métropole.

Non, ce n'est point là le propos d'un homme charmé qui, par courtoisie, veut témoigner de la satisfaction qu'il éprouve. C'est l'accent d'un homme troublé, désorienté, fou. Où donc retrouver dans cette affirmation ridicule de tout sacrifier au caprice d'une adolescente, le reste de circonspection et de prudence que nous avons tout à l'heure sujet de remarquer¹.

Le verset suivant défie absolument tout commentaire.

« *Quæ quæ exisset dixit matri suæ : quid petam? At illa dixit : caput Joannis Baptistæ.* »

Ainsi, voilà deux femmes, la mère et la fille ! Toute question de pudeur écartée, puisqu'elles ne sont pas capables de pudeur, elles ne devraient se rencontrer, après le succès obtenu que pour s'applaudir à l'envi. L'adolescente est dans son rôle. On vient de lui promettre, et de lui promettre par serment « *juravit ei* » tout ce qu'il lui plaira de demander, fût-ce la moitié du royaume, elle consulte sa

1. Saint Jean-Chrysostome qu'il faudrait pouvoir citer à chaque instant au cours de cette trop incomplète étude, résume avec une rare vigueur d'indignation les inconvenances grossièrement accumulées de la scène que nous empruntons aux Évangiles.

« Tu vero mihi considera quomodo theatrum totum satanicum et « diabolicum sit. Primo enim ebrietate et deliciis constabat, unde « sanum nihil oriri poterat. Secundo spectatores corruptos habebat, et « excipientem omnium maxime. Tertio delectationis genus ratione « vacuum. Quarto puella propter quam connubium contra legem erat, « quam occultari oportebat ut pote injuria affecta matris, ingreditur « sese ostentat, virgo meretrices omnes impudentia superans.

« Tempus etiam non modicam ad criminationem iniquæ rei ansam « præbet. Quando enim oportebat eum (Herodem) gratias referre Deo « quod illo die, ipsum in lucem produxisset, tunc iniqua illa aggreditur; « quando vincitum solvere oportebat, tunc vinculis eodem adjicit... « At licet ille tam iniquus esset, iniquior tamen et tyranno et puella « erat mulier. Ipsa enim hæc mala omnia et totum drama fabricata « erat, quæ tamen gratiam Prophetæ habere debuisset.

(S. Joann. Chrysos. Arch. Constant., in Matthæum, homil. XLVIII, 3. Édition Gaume.)

mère sur le meilleur usage à faire de sa fortune inouïe, sur la meilleure demande à formuler. La mère ne se montre ni fière de son enfant, ni heureuse de ce surcroît inattendu de prospérité, ni vaniteuse, ni ambitieuse. Elle n'a qu'un mot dans cette circonstance exceptionnelle, comme elle n'a qu'une idée, qu'un sentiment, qu'un besoin, qu'une passion : *Caput Joannis Baptistæ !*

C'est ce mot qui ne se commente pas !

Trouverait-on aux pages les plus sombres de l'histoire, même dans les plus tragiques fictions des poètes, une femme qui ait poussé plus loin la férocité et le sangfroid de la férocité ?

Ce qui suit n'est pas moins horrible :

« *Quumque introisset STATIM CUM FESTINATIONE ad regem petivit dicens : volo ut protinus des mihi in disco caput Joannis.* »

Cette ingénuité d'allégresse et d'empressement ne cause pas seulement de la surprise, mais de la stupeur.

Il n'y a qu'une excuse possible. qu'une seule et unique circonstance atténuante, c'est de dire que celle qui tient ce langage est une enfant, ou bien qu'elle est en démence.

Enfant ! non ; puisqu'elle vient de ravir la cour par l'élégance de son maintien, le charme de ses traits, l'habileté étudiée et savante de sa danse efféminée. De tels spectateurs n'accordent pas leur attention à une enfant. La fille d'Ilérodiane a bien quinze ou seize ans. Fût-elle un peu moins âgée, s'expliquerait-on mieux ce goût du sang, cette joie affreuse du meurtre, cette promptitude souriante à réclamer dans un bassin une tête d'homme détachée du tronc ?

En démence ! non ; puisqu'elle s'est recueillie, qu'elle a consulté sa mère, qu'ensemble elles ont délibéré sur les préférences qu'il convenait d'exprimer.

Il ne reste donc plus rien qu'un mystère de dépravation précoce.

Que va faire Hérode en face de cette réclamation à laquelle assurément tout l'empêche de s'attendre? Les raisons qui la veille encore lui dictaient de résister à la vindicative Hérodiade n'ont pas changé. Jean-Baptiste, jout auprès du peuple du même légitime prestige. Il a les mêmes vertus. Attenter à sa vie ne serait pas moins aujourd'hui qu'hier imprudence et iniquité. Tout cela est vrai. Mais deux motifs nouveaux se combinent pour ébranler et pour vaincre le malheureux : l'amour-propre et probablement une passion de plus qui vient de naître. Il a promis de donner ce qu'on demanderait ; il ne veut pas s'infliger l'humiliation d'un démenti. La fille d'Hérodiade lui plait « *quum saltasset ET PLACUISSET* », il ne veut pas la contrister « *NOLUIT EAM CONTRISTARE* ».

Il envoie donc un garde avec ordre de décapiter le Précurseur dans son cachot, et de rapporter sa tête dans un bassin. L'Évangéliste ne dit même pas qu'il ait essayé de faire entendre quelque protestation, ni de solliciter quelque délai. Un moment de surprise, de malaise, de tristesse « *contristatus est rex* », mais rien de plus. La repoussante exigence de la jeune fille n'en est pas moins prise au sérieux et tout de suite obéie.

Le meurtrier de circonstance rapporte la tête dans un bassin, la donne à l'adolescente ; l'adolescente la donne à sa mère « *et dedit illud puellæ, et puella dedit matri suæ* ».

C'est d'un réalisme révoltant. Statuaires, peintres, orateurs¹, poètes, ont rendu sur le marbre, ou sur la toile, ou

1. Qu'on nous permette de reproduire ici les leçons du second nocturne de l'office de la décollation de saint Jean-Baptiste, dans le bré-

dans les accents brûlants de la parole cette épouvantable scène. Saint Marc, avec la simplicité accablante de son récit, les dépasse tous.

viaire romain. Elles sont extraites, on le sait, du livre de saint Ambroise *de Virginibus*. C'est une page de grande éloquence.

« Quoniam beati Joannis Baptistæ non strictim prætereunda est
 « recordatio, interest ut quis, et a quibus, et quam ob causam, quo
 « modo, et quo tempore sit occisus, advertere debeamus. Ab adulteris
 « justus occiditur, et a reis in judicem capitalis sceleris pœna conver-
 « titur. Deinde præmiun saltatricis mors est Prophetæ. Postremo
 « (quod etiam omnes barbari horrere consueverunt) inter epulas atque
 « convivia consummandæ crudelitatis profertur edictum et a convivio
 « ad carcerem, de carcere ad convivium, feralis flagitti circumfertur
 « obsequium. Quanta in uno facinore sunt crimina! Quis non cum e
 « convivio ad carcerem cursari videret, putaret Prophetam jussum esse
 « dimitti? Quis, inquam, cum audisset natalem esse Herodis solenne
 « convivium, puellæ optionem eligendi quod vellet, datum, missum
 « ad Joannem ob solutionem, non arbitraretur? Quid crudelitati cum
 « deliciis? Quid cum funeribus voluptati? Rapitur ad pœnam Propheta
 « convivali tempore, convivali præcepto quo non cuperet vel absolvi :
 « perimitur gladio, caput ejus affertur in disco. Hoc crudelitati fer-
 « culum debebatur quo insatiata epulis feritas vesceretur. Intuere, rex
 « acerbissime, tuo spectacula digna convivio. Porrige dexteram, ne
 « quid særvitiæ tuæ desit, ut inter digitos tuos rivi defluant sacri cruo-
 « ris. Et quoniam, non exsaturari epulis fames, non restringui poculis
 « potuit inauditæ særvitiæ sitis, bibe sanguinem scaturientibus adhuc
 « venis exsecti capitis proluentem. Cerne oculos in ipsa morte sceleris
 « tui testes, adversantes conspectum deliciarum clauduntur lumina,
 « non tam mortis necessitate quam horrore luxuriæ. Os aureum illud
 « exsangue, cujus sententiam ferre non poteras, conticescit et adhuc
 « timetur...

Mettons en regard de ces ardentes apostrophes de saint Ambroise un autre passage encore de la 48^e homélie de saint Jean-Chrysostome :

«... Sed petitionem ipsam considera. *Da mihi ait, hic, in disco, caput*
 « *Joannis Baptistæ.* Viden impudentem quæ totam diabolo se dedit?
 « Dignitatem Joannis memorat, neque tamen sic crubescit, sed
 « ac si de cibo quopiam loqueretur, sic sacrum et beatum illud
 « caput in disco efferrî petit. Nullam affert causam, neque enim poterat;
 « sed simpliciter quærit aliorum calamitatibus honorari... Timebat vel
 « mactati vocem audire terribilem; neque enim capite mulectandus
 « tacuisset. Ideo ait : « *Da mihi in disco* » nam linguam illam silen-
 « tem videre cupio. Neque effugere solum illius reprehensiones volebat,

Hérodiade est vengée. Elle peut contempler à l'aise, les yeux désormais éteints, les lèvres désormais muettes du courageux dénonciateur et accusateur de ses crimes. Elle peut se plonger à l'aise dans le désordre, on ne lui fera plus de remontrances. La journée a été bonne. Mais il reste la nuit, le remords, et l'éternité !

III

Quels enseignements ne faudrait-il pas tirer de ce lugubre récit des Évangiles ? Quelle plus décisive preuve donner aux cœurs faibles des extrémités où peut conduire une passion non combattue, non reprimée dès le début ?

« Il semble, dit Massillon, que tous les autres vices laissent encore un reste de goût, ou du moins de respect pour la vérité. Mais la volupté en a été de tout temps la plus inexorable persécutrice. Il n'est rien de sacré pour elle : tout ce qui s'oppose à sa passion la rend furieuse et barbare ; le sang, la nature, la religion, l'amitié, il n'est point de droit qu'elle ne viole, point de liens qu'elle respecte : les crimes les plus affreux ne lui coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires ; et tan-

« sed insultare tacenti et deridere illum. Deus vero id permisit, nec fulmen superne misit ut impudentem illam faciem combureret ; neque jussit terram hiato totum illud iniquum convivium absorbere, ut simul justum clarius coronaret, et iis qui iniqua passuri postea essent, magnam relinqueret consolationem. Audiamus igitur quotquot ab iniquis hominibus gravia patimur, dum recte vivimus. Etenim tunc Deus passus est eum qui in solitudine viverat, qui in zona pellicea, qui in cilicio, propheta[m] prophetis majorem, quo nullus major unquam fuerat inter natos mulierum, interfici per puellam impudicam et corruptam meretricem, et hæc dum divinas leges tueretur. Hæc itaque cogitantes, feramus generose omnia quæcumque patimur. »

(In Matthœum, homi. XLVII, 4.)

« dis qu'on nous la représente sous les noms spécieux de
 « tendresse de cœur, de bonté de naturel, de fidélité cons-
 « tante, de sentiments nobles et généreux, c'est une furie
 « armée de fer et de poison, qui n'épargne rien et qui est
 « capable de tout, dès qu'on l'incommode, ou qu'on la
 « traverse.

« Hérodiade n'est touchée ni de la sainteté de Jean, ni de
 « la dignité de son ministère, ni de l'admiration de toute
 « la Judée. Jean-Baptiste la reprend; il condamne le scan-
 « dale de sa passion et de son inceste; il ose lui repro-
 « cher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la
 « face de toute la Palestine, il faut que son sang expie le
 « crime de cette liberté et qu'elle immole à la fureur de
 « sa passion cette noble et sainte victime.

« Oui, mes frères, s'il était permis de mêler à la joie et
 « à la pompe de cette auguste solennité le récit de tant
 « de spectacles lugubres que la volupté donne tous les
 « jours à la terre, vous verriez que la barbarie et la fureur
 « ont été dans tous les temps le caractère le plus marqué
 « de ce vice, que le monde appelle la faiblesse des bons
 « cœurs. Vous le verriez, le fer et le poison à la main,
 « répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse
 « contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre
 « l'enfant, l'ami contre l'ami; se frayant tous les jours
 « un chemin à l'accomplissement de ses désirs infâmes par
 « des horreurs secrètes indignes de l'humanité, et trouvant
 « dans la tendresse prétendue d'un cœur voluptueux tout
 « ce que peut enfanter de plus noir et de plus inhumain
 « le cœur le plus féroce. Voilà où mène cette affreuse pas-
 « sion à laquelle des théâtres impurs donnent des noms si
 « doux et si aimables¹ ! »

1. Sermons de Massillon. Sermon pour le jour de saint Jean-Bap-

Pour venir de loin, pour dater de bientôt deux siècles, les tristesses et les protestations de l'éloquent Évêque de Clermont n'ont malheureusement rien perdu de leur opportunité.

N'insistons pas. Aussi bien devons-nous en ce « drame satanique », comme parle saint Jean-Chrysostome, voir autre chose que les hontes et les crimes, quand à côté du mal rayonne la plus magnifique vertu. Hérodiade, Hérode, la danseuse, les convives, tout autant de personifications du laid et de l'horrible. Mais en face de ces dépravations apparaît la douce figure du martyr. Elle a certes des droits à attirer nos regards, à les reposer, à les venger.

On voudrait connaître exactement, par quelque révélation précise de l'écrivain sacré, les intimes dispositions du Précurseur, au moment où, le bourreau pénétrant dans son cachot le glaive à la main, il comprit qu'il fallait mourir.

Il était jeune, à la fleur de l'âge, puisqu'il achevait à peine sa trente et unième année. Il ne pouvait pas douter de la puissance de sa parole, puisque quelques mois de prédication sur les bords du Jourdain avaient suffi à lui créer une popularité immense. Il comptait tout un groupe de disciples et d'admirateurs dévoués. Ce ministère fécond, si riche de promesses, allait brusquement s'interrompre. Ces amis avides de l'entendre, prêts à le seconder de leur meilleur zèle, il les devait brusquement abandonner. Humainement parlant, il y avait donc place aux plus pénibles regrets et au désenchantement.

On se le rappelle, les critiques rationalistes ne se font pas faute de prêter à Jean-Baptiste mourant cette attitude et ces désolations.

tiste, prêché à Sceaux devant M. le duc et madame la duchesse du Maine, 2^e partie.

Ils vont jusqu'à mêler à l'amertume de ces regrets supposés une pointe d'irritation contre Jésus qui se dérobe au moment décisif, et qui laisse obscurément tomber sous les coups d'une femme vindicative le prophète qu'il doit pourtant aimer.

De telles conjectures sont pour plaire à des lecteurs incroyants de l'Évangile. Nous, qui ne désignons pas le Précurseur sous le nom tout court de « Baptiste », mais qui disons avec le respect de notre foi « saint Jean-Baptiste » nous, qui sur la parole même de Jésus-Christ le regardons comme le plus grand des enfants nés de la femme, qui lui prêtons une exceptionnelle abondance de grâces pour l'accomplissement d'une mission sans égale, qui prétendons rencontrer en chacune de ses relations avec le Sauveur l'irréfutable preuve d'une intelligence supérieure de l'Incarnation, nous ne voulons, nous ne pouvons pas nous résoudre à abaisser au niveau d'une fin vulgaire sa noble, glorieuse et sainte mort.

Non, celui qui dès le sein de sa mère avait tressailli miraculeusement devant le Messie encore ignoré des hommes, celui qui discernant Jésus parmi la foule le salua du titre sublime où se résume toute la Rédemption : « *Agnus Dei qui tollit peccatum mundi* », et qui depuis ce jour ne cessa de s'anéantir en sa présence et de lui conquérir les cœurs, n'eut point en mourant les basses inquiétudes qu'on ose prétendre.

Les splendeurs de foi qui avaient éclairé sa vie illuminèrent encore mieux son dernier soupir, les ardeurs de sa charité grandirent au moment suprême.

Il dut pencher la tête sous le glaive de son assassin, avec la triple certitude que son œuvre était remplie, qu'il lui donnait le sceau définitif par son martyre, enfin que Jésus le père, le maître, le Dieu, l'aimait.

Sa dernière parole dut être un fois de plus l'affirmation

de son bonheur : « *Hoc ergo gaudium meum impletum est*¹. »

1. Pour saint Jean-Chrystome, on le croira sans peine, la mort apparemment obscure et inféconde du Précurseur est un triomphe. Puisque dans ce chapitre nous avons cité quelques passages de ses admirables discours, nous en transcrirons un encore en finissant :

« Caput amputavit Herodes, capite truncatus est Joannes. Quis ergo
 « beatus ab omnibus prædicatur? Quis imitandus proponitur? Quis
 « celebratur? quis coronatur? Quis præconiis ornatur? Quis laudatur?
 « Quis commendatur? Quis in hunc usque diem reprehendit? Nonne
 « in singulis ecclesiis hic quidem clamat : « Non licet tibi habere ux-
 « rem Philippi fratris tui », ille vero diffamatur etiam post obitum ob
 « adulterium, insaniam et audaciam? Considera quanta virtus fuerit
 « captivi, quanta tyranni imbecillitas!

« Quid ergo detrimenti cepit ex obitu Justus ille? quid ex morte vio-
 « lenta? Quid ex catena? Quid ex carcere? quos autem non correxit qui-
 « bus cor saperet, ex iis quæ dixit, ex iis quæ passus est, ex iis quæ
 « nunc prædicat, eadem prorsus quæ quum viveret? Noli ergo dicere :
 « Quam ob causam mori permissus est? Non enim illud erat mori
 « sed coronam adipisci; non interire, sed meliorem vitam auspicari.
 « Disce philosophari, et non modo nihil te ista lædent, sed et com-
 « modis multis augeberis. »

(S. Joann. Chrysos. Archiep. Constant. Ad eos qui scandalizati sunt, liber unus, cap. xxii).

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

Saint Jean-Baptiste et le Prêtre.

« Amen dico vobis, non surrexit
« inter natos mulierum major Joanne
« Baptista; qui autem minor est in
« regno cœlorum major est illo. »

(S. Matth., xi, 11).

Commentant au chapitre XVIII^e le langage que tint Jésus à la foule quelque peu surprise de la démarche et des questions des envoyés de saint Jean-Baptiste, nous avons à dessein réservé la solennelle affirmation qu'on vient de lire. Elle méritait d'être l'objet d'une étude particulière. Il s'y rencontre en effet, en même temps qu'une louange incomparable des hauts destins du Précurseur, une indication beaucoup moins voilée qu'on ne supposerait d'abord de la supériorité des vocations sacerdotales. Il nous a paru que ce livre, tout entier consacré à marquer un rapprochement solide entre le fils de Zacharie et le prêtre, ne pourrait mieux se clore que par la méditation d'une parole tombée des lèvres mêmes de N. S. Jésus-Christ, parole où, de l'avis des interprètes les plus graves, le parallélisme des deux missions s'accuse indubitablement.

« Qu'êtes-vous allés voir au désert ? un Prophète?... oui
« certes, et plus qu'un Prophète ?

« Je vous le dis en vérité, parmi les enfants des femmes,
« il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste ; toute-
« fois, même le plus petit dans le royaume du Ciel, est
« plus grand que lui. » (S. Matth.)

« Je vous le dis : parmi les enfants des femmes, il n'y
« a pas de plus grand Prophète que Jean-Baptiste ; mais le
« plus petit du royaume de Dieu est plus grand que lui. »
(S. Luc.)

Les premiers mots du Messie, en S. Luc comme en S. Matthieu, sont l'explosion d'une sorte d'enthousiasme contenu, dirait-on, jusque-là, et qui veut enfin s'affranchir de sa réserve et de sa discrétion obstinées. D'après S. Luc, Jean-Baptiste est mis seulement au-dessus des Prophètes ; d'après S. Matthieu, il a sa place avant n'importe lequel des représentants de la famille humaine. Tout à l'heure, en déterminant le sens exact de la seconde partie du verset « *qui autem minor est in regno caelorum* », nous aurons l'occasion d'établir que dans la pensée du Sauveur, soit qu'il ne s'agisse que des Prophètes, soit qu'il s'agisse de tous les hommes, il est question seulement du passé, des temps anciens qui s'achèvent, et que commencent de remplacer les temps nouveaux. La différence d'expressions dont usent les deux évangélistes ne crée donc pas de difficultés. Il n'y a pas d'opposition réelle entre l'une et l'autre version. Les Prophètes, pour des Juifs, étant et ne pouvant pas ne pas être l'élite de l'humanité, prendre rang avant les premiers d'entre eux, c'était sans contestation possible, prendre rang du même coup avant qui que ce fût parmi les hommes, Avec des termes en apparence plus compréhensifs, une formule plus générale, S. Matthieu ne dit pas autre chose, au résumé, que S. Luc.

I

« *Non surrexit major !* » Avez-vous jamais contemplé la supériorité humaine, le génie humain, appliqués à des œuvres bonnes et belles ici-bas, sans éprouver d'instinct un double sentiment : l'admiration et la reconnaissance ? L'admiration pour les facultés puissantes dont le privilégié qui s'offrait à votre attention était doué, la reconnaissance pour les merveilles de science, d'art, de progrès, de civilisation, qu'à l'aide de ces facultés mêmes il avait accomplies.

Avez-vous jamais étudié la vie d'un saint ? (je m'adresse à des croyants) quelque nom du reste que ce saint ait porté, à quelque pays, siècle et condition qu'il ait appartenu, sans ressentir également une ardente admiration mêlée d'une reconnaissance très-sincère et très-douce ?

Un saint ! un être de notre race et de notre sang, pétri du même limon que nous, traînant le même fardeau de misères natives et d'intimes humiliations, et pourtant un être à part, transformé, transfiguré, couronné de lumière, de force, de justice, de pureté, d'amour ; notre frère encore puisqu'il chemine près de nous, que nous le voyons et l'entendons, que nous le touchons de nos mains « *quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt*¹ », mais déjà le rival des anges, tant la beauté morale resplendit et rayonne en lui de toute part. Un saint ! vision idéale tout à la fois et palpable réalité ! Un saint ! La plus parfaite apparition parmi nos ombres mortelles de la perfection même de Dieu, le plus éblouissant reflet du divin ici-bas !

1. Ep. Joann., 1^{er} 1.

Voilà pour l'admiration. La reconnaissance suit de près.

Eux aussi, bien qu'on en doute généralement et qu'on le nie, eux les saints accomplissent de grandes choses. La foule mondaine qui manque de perspicacité, qui ne mesure l'activité de l'homme qu'à un certain genre de résultats, dédaigne volontiers ce que font les saints. Assurément, s'il n'y a d'estimable que les sciences, les arts, l'industrie, les découvertes, les progrès capables d'embellir les demeures que nous habitons un jour, tout est dit par avance. Il ne faut plus mettre les saints au nombre des amis et des bienfaiteurs de l'humanité. Encore qu'ils ne méprisent point de parti pris les intérêts du temps, que bon nombre d'entre eux les aient secondés par un large et glorieux concours, il est certain que leurs meilleurs efforts sont dirigés et tendus à d'autres objets, et qu'ils rendent à la société dont ils sont les membres d'autres services. Ils naissent, vivent et meurent pour témoigner de la vérité. *Venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, testimonium perhibuit veritati.*

La question est de savoir si c'est là faire quelque chose d'utile, quelque chose de grand.

Or, comment nier de sens rassis, que contribuer à maintenir parmi les hommes la vérité et toutes les conséquences pratiques qui en découlent, contribuer à favoriser par les sollicitations de l'exemple les transformations privées et sociales, à faire reculer le mal, à faire grandir le bien, à soulever les consciences jusqu'aux plus sublimes hauteurs de l'Évangile, à préparer l'avènement plus universel du règne de Dieu « *adveniat regnum tuum* », ne soit une œuvre capitale, un bienfait de choix ?

Supposez que tout d'un coup, faute de cœurs intrépides qui s'y adonnent et qui en conservent au milieu de nous l'arome, la charité, la pureté, l'humilité, la résignation

courageuse sous les étreintes de la douleur, le sincère détachement parmi les joies abondantes, viennent à disparaître, ne voyez-vous pas que la terre se refroidit aussitôt, qu'elle s'obscurcit, qu'elle retourne par une pente fatale aux ténèbres et aux ignominies du paganisme, et que les avantages d'une civilisation même exquise et raffinée ne la défendront point de la ruine? Au contraire, supposez que prenant soudain un large essor, la sainteté dont l'Évangile est le code immortel s'étende loin, se multiplie de tous côtés, séduise, gagne et transfigure la famille humaine en de vastes proportions; supposez qu'il y ait sur le globe une universelle floraison de vertus, que la vérité des pensées et des actes sorte enfin de l'âme humaine comme moisson mûre aux sillons « *veritas de terra orta est; terra nostra dabit fructum suum* », ne pressentez-vous pas qu'une ère merveilleuse commencerait de naître, et que de nouveaux destins se lèveraient sur le monde étonné?

Entre observateurs et penseurs intelligents, ceci ne se discute même pas. Il est prouvé que l'avenir est aux nations qui s'inspireront le plus de l'Évangile, à celles qui tout à côté des progrès matériels très-désirables, en même temps que la très-légitime culture des lettres, des sciences et des arts, feront une place d'honneur aux améliorations morales prêchées par Jésus-Christ.

Si donc il est avéré que les saints, dans le monde, sont les propagateurs nés des divers enseignements du Christ, les ouvriers de cet incomparable labeur de justice, de vérité, de transformation courageuse et croissante dont les hommes ont surtout besoin, il faudra bien leur savoir gré de leur belle tâche, les entourer de sincères acclamations et de reconnaissance. Il n'y aurait ni faux entraînement, ni puéril enthousiasme à baiser dans la poussière la trace féconde de leurs pas!

Autre considération très-capable à son tour d'éveiller notre gratitude et nos émotions. Le saint rend à Dieu, à Jésus-Christ Dieu parmi nous, ce culte d'adoration et d'amour que la masse des hommes lui refusent, et dont nous-mêmes, croyants, nous nous acquittons, hélas ! d'une si chétive façon. Avouez qu'il est humiliant, qu'il est dur, lorsqu'on a l'âme pleine de foi rayonnante, de constater en soi-même et chez le plus grand nombre des créatures l'oubli de la réelle et substantielle présence du Verbe fait chair au sein de l'humanité ! En certaines heures d'illumination plus vive, la surprise va jusqu'à la souffrance, la souffrance jusqu'au tourment. C'est alors qu'on cherche d'instinct à travers la foule des esprits inattentifs et des cœurs insensibles, une intelligence et un cœur décidément orientés en haut, vers la croix et le tabernacle, vers l'ami divin qui s'y voile et qui attend qu'on l'aime. Ah ! quand vous voudrez répondre à nos plus secrets désirs, murmurent certaines âmes, calmer nos plus douloureuses peines, révélez-nous de préférence parmi les noms vantés des hommes, les noms des saints ! Dites-nous ce qu'ils sont et ce qu'ils font pour Jésus-Christ, comment ils le comprennent, comment dans une force de charité toujours croissante ils s'attachent toujours plus à lui, comment ils l'entourent de fidèle tendresse et le vengent ! Puis, qu'il nous soit permis de les remercier ardemment des compensations qu'ils donnent à nos tristes insuffisances !

* *

Non surrexit major Joanne Baptista... En apparence, nous voilà fort loin de Jean-Baptiste. Les développements où nous nous sommes laissés conduire auront peut-être tout l'air d'une digression déplacée. C'était bien cependant les yeux fixés sur le Précurseur que nous écrivions ce qui précède. Jugez plutôt :

L'admiration ! Forcément le fils de Zacharie et d'Élisabeth la provoque, et dans quelle mesure ! Pour clore la chaîne de ces Prophètes sublimes qui, depuis Jacob jusqu'à Zacharie, avaient du milieu des ombres universelles salué la venue lointaine du Messie, il fallait un prophète encore, mais un prophète à la mission plus haute, à la gloire plus achevée, dont le rôle serait de montrer le Christ au lieu de le prédire, et de qui l'âme, à cause de cette proximité magnifique, s'enrichirait d'une plénitude de grâces, s'éclairerait d'une splendeur de lumière, acquerrait une éminence de sainteté inconnues jusque-là. Ce privilégié supérieur aux Prophètes, c'est lui, c'est le Précurseur !

La reconnaissance ! il la mérite, et quel élan, quelle vigueur de reconnaissance !

Représentez-vous bien que ce solitaire étrange des bords du Jourdain, ce prêcheur dont les accents ne devaient rien avoir de moelleux ni de poli, a le premier sur terre annoncé que le royaume de Dieu était proche, qu'il fallait pour y être initié se régénérer par la pénitence et le repentir, que le salut était œuvre de vaillance et non de généalogie privilégiée, que les pierres du chemin pouvaient se changer en fils d'Abraham ;

Représentez-vous qu'il a démasqué et confondu l'hypocrisie des orgueilleux, aplani les voies pour les âmes droites et sincères ;

Représentez-vous qu'il a flétri impitoyablement le vice, et qu'à trente-deux ans il a été tué pour l'avoir flétri ;

Représentez-vous enfin, et par-dessus tout le reste, qu'il a eu le premier l'incomparable gloire de révéler la présence de Jésus-Christ dans le monde : « *Ecce Agnus Dei.* »

Dites maintenant ce que valent, ce que pèsent auprès des destinées de cet homme, à côté des services qu'ont rendus pour jamais à l'humanité sa révélation sublime du

Christ, ses enseignements, sa vie, sa mort, la destinée et les services des plus illustres parmi ses contemporains? Les contemporains de Jean-Baptiste étonnent ou charment le monde, je le sais bien, par la puissance de leurs triomphes ou l'agrément délicat de leur esprit. Nous sommes au siècle d'Auguste. Les grands généraux, les grands orateurs, les grands poètes abondent. Que reste-t-il du retentissement de leurs noms et de leurs œuvres pour le bien véritable des intelligences, des consciences, des cœurs? « *Ubi sapiens! ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* »¹ »

Cherchez et amassez à la fois les charmants récits de Tite-Live, la pompeuse éloquence de M. Tullius, la verve d'Horace, l'exquise perfection des chants de Virgile, les inventions brillantes de Lucrèce ; certes, je suis de ceux que le génie des belles-lettres attire et séduit, mais je vous demande en quoi ces incomparables merveilles ont servi et servent encore les plus impérieux besoins de l'âme humaine?

Je vous demande si ces quelques mots du Précurseur n'enferment pas à eux seuls plus de séve, plus de lumière, plus de rayonnante et bienfaisante vérité que tous les trésors littéraires éclos dans le temps même où ils furent jetés au monde :

« *Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum.* »

« *Qui habet duas tunicas, det non habenti.* »

« *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.* »

« *Non licet tibi habere uxorem fratris tui.* »

Vous répondrez peut-être que ce sont là des ordres d'idées et de choses absolument différentes, entre lesquels on ne saurait établir de comparaison. Je me permets d'insister. Je prétends que le rapprochement est légitime. Je

1. I^o Corinth., II, 20.

prétends qu'il s'impose; je veux savoir à qui je dois le plus de reconnaissance émue et profonde parmi ceux de mes semblables dont j'évoque le souvenir. Il faut de toute nécessité que je mette en regard les unes des autres leurs œuvres respectives et la fécondité de leurs œuvres.

Eh bien ! je le déclare, je me sens infiniment plus redevable à Jean-Baptiste le prêcheur qu'à Virgile, Horace ou Cicéron. Mon choix est fait. Je vous défie de le blâmer. « *Non surrexit major Joanne Baptista.* »

*
*
*
*
*

Ai-je exprimé le suprême motif de ma reconnaissance envers le Précurseur ? Pas encore, mais ce qui va suivre ne peut se comprendre de tous. C'est à vous, cœurs épris du Messie, que je m'adresse, à vous, nobles cœurs dont la plus douloureuse souffrance est de voir et de savoir que Jésus-Christ n'est pas aimé. Ouvrons ensemble l'Évangile. S'il est possible (car déjà nous le savons), apprenons davantage que Jean-Baptiste a tendrement, inexprimablement aimé le Sauveur.

La meilleure preuve c'est que pour le Sauveur, non pas une fois, mais toujours, il s'est oublié lui-même. Nous nous sommes appliqué à faire apprécier en son temps l'excellence et la force probante de ce témoignage.

On l'admire, on l'écoute, on s'attache à ses enseignements, on vient l'entendre de préférence, on prend un soin jaloux de sa gloire. Plus on lui prodigue ces marques d'intérêt et d'affection, plus il les voit sincères, plus il souffre. Que faites-vous ? semble-t-il répéter à satiété. Vous vous trompez. La justice me commande de vous avertir et de vous désillusionner, mais mon amour me le commande plus impérieusement encore. Le Messie, l'Agneau de Dieu, l'Époux, le Christ, voilà Celui qu'il faut admirer et aimer, et non point moi !

Ainsi, quand il commença de paraître dans le monde, au milieu de l'universelle obscurité des esprits et de l'universelle apathie des cœurs, Jésus rencontra Jean-Baptiste qui le connut et qui l'aima ! Sans doute sa sainte Mère et saint Joseph, au doux foyer de Nazareth, l'avaient aimé. Mais il s'agit ici de sa vie publique. C'est dans le premier début de son ministère parmi les hommes que nous le considérons. Le moment a quelque chose d'incomparablement solennel. Quelle attitude l'humanité va-t-elle prendre tout d'abord en face de Lui ?

L'attitude de la surprise, du désappointement, du doute, de la négation, de la résistance. Il se présente avec si peu de pompe et d'éclat ! Il répond si peu aux grands espoirs qu'on s'est fait du Messie ! « *In propria venit et sui eum non receperunt.* »

Le Précurseur est là qui le comprend, l'adore et l'aime. Ne dites pas qu'ayant été prédestiné par une vocation spéciale à ce bonheur et à cet honneur, il lui fut aisé d'y répondre ; ce n'est point la question. Pour le moment, je n'étudie pas les mérites du Précurseur. Je rappelle et j'établis seulement ce fait qu'il a tendrement aimé Jésus-Christ, alors que personne dans les foules du Jourdain ne soupçonnait même qui était Jésus-Christ, ni qu'il méritât d'être aimé. Il convient de marquer expressément cet état et condition des choses. Sans glisser vers aucune mysticité fausse, sans faire aucun abus de sensibilité, il est certes bien permis de croire que Jésus trouva dans le généreux attachement de Jean-Baptiste une des meilleures joies que le cœur humain lui dût jamais réserver, qu'il savoura ces prémices des temps qui allaient naître, ce matinal et frais parfum de l'avenir.

Et s'il en fut ainsi, qui pourra craindre d'accorder au Précurseur trop de reconnaissance ? En aimant ainsi le

premier comme il l'a fait, celui que nous aimons et voulons aimer toujours plus, il a si bien mérité de nous !

II

Cette longue exposition et explication du commencement des paroles du Sauveur à la foule semble devoir rendre très-difficile, presque impossible, l'interprétation de la fin : « *Qui autem minor est in regno cœlorum, major est illo.* »

Quoi ! de celui-là même dont Jésus affirme solennellement qu'il est au-dessus des Prophètes, Jésus ajoute : « Le moindre parmi ceux qui occupent le royaume céleste, est plus grand que lui. » Qu'est-ce que ce royaume céleste ? En quoi consiste cette supériorité du plus petit de ceux qui en font partie ? Toutes questions et choses qu'il est temps d'éclaircir.

Faut-il penser et dire que, par ce mot « *regnum cœlorum* », le Sauveur indique ici l'état des bienheureux sortis de la vie présente, la vision parfaite, la pleine charité des élus arrivés à la consommation de leur destinée ? A ce compte, il n'y aurait même pas l'ombre d'une difficulté. Il est clair que le dernier des saints dans la gloire, l'emporte actuellement en excellence et en dignité sur le premier parmi ceux qui s'y acheminent encore ici-bas. La théologie désigne par deux expressions bien connues, cette différence élémentaire entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante : « *in viâ, in termino.* »

Mais il ne semble pas probable qu'on puisse s'en tenir à cette facile explication. La signification habituelle que ce mot : « *regnum Dei, regnum cœlorum* », revêt sur les lèvres de N. Seigneur, au cours des récits évangéliques, et l'on sait combien fréquemment il s'y rencontre, exige une autre interprétation. Nous nous rangeons très-volontiers à

celle que propose et que développe le docte commentateur que nous avons consulté fidèlement dans toute notre étude. Voici en quoi elle consiste :

1. L'exposé que nous faisons de la belle thèse de Maldonat se mélangeant d'appréciations et d'éclaircissements qui nous sont personnels, nous voulons, pour ne pas priver le lecteur, reproduire ici le texte même du savant et pieux jésuite :

« Habet ex multis opinionibus, quam eligat lector : sed si meam
« quoque sententiam velit audire, libenter fatebor in nulla prorsus
« earum, meum qualecumque iudicium acquiescere. Nec probare pos-
« sum ut regnum Cœlorum, pro *cœlo* ponatur, quia manifestum est
« Christum antithesi quadam inter vetus et novum Testamentum uti
« voluisse, ut constat ex his verbis. « *A diebus Joannis Baptistæ,*
« *usque nunc regnum Cœlorum vim patitur, et omnes Prophetæ et*
« *lex usque ad Joannem prophetaverunt* », nec ut Christus cum Joanne
« conferatur, et quia ea comparatio ad rem non pertinebat, ubi evan-
« gelium cum lege conferebatur, et quia apertius dixisset se eo
« majorem esse. « *Ecce plus quam Jonas hic, et ecce plus quam*
« *Salomon hic* » et quia vis locutionis perit nisi sententia generalis
« sit et non ad usum definita. « *Qui minor est* », id est, qui quis minor
« est, aut minimus quisque in regno Cœlorum, *major est illo.* »

« Ergo hic mihi videtur esse sensus de quo tamen non solum
« Ecclesiæ, ut omnibus in rebus, sed aliis omnibus qui doctiores me
« sunt, iudicium relinquo. Minimus quisque in Evangelio, id est
« eorum qui Evangelium recipiunt, major est illo. Sic enim et an-
« tithesis inter Evangelium et legem qua Christum usum esse per-
« spicuum est, et inter Evangelii et Legis personas, aptissime con-
« venit : Qui minimus est in Evangelio, eo qui in Lege maximus fuit,
« major esse dicatur. Notum est illud Philosophorum axioma :
« *Minimum maximi majus est maximo minimi.* »

« Superest magna, ut videtur, difficultas, quo modo qui minimus
« est in Evangelio, major, id est sanctior sit Joanne Baptista? Duobus
« modis respondeo, primum Christum de Joanne et iis qui Evangelium
« recipiunt præcisé loqui, quatenus ille ad Legem, hi ad Evan-
« gelium pertinent. Nam etsi dubium non est quin Joannes non
« solum multos sed etiam plerosque qui in Evangelio sunt, sanctitate
« longe præcesserit, tamen quidquid et ille et alii sancti veteris
« Testamenti, sanctitatis habuerunt, non ex Lege sed ex Evangelio
« habuerunt, cujus futura virtus ad eos usque, quamvis longe
« adhuc remotos, porrigebatur : Ideo qui minimus est in Evangelio
« eo qui maximus fuit in Lege, major fuisse perhibetur, quia hic
« veluti hereditaria et domi nata, ille aliena et quasi mutuo accepta

C'est un axiome de raison que le dernier degré d'un ordre supérieur l'emporte sur le degré le plus élevé de l'ordre inférieur. Ainsi, quelque admirable que puisse être une cristallisation, ce chef-d'œuvre du monde inorganique, il est admis que la moindre fleur offre une incontestable supériorité, dotée qu'elle est de qualités plus excellentes, plus voisines de la vie parfaite. De même l'animal le plus rudimentaire se place au-dessus de la plante la plus achevée, de même l'homme, quel qu'il soit, au-dessus de l'animal. En d'autres termes, l'échelle ascendante des êtres comporte des degrés différents, en deçà ou au delà desquels se rencontre plus ou moins de perfection native. Les bruyants démentis donnés naguère à cette conception des choses, n'ont pas réussi et ne réussiront pas à la discréditer. Il est prouvé scientifiquement, c'est-à-dire par l'observation consciencieuse opposée à l'observation superficielle, qu'il existe des genres, des règnes, des espèces absolument distincts, irréductibles les uns des autres, et que de là résulte une série de supériorités progressives, échelonnées depuis l'ébauche lointaine de la vie jusqu'à

« virtute, factus est magnus... Secundo loco respondeo eum qui
 « in Evangelio minimus est, eo qui in Lege fuit maximus, majorem
 « dici, non quod continuo revera major sit, sed quod ex Evangelii na-
 « tura major esse possit. Qui in Lege? Annon potuit quisquis voluit
 « Joanne Baptistâ major esse! potuit fortasse, at non ex natura Legis
 « quæ certis repagulis claudebatur, quibus revulsis, « *a diebus Joan-*
 « *nis Baptistæ regnum cælorum vim patitur et violenti rapiunt*
 « *illud* », quo quisque violentior, eo sanctior. Ante, Prophetis et
 « cæteris sanctis prout officium aut ministerium sive prænuntiandi
 « sive præfigurandi venturum Christum postulabat, major minorve
 « dabatur gratia, ideo que Joanni maxima data est, quia non modo
 « prædicere, sed digito debuit etiam demonstrare; postea, effusa est
 « in medio posita, tantum quisque capit, quantum virtute et animo,
 « contendit. Hoc enim est « *regnum cælorum vim patitur, et violenti*
 « *rapiunt illud* ».

(MALDONAT, Comment. in Matth.)

sa plus haute perfection¹. Nous ne faisons que rappeler ces vérités intéressantes sans y insister. Nous n'en parlons que pour leur demander des analogies et des comparaisons à l'aide desquelles nous puissions élucider le texte que nous désirons comprendre.

D'après Maldonat, ce que dit le Sauveur en cet endroit de son magnifique éloge de Jean-Baptiste, se référerait précisément à la distinction profonde qu'il convient d'établir entre un ordre de choses supérieur et l'ordre qui l'avoi-sine, mais en se plaçant au-dessous. « Royaume du ciel, royaume de Dieu », ces expressions marquent les temps qui commencent par opposition aux temps qui s'achèvent, le Nouveau Testament qui succède à l'Ancien, la grâce qui remplace la crainte, en un mot l'Évangile qui couronne et achève la Loi.

« *Omnia in figuris contingebant illis*². » L'économie de la religion juive, c'est saint Paul qui l'enseigne en plusieurs endroits de ses Épitres, particulièrement dans l'Épître aux Hébreux, se résume à ceci qu'elle a été la représentation typique de la grande religion éternelle que devait établir un jour le Messie, promis et attendu. C'est une des plus instructives études qu'on puisse faire que l'étude de cette annonce lointaine du Christ et de son œuvre, répétée le long des âges par les prophètes, qui en sont les promulgateurs de choix, par les principaux événements de l'histoire du peuple élu, non moins que par les rites expressifs de son culte sacré.

1. Voir sur ce sujet : La Genèse des Espèces par le P. H. de Valroger de l'Oratoire, voir aussi : La variabilité des espèces, par F. Faivre, professeur à la Faculté des sciences de Lyon (Paris, Germer Baillièrre, 1868).

2. Voir avec le texte que nous citons et qui est tiré de la première Ép. aux Corinth. x, 11, Hébr. viii, 10., Hébr. ix, 9, 10, 15., Hébr. vii, 19., Rom. ii, 29., viii, 15., Galat. ii, 16., iii, 24.

Omnia in figuris... Ni l'adoration, ni le sacrifice, ni la rémission des péchés, n'avaient donc une propre et directe valeur. Tout se rapportait au Messie, soit pour le préfigurer, soit pour emprunter par anticipation à ses infinis mérites l'efficacité nécessaire au salut.

La plénitude des temps est venue. Le Sauveur paraît dans le monde. Il réalise à la lettre, de sa crèche à sa croix, ce qui a été dit de Lui. Il ne détruit rien de ce que l'ordre ancien peut avoir de bon « *non veni solvere legem sed adimplere* », il développe, achève et consomme, comme ferait un artiste qui, couvrant un premier trait, une légère ébauche, de lignes accentuées, de vives couleurs, de reliefs puissants, effacerait sans détruire et couronnerait son œuvre.

A partir du Messie, il existe ici-bas une façon nouvelle d'adorer, de se repentir, d'expier, d'être pardonné, d'aimer le prochain, d'entendre et de pratiquer le devoir. La différence ne vient pas seulement d'une élévation et dilata-tion magnifique des relations de l'homme avec Dieu, mais de cette innovation sublime, conséquence de l'Incarnation, d'après laquelle une créature unie à Jésus-Christ comme la branche au cep, est rendue participante de sa propre vie et n'en est plus réduite, pour s'acquitter de ses obligations envers la Majesté et la Justice divines, à la désolante pénurie de sa condition privée.

L'ordre évangélique, l'ordre surnaturel est essentiellement là. Il se ramène tout entier à la grande doctrine du médiateur. « *Unus mediator Dei et hominum homo Christus Jesus.* » Qui pénétrerait jusqu'aux profondeurs ce mot de l'Apôtre et en déduirait les prodigieuses applications, verrait d'une vue d'ensemble l'éminente supériorité des temps évangéliques sur les siècles qui les ont précédés.

1. 1^o ad Timoth., II, 5.

Pour mettre en pleine lumière de telles magnificences, il faudrait de vastes développements. Toutefois, ce que nous en disons ici peut suffire à marquer nettement la distinction du Nouveau Testament avec l'Ancien¹.

Quand le Sauveur parle comme il le fait à l'occasion de Jean-Baptiste, il signale donc sous une forme discrète, mais transparente, la prééminence d'un ordre de choses et d'institutions sur un autre, de l'Église sur la Synagogue; de la grâce par les sacrements sur la justification par le lointain espoir du Messie; du Tabernacle et de l'Autel eucharistiques, si pauvres qu'ils soient, sur le temple resplendissant et vide de Jérusalem; de la vivante réalité sur la préfiguration, l'image, la naissante et incomplète ébauche qui a duré quatre mille ans.

Appartenir à cet ordre nouveau, « à ce royaume de Dieu » qu'ouvrent les temps évangéliques, c'est se trouver par là même établi dans une condition meilleure, plus élevée, plus féconde que la condition des temps passés. Jean-Baptiste surgissant aux confins de l'ère qui s'achève, avoisine d'aussi près que possible l'ère qui commence, mais il n'y entre pas de plain-pied, il ne lui appartient pas entièrement. Sa situation native, dès lors, reste inférieure à celle des privilégiés qui viendront après lui²: « *Qui minor est in regno cœlorum, major est illo.* »

1. Consulter sur cet admirable sujet l'ouvrage de M. Ch. Gay : *Vie et vertus chrétiennes*, en particulier les premiers chapitres du 1^{er} volume, *De la vie chrétienne en elle-même. De la vie chrétienne en nous.*

2. Suarez semble hésiter à reconnaître que Jean-Baptiste n'est pas un personnage proprement dit du Nouveau Testament. Il s'exprime pourtant en des termes qui paraîtraient devoir trancher la question :

« *Potest Joannes considerari vel ut membrum Ecclesiæ, vel ut profeta et præcursor Christi.* PRIORI MODO, NON PERTINUIT JOANNES AD « NOVUM TESTAMENTUM, QUIA NON FUIT PROPRIE MEMBRUM ECCLESIE, UT A CHRISTO

Ce n'est certes pas à dire pour cela que Jean-Baptiste n'ait point atteint un degré de sainteté, réalisé une plénitude de perfection qui dépassent de beaucoup le point où les saints des temps évangéliques pourront jamais atteindre. Il demeure au sein de l'innombrable famille des élus, l'ami par excellence du Christ, le plus vaillant imitateur de sa vie pénitente, le prêcheur le plus intrépide de la vérité. Mais, ainsi que Maldonat le remarque très-justement, ce qu'il est et ce qu'il fait, il l'est, il le fait à la manière d'autres personnages fameux des siècles anté-messianiques, par une appropriation anticipée des efficacités merveilleuses de grâce qui naissent de la croix, et non par un usage propre et autonome de cette même grâce descendue du Calvaire et coulant à flots dans l'Église par les canaux féconds des sacrements. « *Qui minimus est in Evangelio, eo qui maximus fuit in lege, major fuisse perhibetur, QUIA HIC VELUTI HEREDITARIA ET DOMI NATA, ILLE ALIENA ET QUASI MUTUO ACCEPTA VIRTUTE FACTUS EST MAGNUS.* »

En somme, ce n'est point une comparaison que le Sauveur établit entre des mérites individuels, ni tel ou tel privilégié qu'il entreprend de mettre en regard de Jean-Baptiste. Il proclame la supériorité d'une situation en quelque sorte abstraite sur une autre, la prédominance de l'avenir sur le passé.

Il proclame l'immense honneur qu'un homme doit trouver à pouvoir dire, en comprenant et goûtant ce qu'il dit : Je suis chrétien!

« INSTITUTE; PRIUS ENIM MORTUUS EST QUAM CHRISTUS ECCLESIAM SUAM PERFECTE FUNDARET... Quæst. xxxviii, sectio vi.

Dans la rigueur des choses et de la vérité, le Précurseur n'a pas fait partie de l'ordre nouveau, il n'a pas été membre de l'Église: « *Non fuit proprie membrum Ecclesie.* » Cela suffit pour lui laisser sa place dans l'ancien Testament, et légitimer l'interprétation du « *minor in regno calorun, major illo* », que donne Maldonat.

III

« *Qui minor est in regno cœlorum.* »

En ce royaume céleste dont parle Jésus et parmi ceux qui l'habitent, il y a donc des distinctions, des rangs hiérarchiques, des degrés? Pour qu'il soit fait mention d'une condition inférieure « *qui minor est* », il faut bien qu'il existe des conditions supérieures, autrement l'expression même où se cache une idée de relation, n'aurait pas de sens.

Oui, l'ordre nouveau de choses ; oui, la mesure de participation à la vie du Christ qui en est le principe, comporte des différences presque infinies. Nous mettons de côté toujours la question des mérites personnels, lesquels ne peuvent être connus et appréciés de qui que ce soit ici-bas. Ce que nous disons, nous le disons une fois de plus des situations abstraites, des vocations.

Il y a la vocation des simples chrétiens :

Il y a la vocation des prêtres ;

On peut s'en tenir à cette démarcation élémentaire.

Personne ne nous demandera d'entreprendre ici l'exposition dogmatique des grandeurs du sacerdoce. Ce n'est pas un chapitre, ni même un volume qu'il y faudrait consacrer, mais une vie entière, ne dût-elle être employée qu'à collationner et reproduire les admirables choses écrites sur ce sujet depuis saint Paul, saint Ephrem, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Grégoire, jusqu'aux premiers oratoriens de France, les Bérulle, les Condren, les Bourgoing, les Thomassin, de qui l'étude préférée était de contempler dans son type suprême Jésus-Christ, les magnificences du caractère sacerdotal, jusqu'à saint Vincent de Paul, jusqu'à M. Olier, jusqu'au vénérable curé d'Ars, notre contemporain. Tout au plus, et pour suivre l'indication discrète et voilée que le

Sauveur semble fournir en se servant de ce mot : « *qui minor est* », nous est-il possible d'opposer l'une à l'autre la dignité spécifique du simple chrétien et du prêtre et de marquer ainsi d'un trait rapide la distinction essentielle qui existe entre les deux états.

Il faut remonter au principe fondamental de l'ordre surnaturel qui est l'Incarnation. Pourquoi le Verbe s'est-il fait chair; c'est-à-dire pourquoi le Verbe a-t-il élevé la nature humaine jusqu'à Lui, jusqu'à sa personne infinie, dans une intimité et dans une profondeur de relations telles qu'il est devenu nécessaire de créer un nom à part pour le désigner exactement? La théologie répond : afin de présenter à Dieu d'un côté le seul vrai sacrifice dont la justice souveraine se pût accommoder, de l'autre afin de rendre le bonheur à la créature déchue et de la régénérer par l'efficacité même de ce sacrifice plénier. « *Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.* » C'est la réponse de saint Paul; c'est la doctrine du Christ médiateur unique entre Dieu et les hommes; immolant la nature humaine à Dieu, donnant Dieu à la nature humaine; sacrificateur et sanctificateur en même temps.

Cette double et sublime fonction du médiateur, ne constituait rien moins que la réalité la plus absolue du sacerdoce. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas été seulement « un prêtre ». Il a été le Prêtre parfait, idéal, éternel¹.

Éternel ! c'est-à-dire qu'il est prêtre encore aujourd'hui, qu'il le sera demain et toujours « *sempiternum habet sacerdotium* ». Jésus-Christ sacrifie et sanctifie toujours : dans le ciel au milieu des Élus, d'une façon triomphante et glorieuse, que nous ne pouvons pas nous représenter ici-bas; sur la terre, parmi les Chrétiens, d'une façon très-mysté-

1. 1^o Timoth. II, 5.

2. Lire et étudier attentivement sur cette question sublime du sacer-

rieuse encore, mais qui pourtant n'échappe pas tout à fait à notre contrôle et à nos investigations.

Comme il sanctifiait incessamment la nature humaine qui lui était unie, le Verbe continue de sanctifier les âmes droites et de bonne volonté qui le reçoivent, c'est-à-dire qui se soumettent à son action. Comme il sacrifiait incessamment aussi sa propre humanité, depuis le premier moment de l'Incarnation jusqu'à la Croix, le Verbe continue de sacrifier encore sur l'autel eucharistique et de sacrifier en même temps toutes les vies qui adhèrent à Lui par la grâce. Il y a donc sur terre une société de créatures qui par le baptême et les autres sacrements ne faisant qu'un avec Jésus-Christ, se trouvent d'être perpétuellement sanctifiées et sacrifiées par Lui, en Lui, avec Lui, et réalisent de la sorte sa propre Religion. Appartenir à cette société sublime, pouvoir s'approprier ainsi la sainteté même et l'immolation du Sauveur, c'est être chrétien. Voilà le premier degré de l'ordre surnaturel.

A la rigueur, l'opération merveilleuse par laquelle une créature est faite à ce point participante de la vie du Christ, revêt le Christ, suivant le mot de saint Paul, cette opération eût pu demeurer entièrement insaisissable et

doce de Jésus-Christ, l'épître aux Hébreux. Lire de même le magnifique traité de Thomassin qui se trouve dans son grand ouvrage *de l'Incarnation*. (De Incarnatione Verbi. Lib. X., cap. I., 21). Nous sera-t-il permis, puisque nous parlons de Thomassin, d'exprimer une pensée et un désir que nous avons eus souvent ! Nous aimerions de voir s'introduire dans l'enseignement dogmatique des grands séminaires cet incomparable traité du sacerdoce de Notre-Seigneur, d'après le célèbre oratorien. Il ne serait pas difficile de le détacher du reste de l'ouvrage, de l'éditer à part, de le mettre entre les mains des séminaristes de quatrième année comme préparation immédiate au saint ordre de la prêtrise. On pourrait aussi le faire entrer dans le programme des examens que les jeunes prêtres doivent subir pendant les années qui suivent immédiatement leur ordination.

voilée. Les infidèles qui seront sauvés ne le seront que par une certaine union avec le Rédempteur, laquelle aura dû se produire en eux mystérieusement, sans nul vestige au dehors. Quand donc les Protestants parlent d'un état chrétien et surnaturel où tout se passe dans le secret entre les âmes et Jésus-Christ, ils ne commettent pas une erreur de principe, mais une erreur de fait. Le divin fondateur du christianisme, en fait, a voulu que son œuvre de sanctification et d'immolation où se résume son sacerdoce et tout sacerdoce, lui disparu, fût encore une vivante et palpable réalité, point une idée pure ou un simple souvenir.

De là est né le prêtre.

Le prêtre est un chrétien qui sert d'instrument visible à l'invisible action de Jésus-Christ, continuant dans la pérennité de son sacerdoce d'offrir les hommes à Dieu et de donner Dieu aux hommes. Jésus-Christ toujours vivant et toujours agissant use du prêtre, de sa voix, de son regard, de ses mains, de ses pieds, de tout son être physique, intellectuel, moral, naturel et surnaturel comme il usait autrefois de sa propre humanité. C'est à l'aide de cette créature, dont il s'approprie toutes les facultés, qu'il se survit dans le monde et dans l'exercice de sa Religion.

Il y a un acte où plus qu'en nul autre le prêtre est ainsi substitué au Christ sacrificateur et sanctificateur : c'est la Messe ; quand après avoir, avec les paroles mêmes du Sauveur, consacré les saintes espèces, il les distribue ensuite à l'assemblée des chrétiens.

Il y a un mot qui résume tout ce qui se peut dire, qui marque excellemment la différence essentielle entre le simple fidèle objet des opérations du Christ, et le prêtre qui en est avec lui l'agent. C'est ce mot bien connu : « *Sacerdos alter Christus.* »

Dès lors, que pensez-vous qu'eût dit et qu'eût fait Jean-

Baptiste devant un prêtre qu'il aurait pu voir descendre de l'autel après la célébration des saints mystères, ou revenir du Tribunal de la pénitence après de longues heures passées à absoudre des pécheurs? Jean-Baptiste prophète, plus grand que les prophètes, comme en présence du Messie lui-même, se fût écrié :

« Fortior me, cujus non sum dignus calceamenta portare... non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum ejus... »

Cet homme, cet élu, ce privilégié, cet autre Christ, est incomparablement au-dessus de moi. La puissance dont il est revêtu me subjugue; sa splendeur m'éblouit. Je n'ai qu'à me courber à ses pieds dans l'admiration et l'extase. Je ne suis pas digne de transporter d'un endroit à l'autre sa chaussure, pas même digne d'en dénouer les courroies!

Il eût mis soudain en plein éclat de lumière la mystérieuse affirmation du Sauveur : *« Qui minor est in regno cœlorum, major est illo. »*

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Prière au saint Précurseur.

« *Confiteor Deo omnipotenti,
« Beatæ Mariæ semper Virgini,
« Beato Michaeli Archangelo,
« Beato Joanni Baptistæ.* »

Tous les jours et plusieurs fois chaque jour l'Église nous invite à nous accuser dans l'humilité de notre cœur de nos infinies misères : « *Confiteor.... quia peccavi.* » J'avoue devant Dieu Tout-Puissant que je suis pécheur. Je l'avoue devant la Vierge Marie, la première des créatures ; devant saint Michel, le premier des Anges ; immédiatement après, devant le bienheureux saint Jean-Baptiste « *Beato Joanni Baptistæ* ».

A défaut d'autres preuves, on pourrait établir par le rang qui est assigné au Précurseur dans la plus usuelle des prières liturgiques, l'estime, la vénération particulière où le tient la sainte Église, et aussi la confiance dont elle se sent pénétrée en l'efficacité de son secours¹.

1. Le culte de saint Jean-Baptiste occupait autrefois dans la piété chrétienne une place d'honneur. Les anciennes liturgies, expression véridique de la pensée régnante et des sentiments plus universellement

Ai-je pris garde jamais à ce détail tout à fait digne d'attention ! Au moment d'achever ce livre, je veux le relever ; je veux en faire la conclusion pieuse des méditations qui précèdent.

O saint Précurseur du Messie, votre souvenir m'a souvent ému dans le cours de cet humble travail, à mesure que vous étudiant de plus près je vous comprenais davantage. Je ressens à cette heure quelque chose de meilleur encore que l'émotion. Je vous contemple, et lorsque ensuite mon regard redescend sur moi, toute mon âme s'emplit d'une confusion salutaire. Vous n'étiez que le plus grand des prophètes ; je suis prêtre ! Par dignité de vocation et d'état, je l'emporte sur vous inexprimablement. Or, ce que vous fûtes pour Jésus-Christ, je ne le suis pas. Ce que vous avez fait, je ne le fais pas.

« *Confiteor.... quia peccavi.* »

répandus, sont pleines de ses inspirations. On sait qu'au moyen âge dans les représentations naïves des faits évangéliques, l'histoire à la fois si douce et si dramatique du Précurseur n'était pas oubliée. On jouait le mystère du fils de Zacharie et d'Élisabeth, comme le mystère du divin fils de Marie. Assurément il reste encore aujourd'hui parmi les catholiques intelligents une dévotion solide envers celui qui fut l'ami et le révélateur du Messie. On peut affirmer néanmoins que cette dévotion n'a plus à beaucoup près sa popularité des anciens jours, qu'elle n'est plus ni aussi comprise ni aussi goûtée.

J'ai lu dans un livre récent où cette question même était débattue, et cette différence signalée, que peut-être fallait-il attribuer l'espèce de discrédit qui semblait envahir la mémoire du saint Précurseur, à la mollesse, au sensualisme des présentes générations. Le « *penitentiam agite* » du rude prédicateur des bords du Jourdain, l'austérité de sa vie conforme à l'austérité de ses enseignements sont moins bien accueillis que jamais. Il y a tendance générale à reléguer dans le domaine de l'exagération pure de tels exemples et de telles leçons. D'instinct on se méfie, on se détourne ; d'un reste d'admiration traditionnelle, on passe à la critique de moins en moins respectueuse, puis à l'oubli. Le pénitent dans saint Jean-Baptiste nuit au martyr.

Il se pourrait bien, malheureusement, que cette explication fût la vraie.

Je confesse que je suis loin d'être autant que vous pénétré de l'indispensable nécessité de la pénitence, loin surtout d'y adapter ma vie, loin de m'établir devant le véritable esprit et l'habitude soutenue de la mortification.

Je confesse que mon zèle à révéler à mes contemporains « Celui qui est au milieu d'eux et qu'ils ne connaissent pas », « l'Agneau de Dieu chargé du péché du monde » ne sait pas comme le vôtre se tenir ferme, vaillant, intrépide, partout, toujours; qu'il se déconcerte devant l'obstacle, s'attriste de l'insuccès jusqu'à l'abatement, et parfois, au sein des exceptionnelles difficultés de l'heure présente, semble vouloir s'évanouir.

Je confesse que ma prétendue abnégation au service du Maître adorable que vous avez servi cache une multitude de recherches et de retours, de préoccupations et de soucis, dont assurément je souffre, mais qui vous eussent fait horreur.

Je confesse que votre humilité prodigieuse, votre passion pour l'humilité m'écrase.

Je confesse enfin, et tout se résume à ce désolant aveu, qu'au prix des merveilleuses délicatesses de votre amour pour le Sauveur, je ne puis que rougir de ce que j'ai bien la témérité de nommer aussi mon amour.]

« *Confiteor... quia peccavi.* »

Et maintenant ce que je vous demande avec la plus sincère ardeur de mon désir, c'est que vous m'aidiez à conquérir ce qui me manque. « *Ideo precor.* » Oui, je vous supplie à genoux de vous intéresser au progrès de ma vie sacerdotale, à l'épanouissement courageux de ma vocation¹.

1. « Vis nosse verbum quod apud Patrem manet absconditum, quod « lucem habitat inaccessibilem? Dices : Volo; converte preces ad « Joannem, hic nempe vox est Verbi, et index ejus et præcœ... Hæc offi-

Je vous supplie d'étendre ce même bienfait à tous mes frères dans le sacerdoce qui en auraient besoin.

Oh ! s'il allait se lever une génération de prêtres universellement faits à votre image, mortifiés, zélés, désintéressés, humbles, comme vous ; comme vous épris du Messie ; prêts comme vous à mourir pour la justice et pour la vérité !

S'ils étaient comme vous décidés à ne rien ambitionner sur terre, sinon la gloire de marcher devant la face du Seigneur, et de répéter puissamment au monde que son divin règne approche !

Qui pourrait dire la place réservée au siècle de demain, parmi les plus féconds pour l'Évangile, parmi ceux dont l'Éternité même gardera le souvenir !

« cia tum suscepit et peregit dum viveret, prædicando ; illud idem in
« suis devotis operatur suis meritis et orationibus, ad Christi gratiam
« notitiamque suscipiendam, salubriter inspirando. »

(GERSON., lect., sup. Marcum loc. cit.)

APPENDICE

APPENDICE

Sous peine de composer un volume entier avec des citations, nous avons dû nous interdire de reproduire une foule d'attrayantes choses que les auteurs anciens ont écrites sur le bienheureux Précurseur. Nous ferons cependant une exception en faveur d'un fragment de poëme dû à la plume élégante et facile de saint Paulin de Nole. Il nous a semblé que le lecteur goûterait comme nous cette composition évidemment inachevée, puisqu'elle n'est pas même conduite jusqu'à l'emprisonnement de saint Jean-Baptiste, mais qui, telle qu'elle est, n'en a pas moins un fort grand prix. C'est de la bonne et belle latinité au service d'une inspiration chrétienne.

La valeur propre de l'œuvre est en outre rehaussée par le souvenir du personnage auquel elle appartient. Paulin fut un des hommes les plus considérables de son temps. Par sa naissance, par les hautes fonctions qu'il exerça jeune encore sous Gratien, par sa fortune immense, son esprit fin et cultivé, ses relations avec les rhéteurs et les poètes le plus en vogue, Ausone entre tous, il se place au premier rang dans cette société à la fois croulante et bril-

lante de la fin du quatrième siècle. Dieu le prit au sein de son opulence et de ses passe-temps littéraires pour l'acheminer à son tour vers la foi de l'Évangile. Le Sénateur et le Consul, l'ami des Muses profanes, le grand seigneur d'Hébro-magus se fit baptiser. Il devint prêtre, puis évêque; il entretint avec saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin un commerce assidu, ce qui prouve bien qu'il était né pour marcher de pair avec les plus nobles intelligences; il eut comme ces hommes de génie l'incomparable gloire d'atteindre à ce qui est au-dessus du génie, la sainteté.

Il est édifiant de voir qu'un de ses premiers essais poétiques après son baptême fut précisément le chant ample et ému que nous transcrivons ici. On devine que l'austère vision du Précurseur, rencontrée par le néophyte au seuil même des Évangiles, l'impressionna et le charma. Ce spectacle de pénitence plut à son âme généreuse au lieu de le décourager. Lui que toutes les délicatesses les plus raffinées de l'existence enveloppaient hier encore, il regarda en face ce grand modèle, il se sentit capable de le suivre, et il le suivit.

Saint Paulin n'était assurément un inconnu pour aucun des amis de la foi chrétienne et des lettres. L'admirable livre que M. l'abbé Lagrange vient de consacrer à sa mémoire achèvera de le faire connaître, admirer et aimer. Nos remerciements comptent peu. Qu'il nous soit permis toutefois de les adresser à l'auteur de cette magnifique étude où la plus sûre critique s'unit à l'attrait d'une piété virile et d'une sensibilité exquise. L'historien de saint Paulin est digne à tous égards de l'historien de sainte Paule. Il aura pour sa part en ce siècle, et pour une très-large part, contribué à accréditer l'hagiographie aux yeux mêmes des plus exigeants.

POÈME SUR SAINT JEAN-BAPTISTE

EXTRAIT DES ŒUVRES DE SAINT PAULIN DE NOLE

PONTHI MEROPH
PAULINI
NOLANI EPISCOPI
OPERA

DIGESTA IN II TOMOS
SECUNDUM ORDINEM TEMPORUM
NUNC PRIMUM DISPOSITA

PARISIIS

APUD JOHANNEM COUTEROT ET LUDOVICUM GUERIN

BIBLIOPOLAS VIA JACOBÆA, SUB SIGNO. S. PETRI

M. DC. LXXXV

CUM PRIVILEGIO REGIS ET APPROBATIONE DOCTORUM

En tête de cette belle édition se trouve un magnifique portrait du saint. De la main gauche il tient la houlette du pasteur, et de la droite une bourse ouverte et légèrement renversée d'où s'échappent des pièces d'or, en témoignage de sa charité généreuse. Au bas du portrait sont inscrites ces lignes :

S. Paulinus ex divite, Senatore, Consule, pauper, Monachus, Presbyter, Episcopus Nolanus, mundi contemptu, elemosynarum largitate, fervore fidei, caritatis ardore, scripturarum, et studio scientie, cordis humilitate, mansuetudine spiritus, bonis omnibus egregie carus, obiit anno Christi, 451, etatis 78.

POÈME VI^e

Souverain Père de tous les êtres, puissance éternelle du ciel; Christ qui lui es uni, gloire des saints et notre salut; Esprit également lié au Père et au Fils, Esprit qui dirige les cœurs et les voix, qui communique les forces auxquelles la foi seule peut prétendre, Esprit à qui appartient le plein pouvoir de rendre l'usage de la parole aux muets, donne-moi de faire courir en mes vers comme sur le lit desséché d'un ruisseau, l'histoire de Jean que je puise aux sources évangéliques.

Il fut grand, aussi grand que put le présenter au monde celui qui le fit naître au sein de prodiges inouïs. Il n'est point interdit d'offrir d'humbles hommages même aux plus illustres et le ciel accueille nos pauvres louanges d'ici-bas. C'est un mérite que de célébrer le mérite des saints.

Je ne dirai rien de nouveau ni qui me soit personnel. Les prophètes ont tout révélé par avance. Ils ont en un langage transparent consacré et la naissance miraculeusement promise, et la vie et la mort de ce saint personnage... la mort! si l'on peut appeler de ce nom un supplice qui mérita le ciel. Je me propose seulement de reproduire ce qu'ils ont dit, en mes vers harmonieux, et par l'agrément de la poésie de plaire au lecteur. Ainsi (pour comparer les grandes choses aux petites, les anciennes aux modernes, les parfaites aux plus élémentaires, les éternelles aux plus fugitives) ainsi David, autrefois, David! nom vénéré, répéta sur sa harpe que Dieu même inspirait, tout ce qu'avaient chanté les patriarches, et conserva dans ses hymnes célestes l'écho fidèle de leurs accents. A mon tour, je veux évoquer

les divins souvenirs, bien que mon cœur chargé de fautes s'ouvre difficilement aux inspirations d'en haut.

Zacharie, prêtre d'une tribu autrefois syrienne (?), remplissait de solennels emplois dans le temple confié à ses soins. D'une piété, d'une foi, d'une gravité, d'une vigilance au-dessus de tout éloge, il menait une vie digne de Dieu. Il avait pour épouse l'aimable Élisabeth, issue de l'antique souche des saints patriarches, femme qui par ses vertus ne le cédait en rien à son époux. Elle n'avait pas d'enfants (privation réputée humiliante par les traditions anciennes); déjà avancée en âge, arrivée à ce point où plus aucun espoir d'être mère n'est possible, elle se sentait triste de son infécondité. Un jour le peuple entier offrait à Dieu un sacrifice solennel. Le pieux prêtre avait allumé les flammes sacrées, il en avait entouré le sanctuaire intérieur. Tout d'un coup un messager céleste se présente à côté de l'autel. Il porte un brillant vêtement; son aspect inspire la vénération; son attitude et son regard dénotent qu'il vient du ciel. Il laisse monter ces mots de son cœur où la sainteté réside :

« Prêtre que le Dieu du ciel aime, recevez les ordres du
« Dieu Éternel, du Dieu qui se préoccupe sans repos ni trêve
« de ses saints, du Dieu dont le cœur éternellement fidèle
« rend aux justes amour pour amour.

« Il ne veut pas que votre famille s'éteigne faute de fécon-
« dité. Voici que votre épouse à qui son âge interdisait tout
« espoir n'est plus stérile. Pourquoi, sous l'inspiration du
« sens humain, hésitez-vous à croire en la puissance de
« Dieu? Vous croirez. Vous aurez des preuves. Il vous naîtra
« un fils digne d'un tel garant, dont la renommée sera
« éternelle, un fils qui dès l'âge le plus tendre plus grand
« que vous, portera dans une âme invincible des forces
« plus directement communiquées par Dieu que par son

« propre père. Et sachez-le, le nom que vous donnerez au
 « nouveau-né n'est point laissé à votre choix et à votre
 « préférence propres. Dieu qui le fait naître, veut qu'il
 « s'appelle Jean. L'honneur de ce nom, l'immense suite de
 « mérites qui s'y rattachent, ne sont connus que de celui-là
 « seul qui en est l'auteur, et qui vous réserve, à vous, d'in-
 « croyables joies.

« La joie! elle ne sera pas pour vous seul. Le bonheur
 « qui se limite à un seul foyer compte peu. L'univers
 « entier, tout le globe qu'éclaire la lumière naissante et
 « couchante du jour, se réjouira avec vous de votre postérité.
 « Quoi d'étonnant! Ce fils qui vous est promis échappera
 « même aux plus légères atteintes du mal. Il mènera sans
 « chute, sans défaillance une vie angélique. Il s'abstiendra
 « par une mortification soutenue de boire le vin qui enivre,
 « jamais il ne portera à ses lèvres la coupe où petille la
 « liqueur aux inspirations mauvaises. Et tandis qu'il
 « annoncera au genre humain le salut après le péché, et
 « qu'il renouvellera les mortels par l'eau sainte, lui n'aura
 « rien en son être qui ait besoin d'être purifié.

« Pour ne point vous retenir par des énigmes, vous,
 « prêtre savant, vous connaissez les mérites d'Élie, de cet
 « Élie qui, affranchi de la loi commune et odieuse de la mort,
 « jouit corporellement d'une vie éternelle. Cet Élie qu'un
 « char de feu traîné par deux ardents coursiers emporta
 « à travers les espaces, votre fils l'égalera par le merveil-
 « leux éclat de ses vertus; il aura les mêmes mérites, il
 « aura la même gloire.

« N'hésitez pas à croire. Accordez sans crainte à un si
 « grand bienfait votre meilleure reconnaissance. Dieu, qui
 « vous comble, pourrait s'irriter et joindre aux avances
 « dont il vous honore, un juste châtement. »

Ainsi parle l'ange, et déployant ses ailes dans l'espace

diaphane, il répand au loin à travers les airs un céleste et délicieux parfum. Zacharie ému, troublé, se sent tout saisi de frayeur. Il roule en son âme flottante les promesses qu'il vient d'entendre. Il ne vient pas à bout de croire qu'il ait pu mériter une si prodigieuse faveur, qu'il soit l'objet des attentions du Dieu souverain, qu'un ange envoyé des profondeurs du ciel, soit venu lui apporter les ordres du Très-Haut. Il redoute une surprise. Ce n'est peut-être qu'une hallucination. Sa vie accoutumée est trop imparfaite pour se voir récompensée d'un tel honneur.

L'excès de sa foi le fait pécher contre la foi. Il ne veut pas se croire digne de tant de gloire. Il s'attire par sa résistance un douloureux châtement. A l'instant même sa langue s'attache à son palais embarrassé, elle n'a plus de mouvements, elle ne peut plus émettre un seul accent, elle se fige dans l'immobilité. Il voudrait faire part à la foule du miracle dont il vient d'être l'objet. Vains efforts. Il est réduit à un invincible silence. Triste, il se retire cachant sa douleur au fond de son âme, et demandant, du plus intime de son cœur, pardon pour son péché.

Que la tendresse de Dieu est grande ! Que Dieu est clément ! Avec lui, le repentir suffit. Le temps qui fait tout éclore s'écoule. O prodige ! Le sein d'Élisabeth s'enfle peu à peu et se charge du saint fardeau que l'ange a promis. Au déclin et dans l'épuisement de l'âge, Élisabeth a retrouvé l'honneur de la jeunesse.

Pendant ce temps, saint Gabriel, l'ange même député auprès de Zacharie, s'acquittant d'un devoir plus sublime encore, dirige son vol vers Marie, Marie qui, fiancée à un mortel, n'appartient cependant qu'à Dieu, et qui, sur le point d'enfanter le sauveur du monde, garde l'intégrité virginale de la plus délicate pureté. A peine a-t-elle entrevu l'attrayante beauté de l'apparition céleste, elle

baisse soudain les yeux, une subite rougeur colore ses joues.

L'ange dit : « O Vierge plus heureuse que toutes les
« vierges qui existèrent, existent ou existeront jamais sur
« cette terre dont le soleil fait périodiquement le tour, vous
« que le Très-Haut a choisie pour que vous fussiez mère de
« Celui dont il est le Père, suivez votre incomparable des-
« tin. Sans nul commerce mortel, par la seule parole de
« Dieu, devenez féconde, connaissez l'honneur de la mater-
« nité. Que votre chaste sein façonne le corps de Celui qui
« créa le ciel et la terre, l'océan et les astres, de Celui
« qui fut toujours, qui est aujourd'hui, qui sera jusqu'à la
« fin des siècles. Grâce à vous, le maître de l'univers, le
« créateur de la lumière, lui aussi revêtera notre huma-
« nité. Il se montrera à nos regards. Il prendra rang parmi
« nous. Ne vous effrayez pas de l'annonce de si merveil-
« leuses choses. Celui qui étant fils de Dieu veut être aussi
« votre fils, qui de son divin vouloir règle et gouverne tout,
« vous donnera confiance et courage. »

A ces mots, l'ange se dérobe aux yeux de Marie, quitte la terre, et d'un facile essor remonte vers les régions saintes qu'il habite. L'ordre de Dieu s'accomplit. La Vierge croit sans hésiter. Sa foi prompte double ses mérites accoutumés. Dans les mystérieuses profondeurs de son être s'élabore le corps divin. Le doux et sacré fardeau commence de se faire sentir. Marie porte en son sein le Seigneur et le maître des cieux.

Bientôt ce divin fils, quoique invisible encore, inspire à sa sainte mère le dessein d'aller visiter Élisabeth, Élisabeth qui presque au déclin de l'âge va donner le jour à un enfant chéri de Dieu. Marie suit l'inspiration de son fils, tant est grande sa foi. Elle vient où l'ordre secret lui commande de venir. Jean fait tressaillir le sein maternel, et remplit d'une

divination sublime l'âme d'Élisabeth. Prophète et révélateur avant que d'être né, du fond du doux asile où il se cache, il voit le passé et découvre l'avenir.

Dès qu'Élisabeth aperçoit Marie toute resplendissante de la lumière qu'elle a conçue, elle se porte en hâte à sa rencontre. Elle lui tend affectueusement les bras et s'écrie : Je vous salue, ô mère du Seigneur ; je vous salue, Vierge pieuse qui enfanterez bientôt en dehors des exigences accoutumées de la nature. Votre pureté vous aura mérité la double gloire de vierge et de mère. Mais d'où me vient à moi, qui ne le mérite à aucun titre, l'honneur de si flatteuses avances ? Comment la gloire même du ciel s'abaissant jusqu'à mon humble et pauvre demeure, verse-t-elle l'éclat de sa lumière sur les ombres mêmes où j'habite ? Que votre fils, ô Marie, soit doux et bon pour ses serviteurs, qu'il continue de répandre sur eux les faveurs dont il eut le premier l'initiative. Ainsi parle Élisabeth, et se jetant au cou de Marie, elle l'enveloppe de ses caresses, elle baise pieusement le sein qui porte le Dieu de ses adorations et de son amour.

Et maintenant, ô criminelle Judée, souillée du sang de ton roi, si les promesses de tes patriarches ne te semblent pas véridiques, si tu penses que les prophètes se sont trompés, si, dans ton hostilité impie et coupable, tu accuses de mensonge Moïse et David, crois donc au moins à ceux qui ne sont pas encore nés. Blotti dans le sein maternel, voici que Jean révèle à Élisabeth ce qu'il voit. Qui donc, je te le demande, lui fait ainsi connaître Celui que Marie porte en son flanc virginal ? Qui donc l'initie à cet enfantement inouï dans le cours des siècles ? Les regards des saints pénètrent les mystères, et découvrent ce qu'ignoreront toujours les pécheurs.

Mais, franchissant les bornes, mon char s'emporte à travers champs ; sans souci de mes forces, il s'aventure à des

courses trop longues. Un jour, je l'espère, ayant acquis plus de vigueur, je tenterai de conduire un vaillant quadrigé en pleine carrière. Pour le moment reprenons le sentier commencé. Que le langage d'un mortel raconte les choses mortelles. Aux paroles divines de célébrer le Seigneur.

Lorsque se fut écoulé le temps marqué par la nature, l'enfant illustre rompit le sein maternel. L'indubitable événement vient remplir les promesses de Dieu qui n'avaient pas été crues tout d'abord (incrédulité châtiée d'une dure peine). Le nouveau-né s'offre en preuve vivante et irrécusable. Suivant la coutume, les proches et les amis s'assemblent pour donner à l'enfant un nom qui tienne à la fois du nom des ancêtres et des merveilleuses circonstances de son apparition à la vie. Mais Élisabeth informée par son fils des volontés célestes, affirme que les parents n'ont pas la liberté du choix. On consulte le père dont la parole depuis longtemps enchaînée se refuse à tout langage. S'il ne peut parler, du moins il indiquera ce qu'il pense en écrivant. On l'interroge. Il demande des tablettes. Il écrit : Jean. Surprise universelle. On fait remarquer que ce nom ne fut jamais porté par aucun des ancêtres. Efficacité de la foi même tardive ! Parce que la main de Zacharie a tracé ce que croit son âme, la peine de son péché lui est soudain remise. Sa langue est tout d'un coup débarrassée des obstacles qui la gênaient. Le vieillard se fait entendre à son tour. Il révèle à la famille les ordres jusque-là voilés de Dieu, et par l'accomplissement qu'il donne des prophéties passées, il offre une garantie de l'avenir. Qui douterait encore des hauts destins de l'enfant qu'en dehors de toutes les lois de la nature, au seul commandement de Dieu, on voit entrer ainsi dans la vie. Le châtement et le pardon de Zacharie sont aux yeux de tous le mémorable témoignage de son hésitation, et les cœurs se partagent entre la crainte et l'espoir.

L'âge du berceau s'écoule. Déjà les indices de la surnaturelle vigueur de l'enfant se manifestent. Caresses, sourires, cris mélangés de joie ou de douleur, il ne connaît rien de tout cela. Au lieu de gaieté folâtre, une maturité précoce le façonne dès le début, au genre de vie qui l'attend.

Dès qu'il commence à pouvoir marcher seul, dès que sa voix articule les premiers mots, il est tout entier à écouter les saintes conversations de son père ; il s'initie aux faits illustres des aïeux ; il étudie la loi que Dieu lui-même a promulguée par Moïse, et qui se trouve gravée sur les tables de pierre. Il s'entretient assidûment de ces pieux souvenirs et de tous ceux qui peuvent former son cœur. Comment supposer que celui qui par un don du ciel connaît l'avenir ignore rien du passé ? Quand les années ont apporté à son corps la force nécessaire (car pour l'âme, dès les premiers jours, le Seigneur l'avait comblée), il ambitionne d'apprendre ce que les hommes ne sauraient enseigner. Il se prive de nourriture et de boisson. Il écarte tout ce qui pourrait entraver l'essor d'une sainte vie. Abandonnant le foyer pourtant chaste et pur de son père, fuyant la société des hommes, il s'en va dans la solitude chercher un abri secret, où il lui soit permis de ne s'occuper que de son âme et de s'adonner entièrement, libre des vulgaires soucis, à l'observation des préceptes sacrés. Pour endurcir contre la sensualité ses membres délicats, il porte un vêtement tissé des poils d'un chameau bossu ; leurs pointes en aiguillonnant son corps, chassent le lourd sommeil. Une rude ceinture le retient à la hauteur des reins. Il n'a pas d'autre aliment que du miel sauvage, des fruits, des herbes poussées au milieu des rochers. Il étanche sa soif aux eaux courantes.

Où pourrait bien encore se glisser le vice ? par quelle issue les instincts mauvais pénétreraient-ils en cette âme

sainte qui se fortifie? comment pécherait celui qui ne désire rien?

Quel piège de l'adversaire peut redouter celui qui n'a besoin de quoi que ce soit au monde? Ainsi vécurent, à l'origine, les premiers mortels. Dieu les avait pour jamais établis en ces habitudes sublimes, jusqu'à ce que se glisse dans les cœurs la volupté, sinistre conseillère trainant après soi le luxe et la cupidité. C'est d'elle que datent les haines, les luttes, les fraudes, les jalousies, la colère, les meurtres, les armes, le sang, les batailles, la mort. Elle a déchaîné le péché qui offense Dieu et que l'enfer doit inexorablement punir.

J'instruis le procès des fautes du genre humain, et je m'oublie moi-même. Mieux vaut attendre et espérer le pardon qu'aggraver les torts du passé. Admirons surtout cet homme vraiment divin, qui dépasse les proportions humaines, qui se dresse comme une merveille dont les siècles anciens n'offrent aucun exemple, qui pur de toute tache afflige son corps des plus dures privations, et nous enseigne ce que nous devrions faire, nous pécheurs. Quand il a passé un long temps à fortifier ainsi son âme robuste, quand il a trouvé dans la méditation solitaire tout ce qu'il y était venu chercher, un jour, il entend une voix du ciel qui lui dit :

« Prophète chéri, voici d'assez longues années con-
« crées à ton progrès personnel. Le moment est venu de
« faire profiter les autres des dons que tu as reçus et de
« leur faire retrouver ce qu'ils avaient commencé de per-
« dre. Avance-toi donc du côté des eaux saintes du Jour-
« dain limpide. Lave de ses flots quiconque se repentira
« de ses fautes passées, les accusera, et se proposera de
« mieux vivre. Toute créature renaîtra qui d'un cœur sin-
« cère aura cherché dans un baptême pieux l'effacement de

« ses crimes, pourvu qu'elle mène une vie renouvelée et
« qu'elle condamne par là son ancienne vie. »

Jean, d'un esprit soumis, obéit aux ordres d'en haut, et sans attendre, descend vers les rivages du fleuve qui lui sont indiqués. Là, avec de redoutables accents, il prêche la loi de Dieu ; il jette au plus profond des cœurs des germes de salut. Il efface les péchés par le baptême. Il débarrasse les consciences de leur terreur, il les soustrait au châtement. Il éteint les flammes avec l'eau sacrée. Il excite au repentir du mal. Il façonne pour une nouvelle vie de nouveaux êtres.

O Père ! ô créateur éternel des hommes et des choses, quelle n'est point votre inépuisable tendresse. Quel père entreprit jamais de pardonner autant de fois à son fils coupable ! Vous donnez à vos enfants un sûr instinct qui leur fait connaître le bien et le mal. Ce n'est point assez. Vous tracez les règles de la loi qu'il faut suivre, vous en établissez la sanction par des châtements portés contre les transgresseurs, des récompenses promises aux observateurs fidèles. Quelqu'un a-t-il méprisé ces avances... qu'il revienne ! Le pardon lui est assuré. Voici un baptême saint qui réparera sa vie, régénérera le passé, fera de lui un homme nouveau. Que demander de plus ? Il y a pourtant une grâce plus précieuse. Quelqu'un en profanant son corps, a-t-il violé ce bienfait de la régénération... Bien que son péché soit déjà excessif, qu'il s'arrête dans le mal, qu'il revienne, qu'il s'accuse le premier, il sera pardonné ! O vraiment combien, suivant votre parole, le fardeau que nous portons est léger ! combien suave le joug auquel nous sommes soumis, puisque le pardon est tant de fois octroyé à un même coupable ! Et cependant nous péchons toujours ; la race humaine ne cesse pas de pécher. Seigneur, votre bonté s'en révèle d'autant mieux. Plus grands sont les torts du coupable, plus grande aussi est la munificence de celui

qui pardonne ! Que tous les cœurs vous rendent donc grâce, ô mon Dieu, que toute bouche vous glorifie, et si le pauvre genre humain ne réussit pas à vous plaire autant qu'il faudrait, du moins qu'il vous soit reconnaissant. O Père, si j'entreprenais de célébrer vos louanges, j'ouvrirais mes voiles à l'immensité même et à l'infini. Mon esprit s'effraye d'une tâche dont il sent toutes les difficultés, connaissant sa faiblesse, il en tient compte. Il laisse à de plus hauts génies de continuer ce qu'il faudrait dire encore.

Je reviens à mon récit. O saint Jean, votre œuvre est donc de régénérer les âmes en purifiant les corps. Quand le Très-Haut vous avertit par une voix venue du ciel, ce ne fut pas la première fois qu'il révéla son dessein sur vous. Plusieurs siècles auparavant, par la bouche de son saint Prophète Isaïe, le plus grand prophète des temps anciens, il avait dit déjà : « Mon fils, j'enverrai devant vous, sous vos yeux, sous vos
« pas, un précurseur. Il débayera les chemins couverts
« de ronces, il abaissera les élévations de terrain, il
« exhaussera les endroits défoncés et creux. Ce qui était
« tortueux il le redressera, il rendra praticable ce qui
« était âpre, il adoucira ce qui était rude. Il aplanira le
« monde entier. »

Aimable Jean, don du Père suprême, c'est donc vous qui, promis en même temps que le Christ, venez avec lui ; c'est vous qu'il célèbre lui-même après qu'il vous a envoyé comme son précurseur. Les prophètes vous ont annoncé par avance. Vous avez l'honneur de porter un nom angélique. La clémence de Dieu se manifeste par vous, pour la première fois. Pour la première fois par vous s'exerce la puissance du pardon. Au moment où les merveilles opérées au sein du peuple renouvelé vous faisaient rechercher davantage, le Christ a dit de vous : « Voici un prophète tel que les siè-
« cles antérieurs n'en connurent jamais. Je vous le dis en

« vérité, moi qui pénétre les secrets du passé et de l'ave-
 « nir, entre les fils de la femme, parmi ceux qui prennent
 « place dans la famille humaine par une naissance mor-
 « telle, nul ne pourra jamais s'élever au-dessus de Jean. »
 Telle est, à votre égard, l'affirmation de celui qui scrute
 les profondeurs du cœur humain, qui contemple d'un
 infailible regard la suite des siècles, comme nous con-
 tempions, nous, les événements qui s'accomplissent sous
 nos yeux...

POEMA VI.

DE SANCTO JOANNE BAPTISTA CHRISTI PRÆCURSORE.

Summe Pater rerum, cœlique æterna potestas,
 Cum quo nostra salus, sanctorum gloria Christe,
 Spiritus et Patri pariter, Natoque cohærens,
 Qui mentes linguasque regis, viresque ministras,
 Promuerit quas sola fides, cui plena potestas,
 Brutis ingenium, vocemque infundere mutis,
 Præsta, evangelico ductum de fonte Johannem
 In nostra arenti decurrere carmina rivo.
 Ille quidem tantus, quantum potuit dare mundo,
 Qui nasci talem nova per miracula possit ;
 Sed licitum magnis tenues impendere curas,
 Nec dedignantur vilem cœlestia laudem.
 Pars etiam meriti, meritum celebrare piorum.
 Nec nova nunc aut nostra canam : dixere Prophetæ
 Cuncta prius, sancti que viri sermone soluto
 Promissum exortum, vitam mortem que sacrarunt,
 Si mors illa fuit, meruit quæ sanguine cœlum.
 Nos tantum modulis evolvere dicta canoris
 Vovimus, et versu mentes laxare legentum.

Sic (nam magna licet parvis, antiqua novellis,
 Perfecta indoctis conferre, æterna caducis)
 Inspirante Deo, quidquid dixere priores,
 Aptavit citharis, nomen mirabile, David
 Consona cœlesti pangens modulamina plectro.
 Nos quoque, fas meminisse Dei, quamquam obsita multis
 Pectora criminibus, cœlestum admittere sensum.
 Zacharias, syria quondam de gente sacerdos,
 Credita sollenni curabat templa paratu.
 Vita viri, pietate, fide, gravitate, pudore,
 Obsequio condigna Dei. Conjux huic alma,
 Elisabeth, prisca sanctorum stirpe virorum
 Progenita, et tanto virtutibus æqua marito.
 Sed (quod in opprobrio matrum posuere priores)
 Prole carens, sterilem ducebat mœsta senectam,
 Spemque omnem sobolis transacta excluserat ætas.
 Forte sacrum solenne Deo plebs cuncta ferebat,
 Et pius Antistes sacros adoleverat ignes,
 Intima divinis decorans altaria flammis...
 Ecce sacram propter cœlestis nuntius aram,
 Adstitit, ac veste insignis, venerabilis ore,
 Se cœlo missum vultu que habituque probavit ;
 Tum sancta in tales laxavit pectora voces :

Accipe, cœlesti Domino dilecte sacerdos.
 Æterni mandata Dei, cui cura piorum
 Perpetua est, jugis qui puro in pectore custos
 Emeritum sanctis impendere scivit anorem.
 Ac primum : genus hic extincto semine non vult
 Interiisse tuum, fecundaque viscera fecit
 Conjugis, effeto quæ jam cessabat in ævo.
 Cur tamen addubitas, mortali tu quoque sensu
 Omnia posse Deum? sed credes, ille probabit.
 Nascetur dignus tanto sponsore beatus
 Perpetuusque puer, qui primo protinus ævo,
 Te major, sacras invicto in pectore vires
 Autoris dono plus quam genitoris habebit.
 Nec sane, nato quæ prima vocabula ponas,

Arbitrii jurisque tui est : Deus ipse profecto,
 Qui nasci jubet, hunc idem jubet esse Johannem.
 Nominis hic titulus, meritorum immensa propago
 Quæ necdum genito potuit prænoscere solus
 Qui dabit, et tanto tribuet tibi gaudia nato.
 Nec vero tribuet tantum tibi, gloria parva est,
 Intra unam conclusa domum ; sed quantus ab ortu
 Tenditur in seræ finita crepuscula lucis,
 Totus prole tua tecum lætabitur orbis.
 Quid mirum ? Cuncta vitiorum fæce carebit,
 Cœlestem ducens sine labe et crimine vitam,
 Vesano servans abstemia pectora vino,
 Omniaque evitans malesuada pocula succi,
 Cumque hominum generi, vel post errata, salutem
 Spondeat, ab sanctâ quisquis renovabitur undâ,
 Ipse, in se nihilum, quo purificetur, habebit.
 Ac ne plura tibi variis ambagibus edam,
 Eliæ meritum doctus nescire sacerdos
 Non potes, exosæ qui mortis lege remissâ,
 Æternam degit proprio cum corpore vitam,
 Igneus excelsum quem vexit ad æthera currus,
 Flammantum rapido nisu glomeratus equorum ;
 Hunc tuus æquabit meritorum stemmate natus
 Tantumdem et laudis simul et virtutis habebit.
 Ergo ad condignas tanto pro munere grates,
 Ne dubiam suspende fidem, ne mota faventis
 Ira Dei, meritam statuatur, post præmia, pœnam.

Hæc ait, et tenues elabitur ales in auras,
 Fragrantemque sacro procul aera fundit odore.
 Diriguit trepidâ confusus mente sacerdos,
 Ac dum promissum cunctantia corda volutant,
 Dum se diffidit tantum meruisse favorem,
 Ut summi sit cura Dei, dimissus ut alto
 Nuntius e cœlo, famulo tam clara referret
 A Domino mandata suo, ludique veretur,
 Somniaque illa putat, mores dum parcus æquo
 Æstimat ipse suos, nec se meruisse fatetur ;

Infidum facit ipsa fides, dum credere dignum
 Se non vult, pœnas incredulitate meretur.
 Protinus adstricta est dubitante lingua palato,
 Et motus oblita sui, molitaque vocis
 Articulare sonum, pigro torpore cohæsit.
 Dumque cupit narrare suæ miracula plebi
 Conatus frustra, defixò obmutuit ore,
 Mæstus abit, versatque inclusâ mente dolorem,
 Et veniam erratis arcano in corde precatur.

Quanta Dei pietas! quanque exorabile numen!
 Pœnituisse sat est, — *Rata qui dat*, temporis ordo
 Volvitur, et gravida (mirum) distenditur alvo
 Elisabeth, sanctumque gerunt pia viscera pondus.
 Et venit effeto munus juvenile sub ævo.
 Inde aliud, sanctus Gabriel, qui nuntius idem
 Zachariæ fuerat, multo majora volutans,
 Ad Mariam molitur iter, quæ sponsa marito,
 Sed *mage* lecta Deo, mundi paritura salutem?
 Virgo illibatam servabat casta pudorem.
 Cui postquam insignis cœlesti forma decore
 Constitit ante oculos, vultus demissa pudicos,
 Tinxit suffuso rutilantes sanguine malas.

Ille ait : O toto quem solis circulus ambit,
 Quæque fuere prius, quæ sunt, quæ deinde sequentur,
 Virginibus cunctis felicior orbe puella,
 Magno lecta Deo, mater dicaris ut ejus
 Cujus ille Pater! felix age concipe pondus,
 Impolluta viro, coïtuque immunis ab omni,
 Verbo feta Dei : corpus tua viscera præsent
 Illi, qui cœlum, terras, mare, sidera fecit,
 Qui semper fuit, et nunc est, et tempore in omni
 Semper erit ; mundi Dominus, lucisque creator
 Et lux ipse poli, per te, mortalia membra
 Induet, atque oculos hominum cœtusque subibit
 Imperturbatos tantarum in præmia laudum
 Tolle animos, dabit ille tibi viresque tidentque

Qui voluit (nam cuncta regit nutuque gubernat)
Filius esse tuus, Domini cum Filius esset.

Dixerat, et visus pariter terrasque reliquit,
Assuetum que sibi facili petit æthere nisu.
Implentur præcepta Dei, credit que puella
Protinus, atque auget meritum vitam que priorem
Prompta fides; tacitis elementa latentia causis,
Divinum informant corpus, sacrandaque crescit
Sarcina; cœlestem Dominum pia confovet alvus.
Interea gravidam soboles, quanquam edita necdum,
Instigat Mariam sanctam, ut progressa revisat
Elisabeth, longo quæ jam venerabilis ævo,
Dilectum Domino puerum paritura gerebat.
Auscultat nato genitrix, vis tanta fidei.
Et quo jussa venit: movit materna Johannes
Viscera, et implevit divino pectora sensu.
Jam vates, necdum genitus, conclusus in alvo,
Jamque propheta prius gesta et ventura videbat.

Illa ubi concepto fulgentem lumine longe
Conspexit Mariam, celeri procul incita gressu,
Obvia progreditur, venerataque brachia tendens,
Salve, ô mater, ait, Domini, salve pia Virgo,
Immunis thalami, coïtusque ignara virilis,
Sed paritura Deum; tanti fuit esse pudicam
Intactæ ut ferres titulos, et præmia nuptæ!
Cur mihi non meritæ, nec tanto munere dignæ
Officii defertur honos? Cur gloria cœli
In nostros delata lares et vilia tecta,
Obscuris tantum lumen penetralibus infert?
Sed mitis, placidusque suis cultoribus adsit
Præstet et huic genitus, quem præstitit ante favorem
Dixit, et amplexus ulnis circumdata junxit
Jamque Deum venerata, pio dedit oscula ventri.

Dic age, nunc Judæa nocens et sanguine regis
Commaculata tui, verbis si nulla priorum

Est adhibenda fides, sacros si fallere vates
 Creditis, et Mosen ipsum, si fallere David
 Impia perversæ putat inclementia gentis,
 Credite non genitis! maternâ clausus in alvo,
 Quid videat, sancto matris docet ore Johannes.
 Quis, precor, hunc docuit, quem casto viscere virgo,
 Contineat, quantus maneat nova secula partus?
 Sed sanctis abstrusa patent, nec visa profanis.

Verum egressa modum latos petit orbita campos
 Atque oblita mei procurrere longius audet.
 Spero, erit ut possim privato robore quondam
 Hoc quoque per spatium fortes agitare quadrigas.
 Nunc cœptum repetamus iter : mortalia dicat
 Pagina mortalis : Dominum divina loquantur.

Jamque adeo exacto, quantum natura jubebat
 Tempore, maturâ puer inclitus editur alvo,
 Et promissa Dei magnâ non credita pœnâ,
 Implet certa fides, et natus comprobat infans,
 Conveniunt contingentes de more propinqui
 Ut puero veterum de nomine ducta parentum
 Aptent collatis quæsitâ vocabula causis.
 Sed negat arbitrium cognatis esse relictum
 Cœlestis jussi per natum conscia mater.
 Ergo placet dudum præclusâ voce silentem
 Consuluisse patrem, promendi sola facultas
 Indicium, quod lingua nequit, si littera signat.
 Consulitur, sumit tabulas, scribitque Johannem.
 Mirantur cuncti, nullamque habuisse priorum
 Præscriptum nomen recolunt de stirpe parentum.
 Quantum sera fides vatuit ! quia dextra notavit
 Quod mens crediderat, peccati pœna remissa est.
 Solvuntur vinctæ laxata repagula linguæ.
 Respondet jam voce senex, proditque propinquis
 Tecta diu mandata Dei, spondetque futura
 Dum transacta probat. Talem fore quis dubitaret
 Quem Domini jussis, naturæ lege remissâ,

Insolito exortu nasci potuisse videret ?
 Exemplum cunctis celebrandum incredulitatis
 Ante oculos cunctis posuit, vel pœna parentis
 Vel venia, atque animis instat simul hinc metus, hinc spes.
 Labitur interea cuniarum tempus : in ipsis
 Exstat divini species manifesta vigoris.
 Blanditiæ, risusque siluit, incertaque cessant
 Murmura, serietas lascivi prævia sensus
 Jam tenera informat venturis moribus ora.

Inde ubi prima puer stabili vestigia nisu
 Fixerat et certam signarent verba loquelam,
 Mos erat, aut sancti dicta auscultare parentis,
 Aut antiquorum præclara ediscere facta,
 Vel quas ipse Deus leges interprete Mose
 Condiderat, sacri quas servat pagina saxi.
 Hæc, et quæ teneram firmarent cetera mentem
 Tractabat recolens : neque enim ignorasse priora
 Credendus, dederat Dominus cui nosse futura.
 At postquam robur membris accessit ab ævo,
 (Nam mens plena Deo tardos prævenerat annos)
 Illa sibi jam tum statuit discenda, docere
 Quæ nequeunt homines : simul effugienda ciborum
 Et potus, sanctæ contagia noxia vitæ.
 Tecta igitur sancti, quanquam immaculata, parentis
 Deserit, ac turbas hominum, cœtusque nocentes
 Effugit, ac solas loca tendit ad invia terras,
 In quæ se tantum mens impolluta videret,
 Liberaque a curis sacra ad præcepta vacaret.
 Vestis erat curvi setis conserta cameli,
 Contra luxuriam molles duraret ut artus,
 Arceretque graves compuncto corpore somnos.
 Hunc vilis rigidus ad lumbos zona ligabat,
 Præbebant victum facilem silvestria mella,
 Pomaque, et incultis enatæ cautibus herbæ,
 Arentemque sitim decurrens unda levabat.

Quis locus hic vitæ? aditum quem prava cupido
 Invenit hæc inter sacra et penetralia mentis?

Quo peccet qui nil cupiat? quo tendat iniqui
 In latebras sensûs, quisquis non indiget ullo?
 Sic primi vixere homines, mundoque recenti
 Hos autor dederat ventura in secula mores;
 Inseruit donec sese inalesuada voluptas;
 Ac secum luxus, et amorem invexit habendi,
 Hinc odia, hinc lites, hinc fraus, hinc livor et iræ,
 Cædes, arma, cruor, conflictus, prælia, mortes...
 Hinc offensa Dei, quam tartara sæva piabunt.
 Verum ergo cur nimium communes arguo culpas,
 Immemor ipse mei, quem non commissa gravare,
 Sed veniam sperare decet? Mirabimur immo
 Rectius invictum, nullique imitabile prisci
 Exemplum secli, transgressum humana labore,
 Semideum que virum, qui labe immunis ab omni,
 Cum sua tam sævis cruciarit corpore pœnis,
 Præscripsit quid nos vel post peccata deceret.
 At postquam invictam firmans per talia mentem,
 Exegit largum tempus, statuitque reperta
 Quæ fuerant quærenda, sibi vox edita cœlo est.

Jam satis impensum spatii, dilecte Propheta,
 Quo tibi prodesse; tempus tibi quæ data sentis
 Ut prosint aliis, et quæ jam perdata, servent.
 Perge igitur sanctas puri Jordanis ad undas,
 Illic quicumque hominum vitæ commissa prioris
 Pœnitet, et tandem sensu meliora volutat,
 Abluè confessum: quisquis tibi mente fideli
 Crediderit delere pio commissa lavacro,
 Ille renatus erit, talis modo vita sequatur,
 Quæ probet ablutos vitam damnasse priorem.

Paruit auditis famulanti mente Johannes
 Protinus, et ripas jussi descendit ad annis.
 Prædicat hic præcepta Dei sermone verendo,
 Infundit que novam credentium in corda salutem.
 Diluit infusis credentium crimina lymphis,
 Absolvit que metus hominum, pœnas que remitti,

Atque ignem restinguit aquis : oblivia suadet
Errorum, præstatque novæ nova corpora vitæ.

O Pater, o hominum rerumque æterne creator,
Quot gradibus parcit pietas tua! Quis pater unquam
Sustinet erranti toties ignoscere nato?
Das genti sensum quo vel bona vel mala noscant.
Non satis; innectis servandæ vincula legis,
Proponisque malis pœnas et præmia justis,
Hæc quoque quis sprevit? redeat quandoque libebit,
In promptu venia est : sanctum patet ecce lavacrum;
Quod renovet vitam, veteresque obliteret actus,
Quodque novos homines faciat. Quid quærimus ultra?
Et tamen ulterior venia est : Violaverit ullus
Hoc quoque polluto prolapsus corpore donum...
Quanquam jam minus longe processerit error,
Desinat, et redeat : cum se damnaverit ipse,
Absolvi meruit : si pœnitet, irrita culpa est.
O vere, quod ais, pondus leve, quodque cohæret
Suave jugum, toties homini cum ignoscitur uni.
Et tamen erramus, finis nec criminis ullus
Humano generi; sed crescit laus tua; nam quo
Major culpa rei, parentis gloria major.
Grates ergo tibi referat mens omnis, et omnis
Lingua canat, quantumque potest humana propago,
Si placuisse nequit, fieri vel grata laboret.
Pauditur immensum, si demus vela, profundum
In laudes, Pater alme, tuas; sed conscia tanti
Mens oneris trepidat, propriasque haud inscicia vires
Consulit, et dignis potius dicenda relinquit.

Reddamur cœptis: opus hoc tibi sancte Johannes
Quo renoves puras, abluto corpore, mentes.
Non hæc prima dedit Domini sententia, quâ te.
Admonuit clarum mittens per nubila vocem :
Secula multa prius sancti Deus ore locutus
Isaiæ vatis, veteris qui maximus ævi :
Mittam, ait, ante tuos oculos, ô nate, ministrum,

Qui sentosarum purgans concreta viarum,
 Gressibus ille tuis, celsos subsidere montes
 Idem depressas faciet consurgere valles,
 Diriget hic quæ prava, et leniet aspera, dura
 Molliet, et totum coget planescere mundum.

Tunc precor, donum summi Patris, alme Johannes.
 Cum Christo promissæ venis, teque imputat ille
 Qui misit natum? tu ne ô prædicte prophetis;
 Nominis angelici tu participatus honore?
 Per te, prima Dei sese clementia profert:
 Prima tibi dandæ veniæ permissa potestas;
 Te, cum multa novæ peterent miracula plebis,
 De te Christus ait: Concessum est visere talem,
 Qualem nulla prius viderunt secula prophetam.
 Dico ego, qui solus quæ gesta gerenda que novi,
 Inter mortales dederit quos femina partus,
 Quosque dabit sollemni hominum de more creatos,
 Nullus erit, poterit qui se præferre Johanni.
 Hæc de te ille refert, qui quælibet intima cordis
 Humani, et cunctos seclorum ex ordine tractus
 Pervidet, ut quæ sunt oculis subjecta videmus.

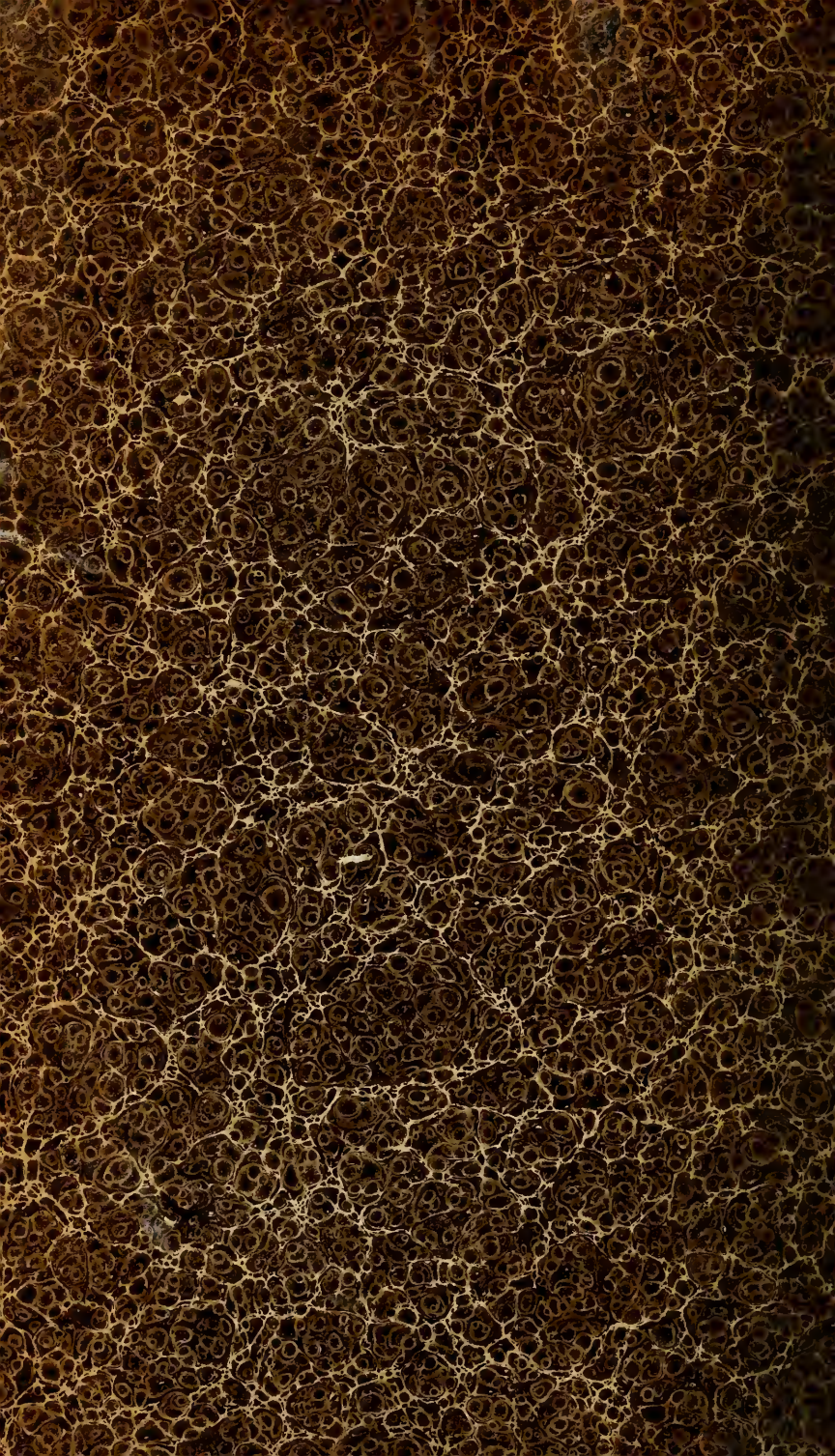
.....

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE D'AUTUN.	1
CHAP. I. Parents de saint Jean-Baptiste. Zacharie et Élisabeth.	1
— II. Élisabeth. Mères chrétiennes.	12
— III. Naissance du Précurseur.	20
— IV. Enfance et jeunesse de saint Jean-Baptiste. Préparation.	27
— V. Caractère général de l'œuvre du Précurseur.	41
— VI. Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication.	56
— VII. Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication (<i>suite</i>). La Religion véritable.	65
— VIII. Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication (<i>suite</i>). L'idée vraie du Messie.	87
— IX. Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication (<i>suite</i>). Présence méconnue du Messie.	112
— X. Ministère public de saint Jean-Baptiste. Prédication (<i>suite</i>). Religion naturelle et religion révélée.	125
— XI. Ministère public de saint Jean-Baptiste. La Prédication (<i>suite</i>). Qualités d'ensemble.	138
— XII. Ministère public de saint Jean-Baptiste. Le baptême qu'il confère. Baptême de Jésus-Christ.	159

—	XIII.	Le Précurseur et la foule. Étude sur l'humilité. .	178
—	XIV.	Le Précurseur et les disciples (<i>suite de l'Étude sur l'humilité</i>).	191
—	XV.	Le Précurseur et les deux disciples qui le quittent pour s'attacher à Jésus (<i>suite de l'Étude sur l'humilité</i>)	212
—	XVI.	Emprisonnement de saint Jean-Baptiste par Hérode.	226
—	XVII.	Les disciples de saint Jean-Baptiste envoyés par leur maître au Sauveur. Explication de cette ambassade. Réponse de Jésus.	244
—	XVIII.	Ce que Jésus dit de saint Jean-Baptiste.	260
—	XIX.	Ce que Jésus dit des contemporains de saint Jean-Baptiste.	271
—	XX.	Mort de saint Jean-Baptiste.	287
—	XXI.	Saint Jean-Baptiste et le prêtre.	502
—	XXII.	Prière au Précurseur.	525
—	—	Un poëme de saint Paulin de Nole sur saint Jean-Baptiste.	545





BS 2456 .P53 1879

SMC

Planus, Romain Louis,
1836-1916.

Saint Jean-Baptiste :
étude sur le

AYJ-9484 (mcab)

